


TIOSA FACIT





INDUCTIONS

MORALES ET PHYSIOLOGIQUES.

(Kératry)

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
46, rue Saint-Louis.

INDUCTIONS

MORALES ET PHYSIOLOGIQUES

auguste Hilarion

PAR M. KÉRATRY,

PAIR DE FRANCE, CONSEILLER D'ÉTAT EN SERVICE ORDINAIRE.

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE PAR L'AUTEUR.



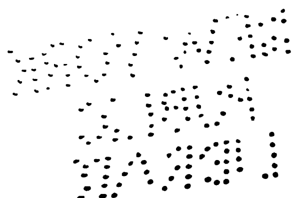
PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

Éditeur de la Bibliothèque d'élite,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXLI





PRÉFACE.

Indépendamment de plusieurs sujets de haute métaphysique que nous allons essayer de traiter dans ces pages, notre désir est de présenter au public une concordance de la physiologie avec la morale. Nous croyons qu'il est plus que temps de rallier l'une à l'autre ces deux parties essentielles de nos connoissances et de nos devoirs. Si nous échouons dans notre projet, ce sera un ouvrage à refaire. Quant à nous, nous n'aurons garde d'y remettre la main. Pour être excusable, la présomption doit avoir un terme. Le respectable Bonnet, de Genève, a donné à l'un de ses écrits le titre de *Contemplation de la nature*. C'était nous l'interdire pour le nôtre. Le talent avec lequel il a traité son sujet eût amené des comparaisons qu'il est dans notre intérêt d'éviter. D'ailleurs notre plan n'est pas le même. Nous ne nous sommes attachés qu'à une seule des par-

ties qui ont fixé son attention. Il est vrai que pour l'homme, c'est la plus importante, et que toutes les autres s'y rattachent naturellement [1]. Voilà ce que nous eussions tâché d'annoncer par notre titre, si en cela même nous n'avions eu la crainte de lui donner une apparence ambitieuse.

[1] Effectivement, nous comptions intituler ce livre : *De l'homme présent et futur*.

AVIS

MIS EN TÊTE DE LA SECONDE ÉDITION,

PUBLIÉE EN 1818.

La réimpression d'un ouvrage philosophique, publié depuis peu de mois, est flatteuse pour son auteur, surtout quand le succès qui la motive s'est décidé à une époque où les grands intérêts de la patrie sembloient devoir absorber tout entière l'attention de cette partie du public la plus capable d'apprécier le travail d'une composition grave. Il ne falloit rien moins que le suffrage de presque tous les journaux de la capitale, pour détourner, à notre profit, quelques-unes des méditations des têtes pensantes. En cela même, ils nous ont fait la faveur de s'entendre, faveur dont nous sentons d'autant plus le prix, qu'aujourd'hui les gens de lettres les plus distingués de France coopèrent à la rédaction des feuilles publiques.

Un pareil accueil a été loin de nous inspirer une présomptueuse sécurité. Nous avons cru qu'une continuité de travail, qu'une surveillance sévère de nos pensées, comme des expressions qui nous ont servi à les rendre, qu'enfin une liaison plus intime de toutes les parties de notre ouvrage, et par conséquent une évidence plus sentie du but que nous nous sommes proposé, devoient (si toutefois il n'y a pas, en ceci, trop d'audace) enlever au succès obtenu quelques-uns des motifs puisés dans une première indulgence, et nous procurer ainsi le plus utile, comme le plus noble moyen de nous acquitter envers nos lecteurs.

Cette seconde édition des *Inductions morales et physiologiques* paroîtra encore sous un titre qui se ressent de notre timidité, mais que le public nous a rendu bien cher, en le couvrant de sa protection. En retour, nous avons veillé à ce qu'elle offrît un surcroît de rigueur dans le raisonnement, d'ordre dans les idées, de propriété dans les termes, et d'intérêt dans ce qui tient aux

affections du cœur, cette partie poétique et brillante de la carrière humaine. Nous avons fortifié les preuves de vie future données en gage à la vie présente. A quelques égards, nous aurons peut-être réussi, sous des rapports de physiologie, à convertir le simple espoir de l'avenir en certitude philosophique. Un tel succès seroit, sans contredit, le prix le plus flatteur de notre travail. Ce seroit beaucoup que d'avoir ajouté à notre moralité un ressort et le plus énergique de tous, puisqu'il seroit pris dans notre nature; ce seroit même quelque chose que de sevrer, par une application heureuse des connoissances du siècle, les détracteurs des lumières de leur prétexte le plus habituel de reproches et de mécontentement.

Une si belle tâche, par suite même de l'encouragement que nous avons reçu, nous imposoit de nouveaux efforts : et pourtant le lecteur n'aura garde d'en reconnoître la trace, la marche de nos idées n'ayant été nullement intervertie. Nos soins disséminés sur toutes les parties de notre ouvrage en feront encore mieux ressortir la concordance. Nous avions une grande pensée devant nous, et nous ne l'avons jamais perdue de vue. Aussi avons-nous peu changé, mais beaucoup éclairci. Les *Inductions* resteront désormais telles que nous allons les publier.

Le désir de déférer aux avis d'hommes de lettres estimables [1], nous eût d'autant plus naturellement portés à modifier notre définition de l'âme humaine, que leur jugement sur l'ensemble du livre a offert d'assez brillantes indemnités à notre amour-propre. Mais nous nous sommes relus avec attention; nous avons oublié quelle main avoit tenu la plume, pour nous consacrer à la seule recherche de la vérité, ou au moins de la plus grande probabilité qu'il nous fût possible de saisir au milieu des voiles dont s'enveloppe à nos yeux notre propre existence; et sortant de cet entretien secret avec le sentiment des opinions précédemment émises, nous eussions cru manquer, soit au public, soit à nous-mêmes, si nous nous fussions permis d'altérer ce que, dans l'état présent de notre raison, nous ne jugeons pas susceptible de réforme. Nous prions qu'en ceci on ne nous taxe pas de présomption. En aucun cas

[1] MM. les rédacteurs des *Annales*, du *Moniteur*, du *Journal de Commerce*, etc.

notre opiniâtreté ne seroit blâmable, puisqu'elle ne procéderoit que d'erreur ou d'ignorance. Nous le disons hardiment, mais sans orgueil, car notre déclaration doit être gravée dans le cœur de tout homme de lettres pénétré de la dignité de son état : « Nous n'avons » pas tracé une ligne qui ne soit l'expression franche de notre pen-» sée personnelle. »

Toutefois, présumant que c'est uniquement à notre négligence que nous devons nous en prendre si, dans la précédente édition, nos aperçus sur l'âme n'ont pas brillé de toute la lucidité exigée dans ces sortes de matières, nous avons ajouté au livre IV, dit *De l'Être spirituel*, un chapitre écrit dans la double intention de répondre à quelques objections et de calmer toute inquiétude religieuse ou philosophique. Peut-être y aurons-nous indiqué en quoi consiste la véritable spiritualité de l'âme. Qu'importe après tout la nature de cette dernière, pourvu qu'il soit prouvé qu'elle parvient à une réalité d'existence déterminée par ses propres actes? et c'est là ce que nous avons mis hors du doute.

Quoiqu'il y ait toujours plus ou moins de risques pour un écrivain à occuper de soi les lecteurs, oserons-nous hasarder une réflexion fondée sur la manière dont le public vient d'accueillir le livre qu'il nous autorise lui-même à replacer sous ses yeux? Une bienveillance aussi marquée que celle dont nous nous sommes vus l'objet aidera sans doute l'observateur impartial à repousser le reproche de frivolité trop souvent dirigé contre la nation de l'Europe qui, depuis vingt-cinq ans, a publié le plus d'écrits importans par leur sujet, comme par leur influence sur la civilisation. Au milieu de toutes nos agitations politiques, au milieu des grands intérêts pour lesquels milite la génération présente, notre ouvrage eût-il réussi à se faire lire, si les questions les plus ardues sur l'homme et sa destination n'avoient trouvé en France des esprits qui ne veulent pas rester étrangers à la science des Locke, des Leibnitz, des Haller et des Bonnet?

Tout en admirant les travaux de ceux qui nous ont précédés dans la carrière des observations philosophiques, nous nous sommes permis de ne pas adopter toujours leurs vues; nous sommes allés même plus d'une fois jusqu'à leur substituer les nôtres. Autre-

ment il eût été assez inutile que nous eussions pris la plume ; mais nous ne cesserons pas pour cela de reconnoître ce que nous devons à des contemporains illustres déjà dans la science, et sous ce rapport, semblables au brave Nantais [1] qui, dès son vivant, jouit parmi nous de toute la gloire d'une mort héroïque. Ne nous seroit-il pas donné d'inscrire notre nom obscur à la suite de ces grands noms? On ne nous disputera pas au moins d'avoir signalé des progrès flatteurs pour la patrie, en recueillant, dans un cadre étroit, les lumières éparses dans de vastes études modernes. Peut-être nous accordera-t-on d'y avoir saisi quelques jours nouveaux et de les avoir dirigés avec quelque avantage sur les sublimes intérêts de notre avenir. Le spectacle de la nature est assez riche, pour que tous et chacun y puissent trouver des motifs d'admiration : quant à nous, nous bornant au mérite du verre lenticulaire propre à rassembler une foible partie de cette effluve de rayons que l'astre du jour met en mouvement, ou élance de son sein, nous n'aurons pas en vain jeté nos regards sur cet univers dressé, comme une suite magnifique de tentes et de pavillons, devant la créature humaine. Tandis que sous le règne d'un roi patriote, les Lally-Tolendal et les Lanjuinais, les de Serre et les Royer-Collard, pleins d'un zèle généreux, s'efforcent de fonder le bonheur présent de leurs concitoyens, en proclamant les droits et les devoirs de tous; tandis que, par un calcul profond, ils régularisent l'action des forces qui entrent comme élémens constitutifs dans la vie organique des États, nous aurons parlé des choses d'une autre vie, et peut-être aurons-nous entrevu la *continuité* de l'homme, cet être d'un instant et d'un point, mais d'une bien vaste pensée, sur ce globe sublunaire.

[1] Le général Cambrone.

L'AUTEUR DES INDUCTIONS MORALES ET PHYSIOLOGIQUES

AU LECTEUR.

Il y aura bientôt vingt-trois ans que la seconde édition de cet ouvrage a paru. Il étoit le fruit de dix ans de réflexions et d'études solitaires, faites au fond d'une habitation de campagne. Ainsi voilà bien du temps écoulé, depuis que nous conçûmes la pensée d'un livre, pendant la confection duquel, au défaut de bibliothèques et de communication avec les savans de la capitale, pour ne pas rester trop au-dessous des connoissances acquises, il nous falloit demander à une méditation opiniâtre ce que d'autres avoient à leur portée et presque sous la main. Notre but, ainsi que nous le dirons tout-à-l'heure, étoit honnête; le ciel bénit nos efforts, et la belle cause de notre avenir, fondée sur la moralité humaine comme sur la justice toute puissante du Créateur, n'a pas répudié notre zèle.

Depuis lors, nous nous sommes livrés à plusieurs autres publications, moins sérieuses et moins ardues, dans lesquelles pourtant nous avons eu le dessein de développer ou de mettre en action une pensée principale de quelque valeur; mais, à plus d'un titre, les *Inductions* seront toujours pour nous notre ouvrage de prédilection. Elles sont, en effet, celui qui, après le déplacement de nos modestes pénates transportés à Paris, nous a mérité le mandat politique de nos compatriotes du Finistère, quand ils rentrèrent dans le droit d'une véritable représentation par l'ordonnance du 5 septembre 1816, bienfait immense rendu à nos libertés pendant le ministère de M. le duc Decazes, et dont nous croyons que le souvenir honorera la mémoire de cet homme d'État.

Nous avons deux mots à dire encore sur l'origine de notre travail. Presque tous les ouvrages de physiologie publiés de

nos jours sembloient destinés uniquement à ébranler les croyances les plus salutaires. Cette tendance nous a effrayés; la pensée nous est venue d'examiner si elle étoit fondée sur quelques nouvelles découvertes d'un caractère positif, ou sur des témoignages d'une autorité assez respectable pour changer la foi du genre humain. Avant de trancher cette question, nous crûmes qu'il convenoit de s'instruire dans la science invoquée par les adversaires du catéchisme universel de notre espèce. L'arsenal où l'on se munissoit d'armes contre notre avenir, et qui ne servoient, en effet, qu'à la démolition de l'état normal de la société, nous étoit ouvert; nous y pénétrâmes sans autres guides qu'une bonne foi accompagnée d'une résolution forte; et notre joie fut grande, en reconnoissant que l'artillerie qui servoit à l'attaque, pouvoit être employée avec bien plus de succès à la défense. Voilà dans quelles dispositions nous prîmes la plume.

C'est donc ce livre à la main que nous nous présenterons une troisième fois devant un public éclairé. Notre confiance, exempte de toute présomption, trouvera son excuse dans les suffrages déjà obtenus. Les corrections que nous avons faites à cet ouvrage, sur les avis de savans de premier ordre, tant français qu'étrangers, nous donneront peut-être un titre de plus à l'indulgence.

Le lecteur, du moins nous l'espérons, nous pardonnera d'être entré avec lui dans ces détails, qui, à notre regret, ont quelque chose de personnel. Il pensera probablement que, quand on s'est décidé à faire une route un peu longue dans la compagnie d'un inconnu, il est bon d'être instruit de ses motifs de voyage, de ses intentions, de sa position du moment, et même de son point de départ. D'ailleurs, parvenus que nous sommes à un âge avancé, il est peu présumable que nous rencontrions d'autres occasions de nous entretenir avec lui d'une manière intime; et il ne murmurera pas trop de ce que, dans une juste mesure, nous ayons mis à profit celle qui nous est offerte par la présente publication.

Paris, mai 1841.

INDUCTIONS

MORALES ET PHYSIOLOGIQUES.

LIVRE PREMIER.

DE L'ÊTRE PROPREMENT DIT.

CHAPITRE PREMIER.

Plan de l'ouvrage.

Nous avons formé un vaste projet philosophique, et nous lui consacrons ce volume, non sans la crainte de succomber dans l'exécution. A peine avons-nous eu mis la main à l'œuvre, que nous avons jugé notre entreprise téméraire. Pourquoi vous y engager? dira-t-on. Parce qu'après avoir médité pendant plusieurs années, nous ne croyons pas avoir pris de simples conjectures pour des vérités; parce que nous avons pensé qu'il serait beau de rattacher l'homme au riche spectacle de la création et au système général des mondes; parce qu'enfin nous nous abusons peut-être au point de nous croire en possession de quelques matériaux qui, s'ils ne suffisent pas à la construction d'un édifice imposant, présenteront au moins des fondations sur lesquelles des mains plus heureuses ou plus habiles assiéront le temple dont nous aurons fourni le premier trait.

Notre entreprise est donc justifiée.

Dans le premier livre nous parlerons de l'être proprement dit; le suivant traitera du néant, qui sera à sa place, puisque la création en est sortie; nous entretiendrons ensuite le lecteur de l'être matériel; de ce que l'on peut entendre

par l'être spirituel ; de leur union , de leur séparation , et du rétablissement nécessaire de tous deux dans l'espèce perfectionnée. Ainsi notre ouvrage offrira sept divisions principales.

Voilà certes un grand projet : si nous ne l'avions conçu par parties distinctes, son ensemble nous eût effrayés. Mais l'espace ne s'est accru que successivement sous nos pas.

Lorsque nous nous échapperons jusqu'à prendre le ton affirmatif, il sera toujours chez nous l'effet d'une conviction intime, qui donnera seule plus de fermeté à notre voix. C'est alors que nous souhaiterons que la solennité de nos paroles supplée à l'impuissance de nos moyens. Triste aveu que nous devons à nous-mêmes et à nos lecteurs. Il nous préservera sans doute du reproche de présomption, trop souvent mérité par ceux qui s'enfoncent avec hardiesse dans les routes ténébreuses de la métaphysique.

Depuis trois années révolues, nous n'avons guère vécu que par la pensée avec les hommes. Nous y avons gagné ; puissent-ils y trouver eux-mêmes quelques profits ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous ne leur dirons pas d'abaisser leurs regards sur de minces intérêts. De grands chagrins nous ont forcés d'appliquer notre esprit à des sujets graves : si notre travail parvient à donner quelque mérite à ces pages, notre douleur n'aura pas été tout-à-fait perdue pour nos contemporains.

Quand nous songeons que cet écrit embrassera le ciel et la terre, le temps et l'espace, le Créateur et les créatures, le moment présent et les deux éternités qu'il réunit et sépare à la fois, nous sommes tentés de nous demander si l'espèce à laquelle nous appartenons ne tient pas d'une nature divine, puisqu'il lui est permis de s'entretenir de ces choses.

C'est d'un réduit de quelques pieds carrés, de la surface d'un globe presque toujours chargé de nuages, avec des organes contre le rapport desquels nous devons nous tenir sans cesse en garde, et sous l'influence d'un corps à chaque instant menacé de dissolution, que nous dressons notre pensée vers ces hautes matières : certes ceci accuse une grande présomption, ou est le cachet d'une grande destinée.

Mais il a été dit avec raison qu'aucun désir de l'inconnu[1]

[1] Ignoti nulla cupido.

ne pouvoit tourmenter l'esprit de l'homme. Il ne seroit pas en sa puissance d'appeler dans son cerveau une seule perception dont les élémens fussent étrangers à sa nature : par quel hasard se feroit-il donc que son intelligence donnât l'être à des notions morales et d'un ordre relevé auquel il ne dût participer jamais? Nous concevons le rapport d'un parfum avec nos nerfs olfactifs; mais quel est le rapport d'une fibrille nerveuse avec l'infini? Il faut que certaines données naissent de l'essence des choses, puisque aucune création n'est possible, si ce n'est à DIEU lui-même. C'est ce que nous tâcherons de démontrer.

Loin de nous l'idée téméraire d'avoir saisi l'ensemble, ou même de nous être approprié quelques parties de l'œuvre divine! Nous l'avons seulement observée, et toujours avec un nouveau sentiment de respect et d'admiration. Des recherches entreprises dans cet esprit, des conjectures (fussent-elles hasardées sans s'en écarter), ne sauroient être des crimes. C'est aussi dans ce sentiment que nous avons donné à notre ouvrage le titre avec lequel il se présente, en toute innocence, aux yeux du public.

Quoiqu'il nous semble quelquefois permis de comparer l'analyse au voyageur qui pénétreroit nuitamment dans les rues d'une ville, et l'expérience à ces conquêtes répétées qui finissent par ruiner le vainqueur, nous croyons que l'analyse et l'expérience, ces filles de la vie et de la réflexion, ont seules le droit de guider l'homme dans ses recherches. Là où elles ne peuvent pénétrer, la vraie philosophie s'arrête et se jette entre les bras de la foi, dont alors seulement commence le ministère; car ce seroit offenser Dieu lui-même, qui nous a fait le beau présent de la raison, que de la traiter avec mépris. Autant vaudroit que l'animal dédaignât l'instinct[1] et le chérubin l'intelligence dont les a gratifiés la bonté céleste.

[1] Nous nous servons ici d'un mot usité pour désigner une véritable opération spirituelle et organique sur laquelle nous nous proposons de fixer l'attention du lecteur. Descartes a cru trancher une grande difficulté en niant la spiritualité animale, et il n'a fait que desservir la cause de la spiritualité humaine. Au reste, la dénomination de l'instinct, tour à tour admise et proscrite dans la science, est certainement à conserver, de même qu'en dépit de Locke et de ses partisans, il faudra en revenir à l'innéité de certaines idées, c'est-à-dire de certaines propensions natives qui ne demandent que des motifs occasionnels de développement.

C'est en quoi les détracteurs opiniâtres de la raison humaine ont commis une faute grave : ils ne se sont pas aperçus qu'en abaissant cette première faculté de notre être, ils nous enlèvent les moyens de sortir du limon terrestre où paroît nous confiner notre formation organique. Les insensés ! ils rompent le fil qu'une Providence paternelle a étendu d'une vie à l'autre, du ciel à la terre. Ils ressemblent à ceux qui proposeroient au voyageur encore dispos de se laisser garrotter les jambes pour qu'on pût le transporter mieux, à travers les airs, sur la montagne où ses projets l'appellent. « Attendez, répondroit celui-ci, que l'escarpement ne me permette plus d'user du don que m'a fait la nature, et alors je m'abandonnerai à vos promesses ; car c'est déjà beaucoup qu'elles soient en rapport avec mes désirs. »

Notre premier, notre plus légitime privilége est donc de *raisonner*. Nous y trouvons le titre distinctif de notre espèce. Notre intérêt nous commande de ne pas le laisser prescrire, et le sentiment, le moins trompeur de tous les guides quand il n'est pas dénaturé, nous invite ici à user de nos droits.

Avant de s'engager dans la lecture de cet ouvrage, nous souhaiterions que l'on prît connoissance du *Traité de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, que nous publiâmes il y aura bientôt quatre ans. Peut-être avons-nous à nous féliciter d'avoir offert dans cette production quelques preuves assez fortes dont nous ne serions point redevables aux écrivains antérieurs. Des suffrages honorables ont été la récompense de nos veilles. Nous ne dissimulerons pas pourtant que nous avons essuyé quelquefois le reproche d'obscurité, reproche que nous espérons atténuer en présentant ici le développement des germes semés dans un écrit où le défaut d'espace ne nous permettoit pas de dire toute notre pensée.

Quelques-uns nous ont encore blâmés de n'avoir pas assez accordé, dans notre tant belle organisation, à l'influence des sens, et d'avoir par conséquent trop spiritualisé la perception, dont les élémens tiendront toujours par quelque coin au système matériel. Nous réformerons ici ce que cette partie de notre travail a pu avoir de défectueux.

Le plus sûr moyen de desservir les intérêts de notre avenir seroit de dissimuler ou d'altérer la vérité. Plus nous approcherons de celle-ci, plus nous assurerons nos destinées contre la faux du temps. Les lumières du siècle, bien dirigées, ne feroient que mettre nos droits dans leur jour. Si Cicéron écrivoit parmi nous ses livres philosophiques, nous pensons que l'état des connoissances auxquelles on s'est élevé, à quelques égards, rendroit sa croyance moins douteuse dans des matières d'une haute importance, et l'empêcheroit de se jeter dans la route tracée par la troisième académie, à laquelle appartenoient les philosophes dont il reçut les leçons[1].

Nous osons nous promettre que nul ne sortira de la lecture de notre livre avec un sentiment moins profond des perfections divines que celui avec lequel il l'aura commencée. Nous ne craignons pas d'affirmer que, nourrissant des idées plus nobles de sa propre nature, il sera porté à respecter davantage en lui-même l'être réservé aux grands desseins que nous lui aurons fait entrevoir.

CHAPITRE II.

De l'Être proprement dit.

Le mot *être* réveille l'idée de l'existence, et dans notre esprit il s'applique à tout ce qui tient des deux natures jusqu'ici reconnues dans l'univers, et prises collectivement ou isolément. Le sentiment de notre actualité nous porte à l'étendre sur tous les objets avec lesquels nous soutenons des rapports. C'est ainsi que de simples effets qui n'ont rien de fixe et d'arrêté deviennent des *êtres* à nos yeux. En bonne logique, est-il permis de faire usage de cette dénomination quand il s'agit du monde matériel? Les sujets qu'il nous offre sont variables, multiples, mixtes, soumis à l'action de leurs élémens intérieurs, et des élémens extérieurs au milieu desquels ils ont été jetés. Leurs mutations servent de mesure au temps, qui est aux divers actes possibles ce que l'espace est aux corps. Rien de permanent chez eux, par con-

[1] Posidonius, Favorinus et Apollonius de Dolon.

séquent point d'identité. Dès lors où trouver l'*être?* où le saisir? Cette pyrite que j'ai sous les yeux tend à entrer en efflorescence; cette liqueur sucrée tourne à l'acide; ces sels se fondent et vont changer de forme; d'autres molécules de sève vont circuler dans la tige fibreuse de cette plante, aux feuilles de laquelle une variation d'atmosphère apporte un nouvel aliment : je ne vois rien qui ne soit composé; je ne découvre rien de stable ou de fixe dans la matière. Je n'oserois dire où sont ses élémens; l'existence y voyage sous mille formes empruntées, sans s'arrêter nulle part.

Ce seroit avec plus de succès que je demanderois l'*être* au monde intellectuel : il me donneroit au moins quelques notions fixes et inaltérables. M'élevant de l'animal à l'homme, je saisis entre les espèces des rapports constans. Le droit et l'abus, la force et l'oppression, sont également sentis par celui qui les exerce et celui qui en souffre. L'opinion n'a pas encore varié à cet égard. Le jugement et la volonté venant à m'ouvrir leurs trésors, j'en vois sortir la pitié, la bonté, la justice, qui sont vraiment des *êtres*, puisque depuis la première fondation du genre humain elles ont dû rester les mêmes.

Mais je ne saurois me les représenter sans les joindre à des corps sensibles. Je les enveloppe au moins d'emblèmes. La justice, qui à bon droit, dans presque toutes les langues, tire son nom de l'égalité, a reçu en partage un niveau et des balances. Quand mon esprit s'en occupe, j'ai presque sous les yeux le magistrat qui écoute, ou le maître équitable dans ses distributions. Enfin, je me place en présence de quelque acte de la vie organique; car quelque chose me dit que l'être moral doit se trouver avec la vie, sans laquelle des relations ne se peuvent concevoir.

Celle-ci, telle que nous la connoissons, n'est pas encore assez fixe, assez positive pour posséder la plénitude de l'*être* réservée à la seule vie indépendante d'un mécanisme et d'un jeu d'organes. Par ampliation, par une sorte de faveur, on parle de l'*être* humain uni à une nature variable; mais c'est seulement quand il s'agit de Dieu que l'application devient juste et conséquente.

L'Être divin est réellement le seul *être* positif qui mérite

cette dénomination. IL EST seul, et seul IL VIT, parce que son existence et sa vie ne sont point des accidens. IL est l'ÊTRE unique, IL est l'ÊTRE des êtres. Il n'y a point, il ne sauroit y avoir d'*être* hors de lui, parce que les seules qualités positives qu'il nous soit donné de connoître prennent leur source en LUI. Le bon, le beau, le juste, l'honnête, émanent de son sein et font partie de son essence; le mauvais, le difforme, l'injuste, le déshonnête, sont ses négations. IL est l'ÊTRE nécessaire, car sans LUI les mondes eussent éternellement dormi dans le néant. Ce globe qui me porte me montre mille formes changeantes : l'organisation des végétaux, le mouvement des fluides, les diverses configurations des solides et le mélange des uns et des autres, lui prêtent une apparence de féerie; les animaux le parcourent en tous sens comme des ombres fugitives; l'homme lui-même vient en tremblant hasarder quelques pas sur ce théâtre d'illusions. Il y commence un rôle qu'il doit continuer ailleurs. Comme je l'ai déjà dit, partout l'*être* m'échappe, et je ne vois que DIEU qui en mérite le titre, parce que seul IL en possède le premier des attributs, qui est la permanence, figurée ici-bas par le retour constant des mêmes merveilles. Je ne saurois rien expliquer sans LUI. La gravitation des solides, la végétation de la plante, l'assimilation des sucs dans les corps animés, la sensibilité qui naît du jeu de leurs organes, les perceptions qu'elle laisse dans le cerveau, les relations qui en résultent, la moralité qui s'attache à celles-ci; tous ces phénomènes, dis-je, me confondent, me tourmentent, me désolent où IL n'est pas; tout se développe, s'explique et marche avec ordre, dès que l'on fait intervenir sa présence. Je dirai donc de LUI, et je dirai de LUI seul, qu'IL EST.

CHAPITRE III.

Nécessité que cet ÊTRE existe.

Lorsque je cherche cet *être* hors de moi, si mon cœur ne me l'avoit déjà nommé, si ce sentiment intime, qui est en même temps l'œil de mon âme et la première des révélations, ne me l'avoit montré, je le reconnoîtrois dans le *mou-*

vement. Le mouvement! y avons-nous assez réfléchi, et a-t-il excité, comme il le devoit, toute notre surprise? Partout où je l'aperçois, je suis prêt à me prosterner; je vois un maître et une cause première. L'immobilité est la mort; le mouvement est la vie; il en est aussi le signe. Et la vie, qui l'a donnée? d'où procède-t-elle? La pensée se refuse à admettre des générations sans origine. Elle les supposeroit plutôt sans fin; car d'elles-mêmes elles ne cesseront pas; d'elles-mêmes également elles n'ont pu naître. Il faudra donc une cause externe de leur entière destruction, comme il en a fallu une de leur première apparition.

Je cherche partout des causes, et je ne vois partout que des effets.

La seule volonté de l'être animé me paroît une cause quant aux mouvemens qu'elle exécute; elle constitue sa personnalité. Mais elle est encore un effet quant à elle-même, puisqu'il est impossible qu'elle se soit donné l'être.

Ce qui n'a pas existé toujours a eu nécessairement un auteur. J'ai la conscience de ma vie passée, mais je sais qu'elle ne saurait remonter au-delà d'un certain nombre d'années: donc il s'est fait une transmission quelconque en ma faveur.

Cette transmission n'a pas eu au profit de mon devancier d'autres caractères que pour moi-même. Dès lors je ne puis l'envisager que comme un effet.

Des effets reculés à l'infini mènent à l'absurde.

Le mouvement aura beau se propager, par les lois de l'élasticité, entre vingt billes d'ivoire en contact, il est de nécessité qu'une cause ait produit le premier choc, en donnant une impulsion à la première bille.

J'ai connu mon père; mon aïeul a donné l'être à celui-ci, qui a eu lui-même un auteur. On remonteroit à des milliers de générations, que la dernière n'offriroit jamais en elle-même sa cause suffisante. La race humaine, reculée dans la profondeur des siècles, ne seroit pas plus avancée à cet égard qu'elle l'est présentement. Sa perpétuité n'est qu'un ordre successif; nulle succession ne sauroit avoir lieu sans un mouvement, aucun mouvement sans cause. La cause passant sans cesse d'un être à un autre n'est le propre d'aucun.

Donc elle vient d'ailleurs; donc elle n'appartient point à la matière proprement dite.

Hériter, c'est ne posséder que par accident : or, la vie n'est qu'un héritage, puisque nous ne pouvons nous la donner à nous-mêmes; comme accident, il faudra qu'elle rentre, dès son principe, dans la classe des effets.

Une série d'êtres matériels mus dans la même direction, ainsi que nous l'avons dit, indique une origine. Le fleuve, il est vrai, coule sans interruption ; mais Bruce, en s'enfonçant dans les profondeurs de l'Abyssinie, remontera à sa source. Qu'il creuse encore avec le naturaliste, et il trouvera la première goutte d'eau.

Partout où il se montre, le mouvement agit sur un sujet. Un sujet, en tant que passif, n'a pas l'activité en propre, autrement il seroit, dans le même point et au même instant, la cause et l'effet.

Où il y a des parties, elles sont homogènes ou non : dans le premier cas, aucune n'a le droit d'imprimer le mouvement ; dans le second, il s'arrêtera bientôt, en vertu des lois de l'équilibre. Le mouvement procède donc de l'unité d'un principe agissant sur la matière.

Le corps que je viens de mouvoir s'arrête, et son impulsion, insuffisante pour mouvoir le corps voisin, meurt sans laisser le moindre principe d'action. Cependant le mouvement subsiste dans la nature; à chaque instant il se perd, à chaque instant il se renouvelle : donc il procède d'une source inépuisable. L'infini matériel est inadmissible : donc le mouvement aura une autre origine, surtout quand on aura remarqué que, sous la même forme, il se perpétue dans des masses sur lesquelles agissent des puissances contraires; tels sont les grands corps célestes.

Deux forces égales qui, des deux angles similaires d'un triangle isocèle, attireroient un poids suspendu à son sommet, finiroient par le placer au milieu de sa base. Ici le mouvement étant composé, il est évident qu'il n'appartient pas à l'objet sur lequel il exerce son action ; mais un mouvement composé n'est lui-même qu'un double effet. Or, dans l'univers, tout n'est que mouvement composé; tout y participe de la tangente, qui devient courbe par une dévia-

tion continuelle de la ligne droite; dès lors on ne sauroit faire un pas dans le système organique ou inorganique des êtres sans reconnoître au préalable une première cause, et une cause indépendante du système.

Il nous est effectivement impossible de nous figurer une nature mère des êtres organisés, qui les ait produits et les perpétue d'elle-même, c'est-à-dire sans une impulsion précédemment reçue. Si la totalité d'une espèce de quadrupèdes, ou même si la masse entière des animaux périssoit simultanément sur notre globe, avec leurs germes répandus sur le sol, dans les eaux et dans l'atmosphère, il est de toute certitude que la partie restante de la création (nous voulons dire les solides, les fluides et les végétaux réunis) ne combleroit jamais ce vide, malgré la tendance au mouvement que leur a déjà imprimé la volonté créatrice, et qui pourroit donner lieu à certains résultats; car nous ne nous permettrons pas de résoudre le problème des générations prétendues spontanées qui, dans une supposition affirmative, devroient être encore rapportées à cette tendance. Il n'en est pas moins vrai qu'un grand vide auroit lieu. Donc une main étrangère à la matière y alluma ces étincelles de vie qui, dans les corps organisés, brillent à la surface du globe, et qui ont reçu le dépôt sacré du mouvement.

Dans l'hypothèse qui rapporteroit leur origine à l'activité d'une force plastique, les êtres animés n'auroient qu'une manière de parvenir à la vie : ils la devroient sans doute à une combinaison effectuée par un ferment quelconque, qui, après en avoir rapproché les élémens, les assujettiroit à des formes devenues constantes à la suite d'une multitude indéfinie d'aberrations; car il ne seroit permis de supposer la validité d'un seul de ces germes que lorsque la convenance exacte des parties avec le tout et des extrémités avec leur centre seroit enfin décidée. Dans ce cas, la nature, moins heureuse que cette cité au sein de laquelle la loi se hâtoit d'effacer les foibles empreintes de la vie, eût pu pleurer pendant une éternité au milieu de la solitude profonde d'un globe sur lequel, après des millions d'essais, elle n'eût pas réussi à fixer la moindre existence organique. Nous accordons davantage aux partisans des générations spontanées :

en admettant le résultat le plus favorable de toutes les combinaisons possibles, c'est-à-dire la formation fortuite de l'être le plus compliqué et le plus étonnant qui se montre ici-bas (de l'homme même), il eût fallu encore que cet être naquît enfant, ou enrichi de toutes les qualités physiques et morales dont se compose le brillant apanage de la virilité.

Dans le premier cas, ignore-t-on que la foiblesse organique et intellectuelle de notre espèce à son aurore, s'oppose à tout développement de l'individu qui ne seroit pas favorisé par une main étrangère? Privé du sein qui allaite, des bras qui réchauffent, de l'œil maternel qui devine le péril, de la tendresse qui s'immole pour l'écarter, et de la prévoyance qui assure les ressources du lendemain, ce voyageur d'un jour eût bientôt succombé dans la route, et à peine allumée, l'étincelle de la vie eût été forcée de s'éteindre.

La supposition d'une maturité absolue dans l'être humain appelé fortuitement à l'existence est aussi peu admissible, puisqu'il est prouvé que le plus grand nombre de nos organes ne peut parvenir à son développement qu'en passant par des gradations et des combinaisons, véritables conséquences l'une de l'autre. Ainsi la forme gélatineuse des os a dû être dessinée avant de s'imprégner du phosphate calcaire qui les consolide; ce n'est que par des sécrétions et des résorptions continuelles du sang que la liqueur séminale devient prolifique; l'air eût brisé les poumons qui eussent commencé à l'aspirer avec l'abondance convenable pour imprimer le mouvement circulatoire aux fluides; nul doute que le besoin d'alimens solides ne se fût fait sentir avant que le tissu du tube intestinal eût été en état de résister à leur action; enfin le temps que le sujet eût employé à s'affermir sur lui-même en eût été le destructeur.

Et pourtant l'homme existe, ainsi que plusieurs espèces auxquelles les mêmes observations sont applicables.

Les anciens faisoient descendre les dieux de l'Olympe, lorsque, sans cette puissante intervention, l'intrigue de leurs drames ne pouvoit se dénouer : qui ne voit que le même secours est ici nécessaire? L'homme n'a pu naître enfant; il n'a pu *naître* homme; il faut donc qu'il ait été *créé* homme avec la faculté de se reproduire tel dans des êtres

confiés à ses soins; il faut que, ne pouvant vaquer seul à cette reproduction, il ait trouvé à ses côtés la compagne qui devoit y concourir; il faut, par une sorte de prestige, que le nouveau-né n'ait quitté l'utérus que pour entrer plus intimement encore dans le cœur maternel; il faut que notre espèce ait commencé au moins par une dualité harmonique, quoique distincte en chaque sujet, et que ceux-ci se soient vus subitement en possession de toutes les forces physiques et morales, de tous les instincts et de toutes les prévoyances qui pouvoient en assurer la durée; car il seroit fort à craindre qu'un être humain, apparoissant tout-à-coup au milieu des accidens de la nature sans l'expérience de la vie, n'en payât cher l'apprentissage.

Admettre une nature agissante de sa propre force de toute éternité, c'est supposer qu'elle doive l'être encore; car on ne sauroit perdre ce que l'on n'a point reçu. On le possède toujours au même degré, et ce qui n'est point susceptible d'accroissement ne l'est point de réduction. L'acte auquel on ne pourroit se livrer qu'une seule fois indiqueroit un retranchement possible. Par qui et au profit de qui se feroit ce dernier? En accordant que ce qu'on appelle du nom de *nature* eût spontanément produit les diverses espèces végétantes et animées, on seroit contraint de convenir que cette nature n'étoit réservée qu'à un seul effort de fécondité, puisque tous les individus sortis de ses mains ont été pourvus de sexe, ou de quelques autres moyens de multiplication; on seroit encore obligé de concéder que cette force productrice fut intelligente, puisqu'elle pourvut si bien à la perpétuité de son œuvre par des rapports, des relations, des sympathies et des conséquences. Or, qu'est-ce qu'une intelligence innée dans la nature? Force est d'en faire un être distinct et de reconnoître un *Dieu*.

Si le basard avoit jamais été appelé à jouer un rôle dans les productions des espèces, l'union de certains animaux, dont résultent des métis, serviroit merveilleusement bien cet agent aveugle et privé de raison. Voilà des souches toutes nouvelles qui s'établissent; voilà des élémens de combinaisons diverses pour la matière animalisée. Jusqu'où n'ira pas ce cours de naissances équivoques et fortuites? quelle série

de créations inconnues à nos pères ne devons-nous pas en attendre? Le premier pas est franchi. Certes, dès que l'activité aveugle et spontanée de la matière est admise, cette divinité de celui qui repousse une cause intelligente se trouve dans une position bien favorable pour faire éclater son pouvoir. Ne craignez rien moins qu'une confusion de toutes les espèces. Par suite d'un désordre qui n'est pas sans exemple, la nôtre verra la raison humaine se modifier avec les appétits d'une chèvre ou d'un orang-outang; les mulets, les jumarts vont se multiplier; les dégradations descendront dans les classes inférieures; rien ne sera plus distinct dans la nature; et si jamais il exista un type primordial, il sera bientôt effacé.

Vaine supposition! le désordre s'arrête aux premiers pas. Où l'analogie cesse, les produits sont nuls; la cause du hasard ne semble avoir été un instant servie que pour mettre au jour toute sa nullité et toute son impuissance. L'animal est resté distinct dans son espèce; l'homme est resté homme. Ne pouvant s'élever plus haut ici-bas où il règne, il n'a pas non plus descendu; et les regards ou les désirs du quadrupède, de la motte de gazon où il rampe, ne se sont pas encore élancés une seule fois dans la carrière de l'infini.

CHAPITRE IV.

Quelques conjectures sur l'Être proprement dit.

Nous ne les hasardons qu'avec tremblement, et pourtant nous ne les croyons pas tout-à-fait indignes de la majesté suprême.

Elle nous a placés dans sa sphère d'attraction : s'élever vers elle, s'occuper d'elle, c'est lui rendre encore un hommage.

Les sujets les plus distingués qui aient paru dans les différens âges et chez les différens peuples ont parlé positivement de Dieu; en cela ils ne se sont pas séparés du vulgaire : c'est déjà un argument de quelque force.

Où la réflexion et le sentiment concordent, où la science et l'ignorance mènent au même but, la vérité ne sauroit

être loin, et l'erreur devient la part de tout ce qui suivroit une autre route.

Quand nous formons des désirs, notre pensée, comme notre cœur, ne peut s'y fixer qu'un certain temps; elle se crée bientôt un nouvel horizon, au bout duquel elle entrevoit de nouveaux espaces à parcourir : quand elle a trouvé DIEU, elle s'arrête. Il n'y a donc rien au-delà; mais aussi il faut aller jusque là pour être satisfait.

Quel est-il? où réside-t-il? Questions qu'il pourroit seul résoudre; l'essentiel est qu'il soit.

Je ne saurois me faire une idée d'une partie de ses attributs que par l'inspection de son ouvrage. Le livre dira tou jours quelque chose de l'auteur.

Je suis moi-même une des pages de ce livre : une étude sur moi me fournira donc quelques traits personnels à celui qui tenoit la plume.

Un espace immense nous sépare; mais de tous les êtres apparens et sensibles, je suis encore le plus près de LUI.

Je trouve en moi l'activité d'une substance pensante : on ne donne pas ce que l'on n'a point.

Les idées ne se présentent que successivement à l'esprit de l'homme, parce qu'en sa qualité d'être mixte il n'agit que par des organes, et que des organes ne sont pas susceptibles de plusieurs opérations simultanées.

Nous ne saisissons que des détails de l'empire intellectuel; c'est une terre dans laquelle nous ne pénétrons que pas à pas; à peine nous est-il donné d'explorer ses rivages. Ainsi que notre rétine n'admet qu'une certaine quantité de faisceaux lumineux, ainsi notre entendement a sa mesure de capacité. Quand notre raison va jusqu'à combiner un petit nombre d'idées qu'elle fait marcher de front, et dont elle tire des résultats, elle est forte. Alors on la qualifie de génie, et on la voit briller sous le nom de Buffon ou de Montesquieu.

Une perfection et une multiplication d'organes se prêteroient à des combinaisons plus compliquées. L'âme n'opère qu'avec des instrumens; elle peut beaucoup par sa nature, mais ce sont ceux-ci qui lui défaillent.

De là nous sommes induits à croire que l'homme ne rai-

sonne que parce que telle est son essence constitutive, et que ce qui est une perfection chez lui, dans DIEU seroit une imperfection.

Le parcellaire est de la créature; les masses sont du Créateur. Celui-ci n'a donc qu'une pensée, et elle les embrasse toutes. Le moment présent est le point central de l'éternité, et l'Être principe ne sort jamais de ce point-là, d'où il s'approprie tous les modes du temps. Il connoît et il ne juge pas, parce que le jugement entraîne une succession d'idées, et procède de comparaison, ce qui seroit une dérogeance de l'ÊTRE.

Il existe sans doute dans la langue du ciel, ce mot auguste qui exprimeroit d'un seul trait l'acte de la vue, du pouvoir et de la volonté sans bornes simultanément réunis. Nous sommes réduits à bégayer ici notre impuissance, en adorant, sous les voiles mystérieux dont elle se couvre, LA RAISON UNIVERSELLEMENT PRÉSENTE QUI VEUT ET QUI PEUT [1].

Nous ne saurions l'associer sans crime à aucune de nos passions. La colère vient de foiblesse; l'envie de partage ou de privation; la vengeance d'un sentiment de douleur. L'Éternel est fort; il n'a point de rival; il possède tout ce qui est bon, et ne peut être atteint.

Cependant le bonheur fait partie de son essence. C'est un bien qu'il a trouvé en LUI avec tous les moyens d'en assurer la durée. DIEU, disent les théologiens, eût été aussi heureux quand même il n'eût pas créé l'univers : ils ont tort, par cela même qu'il l'a créé. Le bonheur est le cachet de la perfection. Toute existence y tend; toute vie s'en nourrit; la pensée le veut, sollicitée qu'elle est par les sens, et la plante l'aspire par tous ses pores.

La justice et la bonté sont les plus beaux attributs du grand ordonnateur; mais elles sont fondées sur des relations : pour les exercer, il a donc fallu qu'il sortît de sa solitude, et qu'en recourant à sa force, il conçût et exécutât la création. Voilà deux perfections qui jaillissent de cet acte même. Qui peut se flatter de déterminer les autres, de

[1] Nous sommes désolés que le génie révolutionnaire ait profané cette expression; elle n'en est pas moins vraie et respectable.

les avancer ou de les reculer dans les âges? Qui se permettra de lui dire : « Vous n'avez été BON et JUSTE que depuis tel « siècle ou tel jour, puisque vos relations ne datent que de « telle époque ? »

La Toute-Puissance embrasse l'univers et est hors l'univers créé. Par tous les points elle y touche, elle le pénètre; par tous les côtés la matière lui est présente; par cela même qu'il n'y a rien en LUI de matériel, l'Éternel la dompte, la dirige et la modifie. C'est en quoi notre organisation personnelle nous offre une foible image du grand empire qu'il exerce dans la nature. A quelques égards, ne se seroit-il pas donné un corps en produisant le vaste ensemble de la création?

L'influence de la première des forces intellectuelles sur les êtres cessera de nous étonner, quand nous aurons remarqué que la surface du globe est modifiée par une force morale unie à un système organique, dont elle dispose d'une manière encore imparfaite. L'esprit de l'homme, qui ne communique que par des points avec la matière, change à son gré la face des villes et des empires : ce que nous exécutons avec d'aussi foibles moyens sur une partie notable de la création, le grand esprit de DIEU ne peut-il pas l'exécuter, avec une énergie triomphante, sur l'ensemble déjà régi par ses lois?

S'il le fait par une fusion de son essence dans la masse élémentaire, ou par une disposition de causes secondes qui, en remontant jusqu'à lui, ne seroient que des effets, ou même par ces deux modes d'action, c'est ce que nous nous interdisons d'examiner.

Il est seulement certain que l'unité du commandement est une des conditions nécessaires de l'ordre. Un rival ne viendra pas du dehors, puisque DIEU remplit tout; et au dedans DIEU ne se répétera pas lui-même; ou si, par une sorte d'extension de l'être, il y parvenoit, ce seroit toujours LUI, et l'unité resteroit.

La terre professe depuis long-temps une grande impiété : nous oserons la signaler, et il nous suffira de porter les premiers coups au dogme irréfléchi des *purs esprits*, autrement nommés anges, pour que le lecteur le proclame comme faux et indigne de la majesté suprême, qui n'admet de parité dans

aucun de ses attributs. Il n'y a eu, il n'y a, il n'y aura jamais de pur esprit que DIEU.

Ce sera le sujet des derniers chapitres de notre quatrième livre. Nous avons lieu de croire qu'ils resteront sans réponse. Que l'on se garde pour cela de supposer que nous rejetions la doctrine des substances intermédiaires. Ce n'est pas seulement la foi, mais toutes les probabilités qui militent en sa faveur. Il entre même dans le plan de notre ouvrage de la démontrer.

CHAPITRE V.

Omni-science et manifestation de l'ÊTRE proprement dit.

Comme vit le Seigneur, disoient les Hébreux. Cette antique formule de serment, adoptée par une famille qui avoit de belles traditions, prouveroit que la vie est inhérente à DIEU.

Intime à la fois et répandue au dehors, elle est en lui la perfection d'un mouvement qui ne peut ni décliner ni s'accroître. Elle s'étend incommensurablement et retourne toujours à son principe. Imaginez un cercle infini réagissant du centre à la circonférence, et de la circonférence au centre : ainsi tout mouvement prend sa source en DIEU et retourne vers lui. Père de la nature, il existe encore dans chacun des êtres qui en font partie. Il nous pénètre; il dirige l'activité de notre mécanisme; il vit en nous, et c'est là ce qui explique son omni-science. Il ne nous est pas plus difficile de nous LE représenter au centre du mouvement moral qu'au centre du mouvement physique, dès qu'il y a connexion. Les fils de tous les deux sont dans sa main. Il nous semble voir cet insecte inscrit dans un réseau dont les soies, presque imperceptibles, ne sont point effleurées par l'aile d'un moucheron sans qu'il en acquière à l'instant la connoissance. C'est mieux : celui qui a tendu les cieux comme une toile, celui qui y a semé les mondes, a suivi de l'œil le vol du moucheron, avant même qu'il daignât l'appeler à la vie.

Certains individus ont semblé faire un reproche au Tout-Puissant de ce qu'il ne se manifeste pas d'une manière écla-

tante et victorieuse de leurs doutes. Sans faire mention des motifs moraux qui s'y opposent, motifs dans lesquels occupe la première place le maintien de notre liberté (ainsi que nous nous réservons de le prouver dans le livre de l'union de l'être spirituel et de l'être matériel), n'étoit-il pas nécessaire que le sentiment de la divinité pénétrât en nous par les organes qui sont les causes occasionnelles de nos perceptions? En l'état actuel, ces organes ne sont passibles que de certaines impressions, et ce sont celles-là même dont Dieu s'est servi pour parler à nos cœurs.

L'Éternel est un pur esprit; l'Éternel est un être simple; et cet être simple, tel qu'il nous est permis de le concevoir, peut affecter toutes les formes, sans en avoir aucune de déterminée. Ce privilége appartient à lui seul. Créateur de la nature, il apparoît à nos yeux par cette partie de la nature qu'il a rendue sensible à nos organes. Habile artiste, il a mis nos sens en communication avec les objets qui nous environnent, et il ne semble avoir déposé le secret de son existence dans le sein de la nature qu'avec la certitude que cette dépositaire infidèle ne cesseroit de le trahir en notre faveur. Les merveilles de son œuvre sont autant de voix qui le proclament, autant de discours éloquens par lesquels il s'entretient avec nous. S'il disoit plus sur cette terre que foule la créature humaine, il parleroit une langue que nous ne comprendrions pas. L'air seroit frappé de vains sons, avec lesquels ne correspondroit aucune fibre de notre cerveau.

Quand il nous sera donné de passer de ce monde dans un subséquent, une autre manifestation en rapport avec une autre organisation aura lieu. Les traits par lesquels la Divinité se produira seront peut-être plus caractéristiques; son influence sur nos cœurs et nos esprits sera peut-être plus décisive, parce que nous nous serons rendus plus en état de la sentir. De sphère en sphère la connoissance de la beauté immuable deviendra plus sublime et plus ravissante. Le théâtre sur lequel elle apparoîtra se proportionnant à ses desseins, les yeux avec lesquels il nous sera donné de la voir, les oreilles avec lesquelles il nous sera donné de l'entendre, gagneront également en perfection. L'homme est aujourd'hui un être doué de cinq sens. Peut-être un jour, en se combinant entre

eux, ou en s'exerçant sur le même objet, ils accroîtront l'intensité de nos jouissances. Qui sait si les parfums n'auront pas leur harmonie, si les sons n'offriront pas un spectacle, et si le clavecin des couleurs ne sera pas réalisé? Pourquoi ces canaux de communication avec la nature ne se décupleroient-ils pas? Dans le cas très-probable où la matière seroit susceptible d'être autrement modifiée et conçue qu'elle ne l'est dans l'économie présente, de nouvelles perspectives seroient nécessairement ouvertes. Dieu, cet être simple, ne sauroit être *possédé* par sa créature; mais en manières innombrables il peut être *senti* par elle.

CHAPITRE VI.

Courte réponse à quelques objections.

Un homme s'égare pendant la nuit; à la lueur d'un ciel étoilé, il découvre un palais; il y entre. Des serviteurs de toutes espèces s'empressent sur ses pas, et lui témoignent, chacun dans son langage, qu'ils ont reçu l'ordre de pourvoir à ses besoins. Quelques-uns se taisent et n'en remplissent pas moins leur ministère. Partout le mouvement règne autour de lui. On attache aux lambris des lampes étincelantes; on réchauffe les foyers; on lui apporte des fourrures en hiver, des fruits délicieux et rafraîchissans en été. Les désirs ne lui semblent permis que pour devenir à son profit des occasions de bienfaits. Une horloge magnifique, visible de tous les appartemens, sonne les heures et donne le signal de travaux qui rentrent encore dans la classe des jouissances. Les mouvemens de ce régulateur sont si bien calculés, que Greenham lui-même eût désespéré d'atteindre à cette précision.

A peine le voyageur a-t-il senti la douce invasion du sommeil, qu'un sombre rideau s'abaisse devant lui, et que le silence est ordonné autour de sa couche. Son réveil est marqué par de nouvelles attentions dont il est l'objet. Les maîtres du palais ne se montrent pas; mais il les suppose occupés dans le secret de leurs appartemens. Il s'éloigne, et il poursuivra sa route sans les avoir personnellement vus. Mais

Nous n'avons pas l'intention de garder le silence sur les droits au titre de créateur, réclamés par l'ÊTRE proprement dit. Mais où est la carrière de ce palais dont nous parlions dans nos dernières pages? De quel antre les immenses matériaux en ont-ils été arrachés? Osons le dire : du NÉANT. Nous ne prétendons pas pour cela que DIEU ait fait de rien quelque chose. C'est une manière vicieuse de s'exprimer, que de ne supposer aucune limite à l'action divine. Elle est bornée par tout ce qui implique contradiction. Il y a des impossibilités qui tiennent aux essences. Le souverain ordonnateur les franchiroit même sans aucun avantage pour sa gloire, puisque les résultats dépendront toujours de sa volonté.

Notre pensée servira de texte au livre second.

LIVRE DEUXIÈME.

DU NÉANT.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que l'on peut entendre par ce mot.

Il y a peut-être plus que de la hardiesse à écrire sur le néant. Ici le titre et le chapitre devroient se confondre, ou plutôt il semble que le premier devroit être le chapitre lui-même.

Nous allons pourtant nous enfoncer dans ces routes ténébreuses où les traces sont nulles, mais avec l'espoir d'y faire pénétrer quelques lueurs.

Ce n'est pas sans motifs que notre esprit s'est arrogé le droit de confondre le néant et le vide, et emploie indistinctement, et dans le même sens, ces deux expressions. La première s'applique plus particulièrement aux êtres intellectuels, la seconde aux objets qui tiennent d'une nature physique. Ainsi on dit, seulement par métaphore, le *vide* d'un cœur que l'égoïsme a ravagé sans y laisser un seul souvenir consolant ou amical, et on parle du *néant* auquel le matérialiste condamne sans pitié l'intelligence humaine. Ces définitions, basées sur un sentiment intime qui accorde quelque chose de terrestre à nos affections, et d'immatériel à notre âme, sont jusqu'à un certain point indicatives d'une double nature. Le contesteroit-on : il est toujours vrai qu'il existe une analogie frappante entre ces deux mots, qu'ils présentent les mêmes idées, et que le néant suppose le vide, loin de l'exclure.

Or, le vide n'est-il pas lui-même l'espace? Assurément, l'un ne saurait exister sans l'autre, surtout si nous appliquons l'idée de l'espace à celle de la matière.

Maintenant voyons ce que c'est que la matière elle-même, considérée par rapport à l'infinité de l'espace.

CHAPITRE II.

La matière considérée par rapport à l'espace.

Je jette les yeux autour de moi : je vois un globe immense qui me porte et qui me nourrit; je les élève, et je découvre des milliers de sphères qui le surpassent en étendue et en masse. Où ma vue ne peut pénétrer, j'en suppose d'autres. Mon imagination supplée à mes organes; après avoir triomphé du télescope lui-même, elle reste stupéfaite et accablée sous le poids d'une création digne de son auteur. Mais ce qu'il ne m'est pas permis d'énumérer, ce qu'il ne m'est pas seulement donné de conjecturer, est borné par rapport à Dieu. Son œuvre n'est pas pour lui une pensée flottante et incertaine. Il pourroit la doubler, la centupler; mais elle auroit un terme, et l'espace n'en a pas. L'Éternel embrasse l'espace, il embrasse l'immensité des temps, et ce sont les seules infinités que n'exclue pas la sienne. Si l'espace étoit borné, la suprême puissance le seroit aussi. Il faut que l'espace et le temps se donnent la main, et que, véritables enfans de l'infini, ils offrent en tous sens à l'Éternel une latitude infinie. Semblables à des licteurs armés de haches, c'est à eux de frayer devant lui la route de l'immensité.

Pour atteindre les objets de toutes formes compris sous la dénomination générique de matière, continuons à nous entretenir de ces corps imposans qui gravitent sur nos têtes.

Séparés par des distances incommensurables, ils parcourent leurs ellipses sans aucun froissement. Il ne résulte de leur placement et de leur rotation que la seule influence harmonique prévue par l'architecte, et ils ne brillent à nos yeux que comme des étincelles jetées çà et là dans les célestes parvis. Il dépendoit de la main créatrice de les éloigner encore davantage, d'isoler les systèmes et de les repousser dans des profondeurs impénétrables. Alors ils n'eussent pas été plus apparens pour nous, même au milieu des ténè-

bres de la nuit, qu'ils ne le sont présentement en plein jour, à l'heure où le soleil vient transformer en désert et en solitude lumineuse la vaste étendue des cieux. Comparés à l'espace au milieu duquel ils ont été semés, les astres ne sont donc que des points et des atomes. Moins positifs que le navire et ses passagers errans dans l'immensité des mers, ils sillonnent à peine un océan sans bornes et sans rivages.

Réduisons-les maintenant à leur plus simple expression; employons à cet effet la puissance qui les a consolidés; supposons, par exemple, que Dieu fasse cesser tout-à-coup une des lois dont la combinaison les retient sur la tangente de leur orbite, et que toute la création soit livrée à la force centrifuge : qu'en arrivera-t-il ? La décomposition des masses et leur dispersion dans le vide. Quelles traces y laisseront-elles? aucune, puisque la matière est bornée et que l'espace est infini.

CHAPITRE III.

De la divisibilité admissible de la matière.

La divisibilité des corps est indéfinie, mais non infinie. Attaqués dans leurs dernières retraites, réduits, après des milliers de dissections qui épuiseroient la somme de dissections possibles, réduits, dis-je, à leurs derniers élémens, ils n'offriroient plus que des substances simples. Mais des substances simples ne sauroient tomber sous les sens; la métaphysique seule les réclame, la matière les méconnoît, et le néant les dévore.

Le néant, en effet, seroit-il autre chose que la fusion de la matière qui est finie dans le vide qui ne le seroit pas? Quoiqu'il en ait fait une fausse application, Pascal étoit fondé à dire que le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant[1]. Une heure ajoutée ou retranchée à

[1] Pensées de Pascal, chap. VII, pag. 1, après ces mots, le même penseur ajoute : « Ainsi notre esprit devant Dieu, ainsi notre justice devant la justice divine. Il n'y a « pas une si grande disproportion entre l'unité et l'infini qu'entre notre justice et celle « de Dieu. »

Qui ne voit qu'ici l'application est fautive ? Certes mon esprit ne s'anéantit pas de-

l'éternité ne l'accroîtroit ni ne la réduiroit pas plus que ne le feroit un million de siècles. Par la même raison, si le nombre des systèmes planétaires n'est pas infini (et il ne sauroit l'être), le résultat d'une dispersion possible seroit de leur enlever l'ombre même de l'existence; car le fini, contenu dans l'infini, ne peut marcher parallèlement avec celui-ci que pour s'y perdre et s'y confondre. La divisibilité indéfinie de la matière, bien analysée, seroit à peine un être de raison. Il est un point où ses particules deviennent insaisissables même par la pensée. Parvenues là, si on les soumet à une dernière opération, force est que le néant s'en empare.

Un demi-grain d'ocre rouge délayé dans une tonne d'eau devient peu sensible; si on épanche celle-ci dans le fleuve voisin, on n'y trouvera nul vestige de la substance colorante; quand ce dernier aura abouti à la mer, quels seront les rapports du demi-grain d'ocre avec l'Océan ? Mais l'Océan a des limites; faites-les disparoître seulement par la pensée : que deviendra le demi-grain d'ocre ? Nous concevons que dans une mer immense, mais bornée, une molécule de poussière, divisée dans des proportions mathématiques, puisse répondre à un certain nombre de molécules aqueuses : mais où trouver des molécules de matière en rapport avec un espace infini ? Puisque celle-ci est essentiellement bornée, par millions de lieues cubiques du vide, qui est sans limites, elle ne rendroit pas un atome.

Sa plus grande atténuation possible et sa dispersion indéfinie dans l'absolu de l'espace étant sa condition rigoureuse, on peut dire qu'elle n'appartient réellement à aucune région d'un abîme incommensurable. Négative dans ses parties, elle n'étoit susceptible d'être aperçue que dans son ensemble, ou, pour mieux s'exprimer, dans l'infinité de son contenant; car, appliquée aux divisions imaginaires d'un tout représenté par une seule de ses fractions, elle échappe à la pensée. Or l'Esprit de Dieu, seul habile à embrasser l'im-

vant Dieu, puisque j'ai devant lui une intelligence morale; et l'on peut dire que le magistrat intègre ne prononce sa sentence que sur des principes coordonnés avec ceux qui régissent la justice éternelle. Quand on veut généraliser ses idées, il faut y regarder de plus près.

mensité de l'espace et l'univers invisible qui y étoit renfermé, a pu seul concevoir la possibilité de la création. Ainsi la matérialité n'a reçu l'être et n'a produit de corps positif qu'à l'époque précise où un grand moteur l'a fixée dans un espace circonscrit. De ce seul moment, elle a vraiment occupé un local; de ce seul moment, elle a revêtu les qualités avec lesquelles elle apparoît à nos regards; nous voulons dire l'étendue et l'impénétrabilité. Les propriétés dépendantes de ses affinités et de ses répulsions dérivent de l'acte même qui l'a soumise au mouvement, et qui a dû précéder la formation des corps organiques. Combien de temps les globes, vierges de créatures, ont-ils voyagé en silence dans les plaines célestes, seroit une question difficile à résoudre, si, comme nous serons bientôt dans le cas de l'établir, les premiers attributs de la volonté productrice n'en donnoient la belle solution.

De ce que la matière étoit bornée résulte donc sa nullité d'existence positive. Perdue dans le sein dévorant de l'espace, d'elle-même elle n'eût aspiré à se produire. Fille du néant, elle tend encore à s'y replonger sans cesse; elle y trouveroit à la fois sa tombe et son berceau. C'est dans ce gouffre sans fond qu'il falloit la chercher et qu'en même temps elle sembloit insaisissable : mais Dieu, qui est ici, qui est là, qui est grand devant l'espace même, s'étoit résolu à la poursuivre dans ses retraites les plus sombres et les plus mystérieuses.

CHAPITRE IV.

Abductions de la matière.

L'abîme qui avoit englouti les élémens avoit seul qualité pour les rendre. Il n'est point resté sourd à la voix d'un Dieu. Il a écouté les seuls sons qui pussent arriver jusqu'à lui. L'Esprit a pressé le vide immense, et la matière a paru. Une force majeure pouvoit seule la soustraire au néant, avec lequel il nous a été permis de la croire identifiée. Cette force a été unique, comme nous l'avons démontré au livre de l'Être proprement dit.

Son souffle impétueux a parcouru à la fois les profondeurs

du midi et du septentrion, de l'est et de l'ouest, chassant devant lui sa nouvelle création, jusque là sans forme et sans consistance : après l'avoir concentrée, après lui avoir donné l'*être* qu'elle ne pouvoit tenir d'elle-même, il l'a établie dans cette portion de l'espace où nous la voyons briller d'une manière si miraculeuse.

En admettant ces idées, dira-t-on, vous reconnoissez la coexistence de la matière avec Dieu. — Erreur : oui, la coexistence de la possibilité de la matière sous la main divine, ce qui, dans toutes les hypothèses, est indispensable, mais non son existence personnelle, puisque l'*être* lui manquoit dans son tout comme dans ses parties. A la rigueur, elle avoit bien une manière d'exister quant à Dieu, mais c'étoit dans le néant, qui attendoit un vainqueur.

Si l'on s'enquiert quand la création a été effectuée, Dieu étant l'être *qui peut et qui veut* par excellence, il est permis de répondre : « Quand il l'a voulu. » Mais ce qui est bien à ses yeux dans un moment devant l'être dans tous, cette création remontera aussi haut que possible. Il n'a pu ni voulu tarder d'être juste et bon. Le moment présent séparant les deux éternités, nous dirons que cette grande œuvre a eu lieu après une éternité; d'une autre part, comme ce moment présent n'a jamais cessé d'être à la disposition du grand ordonnateur, qui ne connoît ni veille ni lendemain, dans les intérêts de sa bonté éternelle, nous dirons encore qu'elle existe depuis une éternité. Bien entendu que le premier mode s'appliquera à l'intelligence divine, et le second à la nôtre; ce que Dieu a créé dans un temps, quant à lui, peut bien être sans origine quant à nous.

En effet, à peine a-t-on adoré la toute-puissance, qu'on sent le besoin de chérir la bonté. L'antériorité de celle-ci seroit même évidente, si les analogies humaines étoient ici admissibles. Ne seroit-on pas fondé à dire qu'elle a réveillé dans l'Éternel le sentiment de sa force? Il a créé parce qu'il a voulu; car, pour lui, vouloir et pouvoir sont synonymes; mais il n'a voulu que parce qu'il a *aimé*. Ici, comme dans l'homme, la plénitude de la vie a décidé la génération, autrement, le grand phénomène de l'univers arraché à une nuit profonde et peuplé d'êtres que le sentiment conduit à

l'intelligence. La perpétuité des espèces naît de l'amour qui agit sur des élémens susceptibles de se prêter à l'organisation; ainsi l'amour d'un Dieu a donné l'être à la matérialité, sur laquelle il avoit de nobles projets.

Nous n'aurons pas besoin d'observer qu'il ne s'agit ici que de l'ensemble de la création, et non en particulier du système auquel notre globe appartient. Il seroit en effet inconsidéré de rapporter toutes les dispositions secondaires ou partielles à la même époque que le grand jet, dont elles ne sont peut-être, dans les desseins éternels, qu'un développement prévu. Nous déclarons donc expressément n'infirmer en rien le récit de Moïse. Qu'il nous suffise, après avoir jeté nos regards sur le magnifique ensemble de l'univers, d'avoir abattu les bornes que l'on prétendroit opposer à son auteur. Il nous sera doux bientôt de rattacher dès ici-bas à cette riche conception la pensée de l'homme, qui ne cessera sûrement pas d'en faire partie, même après qu'il aura disparu de sa planète terraquée.

On croiroit à tort qu'en limitant la matière nous avons également limité les facultés divines; nous ignorons s'il a plu à Dieu de l'employer sans réserve, ou d'en laisser dormir une partie dans les secrètes obscurités du néant : dans le dernier cas, nous aurions répondu; dans l'autre, plus voisin de notre sentiment, où seroit donc l'atteinte donnée à la suprême puissance? Par des moyens de dilatation ou de compression, ne lui est-il pas permis d'étendre son œuvre ou de la resserrer à son gré? Au surplus, quand tous les mondes possibles existeroient déjà, le Créateur n'auroit-il pas la faculté d'y faire paroître successivement tous les êtres possibles? Ne pourroit-il pas dans l'année révolue leur imprimer le sentiment d'une période séculaire, en pressant sur leurs têtes tous les actes qui signalent la carrière d'une substance animée?

Il y a des impossibilités qui résultent de la seule essence des choses. Celles-là ne sauroient contrarier les desseins de Dieu, qui seront toujours conformes aux essences. Un pouvoir infini n'embrasse que les possibilités : le reste est un pur néant qui n'agit sur rien, et sur lequel rien n'agit. Ne cherchons donc pas à affranchir l'Éternel de lois qui sem-

blent plutôt émaner de lui-même qu'elles ne le gouvernent. Au reste, il faudra bien admettre certaines coexistences, sans que ses perfections en souffrent, telles que l'espace, le vide, le temps non mesuré, et qui n'est qu'une manière d'espace. Une substance purement mentale, de quelque pouvoir qu'on veuille l'investir, ne produira point ces choses. Elles sont, à bien dire, des modes de toute existence. S'il n'y avoit ni temps, ni espace, où Dieu seroit-il donc? Je vois en lui un être sublime, adorable! ne travaillons pas à le faire impossible, en alliant des contraires, ou en repoussant des conditions essentielles.

Gardons-nous également de nous former de sa marche une idée fausse et exagérée; elle ne procède pas par sauts et par bonds. Son art n'est pas celui d'un magicien qui s'entoure de prestiges et d'enchantemens. Tout est régulier dans ses actes. Il prépare des causes dont il tire des résultats, et c'est ainsi qu'il est parvenu à constituer une nature où les accidens ne seront jamais que des effets. Nous ne savons si nous nous abusons; mais il nous semble que la voix qui commanderoit aux objets de paroître et de disparoître tout-à-coup auroit moins le droit de nous ravir, que celle dont les sons feroient naître graduellement l'ordre, l'harmonie et des développemens ménagés avec sagesse. Il y a dans le magnifique et inconcevable spectacle de l'univers plus de merveilles qu'il n'en faut pour confondre l'entendement humain : croyons également qu'il en renferme assez pour répondre à la majesté de son auteur. Platon, dans le Timée, Moïse, dans le chapitre premier de la Genèse, Plutarque, dans la vie de Lycurgue et dans l'examen du mot *Ei*, disent qu'à la vue de la marche solennelle des sphères, Dieu s'applaudit en lui-même. Ici il ne sauroit y avoir de métaphore. C'est la vérité qui a parlé. L'œuvre répondant aux idées éternelles sur lesquelles elle avoit été modelée, la pensée divine dut être satisfaite. Elle le fut, et l'orgueil d'un Dieu eut sa jouissance. Mais remarquez aussi qu'au moment où cette grande œuvre parut dans son ensemble, elle n'eut qu'un témoin, et ce fut Dieu lui-même ! Le spectacle des détails et des développemens nous fut seul réservé : c'était bien assez pour notre admiration.

CHAPITRE V.

Développemens du précédent chapitre, et concordance avec la Genèse.

Si l'on insistoit sur ce qu'en expliquant ainsi la création, l'on établit une antériorité quelconque à cet acte, on perdroit de vue qu'il nous a suffi d'admettre une simple possibilité de la matière, à laquelle une force incomparable étoit seule dans le cas de donner une réalité d'existence. Ses élémens, perdus dans le vide, n'y avoient que le rapport du fini avec l'infini dans lequel leur dispersion indéfinie les anéantissoit. Nul doute que la même volonté ne pût les faire retourner à ce point de départ. Peut-être y seroient-ils ramenés par leur seule tendance essentielle, et ce seroit, dans ce cas, le dernier résultat du mouvement abandonné à lui-même, si le mouvement étoit admissible en cette qualité.

Au reste, DIEU est la première des forces vives. Son domaine étoit vaste; c'étoit l'infini, dont seul il connoît les inépuisables richesses. Il pouvoit y puiser à pleines mains, et il l'a fait par des procédés qui échappent à notre raison, mais qui ne sont pas en opposition avec certaines essences souveraines.

Le second verset du chapitre premier de la Genèse est en rapport avec notre idée. L'imparfait qui y est employé [1] indique une sorte de fusion des élémens dans le vide.

Si l'on prend, avec plusieurs interprètes, le mot *créa* [2] du premier verset dans un sens rigoureux, c'est-à-dire, si on admet une création absolue, nul doute que, dès le moment, cette création n'ait eu une forme quelconque, et alors pourquoi dire deux lignes plus bas que la terre étoit vide et *sans forme;* car le mot *or*, auquel on a attaché quelque importance, ne se trouve ni dans le texte hébraïque, ni dans la traduction des Septante.

[1] Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi, et spiritus Dei ferebatur super aquas. *Genesis*, c. I, v. 2.

[2] In principio Deus creavit cœlum et terram. *Gen.*, c. I, v. 1.

Au commencement Dieu *créa le ciel et la terre,* dit la Genèse. Nous ne saurions nous représenter aucune de ces deux productions sans formes, encore moins la seconde que la première, qui pourroit offrir de simples apparences.

La supposition de la matière dépourvue de toute configuration ne s'admettra jamais que dans notre seule hypothèse. Pour l'imaginer telle que la présente le second verset biblique, il ne faudra pas supposer moins de deux créations; savoir, celle des élémens perdus dans le vide, et ensuite celle de leur concentration, de laquelle seule ils ont pu tenir un corps et une forme.

D'où il est permis de croire que l'acte par lequel la volonté toute-puissante a rendu l'univers sensible, est une simple opération sur le néant, une production dans la force de l'étymologie latine, ou plutôt une véritable *abduction*, comme nous l'avons insinué par le titre du précédent chapitre. Enfin Dieu a tiré les mondes du néant, mais ne les a pas faits avec le néant.

Nous nous félicitons d'avoir employé, dans le *Traité de l'existence de Dieu,* quelques expressions qui ne seroient pas repoussées par le sens que nous osons soutenir, quand nous avons dit de l'Esprit créateur : « Tu as parlé au néant, « et les mondes se sont présentés pour répondre a ta « voix! »

L'on ne parle pas à *rien*, et ce qui est dans le cas de se présenter suppose au moins cette antériorité élémentaire que nous avons renfermée dans une sorte d'existence métaphysique.

Nous avons à regretter de ne nous être pas montrés aussi bons logiciens, en avançant que la difficulté d'ordonner le chaos étoit telle, qu'il ne devoit pas en coûter de transformer l'architecte en créateur.

On s'éloigne sans profit de la vérité lorsque, dans l'accablement de la raison humaine, à la vue du tant magnifique tableau de l'univers, on prête à Dieu un emploi de forces et des moyens que ne comporte pas la nature des choses. C'est notre seule foiblesse qui fait intervenir un pouvoir magique là où un simple acte du grand esprit, en rapport avec les essences, pouvoit atteindre au but. Deucalion et Pyrrha

sont devenus les pères d'un grand peuple, mais ce n'est pas en jetant des pierres par-dessus leurs têtes : et ne seroit-il pas plus beau pour Cadmus d'avoir formé des guerriers intrépides, que de les avoir fait sortir de terre revêtus de leurs armures?

LIVRE TROISIÈME.

DE L'ÊTRE MATÉRIEL.

CHAPITRE PREMIER.

La matière primitive est hors de nos recherches.

Nous étant déjà refusés à accorder une existence posi à la matière, il y auroit de l'inconséquence à reconn l'*être* matériel proprement dit. Cependant la matière entoure; elle nous presse de toutes parts; elle entre notre texture; elle y joue un rôle notable, et nous so nons avec elle des rapports tant intérieurs qu'extérie prochains qu'éloignés. Le grand architecte a été forcé recourir lui-même quand il lui a plu de fixer ses idée ne l'a pas en vain demandée à l'abîme qui la recéloit, s'en est saisi, ainsi que le géomètre s'empare de la toil laquelle il va figurer ses lignes et ses chiffres. Il ne s donc pas tant de l'envisager sous une forme fixe et d minée (ce qui nous semble impossible), que de l'exam en l'état où elle se trouve.

En effet, dès que la création entière est empreint l'Esprit divin, ou régie par les lois qu'il lui a dictées, reste plus à l'observateur qu'à suivre la trace de ces avec le respect et l'admiration dont un être pensant ne se défendre. Le plus simple schiste a été soumis à la p souveraine; il en ressent encore l'influence, travaillé est continuellement par un mouvement de compositio de décomposition. La matière primitive ne sauroit donc soumise à nos recherches; le néant l'a seul connue.

Nous ne poursuivrons pas davantage le principe d affinités ou de ses répulsions, qui se perd sans doute les mêmes lois : ne la trouvant que pourvue de la tend imprimée par la main créatrice, si nous la jugions

qu'elle s'offre à nos regards, nous lui accorderions beaucoup trop.

Qui sait même si, dans la disposition présente des élémens, il existe, quant à nous, autre chose qu'un ordre relatif? De secrètes notions me disent qu'il seroit possible au Créateur de nous rétablir dans ce même monde, dont nous sommes les hôtes, avec d'autres sens qui nous le feroient saisir sous un autre aspect; raisonner sur la matière ne seroit dès lors que disserter sur nos organes et les aperçus qu'ils nous fournissent.

Ainsi nous déciderons-nous, autant que le permettront nos moyens, à la suivre dans ses effets généraux quant à l'ensemble, tel qu'il nous apparoît, et particuliers quant à nous.

Après avoir donné un coup d'œil conjectural au riche tableau de la création, qu'embrassent nos regards, nous occupant plus spécialement du globe où notre destinée dessine son premier trait, nous soumettrons à notre examen cette partie de la matière dans laquelle un mouvement spontané ne se manifeste pas.

Cette marche semble la plus naturelle, si on veut prendre terre quelque part; car il seroit difficile de déterminer le point précis où l'*Esprit* donne un caractère distinct au mouvement organique : et pourtant serons-nous obligés d'empiéter sur le domaine de la vie, en nous occupant des végétaux, qui sont évidemment soumis à ses lois.

CHAPITRE II.

Conjectures sur l'emploi de la matière dans la formation des globes.

L'homme, accoutumé à porter dans ses jugemens le sentiment de sa personnalité, est tenté d'exercer sa critique sur tout ce qui lui paroît s'écarter de ses relations ordinaires. C'est une règle qu'il applique indifféremment à tous les objets. Anaxagore croyoit être allé fort loin en supposant le soleil plusieurs fois aussi grand que le Péloponnèse[1];

[1] Héraclite ne l'a-t-il pas jugé de la largeur du pied d'un homme; et Anaximènes, plat comme une lame?

et les premiers contemplateurs de la voûte céleste ont eu certainement à se défendre de leurs propres préventions, lorsqu'ils y ont découvert des principes d'ordre et d'harmonie. Un examen suivi a pu seul les convaincre de l'accord qui règne dans cette immense partie de la création.

En effet, si des constellations analogues se balançoient dans les cieux, et si des astres correspondans et similaires brilloient dans les zones opposées, la régularité de ce spectacle frapperoit davantage les regards du vulgaire; mais un tel balancement existât-il, le champ dans lequel il auroit lieu est tellement vaste, qu'il ne seroit pas donné à notre vue d'en être participante. Il semble que les dispositions symétriques ne conviennent qu'aux détails, et que les grandes masses aient en elles-mêmes le principe de leur harmonie. L'architecte flanque de deux ailes le corps d'un palais; l'ordonnateur d'un jardin y plante des bosquets parallèles : faut-il que le maître du palais retrouve au nord les appartemens qu'il pratique au midi, et que le possesseur du jardin ne rentre sous ses portiques qu'en suivant une direction semblable à celle par laquelle il les a quittés? Non; mais l'homme, à quelques égards, ne sait que se copier lui-même. On seroit tenté de croire que, se défiant de sa propre foiblesse, il veuille s'épargner la peine de l'examen et du jugement. On dira que plusieurs êtres présentent une duplicité d'organes principaux : il est vrai; mais ces derniers doivent, dans le même individu, concourir à une seule fin. Les deux yeux embrassent un plus grand espace; les deux oreilles ne donnent qu'un seul son renforcé; il en est de même des narines, et nous remarquerons que l'accord de nos membres doubles est exigé dans nos opérations les plus importantes, comme celui des ailes dans le vol des oiseaux. D'ailleurs l'action de la vie veut un équilibre qui semble attaché à une correspondance des parties : en cela il y a nécessité ou sage prévoyance. La nature redouble les précautions quand il s'agit de foibles créatures qui ont beaucoup à craindre; elle les néglige dans les vastes conceptions dont le sort est immuable. Tout ce qui existe de grand sous le ciel est un, ou varié dans sa similitude même. Employons donc l'analogie avec mesure, car l'abus est bien près de l'usage.

Nous faisons évidemment partie d'un système planétaire dont le soleil est le centre, peut-être le mobile. L'énormité de la masse ignée donneroit lieu de croire à cette seconde opinion. Ce système est sans doute dans la dépendance d'un autre plus important auquel il se rattache. Il est bien probable que DIEU n'a pas isolé les diverses parties de son œuvre, et qu'il ne l'a pas renfermée non plus dans les étroites limites où s'arrêtent nos regards.

Nous n'oserions la circonscrire même en esprit; qu'il l'ait rendue infinie en exerçant sa puissance dans la plénitude *de son* être, et lui ait communiqué par là un caractère d'immensité, ou que, s'abstenant de développer tous ses moyens (car il ne convenoit peut-être pas que la force créatrice se saisît de la totalité des matériaux que le néant met à sa disposition), sa pensée profonde se soit ménagé des réserves auxquelles il se proposeroit de nous faire participer un jour, l'univers, par sa seule perpétuité, devient un témoignage irrécusable d'ordre et d'intelligence. Notre planète occupe une place presque imperceptible dans ce vaste ensemble. Elle roule probablement inconnue à la majorité des masses contemporaines appelées, comme elle, à parcourir ce champ de rapides évolutions. C'est une chose qu'il n'est plus permis de révoquer en doute, et notre orgueil ne sauroit en être humilié.

Si le spectacle d'un beau ciel étoilé avoit été dérobé aux yeux de l'homme; si de tous les astres qui peuplent les plaines azurées nous n'apercevions jamais que celui qui dispense à notre globe la lumière et la chaleur, il nous seroit permis de croire, tout en accueillant une erreur, que la terre foulée par nos pas seroit le seul théâtre de la création; si l'œil, armé du télescope, ne découvroit pas de nouveaux soleils dans ces espaces incommensurables, où la simple vue se perd sans rencontrer rien qui la repose, un esprit rétréci pourroit encore n'admirer dans la voûte céleste qu'un brillant appareil. Peu familiarisé avec la chaîne des rapports décidément analogiques, il se borneroit à voir un aliment de surprise ou un objet d'utilité très-secondaire, là où l'œil contemplateur du sage s'arrête sur des centres de systèmes, asiles de l'organisation et de l'intelligence. Il est certain que le champ de la création, agrandi par les lunettes d'approche,

ne nous permet plus de tracer dans l'espace d'autres bornes à l'œuvre de l'Éternel que celles mêmes de sa volonté. Ce n'est pas pour le plaisir de nos yeux que la zone de la voie lactée fourmille de soleils ignorés de nos pères, qui n'y ont aperçu, avant nous, qu'une région du ciel un peu plus éclairée que les autres. Nous-mêmes, connoissons-nous tout ce que recèle de mondes l'immense univers? Qui nous dira si de nouvelles découvertes de nos arrière-neveux, dans celles de notre siècle, ne nous feront pas juger pauvres à notre tour? Pourquoi les âges futurs n'auroient-ils pas leurs Herschell?

Il seroit peu sage d'émettre une opinion sur la matière employée par l'intelligence ordonnatrice dans la formation des globes, puisque nous ne connoissons pas seulement la nature des élémens dont le nôtre est composé.

Les observations astronomiques donnent lieu de préjuger que les différences sont grandes.

L'éloignement plus ou moins marqué des soleils, la vitesse plus ou moins accélérée de la marche des planètes, la différence de leur volume et leurs aberrations, exigeoient sans doute une diversité de combinaisons élémentaires.

Mais les mêmes observations nous apprennent qu'il y a des rapports intimes de structure entre les globes, puisqu'ils obéissent aux mêmes forces de pesanteur et de répulsion.

L'éclat dont notre œil les voit environnés, dont ils jouissent en propre ou par réflexion, prouve également que la lumière, en tous, joue un grand rôle, et que les organes des créatures avec lesquelles le fondateur suprême a peuplé ces colonies lointaines sont conformés pour cet élément.

De cette disposition résultent un ordre de couleurs, des effets de perspective et une végétation dont les lois diffèrent peut-être des nôtres, mais qui atteignent au but de la conservation et de l'entretien des espèces animées.

La vue est donc pour ces dernières, comme pour nous, un grand moyen de communication.

Des relations directes en sont la conséquence : les regards sont flattés par des formes amies qu'ils se plaisent à ceindre, ou repoussés par des apparences à l'aide desquelles la crainte donne de salutaires conseils. De là il suit que l'individu,

usant de sa faculté locomotive, s'éloigne ou se rapproche.

Un langage accentué, ou au moins composé de signes, fixe sans doute les idées que l'observation a fait naître, en même temps qu'il sert à les transmettre.

Il est certain que de ce que nous apercevons dans l'espace des soleils répandus avec une profusion qui en accroît, d'une manière presque effrayante pour l'esprit, l'étendue visible pour les yeux, nous devons y supposer un nombre proportionnel de planètes soumises à leur influence; de ce que celles-ci jouissent du bienfait de la lumière, qui leur parvient directement ou par la réflexion des lunes, des anneaux et des satellites, nous sommes autorisés à les croire habitées par des êtres pour lesquels la douce clarté des cieux n'est pas un présent sans valeur. Leur mouvement de rotation sur leurs axes, et l'inclinaison de leurs sphéroïdes, nous apprennent que leurs jours, comme les nôtres, doivent être coupés d'ombres, dont l'effet est de partager le temps et d'établir des repos en faveur des espèces animées.

Nous ne suivrons pas plus loin ces inductions, auxquelles la présence du seul et admirable phénomène de la lumière communique une forte probabilité. Il seroit hasardeux de les étendre sans mesure; car l'Éternel, tout en donnant à ses grands ouvrages cette majestueuse uniformité qui décèle le produit d'une seule conception, en a distingué les parties par des caractères privatifs, frappés eux-mêmes au coin d'une richesse inépuisable.

Les astres sont sûrement coordonnés à une variété de vues et de desseins. Sans prononcer sur leur constitution intérieure, nous sommes fondés à conjecturer qu'ils ne sont pas tous régis par les mêmes lois de détail. Les substances animées ou végétantes de l'Amérique diffèrent d'une manière notable de celles qui sont affectées à notre continent : de tel globe à tel globe, les produits doivent varier encore plus que d'un hémisphère à l'autre. L'influence de la lune est sentie sur la planète qui nous porte : l'influence de la terre, à raison de la supériorité de sa masse, doit être bien plus positive sur ce satellite. Il ne circule pas à nos côtés sans attendre de nos phases des alternatives d'ombres et de lumière, et une impression plus ou moins marquée. Nous jouons à son égard un

rôle presque aussi décisif que celui de l'étoile flamboyante vers laquelle il gravite avec nous. Plus d'une fois, sans doute, il nous observeroit avec inquiétude, si la régularité de nos mouvemens ne lui permettoit de les assujettir à des lois fixes et déterminées. Il ne seroit pas étonnant qu'il comptât par années terrestres, comme nous le faisons par années solaires. Son atmosphère n'étant pas nébuleuse, il en doit résulter un surcroît de différences dans le mécanisme de ses habitans, ainsi que dans la qualité et le renouvellement des fluides qui leur sont appropriés; car l'organisation ne peut guère être admise sans une circulation quelconque. La lueur terne et rougeâtre que jette la planète de Mars annonce un régime plus analogue au nôtre. Peut-être ses peuples, arrêtant leurs regards observateurs sur l'orbe terrestre, y supposent, à leur tour, l'existence de notre race humaine comme une belle probabilité.

Des organes ne pouvant être immatériels, ces globes seront tombés en partage à des créatures mixtes, qui, en cette qualité, auront à nos yeux leurs jouissances, et probablement leurs privations et leurs douleurs; tant il est difficile de se représenter l'existence animée sans ce contre-poids, qui la conduit à son terme dans les individus et l'éternise dans les espèces. Mais qui aura le droit de se plaindre, puisque, si le plaisir fait quelquefois chérir la vie, il est rare qu'avec toutes ses amertumes le chagrin en détache!

Lorsque l'auteur profond des *Ruines des empires* suppose qu'à l'instant où il médite avec mélancolie sur les flots des générations écoulées et sur les grandes sociétés disparues ici-bas, tel soleil peut s'éteindre dans les cieux, il ne raisonne ni en philosophe ni en physicien; car, à peine un accident de cette nature auroit-il lieu, que la gravitation de tout un système planétaire seroit interrompue. Les globes, se rejetant sur les systèmes environnans, y porteroient le désordre, et l'harmonie de l'ensemble en recevroit un notable préjudice. L'idée qu'il convient de se former de la sagesse créatrice doit écarter toute supposition qui tendroit à la mettre en défaut. N'en doutons pas, les sphères ont été soupesées par elle: elles ont été balancées l'une par l'autre et soumises aux lois d'un équilibre indestructible. On assure qu'un de nos plus

célèbres astronomes [1] est descendu dans la tombe sans avoir eu le sentiment de ces vérités : s'il en est ainsi, semblable à l'enfant sans réflexion, il aura lu long-temps dans un livre qu'il ne comprenoit pas.

Par son volume et par la place qu'elle occupe, notre planète tient un rang moyen dans le système solaire. Il seroit possible que ses rapports avec les êtres qu'elle nourrit donnassent la mesure proportionnelle des êtres qui appartiennent au reste du système. Ceux qui ont prétendu que Dieu pouvoit réaliser tout un monde dans un espace de quelques pouces carrés, et qui de ces propositions ont tiré des conséquences applicables soit à la vie présente, soit à la vie future, n'ont fait éclore de leur cerveau qu'une subtilité oiseuse. Ces sortes de discussions contrastent trop avec la majesté suprême, qui nous a tracé sa marche en promenant un pinceau large et fier dans le tableau de la création.

Dans les productions de chaque globe, il y a lieu de croire que tout est relatif à l'étendue et à la densité du sol qui les porte. L'espèce pensante n'y aura été sacrifiée nulle part aux espèces secondaires. Telle plante et tel animal donnés d'une sphère habitée par des êtres analogues à l'homme, mettroient le philosophe dans le cas de déterminer, sinon la forme précise, au moins la stature, les besoins et les forces physiques de ces êtres. L'intelligence en tête de chaque échelle, quelque part qu'elle ait été placée, de quelque patrie qu'elle soit l'indigène ou l'exilée, aura toujours une suprématie de fait. L'Éternel s'est emparé de l'espace; comme créateur, il lui a donné de riches développemens, et ce n'est pas uniquement pour y faire croître des mousses et des lataniers, des cirons et des dromadaires. Il ne réduira pas au minimum matériel celui qui, par un rapport direct avec les autres œuvres sorties de sa main, doit être le plus à portée de les admirer. Et quel plus digne emploi la suprême sagesse pourroit-elle faire des élémens palpables? Gardons-nous d'un spiritualisme outré. L'intelligence est merveilleuse, mais c'est principalement dans son action sur la matière. Ainsi Dieu lui-même se manifeste. Ne voulant pas

[1] Lalande.

être cherché dans les seuls espaces accessibles à la pensée, il se montre à travers le voile diaphane de ses œuvres; il nous a établis sur cette terre avec des moyens d'action convenables, et par divers contacts il nous y a ouvert des sources abondantes de ravissemens et de surprises.

Pour que de l'examen réfléchi d'une riche nature les idées du beau et de l'harmonique vinssent saillir dans nos esprits, ne falloit-il pas qu'il existât une proportion entre le spectateur et les chefs-d'œuvre offerts à ses regards? Vu de trop près ou de trop loin, un Raphaël même perdroit de son mérite. Quand je parcours un musée, je veux y trouver des figures en rapport avec la mienne. Dans le nôtre, l'énorme Thalie et le petit tireur d'épine d'airain fixoient moins les regards que le gladiateur ou la Vénus pudique; encore regrettoit-on que cette dernière semblât au-dessous d'une stature ordinaire de femme[1]. Les colosses et les pygmées n'excitent qu'un intérêt de curiosité; car le Jupiter olympien et la Minerve de Phidias paroissoient descendus d'une autre région. Puisqu'il n'y a ni grandeur ni petitesse absolue nulle part, il convenoit que la créature la plus excellente fût partout la mesure moyenne de ce qui existe. Placée au milieu de la ligne, elle en embrasse plus facilement les deux extrémités.

CHAPITRE III.

Aperçu de l'Être matériel sur notre terre.

L'ordre règne à mes côtés. C'est par une suite de cet ordre que j'existe, que je me conserve, et que je parcours, avec la généralité des êtres, les diverses périodes de ma car-

[1] Nous avions de la peine à croire que la Vénus pudique eût les proportions de nature : en cela nous étions probablement abusés par les dimensions surhumaines dont nous étions entourés; car, en mesurant cette statue, nous l'avons trouvée haute de cinq pieds sur base, ce qui est la taille ordinaire de femme; mais nous partageons l'opinion du docteur Gall, lorsqu'il accuse la tête d'exiguité.

Sans nous permettre d'apprécier dans tous ses détails la doctrine de cet anatomiste justement célèbre, nous ne pouvons nous dispenser de reconnaître, dans l'ensemble, un véritable esprit d'observation et de belles découvertes faites pour hâter la connaissance de l'homme. La facilité que nous avons eue de nous en convaincre, depuis la publication de cet ouvrage, n'aura pas été sans profit pour cette nouvelle édition.

rière. Le globe qui me porte est soumis aux mêmes lois; mais elles ont pour lui une fixité qui peut s'accorder avec une durée au moins indéfinie. Sa révolution autour du soleil est constante. Jamais elle ne s'accélère; jamais elle ne souffre de retards sensibles. Si le soleil planoit un seul jour plus ou moins long-temps que de coutume sur notre horizon, nous l'apprendrions par le sentiment confus des actes ordinaires de la vie, et encore mieux par l'indication des pendules et des horloges, dont la concordance entre elles deviendroit ici une preuve sans réplique. Le plus obscur faiseur d'almanachs prédit un an d'avance la minute du lever et du coucher de cet astre, duquel les mouvemens apparens sont si bien réglés, que nous les avons pris pour la mesure la plus certaine de notre propre existence. Mais ces mouvemens ne lui appartiennent pas. La terre les réclame; et s'ils éprouvent jamais une aberration, ce qui ne nous semble pas probable, elle sera insensible et bientôt rectifiée. Par exemple, il seroit permis de présumer qu'après un certain laps d'années, la force d'accélération devenant à propos rétrograde, ou celle-ci reconquérant sa vitesse, rétabliroit le globe dans son ancien équilibre, non que la chose s'opérât par suite d'une direction nouvelle, mais seulement en vertu des lois qui, depuis le premier des jours, gouvernent l'ensemble du système.

Notre terre a pourtant subi des révolutions. Quelle qu'en ait été la cause, soit qu'on doive la rapporter à l'approche de quelques-uns de ces grands corps qui, dans leurs courses excentriques, semblent destinés à un complément de vues, soit qu'un ferment interne ait agité la masse du globe, ces événemens ont fait partie des desseins éternels. Le plan incliné des roches schisteuses et graniteuses qui terminent les plus hautes montagnes, les bancs de terres calcaires enfouies à des profondeurs énormes, les couches d'humus végétal que surmontent des amas de limon et de productions marines, les sables et les tufs dont ceux-ci sont recouverts, jusqu'à ce que l'on revienne au sol composé des débris actifs de la végétation et de l'animalisation de nos derniers siècles, établissent la vérité de ces grandes catastrophes sur des fondemens inébranlables. Nul ne sera tenté de la révoquer en

doute, quand il aura reconnu, avec l'un de nos plus illustres naturalistes, que des excavations entreprises dans diverses parties du globe ont été marquées par des découvertes similaires et ont donné presque généralement les mêmes résultats.

Avant ces révolutions, qui ont changé l'aspect de notre planète, et dont elle porte dans ses flancs la profonde empreinte, il paroît que des animaux étrangers à notre zoologie ont existé. Peut-être les autres astres qui circulent autour du même foyer de chaleur ont subi de semblables révolutions. Pendant ces siècles qui ont roulé sur des siècles, la puissance créatrice sera-t-elle restée sans adorateurs? Essentiellement bonne, n'aura-t-elle pas voulu répandre ses bienfaits dans des cœurs susceptibles d'attachement et de reconnoissance? Enfin n'aura-t-elle mis sur la terre, en tête des êtres qui respirent, que ces animaux qui ont survécu aux grandes catastrophes, et ces énormes quadrupèdes dont le savant Cuvier n'a pu découvrir les analogues dans les fouilles en rapport avec les temps où l'espèce humaine s'est montrée pour la première fois?

Ce qui est le mieux à présent l'étoit alors. L'être pensant et moral est le plus bel ouvrage de Dieu. Tous les échelons de la création ne sont que des degrés pour arriver là. On peut dire hardiment que s'il n'y avoit pas de substances intelligentes aptes à s'élever à la contemplation de l'auteur du tout, l'univers dormiroit encore dans le néant.

Dieu ne ressemble pas à l'artiste qui ne parvient qu'après plusieurs essais à la perfection de son œuvre.

Première cause agissante, il n'a pas eu besoin d'attendre l'effet d'une cause agissante.

Il savoit ce qu'il pouvoit demander à la matière, et il l'aura obtenu.

Il est donc présumable que, dans ces âges enveloppés d'une obscurité sacrée, la terre et les globes contemporains ont été peuplés d'êtres raisonnables. Leur forme ne seroit que le stérile sujet d'une dissertation oiseuse. Étrangères aux nôtres, leurs générations n'ont point laissé d'annales; mais des traditions reçues de tous les peuples admettent l'existence de créatures pensantes soustraites à notre économie.

Ces êtres d'une nature épurée, que nous nous représentons planant sur nos têtes, et que la révélation associe plus d'une fois aux projets du Très-Haut, ne seroient-ils pas ceux-là même qui, dans les temps primitifs, ont foulé cette terre où nous attendons aussi l'heure de notre métamorphose? Ne se peut-il pas qu'un jour des savans d'une autre catégorie et d'une autre forme que celle qui nous est affectée, en rencontrant la colonne vertébrale de la présente espèce humaine, n'y voient que la charpente d'un animal ignoble, et comme nous cherchent en vain des hommes, ou leur équivalent, dans ces royaumes sombres d'un ordre de choses qui aura cessé d'être à la surface de notre planète terraquée? Le merveilleux travail vasculaire de nos corps aura disparu. Pour nous servir des expressions pittoresques de l'Écriture, la chaîne d'argent, symbole du système nerveux, sans laisser la plus foible trace, aura été depuis long-temps brisée. Qu'aura donc pour lors de remarquable cette boîte osseuse, où se célèbre, à chaque seconde, l'alliance inconcevable de l'esprit et de la matière, où la nature se peint dans tout son éclat, et où DIEU trouve un temple qui n'est pas tout-à-fait indigne de sa majesté souveraine?

Si les études nouvelles d'anatomie comparée, et les exhumations de fossiles dans les diverses parties du monde, prouvent jusqu'à l'évidence que notre globe a eu diverses époques mémorables et antérieures à celle à laquelle nous rapportons vulgairement son origine, une conjecture non moins fondée, et qui résulte de l'état présent de notre planète, nous conduira à croire qu'une grande alluvion y a tout disposé pour un changement notable de productions et d'habitans. Passant sur les périodes précédentes, qu'il a peut-être comprises sous le nom de jours, et qu'eût repoussées l'esprit de son peuple, bien que versé dans les connoissances cosmogoniques, le législateur des Hébreux n'a fait mention que de la dernière catastrophe. Sans doute il s'est cru en droit de regarder comme une création absolue, quant à nous, la grande révolution probablement nécessaire à la suite de laquelle la main du Tout-Puissant établit notre espèce ici-bas. La tendance des élémens auxquels a été confié le rôle de la composition et de la décomposition des êtres,

comme aujourd'hui, préparoit peut-être la solidification des fluides. Les antiques et immenses dépôts de marne, de chaux, de substances calcaires, osseuses ou testacées, partout répandus, en font foi. Les végétaux fossiles, qui occupent des lieues entières de terrain dans des abîmes où le soleil, à son zénith d'été, ne parviendroit pas, confirment cette vérité. Il est peut-être renfermé dans les secrets divins, ce moment où une autre révolution, devenue également nécessaire, changera les productions et les espèces, tant l'Éternel peut, avec les mêmes matériaux, varier ses plans et diversifier son ouvrage!

Des siècles de végétation et d'animalisation successivement accumulés doivent réduire d'une manière notable la masse des fluides en circulation. Il est démontré que ce n'est pas aux dépens des solides que les végétaux croissent, se développent et acquièrent le volume énorme auquel ils parviennent. La terre ne leur fournit qu'un point d'appui: si elle est le berceau de ces colosses, ils ne sont, à bien dire, que les nourrissons vaporeux de l'eau, de l'air, du calorique et de la lumière, dont l'empire recule par conséquent chaque jour devant les invasions de la matière consolidée. Des ceps de vigne ont parfaitement végété et porté fruit dans une mousse humide. On a pesé la terre de caisses destinées à recevoir des arbustes qui, sous peu d'années, y ont acquis en substance ligneuse le poids d'un quintal, sans un déficit sensible du sol où on les avoit établis.

Oublieroit-on les détritus énormes d'organisation qui s'entassent dans les profondeurs de l'Océan, les pertes de la mer surpasseroient de beaucoup ses envahissemens. Il est certain que si elle n'avoit pas souffert de fortes réductions depuis un laps de trente ou quarante siècles, elle eût de toutes parts débordé ses rivages, en indemnité des amas solides qui se forment dans son sein et des plages limoneuses que les alluvions projettent à l'embouchure des fleuves. La situation présente des villes de la basse Égypte ou de leurs ruines n'est plus en rapport avec leur ancienne distance de la Méditerranée, telle que l'ont fixée Polybe et Strabon. Celles-ci se trouvent reculées bien plus avant dans les terres. L'Orénoque, le Gange, le Rhin et tous les grands fleuves des

deux mondes, charrient des sables et des vases qui obstruent leur entrée, jusqu'à ce qu'un fort courant ou une tempête impétueuse en disperse les débris dans les golfes. Il seroit permis de dire avec les poètes que partout Cybèle poursuit Amphitrite et la resserre dans des bornes plus étroites.

L'atmosphère n'auroit-elle pas supporté des pertes pareilles? Si le mercure avoit été employé depuis plus longtemps aux observations météorologiques, et si l'on avoit dressé des tables exactes des variations qu'il eût éprouvées dans le baromètre, peut-être seroit-il démontré que la colonne de l'air ambiant est aujourd'hui plus rare qu'elle ne l'étoit autrefois. Nul doute alors qu'on ne fût en droit de rapporter à ce phénomène plusieurs accidens dont les causes échappent maintenant à notre pénétration, tels que l'absence de quelques maladies cutanées, une déclinaison de la force musculaire, une plus grande irritabilité nerveuse, et une réduction de longévité dans l'espèce humaine.

Nous ignorons dans quels réservoirs intarissables le soleil puise les élémens de la lumière et de la chaleur qu'il distribue aux planètes de sa dépendance. Toujours est-il vrai que la nôtre s'est assimilé une masse de calorique d'autant plus considérable, qu'il existe dans les couches souterraines jadis enlevées à la surface du globe une quantité prodigieuse de fossiles, de combustibles et de détritus chez lesquels la plus légère action de l'air extérieur tend à développer le feu qu'ils recèlent.

L'accroissement graduel de la masse des solides et la réduction proportionnelle des fluides ne sont pas de vaines hypothèses. Le diamant n'est probablement qu'un amas de fluides condensés. Le feu de réverbère, qui seul pourroit le rendre à sa nature primitive, n'existera jamais, à moins d'une grande révolution dans l'économie actuelle; au contraire, les moyens les plus actifs de solidification se trouvent dans les forces végétante et animalisante. Elles travaillent constamment; elles s'exercent sur presque tout le globe, au sein même de l'air et des eaux. Dès lors les restitutions opérées par le feu, tel qu'il se manifeste en l'état, atténuent seulement les effets de ces deux forces, mais ne parviendront jamais à rétablir l'équilibre antique de la ma-

tière. Des événemens inconnus et difficiles à préciser, quoique indispensables à la conservation de la vie sur le globe, sont donc ménagés dans l'obscurité des âges par la sagesse créatrice, qui n'aura pas oublié d'assurer la brillante perpétuité de son œuvre.

CHAPITRE IV.

Combinaison élémentaire.

Les expériences nouvelles et les lumières qui en sont le fruit ont obligé de bannir du dictionnaire de la science l'ancienne classification des élémens, qui tous, à l'exception d'un seul, ne semblent que des composés. Le feu ou le calorique offre des caractères distincts, et il est remarquable que par cela même il ne sauroit être soumis à une analyse chimique. En effet, sa tendance à se combiner est telle, qu'on ne le rencontre jamais dans un état d'isolement absolu. Il a pourtant de l'étendue, puisqu'il dilate les corps en s'y introduisant; il n'est pas non plus dépourvu de pesanteur, puisqu'il accroît sensiblement leur poids. Toutefois sa combinaison avec l'air pourroit conduire à des inexactitudes dans l'examen de ce dernier effet de sa présence. Sa divisibilité, son extrême fluidité, qui produit toutes les autres, ses qualités pénétrantes et sa vertu universellement communicative (si la lumière n'est pas un être à part) nous donnent le droit de le regarder comme le premier et le principal agent de la nature. Seul il sépare, seul par conséquent il réunit les diverses substances en décidant l'action de leur homogénéité et de leurs affinités. Ainsi tel degré de chaleur établit dans un corps la fermentation qui le décompose; tel autre, en le consumant par l'incinération, rend plus promptement à chacun des élémens ce qui leur appartient; et un degré plus intense appliqué aux métaux et aux cendres elles-mêmes en provoque la fusion, c'est-à-dire la plus grande concentration possible des solides après leur refroidissement.

La surface de la terre n'est, à bien dire, qu'un moule multiple où les parties de la matière se combinent diverse-

ment. Elle sert tour à tour de filtre et de base aux sels, aux huiles, aux vapeurs et au calorique, dans lesquels réside la force essentiellement active.

Après avoir concouru à leur formation, l'air externe se présente comme une sorte de destructeur des êtres organisés, qu'il attaque par tous les points, et auxquels il livre des assauts d'autant plus terribles, que le mouvement intérieur de vie, ralenti dans son action, offre moins de résistance aux élémens combinés dont il étoit le frein.

L'eau, considérée dans sa masse et dans ses effets généraux, intervient en qualité de grand réparateur de la nature. Susceptible de s'unir d'une manière assez intime même au feu, dont elle enveloppe les molécules élémentaires, elle se ressaisit des sels ou des substances oléagineuses qui se volatilisent de toutes parts vers la moyenne région atmosphérique, et les rend au sol par les alluvions ou les pluies, vraies sources de fécondité. La mer elle-même n'est qu'un immense laboratoire dans lequel notre planète a puisé des moyens successifs de restauration; car les diverses zones terrestres, à différentes époques, paroissent avoir été fertilisées par les ravages reproducteurs de cet élément. Nul doute que la partie du globe où il règne aujourd'hui ne renferme une plus grande quantité de principes d'organisation que les régions découvertes.

Les fluides sont expansifs et tendent à l'équilibre de leurs parties. Quand ils sont comprimés, ils finissent toujours par se faire des issues dans lesquelles ils se précipitent avec une violence déterminée par l'état de pression et de déclivité. Le fleuve resserré dans son lit s'échappe rapidement vers la mer. L'air dilaté soulèveroit des montagnes; raréfié par la chaleur atmosphérique, il s'élance d'une contrée à l'autre et mugit entre les gorges des coteaux; mais il y a ici deux élémens combinés qui par leur réunion accroissent l'intensité de leurs forces.

Tous les élémens concourent à la formation des êtres; tous sont constamment dans un état de mélange et d'agitation que régularisent des principes de mouvement dont nous parlerons bientôt; car, si les substances se classoient suivant leur pesanteur et leurs affinités spécifiques, le repos de

toutes s'ensuivroit; et avec un repos absolu on ne sauroit imaginer de productions.

Telles qu'elles s'offrent à nos regards, les substances sont donc dans un balancement perpétuel. Sans cesse promenées d'un règne à l'autre, après avoir passé par diverses combinaisons, dont aucune n'est semblable aux précédentes, elles reviennent plus ou moins souvent sur leurs pas, en raison de l'activité du mouvement auquel elles ont été soumises; car l'être organique, ou agrégé de la plus longue durée, seroit celui-là même dans lequel cette force d'activité seroit la moins sensible dès qu'il auroit atteint la perfection de sa texture. Les proportions d'accroissemens et de décadence étant presque toujours les mêmes entre elles, il résulte du principe émis, que le mécanisme dont le développement s'est opéré avec lenteur est aussi celui qui donne le moins de prise à la destruction.

La nature emploie sans doute des siècles à former l'or, ou plutôt à rassembler ses particules intégrantes : il lui en faudroit autant pour le décomposer. Les foibles graminées élèvent rapidement leurs tiges dans moins d'un printemps; il suffit d'un automne pour les rendre au sol qui les a produites. La mouche éphémère est adulte à midi, et le soleil couchant a vu sa décrépitude; tandis que l'éléphant colossal, dont la masse s'est développée par un progrès insensible, salue pendant des décades d'années l'astre dont la chaleur le vivifie.

L'ensemble élémentaire doit être regardé comme un vaste dépôt où il règne au premier aspect une sorte de confusion. Il renferme, à la vérité, des richesses; mais ces richesses eussent été prodiguées en pure perte sans la création des germes, qui seuls agrandissent le domaine des êtres réels.

Pourvus déjà de sels, d'arums et de molécules ignées renfermées dans des formes constantes, ils n'attendent que l'impression accélératrice d'un dernier degré de calorique ou de mouvement, pour commencer l'absorption de l'aliment avec lequel leurs alvéoles et leurs tuyaux capillaires ont été mis en rapport.

Plusieurs faits conduisent à regarder le feu comme principe du mouvement organique, tels que la germination des

graines et l'incubation de l'œuf, chez lequel un surcroît de chaleur suffit pour mettre en action les organes. Il est encore plus sûr que le mouvement développe la chaleur, comme il arrive dans l'estomac, où l'absence d'alimens finit par livrer l'animal à un froid mortel, tandis que le travail de la digestion y appelle une sorte de fièvre qui, dans l'exacte vérité, n'est due qu'au développement du calorique contenu dans les matières assimilées. Les pertes du fluide igné se compensent ainsi par des acquêts ; et l'équilibre constant de la force de composition et de décomposition dont les corps animalisés sont le théâtre, y entretient dans la même mesure la chaleur naturelle. Sous une zone glaciale, il convient que le mouvement seconde l'effet des alimens. Dans certains cas, il y supplée en forçant les particules ignées à se dégager de leurs retraites les plus inaccessibles, et en les appelant des extrémités au centre de l'organisation, d'où elles se répandent uniformément dans le système vasculaire. Le repos seroit funeste au voyageur enfoncé dans les déserts du nord. S'il se laisse aller au sommeil ou s'il s'arrête, il est perdu. S'il marche, il provoque l'expansion du fluide igné que la nature avoit mis chez lui en réserve ; il s'appauvrit, mais il est sauvé. Borné pendant quelques heures au travail de la décomposition, c'est beaucoup qu'il puisse attendre de nouveaux principes de composition. L'état de santé demande que ces deux opérations soient simultanées et proportionnelles. Quand elles diffèrent dans leurs modes, il y a maladie ; le maintien de la chaleur veut qu'au moins l'une des deux s'exécute. La dernière a lieu dans les loirs, les marmottes et tous les animaux qui restent engourdis pendant l'hiver. On dit improprement qu'ils se nourrissent d'une partie de leur substance : il seroit plus convenable de remarquer qu'ils s'en réchauffent ; car c'est à la faveur de ce mouvement de décomposition que chez eux le calorique se dégage et se dilate dans une mesure suffisante à la conservation de la vie.

Soit que les germes, dans leurs particules de feu, contiennent sous des formes oléagineuses une certaine quantité de mouvement approprié qui, pour entrer en exercice, ne souhaite que la détente d'un ressort quelconque; soit qu'ils

soient des machines organisées au sein desquelles l'*esprit* moteur doive s'introduire par un acte fécondant, pour y prendre la direction du mécanisme, nous les regardons comme la merveille de la puissance qui a ordonné aux sphères de rouler dans les cieux.

Les deux grands moyens sur lesquels Dieu a fondé la perpétuité du mouvement à la surface du globe, et peut-être dans sa profondeur, sont la végétation et l'animalisation.

Les germes ont reçu le dépôt de toutes deux.

Tout porte à croire que la substance ignée, ce fluide subtil et expansif, seroit dans ceux-ci la cause prochaine du mouvement organique, auquel s'adjoindroit, avec certaines conditions, une substance plus pure dans les compositions animées. Mais cet article sera plus amplement traité dans le quatrième et le cinquième livre de cet ouvrage. L'être matériel nous rappelle encore à lui pour quelque temps.

CHAPITRE V.

Impossibilité d'une apparition d'Êtres nouveaux dans le système organique.

Une belle conséquence sort du précédent chapitre :

La matière en circulation est saisie et ressaisie par les germes, qui tendent au développement de leurs parties organiques, et qui ont besoin de s'assimiler les sels, les arums, les huiles et les sucs appropriés à leur nature. Ainsi développés, les germes ont l'étonnante faculté d'en produire de semblables, auxquels ils cèdent la place. Ceux-ci croissent aux mêmes conditions; car l'organisation n'est qu'un prêt à terme plus ou moins rapproché. De là il résulte que dans les deux principaux règnes les formes restent constamment les mêmes.

Que la terre ait cessé de nourrir certaines espèces animées qui dans les grandes révolutions, dont on ne sauroit méconnoître la trace, auroient péri avec les végétaux destinés à leur servir de pâture, nous le croyons possible; mais nous ne verrons jamais de nouvelles espèces végétales ou animales germer ou éclore, tapisser les collines ou s'élancer dans les airs, et nous étonner de leur naissance fortuite.

Dans le règne minéral, tout en obéissant à certaines lois, la nature produira mille accidens variés, inouïs, inattendus. Les combinaisons peuvent s'y diversifier à l'infini. Vous verrez s'unir sur la même pierre la topaze et l'améthyste, le diamant et l'émeraude. Les cristaux affecteront des formes insolites. Le hasard semblera présider au mélange des gaz, des sels, des soufres et des bitumes : mais le mouvement imprimé aux deux autres règnes est à jamais exempt de ces écarts ; il n'a que des cadres à remplir. Sa seule mission est de favoriser des développemens et de rajeunir les modes d'existence, en les faisant passer dans des formes similaires, au trait desquelles il ne lui est pas même permis de toucher.

L'existence des germes primitifs pose entre les règnes une barrière insurmontable que, dans toute son énergie élémentaire, ne franchira jamais la nature.

Les générations fortuites ou spontanées des animaux vermiculaires ou des infusoires laisseront donc l'observateur philosophe au moins dans un état de doute, si ce n'est dans une disposition d'esprit négative.

Les moyens de reproduction appartiennent aux espèces : la nature n'a été chargée à leur égard que d'un emploi de conservateur, et encore faut-il qu'en cette dernière qualité, elle obéisse au principe de mouvement qui soutient l'être contre la tendance des mixtes à leur propre destruction.

CHAPITRE VI.

De l'Être matériel minéralisant.

La combinaison des liquides et des solides offre trois résultats principaux. Une simple affinité de substance semble présider au premier dans toutes les agrégations pierreuses, terreuses, cristallines et métalliques. Le plan de nos études ne nous permet pas de nous étendre sur cette division de la nature qui sert de point d'appui et de base à toutes les autres. Elle constitue la charpente de notre planète. Une immense partie des matériaux qui en dépendent paroît uniquement réservée à cet emploi de solidité, tandis que celle qui est à la fois plus rapprochée de la surface de la terre, et plus sus-

ceptible de se subdiviser, par une transmutation perpétuelle qui n'est pas son ouvrage, concourt avec les fluides à l'entretien des corps organiques.

Le règne minéral embrasse toute la nature. Où il ne domine pas, il s'insinue; mais il ne travaille en grand que dans l'ombre et le mystère; la main qui en a voilé les beautés et qui les a reculées dans des profondeurs impénétrables à l'homme (si l'homme pouvoit être arrêté par des obstacles!) n'a pas été dirigée par l'intention de nous dérober les vrais trésors de l'existence.

Nous n'examinerons pas combien de temps la nature emploie à condenser un bloc d'albâtre ou une stalactite, ni par quels tamis doivent passer les sels et les terres qui concourent à leur formation. La pierre que le riche fait étinceler à son doigt n'est elle-même à nos yeux qu'une agrégation produite par une juxta-position de molécules un peu plus homogènes et plus pressées que les autres. Il y a lieu de croire que l'action solaire ou une chaleur très-active du sol a décidé le rapprochement de leurs lames. Un feu plus vif les rendroit seul à leur état de liberté; c'est l'effet de la volatilisation.

Dans le règne minéral, tout s'opère par similitude de formes et par attraction. Il n'y a point d'ensemble, point d'unité dans les masses; leurs parties sont contiguës, mais ne se lient pas. On y chercheroit en vain une suite ou des antécédens; un lingot, un cristal, un soufre, ne sont qu'un assemblage dont on peut retrancher, auquel on peut ajouter, sans attaquer, sans accroître des êtres. Les effets les plus remarquables du règne minéral ne sont que des accidens sans conséquence pour eux-mêmes. Les moindres produits des autres règnes présentent un développement de parties qui se correspondent, qui ont un centre commun d'action, qui se balancent, et qu'une force intérieure fait concourir à une même fin. Voilà pourquoi la plus brillante cristallisation (l'arbre de Diane, par exemple) restera fort au-dessous d'une simple mousse où se manifeste un mouvement organique. L'une n'est qu'un mélange de mercure et d'argent, dans lequel la force d'attraction devient bientôt stationnaire; l'autre est régie par une force toujours active qui fait parcourir à l'être les périodes caractéristiques de la vie

végétale, avec un ordre résultant de la perfection même des organes par lesquels elle s'exerce.

L'animal privé de vie se putréfie, parce que la cause peut-être immatérielle qui tenoit chez lui les liquides et les solides dans une disposition organique, a cessé d'agir; la pierre et le métal voient tôt ou tard arriver la dispersion de leurs parties, parce qu'un contact parfait n'étant point dans la nature, les molécules les plus similaires des corps composés éprouvent, dans leur adhésion, un état de gêne qui les rappelle plus ou moins promptement à l'isolement de leurs parties intégrantes.

Le fossile n'a pas un autre genre d'existence dans sa masse que dans ses parties élémentaires. Ici les fractions équivalent au tout. Le rapport plus ou moins exact de leur forme détermine leur union, comme la pesanteur de leur ensemble. Dans les êtres organisés, les seules espèces sont immortelles, et les individus périssent : dans les substances minérales, la fixité n'appartient qu'aux individus réduits à leurs principes; car il arrive un point où leurs particules échappent à toutes les attaques. Cet amas de sels qu'un fluide plus ou moins échauffé a mis en dissolution, parce que la force qui pénètre est supérieure à celle qui unit, ne cessera pas d'exister dans ses molécules, que nulle puissance n'empêchera d'être identiques. Contemporaines des mondes, elles dureront autant qu'eux ; sans aïeux, elles resteront sans postérité : au contraire, le principe de la vie, par son action constante dans des combinaisons sans terme, animera toute la nature, et en diversifiera les produits sous le voile d'une similitude apparente. Les matériaux mis à sa disposition sont immuables; mais l'emploi successif des quantités restant en son pouvoir, le nombre des résultats possibles devient indéfini. Le plus beau de tous, sans doute, est la transmission de l'existence dans des êtres organisés sur un même modèle. Cette transmission ne pouvant jamais appartenir aux fossiles, qui, par suite de leur caractère inerte, tendent à l'isolement de leurs parties constituantes, c'est-à-dire à leur décomposition, la ligne de séparation restera toujours positive entre ce règne et les deux autres divisions du vaste domaine des êtres.

CHAPITRE VII.

De l'Être matériel végétant.

Le titre de ce chapitre tient à la chaîne de nos idées, mais il implique contradiction. S'il est douteux, pour certains esprits, que la matière ait le pouvoir de se combiner dans de simples agrégations, c'est-à-dire sans une tendance imprimée à chaque instant par la main divine, un sentiment intime nous dit qu'elle ne possède rien en elle-même qui lui permette de végéter. Ce dernier acte, surtout quand on y joint celui de la reproduction, veut une concordance, un agencement et une direction de parties dont le principe a été mis en réserve dans le germe organique fécondé.

Nous avons à parler de la faculté résidante dans une portion de matière organisée, de s'approprier des molécules terreuses, aqueuses et aériformes, des huiles et des alcalis, de la lumière et du calorique, de les élaborer, de les ajouter à sa substance, d'accroître celle-ci sans perte de l'identité, de se reproduire, et, après avoir parcouru une progression ascendante et descendante, de rendre à l'universalité des élémens ce qu'elle en a reçu et ce qu'elle n'est plus habile à conserver, depuis la suspension du mouvement intérieur.

Cette faculté ne peut être autre chose que la VIE.

Nous voilà donc arrivés au parvis du temple; ce qui jusqu'à présent, dans ce troisième livre, a fixé nos regards, ne sauroit être comparé qu'au terrain sur lequel de belles routes auroient été tracées. Quoiqu'il ne nous soit encore donné que d'entrevoir le sanctuaire, c'est avec un sentiment de respect que nous allons porter nos pas sous le péristyle. Tout y est plein déjà de l'auguste présence de la Divinité.

Les plantes *vivent*. Leurs assimilations, improprement nommées intus-susceptions, leurs sécrétions, le mouvement qui se manifeste en elles, leurs progrès, leurs fleurs, leurs germes, leur décrépitude, sont des actes d'une existence active aussi bien constatée que la nôtre.

Mais qu'est-ce que la vie elle-même?

Nous ne l'examinerons présentement que dans ce qu'elle

a de commun avec l'être végétant et l'être animé. Tout en nous efforçant de saisir les rapports, nous insisterons sur les différences, dont se sont moins occupés les écrivains qui nous précédèrent dans la carrière de l'observation. En effet, là où la nature paroît le plus avoir contrasté ses ouvrages, l'esprit humain, dans son amour-propre, sera toujours flatté d'exagérer ou d'imaginer des similitudes. La manie des oppositions peu fondées provient sûrement de la même source.

Avare de causes, DIEU, qui est la première des causes, est prodigue des effets. Ceux-ci, en s'éloignant de la branche principale d'où ils sortent, deviennent causes à leur tour. C'est ainsi que se crée un ensemble.

Il seroit possible que le principe qui préside à l'agrégation des substances minéralisées, au développement et à l'accroissement des graines végétales, et à la nutrition des animaux, quant au rapprochement des molécules intégrantes des corps, fût le même dans des degrés différens; bien entendu que dans ces deux dernières classes d'êtres il opérât sur des germes déjà disposés à sa présence, et chez lesquels il se transformeroit en force vitale.

Son action nous échappe en partie dans les concrétions pierreuses ou cristallines; mais les rapports qui existent entre les plantes et les animaux sont plus apparens. On découvre chez celles-ci, comme chez ceux-là, des veines, des artères, des fibres, des sucs, une transpiration, des momens d'activité accélérée, d'autres de repos, et enfin des organes de reproduction dont les procédés diffèrent peu.

Nous ne comparerons pas toutefois la sève ascendante et descendante à la circulation du sang, qui a presque toujours son mobile au centre de l'animal, tandis que dans la plante l'impulsion part des deux extrémités. C'est là que le travail a lieu avec une sorte de discernement et avec une telle activité, que la colonne arborée, comparativement au feuillage et aux racines, ne sembleroit être qu'un tube conducteur, dans lequel les fluides, à l'instar de quelques eaux connues, déposeroient leurs molécules les plus condensées, et dirigeroient les autres vers les feuilles, dont le principal emploi est d'éduquer les boutons, douce espérance du fruit et d'un nouvel ombrage.

L'assimilation du chyle aura donc des caractères particuliers dans les végétaux, où le canal déférent, à la fois tube intestinal et artère, est le principal organe de la circulation de la sève. Elle aura encore pour résultat d'incorporer au tissu la portion du liquide en mouvement la plus susceptible d'être solidifiée, et d'en dégager les parties les plus volatiles, tandis que l'effet contraire se remarque dans les produits de l'animalisation. Il est vrai que les sécrétions doivent différer comme les alimens. L'exiguité des tuyaux capillaires de la plante ne sauroit se prêter à une nourriture trop compacte. Incapables de trituration et d'élaboration, ils en sont indemnisés par leur aptitude à s'incorporer les élémens et les gaz qui s'élèvent dans la moyenne région atmosphérique, au sein de laquelle nage leur verte chevelure. Ils les combinent en eux-mêmes, et après les avoir condensés, ils les fixent, sous diverses formes, dans leurs couches ligneuses, où l'analyse nous les fait découvrir en l'état de substance mixte. La foible réduction que souffre le sol qui a nourri des arbres de première classe, les gains même qu'il fait après quelques siècles d'abandon sous forêt, viennent à l'appui des conséquences que l'on se croit fondé à tirer présentement de cette partie de la physique végétale.

La feuille, ce moyen essentiel de végétation, est enlevée chaque année dans la plupart des sujets, et dans presque tous les autres après que le rameau a pris une consistance ligneuse. Il est rare, au contraire, que l'animal perde un seul de ses organes essentiels; car le poil et les plumes se renouvellent bien dans la saison de la mue; mais, sous le rapport de l'importance, leurs fonctions ne sauroient être mises en parallèle avec celles dont s'acquittent les feuilles. Ces dernières, en même temps, vrais siphons, magasins, abris et émonctoires de la plante, se chargent en outre d'aller à la recherche de la nourriture aérienne, qui, comme nous l'avons observé, est la plus appropriée à ses besoins. Par un côté de leurs surfaces, elles soutirent, elles pompent; par l'autre elles secrètent et perdent. La main qui les arrache oblige l'arbrisseau à un nouvel effort, le jette souvent dans un état de langueur, et quelquefois le tue.

Quant aux poils et aux plumes, la nature les a distribués

comme des manteaux ou des véhicules aux hôtes des bois et des airs. Elle n'en a pas fait dépendre directement l'action de la vie. Ils ne sont, pour s'exprimer sans une rigoureuse exactitude, que des productions végétales implantées sur l'individu, et qui vivent aux dépens de la matière animalisée. La même définition peut s'appliquer aux substances cornées et à toutes celles de cette espèce dont on extrait de la gélatine. Alors celle-ci devient la sève propre de ces plantes presque parasites et d'un ordre particulier.

C'est ici le cas de remarquer que le règne minéral donne des matériaux aux autres règnes, mais ne présente en lui-même aucun de leurs beaux produits; que le règne végétal abonde en concrétions, et que le règne animal renferme à la fois des concrétions et des substances végétantes. La nature entière s'y retrouve comme dans un riche tableau.

Le sommeil nocturne des plantes a fixé l'attention du sage d'Upsal: son horloge de Flore est calculée sur les observations qu'il a faites dans un jardin botanique. Mais le resserrement ou l'expansion des corolles, le rapprochement des feuilles, la roideur des tiges, sont-ils bien des signes de sommeil dans les végétaux? Nous en doutons, puisque le travail de la circulation est plus actif que jamais pendant cette apparence de repos. On objectera que chez l'animal le sommeil n'interrompt pas davantage la circulation : aussi, dans ce dernier, nous n'admettrons jamais un véritable sommeil du système organique ou de la force qui le fait mouvoir. Le système nerveux seul, sans être entièrement privé d'activité, jouit d'un calme qui lui permet de réparer ses pertes. Il falloit suspendre l'action musculaire qui consomme une quantité prodigieuse d'esprits; et la nature, toujours attentive à conserver son ouvrage, par une sorte d'enchantement, enlève à l'individu sa faculté locomotive, qui mettoit toutes les autres en exercice. Le plus grand nombre des facultés intellectuelles reste encore éveillé. Un apaisement de la pulpe cérébrale semble suspendre le seul organe du jugement, dont les sens extérieurs ne peuvent plus rectifier les aperçus. A quelques égards, la volonté veille encore, mais d'une manière imparfaite, et l'ébranlement ralenti des fibrilles nerveuses ne va guère jusqu'à interrompre le repos

de l'animal, si ce n'est dans les songes, où la vivacité de l'image, par sa forte secousse, dissipe l'assoupissement.

Nous sommes d'autant plus fondés à refuser aux végétaux le sommeil nocturne, que les signes par lesquels il est simulé ne sont que de simples effets extérieurs résultant de l'absence de la lumière. En mille façons on provoque le réveil d'un animal pendant les ténèbres : nous voudrions bien connoître si le prétendu sommeil des plantes pourroit être chassé par un autre moyen que le retour même du soleil.

Il faut convenir que cette période de l'année, à juste titre nommée saison morte, semble plonger les plantes dans un véritable engourdissement. Nous allons plus loin, nous croyons que pendant un hiver glacial il y a, chez plusieurs, cessation absolue de mouvement organique. Une léthargie seroit d'un moindre effet; car cet état, pour l'animal qui en est frappé, n'entraîne pas la suspension de toutes les puissances actives, sans quoi la mort auroit lieu à l'instant même. Ce que nous avançons est si vrai, que ce sommeil supposé de l'hiver n'est point permis à certaines plantes dont la disposition fibreuse et corticale exige des abris contre les frimas. Quant aux autres, la solidité et l'enduit du mécanisme suffisent pour préserver leurs organes des atteintes d'un froid de dix-huit degrés. Vous diriez une pompe foulante et aspirante dont les canaux sont soigneusement entretenus pendant qu'on en interrompt l'usage. La mousse mise au sec dans un tiroir conserveroit pendant des siècles sa faculté végétative. Si elle sommeilloit, ce seroit l'Épiménide des végétaux. Mais il n'en est rien. Ici la vie s'est retirée, sauf à reparoître à certaines conditions.

Quand l'hiver n'est point trop rigoureux, la végétation est en pleine activité dans les racines, et elle ne fait de progrès, en commençant par les rameaux inférieurs, que lorsque la chaleur atmosphérique, après avoir raréfié l'air, transforme en siphons les canaux déférens.

On s'est demandé si les plantes sont douées de sentiment: nous pencherions pour l'affirmative, pourvu qu'il nous fût permis de les comparer à un être sans conscience des actes par lesquels il exerceroit ses facultés. C'est dans ce sens que nous consentirions à les regarder, avec Aristote, comme des

animaux enracinés, sans que l'animal nous semblât jamais une plante ambulante; car il seroit inconséquent de chercher des points de comparaison dans les individus les plus dégradés d'une classe et les plus élevés de l'autre. Nous savons que rien n'est brusqué dans la nature, et qu'elle s'est partout ménagé des passages; mais encore, sont-ce des passages. Au reste, prétendroit-on établir un parallèle entre l'huître et la sensitive, nous croirions que la balance des sensations pencheroit en faveur de la première, de même que la structure de la truffe, ou de la plante la plus obscure de la cryptogamie, méritera plus notre attention que l'amiante ou le madrépore.

Un arbrisseau mutilé ou arraché à la terre qui le vit naître, souffre et dépérit sans éprouver le sentiment du mal physique : l'animal blessé souffre, en éprouve le sentiment, cherche à écarter la douleur, et lutte puissamment contre la destruction. Une lésion organique peut bien jeter un être vivant dans un état de langueur; un besoin essentiel satisfait, ou un aliment approprié, peuvent également l'établir dans une situation prospère; mais l'un et l'autre, pour être sentis, veulent un système nerveux. Les plantes le possèdent-elles? La nature, en le leur accordant, ne se seroit-elle pas constituée dans une dépense superflue? Si elle les en a gratifiées, où en est le point central, hors lequel il n'y aura pas plus de réaction intérieure que de personnalité? Sans être taxé de témérité, l'on peut dire que dans la grande échelle de la création les partages sont inégaux. La sensibilité devoit rester étrangère aux plantes. Elle a été portée plus loin, et se montre avec un tout autre appareil.

Nous ne contesterons pas toutefois aux végétaux la vie pure et simple que nous leur avons reconnue, et nous en trouverons les caractères incontestables dans leur naissance, dans leur développement, leurs moyens de reproduction, et même leur mort, qui vont devenir les objets de notre examen.

CHAPITRE VIII.

De l'Être matériel végétant dans les deux principaux organes de son accroissement.

Du réceptacle où elle a été fécondée, une graine tombe en terre, pareille à l'enfant qui échappe à la matrice. Une fermentation provoquée par une chaleur humide met en mouvement toutes ses parties. Les lobes des cotylédons se gonflent, l'enveloppe se déchire, la radicule s'enfonce et cherche autant un point d'appui qu'une nourriture; car les lobes, semblables à des mamelles, fournissent d'abord celle-ci dans une quantité suffisante aux besoins; la tige naissante se redresse; elle appète le contact de l'air au milieu duquel elle est destinée à croître, et la vie végétale s'établit dans un système d'organes dont le jeu la porte à sa perfection. Bientôt la racine, comme une pompe aspirante, attire les fluides nourriciers et les approprie à l'organisation avec laquelle ses suçoirs ont été mis en rapport. Ce n'est pas une simple aspiration qui s'opère dans cette partie, c'est un vrai travail chimique. Souvent les sucs y prennent la qualité qu'ils doivent conserver dans le corps de la tige. Les racines des tithymales, des garances, des chélidoines, des betteraves, sont imprégnées déjà des mêmes substances colorantes que leurs tuyaux capillaires vont conduire jusqu'à l'extrémité des fanes.

Douée éminemment d'une force végétative, la racine ne tarde pas à se créer des auxiliaires; car l'intérieur du sol renferme un ordre de ramifications imitatif de celui qui se balance à sa surface. On seroit tenté de distinguer deux plantes dans le même sujet: l'une destinée à l'étiolement, aux ténèbres, et à une nourriture solide qu'elle conquiert à force de peines; l'autre amie des vapeurs, des alimens légers, d'un jour pur et lumineux; véritables enfans de Léda, qui se partageroient le ciel et les enfers.

Mais ici ces deux êtres, également nécessaires l'un à l'autre, contractent une sorte de solidarité, ou plutôt ils confondent leur existence; car la racine privée de la tige en

forme bientôt une nouvelle ou périt; la tige sevrée de ses racines en élance d'autres de son collet, ou en se desséchant elle perd avec la vie son droit à la végétation.

Voilà donc deux organes principaux qui constituent presque toute plante connue, et qui eux-mêmes en renferment un nombre assez étendu dont la connoissance est l'objet d'une étude particulière.

On ne possède encore rien de précis sur la structure des boutons des racines. Il est probable qu'ils restent cachés sous l'écorce, jusqu'à ce que leur développement les transforme en légères protubérances d'où sortent des chevelus. Quant aux suçoirs, ils tiennent lieu de feuilles dans cette partie, et s'acquittent, à beaucoup d'égards, des mêmes fonctions. On pourroit présumer que les uns transmettroient la sève ascendante et les autres la sève descendante. Quoi qu'il en soit, une correspondance réelle s'établit entre les deux extrémités de l'individu. Le mouvement qui monte de l'extrémité inférieure vers les branches terminales, par sa forte impulsion, y provoque l'épanouissement des germes. Le même service seroit-il rendu en sens inverse par le mouvement qui se propageroit du feuillage aux racines? Nous aurions lieu de le croire, puisque la renaissance de celles-ci, après leur amputation, se fait sur les bourgeons mucilagineux que la sève descendante produit dans la section circulaire de l'écorce, tandis que les boutons, chargés du dépôt des branches et des feuilles, tiennent au corps ligneux par un pédoncule très-distinct, dont la perte décide celle de la greffe dans l'insertion corticale.

Chez plusieurs plantes, des germes de racines apparoissent sur les rameaux et des germes de rameaux sur les racines, comme il est prouvé par diverses expériences: attribuera-t-on ces jets organiques à un dépôt primitif caché sous les écorces, ou à une force vive de la nature qui, dans certaines circonstances favorables, se manifesteroit suivant les besoins? Peut-être notre chapitre onzième du présent livre sera de quelque secours dans l'examen de cette importante question.

Si la racine s'accroît quelque temps après avoir perdu sa tige, et si la tige, réduite à elle-même, conserve une cer-

taine énergie d'expansion, on ne doit attribuer ces restes d'existence végétale qu'à une quantité quelconque de sucs élaborés déjà par les parties retranchées, et qui, restés dans la circulation, fournissent au développement des organes respectifs.

Il est extrêmement rare de rencontrer des racines volumineuses sans qu'elles soient surmontées d'un pampre verdoyant, et il est également peu commun de voir un riche feuillage s'épanouir sur des racines sans vigueur. Il y a des exceptions à faire, nous en convenons; mais l'on remarquera qu'elles embrassent principalement, dans la première classe, les plantes légumineuses ou tuberculées, qui s'assimilent une partie du principe terreux, et dans la seconde les plantes grasses, qui se nourrissent par leurs fanes et par leurs aspirations aériennes. Les feuilles de cette dernière section deviennent de véritables racines pour lesquelles l'atmosphère se transforme en terrain généreux.

La racine étant presque toujours dérobée aux regards, on peut dire que le feuillage donne seul un caractère à la plante. Il croît avec elle; il la dirige dans les airs, où il protége de son abri les tendres rameaux. Chargé de fonctions absorbantes et sécrétoires, il est à la fois le pourvoyeur et l'ornement de la tige, à laquelle il communique son balancement onduleux. Aussi quelle prévoyance dans le bouton qui le contient!

Celui-ci, formé dans l'aisselle d'une feuille qui le nourrit et l'enveloppe de son pétiole, ne présente d'abord qu'un point presque imperceptible. Il croît graduellement et se montre d'une manière plus distincte aux approches de l'hiver, époque à laquelle les frimas lui enlèvent sa protectrice. Mais si ce secours lui manque, c'est qu'il est déjà pourvu des pellicules et des gommes sous lesquelles il peut braver impunément la rude saison. C'est donc dans cet espace étroit que, pliés selon leurs formes, les divers feuillages attendent le printemps. A peine le soleil de mars a réchauffé la terre, qu'on les voit de toutes parts abandonner, déchirer ou chasser les tuniques qui leur ont servi de berceau. Les arbres se coiffent de vertes chevelures sous lesquelles leurs fronts cannelés se rajeunissent. Variées dans leur port comme dans

leurs teintes, elles se groupent, se divisent, s'étalent ou flottent avec grâce. Tantôt agréables pendentifs, elles s'arquent et retombent en guirlandes; tantôt, moins modestes, elles s'élèvent à la manière de faisceaux, de gerbes ou d'obélisques. Ici c'est une flèche que l'on décoche; là c'est une touffe azurée qui se marie élégamment à l'horizon. Des feuilles innombrables se sont tout-à-coup étendues dans les airs, pareilles à l'épée qui sort du fourreau, à l'éventail que l'on déplisse, ou à la pièce d'étoffe que l'on déroule. Peu de jours viennent de s'écouler, et les bosquets se sont si bien enlacés, l'ombre s'est tellement épaissie, que l'on seroit tenté de se demander où donc avoient été mises en réserve ces riches et fraîches tentures dont s'est paré dans un instant le séjour de la race humaine.

Le bouton à fruit, plus précieux et plus délicat que celui qui renfermoit le feuillage, méritoit aussi plus d'attention : au lieu d'une nourrice, la nature lui en accorde trois ou quatre, et quelquefois davantage. Dans les jours d'automne, cette escorte jaunit, se détache, et semble laisser le bouton sans défense; mais un coup d'œil nous apprendra que ces fidèles serviteurs n'abandonnent l'enfant qui leur a été confié qu'après l'avoir entouré des coiffes, des bourres, des sucs visqueux, des écailles propres à garantir son existence contre les nuits glaciales de l'hiver. Ainsi l'observateur reconnoîtra avec admiration que les arbustes qui ne portent de fruit que sur le bois de deux et trois ans ont d'abord le principe de leurs fleurs contenu dans un bouton qu'une simple feuille nourrit et abrite de son pétiole; que l'année suivante sa maison devient plus nombreuse, et qu'à mesure qu'il approche du grand mystère de la fécondation, la nourriture et les soins sont proportionnés à ses progrès et à son importance.

Il nous reste à dire que l'art qui veille à la conservation des feuilles après leur épanouissement, n'est pas moins admirable que l'art qui les produit. Elles ont pour principe des nervures qui, passant par le pétiole, dont elles ne sont peut-être qu'une expansion, forment ensuite un tissu cellulaire. Ces nervures, comme pièce essentielle, sont placées au revers de la feuille, où elles se trouvent à l'abri des ge-

lées, ainsi que de toute chaleur trop vive qui pourroit les racornir. Leurs fibres, après avoir parcouru le parenchyme dans sa longueur, par leurs ramifications alternes et décroissantes, distribuent la nourriture à tout le tissu ; le réseau se prolonge jusqu'aux limbes, où, pareil au fil échappé de la navette du tisserand, il se recourbe sur lui-même pour en assujettir le contour. Les interstices de cette charpente sont occupés par les principaux organes d'absorption et de sécrétion, tels que les pores du disque inférieur, les trompes aspirantes, les utricules et les vésicules, qui remplissent, à beaucoup d'égards, des fonctions stomachiques et pulmonaires.

Après avoir donné notre attention aux racines et aux feuilles, sans nous arrêter au mystère de l'accroissement de la fibre ligneuse, mystère qui tient à certains égards de la formation de la fibre osseuse, nous allons admirer la fécondité avec laquelle le règne végétal comble chaque année le vide immense qui survient dans sa population.

CHAPITRE IX.

De l'Être matériel végétant dans ses organes de reproduction.

Chaque rameau est une plante, chaque feuille même est un végétal, et peut former un tout organique où la vie aura encore ses caractères distincts. Cette divisibilité d'un être dont les divers fragmens deviennent à leur tour des individus en possession des mêmes qualités remarquées dans l'ensemble, est commune aux polypes, classe d'animaux peu connue avant les découvertes d'Abraham Trembley.

Mais ce n'est pas là le grand moyen, le moyen presque universel employé par la nature pour la reproduction des végétaux. Il est permis à l'art de trouver une ressource dans les greffes, les boutures, les drageons, les marcottes ou les provins, et d'abréger ainsi l'enfance d'un arbuste utile, ou même d'une plante herbacée. La nature suit une autre marche. Elle ne morcelle pas ses ouvrages; elle n'emploie guère des fractions pour constituer des TOUTS. Un travail sur nouveaux frais est celui qui lui coûte le moins. Dans sa

richesse inépuisable, elle répand les germes à profusion, et pour qu'ils soient absolument conformes au type primordial, par une succession non interrompue, elle les fait naître de ceux-là même qui les premiers sont sortis de sa main toute-puissante.

L'hermaphroditisme devoit être accordé à des êtres qui voient toutes les scènes de leur existence s'accumuler dans le local étroit où la première de toutes a mis en mouvement le mécanisme de leur organisation. Aussi cette classe comprend-elle le plus grand nombre des végétaux. Quelques-uns sont androgynes, ce qui les rend également habiles à se suffire à eux-mêmes dans l'acte reproducteur; il en est peu de réduits à un sexe, et ceux-là sont encore destinés à vivre dans le voisinage d'individus qui possèdent le sexe correspondant. Alors les noces se font par entremise. L'haleine des vents et le vol rapide des oiseaux favorisent un rapprochement auquel les distances sembloient mettre obstacle. Le pillage des insectes ailés lui prête encore son ministère. Convives reconnoissans, ils se chargent de négocier l'union de l'hôte qui leur a permis de s'asseoir à sa table.

Mais voilà le moment où la nature, soigneuse d'immortaliser ses ouvrages, va prodiguer les miracles. Le soleil, moins oblique, fait monter dans les végétaux une sève plus riche. Tout se rapproche, tout pullule à la surface du globe. Puisque les quadrupèdes, les insectes et les reptiles sur la terre, les oiseaux sous la feuillée, préludent par leurs amours à l'accroissement des espèces animées; puisque de nouveaux consommateurs sont à la veille de paroître, il faut que le règne végétal, obéissant aux mêmes lois, répare les pertes qu'il a faites. Des noces charmantes s'apprêtent donc dans les bocages et les vallons, sur les montagnes et les coteaux. Les fleurs se montrent accompagnées d'une tendre verdure qui en relève l'éclat. Semblable à une colonne légère, à celle-là par exemple qui portoit le lit d'Ulysse, leur pédoncule soutient la couche nuptiale. Une brillante corolle lui donne ses rideaux de couleurs vierges ou agréablement mélangées, et l'aurore, de ses doigts de rose, y a versé ses plus pures essences. C'est dans cet asile mystérieux que va se célébrer l'hyménée des plantes; c'est là que va se dessiner

l'image du plaisir, ce doux et fugitif ébranlement de l'être appelé par la bonté conservatrice à sa propre reproduction.

Aussitôt que le bouton générateur est prêt à s'entr'ouvrir, tout ce qui l'approche semble chargé de veiller sur son sort. Ses parties essentielles sont protégées par un cercle de pétales que le calice soutient, à l'instar d'un rempart de vert gazon. Comme ils ont quelque analogie avec les feuilles dont ils étoient entourés dans le bouton, ils rendent au germe les services qu'elles leur ont prêtés. Leur forme légèrement concave réfléchit les rayons du soleil sur les époux placés à leur centre. Serrés autour des anthères et du stigmate, ainsi que des matrones discrètes, ils favorisent leur approche, et souvent celui-ci a besoin de leurs soins officieux pour s'imprégner de la poussière précieuse à laquelle il va devoir sa fécondité. Dès que l'acte qui assure cette dernière est consommé, ils s'éloignent, l'air se parfume, le rideau s'ouvre, et laisse la couche exposée aux regards.

Lorsque le fruit est d'une nature tendre et délicate, les pétales sont plantés au-dessous de l'embryon, afin de lui servir de manteau ; mais est-il assez compacte pour résister à l'impression des nuits encore froides, rassurés sur son sort, ils le surmontent, ne devant pas lui prêter un secours inutile. Le même motif les détache après la fécondation du germe ; car une corolle épanouie est bien près de son déclin.

Promenades délicieuses, découvertes plus ravissantes encore, vous avez donc commencé pour l'observateur ami de la nature ! Déjà les collines fleuries et les vallons veloutés ont étalé leurs charmes à son approche. La montagne elle-même, du sein de la roche buissonneuse, a fait briller à ses yeux la tige pourprée qui, plus innocente que les trophées de Miltiade, a si souvent troublé son sommeil ! Pareilles à la jeune mariée lasse de refuser, et qui laisse enfin l'œil et la main errer sur de voluptueux trésors, les fleurs viennent presque s'offrir à ses poursuites. L'arbre qui protége sa tête contre les feux du soleil fournit un aliment à ses doctes méditations ; la plante plus modeste qui se fait chercher et découvrir par son parfum, lui révèle des miracles auxquels il était loin de s'attendre. Il assiste à la fête de la nature et à l'hyménée des êtres. La loupe à la main, il a pénétré

sous les lambris les plus reculés du toit maternel. Il distingue dans la pariétaire les transports impulsifs d'un amant vers sa compagne; dans le lis, l'inclinaison amoureuse d'une épouse qui, oubliant sa pudeur, va chercher les baisers embaumés de son époux; la mauve lui offre un cercle de prétendans mieux traités que ceux de Pénélope, et la pervenche, consacrée par les souvenirs d'un grand peintre, lui a présenté le symbole de l'union la plus étroite.

Bosquets, épaississez vos feuillages autour de lui! roches garnies de chèvrefeuilles aux trompes odoriférantes, dérobez-le à tous les regards quand il est admis à vos mystères! *Qu'il* se garde lui-même de les violer en les exposant à des yeux profanes! Si, dans ses courses agrestes, il lui arrive de tenir sous son bras le bras de sa jeune amie; si des lèvres ingénues viennent à l'interroger sur les merveilles qui le retiennent penché vers la plante encore humide de la rosée du matin, qu'il n'appelle pas sur le front de sa compagne une rougeur plus vive que celle des nuages empourprés par le soleil couchant, et qu'il réserve au moins pour le lit nuptial ces secrets du lit nuptial de la nature!

Nous ne saurions oublier que les fleurs qui ne semblent exister que pour le plaisir de la vue ou pour celui de l'odorat, ne portent pas ordinairement de fruit. Elles se sont acquittées de leur dette en nous livrant leur encens et leur émail. Faciles à détacher de leurs tiges, elles se trouvent partout sous nos pas ou à la hauteur de notre main. Au contraire, les fleurs des plantes légumineuses et celles des arbres fruitiers sont généralement inodores, ou de nombreuses agrégations nous rendent seules leurs esprits sensibles. Dépourvues de longs pétioles, elles sont de courte durée. Entre toutes, leurs formes sont les moins gracieuses; car il n'entre dans la composition de leurs corolles qu'un petit nombre de pétales, sur lesquels encore le pinceau de la nature ne semble s'être promené qu'avec négligence. On diroit qu'elle n'emploie à cet usage que les restes de teintes qui se trouvent sur sa palette, après qu'elle a coloré la tulipe superbe, la riche anémone, l'iris au fond d'azur, et la rose, qui est vraiment la Vénus de son atelier. Voilà comment elle préserve de plus d'un péril les fruits savoureux qu'elle nous

destine. Ce sont des enfans qu'il lui faut bien habiller contre les intempéries de l'air et de la saison, mais auxquels elle se garde de donner des robes magnifiques ou parfumées, de peur d'exciter par ce luxe la cupidité du passant. Ces fleurs de peu d'apparence réveillent aussi dans l'esprit du sage le souvenir des hommes recommandables qui, long-temps vêtus de bure et méconnus de leurs contemporains, leur ont cependant laissé des fruits de science et des exemples de vertu.

Les plantes, et surtout les fleurs qui ne peuvent se perpétuer de semence, prolongent indéfiniment leur durée en se donnant quelque jeune héritière qu'elles élèvent en secret pour lui léguer leur éclat et leurs parfums. Elles la cachent tantôt dans leurs calices prolifères, tantôt entre les écailles de leurs bulbes ou dans les drageons de leurs racines.

Il n'y a pas une convenance qui n'ait été observée dans ces productions fragiles et durables tout ensemble. Elles appartiennent, par familles et par espèces, à des divisions de l'année. On en rencontre peu dans la rude saison, époque à laquelle nous ne quittons guère nos demeures, et où l'âpreté du froid empêcheroit leurs esprits de flatter nos narines. Cependant l'hiver n'en est pas absolument dépourvu. Son front blanchi se couronne encore de safrans, de violettes, de primevères, de cyclamens et d'hépatiques de toutes couleurs. Modeste et gracieuse députation qui nous semble envoyée des confins de l'empire végétal, pour nous annoncer le prochain retour de tout ce qui est en possession de charmer nos sens.

Les parfums demandant à être combinés avec le calorique, et ne pouvant non plus se dégager que par son action, les fleurs d'hiver devoient être inodores; par la même raison, elles sont presque toutes inféconds.

Ces détails dans lesquels est entrée la sagesse ordonnatrice indiquent des intentions dont il faut que l'être chez lequel les organes sont le mieux développés soit particulièrement l'objet. Pour quel autre auroit-elle jaspé l'œillet et l'auroit-elle rempli d'une douce odeur? à quelle fin auroit-elle tracé les contours réguliers de l'anémone? quel œil s'arrêteroit sur les riches carnations de la tulipe? En définitive, c'est

pour l'homme qu'elle a dressé l'atelier de la végétation ; au moins elle lui en a exclusivement réservé la partie la plus agréable. C'est pour nous qu'elle distille les baumes et les essences ; qu'elle les fait couler de l'étamine jusqu'au pistil ; qu'elle mêle ou sépare les couleurs ; qu'elle les étend de l'onglet jusqu'au limbe, et qu'après avoir achevé ses charmantes œuvres elle les met sur notre passage, non pour conquérir nos éloges, comme l'artiste qui expose son tableau en public, mais pour appeler dans notre sein des émotions de plaisir et de reconnoissance.

Ayant à cœur d'indiquer le perfectionnement progressif de *l'être* matériel, dans notre imparfaite esquisse, nous avons dû tenir nos yeux, comme ceux du lecteur, plus long-temps fixés sur le règne végétal que sur le règne minéral. La grande différence de tous deux réside dans les germes. L'être le plus foiblement organisé (fût-il réduit à un seul tube capillaire assimilant) surpassera toujours les plus rares produits de la minéralisation. Le sanci et le régent, ces ornemens de la couronne des princes français, ces pierres si précieuses que l'or même ne sauroit les payer, le cèdent pour nous en mérite à la petite fleur rosacée du mouron, que l'humidité fait croître sur le pan de la muraille voisine.

Dieu nous parle à plus haute voix par les plantes, parce que plus évidemment elles ne sont pas des accidens.

Aimables productions ! après avoir parcouru des terres arides, réservés à en parcourir encore, nous nous sommes reposés près de vous, et nous nous sommes arrêtés avec ce même plaisir que goûte le voyageur quand il rencontre une oasis dans les déserts de la Libye ! Nos pensées comme notre style ont dû se ressentir du charme qui nous a retenus sous vos ravissans ombrages. Vous nous avez présenté pour la première fois le brillant phénomène de la vie : aussi les images empruntées de notre propre existence nous ont servi à décrire les principaux actes de la vôtre. Et pourtant il nous a coûté de vous refuser la sensibilité ! Ah ! si vous partagiez ce don avec nous, rarement contrariées dans vos penchans, établies dans un air libre, répandues sur un sol fécond, tendres objets d'amour et de complaisance, vous seriez mille fois plus heureuses que l'homme, pour lequel

cette sensibilité est trop souvent mêlée d'amertume ! La n
ture, sans s'exposer à nos justes reproches, ne pouvoit
montrer plus libérale envers vous. Qu'il vous suffise de te
le second rang dans ses œuvres ! Il ne nous reste qu'à par
de vos derniers momens : ne sera-ce pas encore réveiller
souvenir des nôtres ?

CHAPITRE X.

De l'Être matériel végétant dans sa destruction.

Le mouvement est le principe de la vie végétale. Ce m
vement s'exerce sur un fluide qui parcourt des canaux
propriés. Renfermé dans le premier rudiment de la plan
dans ce point où l'œil découvre à peine la radicule e
plumule (car les lobes séminaux ne sont que des mame
où la nourriture conserve sa saveur primitive long-ter
après que le germe est entré en fermentation), il l'étend
pénètre avec les sucs dans les routes qui lui ont été mé
gées, et chasse devant lui le bourgeon terminal, qui, en s
longeant, se garnit de feuilles sous son souffle nourriss
et dilatateur.

Ce mouvement a ses diverses périodes, qui résultent t
de la quantité des mixtes assimilés que de l'organisat
du germe.

A moins d'obstacles insurmontables, il conduit ce dern
à sa perfection ; mais il n'en sauroit prolonger la durée
delà des limites tracées par la nature.

Ainsi qu'il a commencé, il faut qu'il finisse. Les orga
se sont prêtés à sa première action : l'état détérioré des
ganes amène la dernière.

Le rajeunissement de la même plante est donc impossil
L'art de Médée y échoueroit.

Le défaut d'un de ses principes constituans, tels que
la chaleur, de la lumière et de l'humidité, qui rend les
solubles, fait contracter à la sève des qualités nuisibles,
introduit dans les canaux des sucs qui en altèrent le tis
Les glandes sécrétoires ne peuvent suffire à leur emp
L'oxigène et l'hydrogène se dégagent du carbone, et la

composition travaille le sujet. Si un coup de soleil ou une gelée frappe les feuilles, quoique les racines n'aient pas souffert, l'arbre périt. Les mamelons des racines rencontrent-ils un amas d'air vicié ou d'eau stagnante, l'effet est le même, et le feuillage, naguère verdoyant, se dessèche en un clin d'œil, ce qui confirme la correspondance déjà indiquée entre ces deux parties essentielles à la végétation.

Ce sont là des causes accidentelles de destruction sur lesquelles nous ne nous arrêterons pas.

Nous avons à parler de celle à laquelle est soumis tout ce qui a vie ; nous dirions volontiers tout ce qui respire, car l'inspiration et la respiration des plantes sont démontrées.

Il s'agit donc de la dernière période de l'existence amenée par la vieillesse, c'est-à-dire du dernier effort du mouvement possible dans les végétaux.

Il est présumable que l'obstacle ne vient pas des rameaux supérieurs : la sève ascendante, qui manque de force pour y produire des jets, continue à y former des boutons susceptibles d'une plus grande extension, comme le prouve la greffe, qui éternise les espèces en transportant sur un sujet neuf le germe enlevé à son ancien.

La faute n'est pas non plus aux racines, dont les suçoirs n'ont pas perdu leurs facultés aspirantes, puisque de leur collet s'élancent souvent des drageons vigoureux.

Il faut donc la chercher au corps de l'arbre.

C'est là que les engorgemens se font, que les humeurs croupissent ou s'épanchent, que l'écorce calleuse et couverte de rugosités devient inhabile aux sécrétions, et que les canaux oblitérés transmettent avec épargne une sève pauvre en principes nourriciers, ceux-ci ayant été interceptés au passage. Aussi voit-on des arbres caducs faire très-peu de bois et se charger d'un grand nombre de boutons à fruit, inutile fardeau qui accable leur vieillesse languissante, puisqu'il leur sera impossible de conduire ces germes jusqu'à leur parfaite maturité.

Les fibres ligneuses, bien loin de s'accroître en divers sens, se bornent à devenir plus compactes. Elles ne tardent pas à refuser tout service : le mouvement vital s'y arrête ;

le mouvement délétère de la corruption le remplace. Les parties les plus subtiles s'échappent avec l'hydrogène qui en étoit le lien, et les autres vont grossir l'humus, ce vaste magasin des matériaux du règne végétal, jusqu'à ce qu'elles entrent dans de nouvelles combinaisons.

Cependant la vie semble quelquefois se réfugier dans un mince filet cortical. A côté d'un tronc caverneux s'établit un modeste atelier de végétation. Bientôt l'écorce se change en aubier, l'aubier prend la consistance ligneuse, et un feuillage verdoyant couronne derechef, et non sans gloire, une tige desséchée. C'est ainsi que la jeunesse fleurit auprès de la tombe, et que l'existence se prolonge indéfiniment.

Qu'en conclure? que certains végétaux ont d'autres moyens de reproduction que leurs graines, et qu'ici il s'est vraiment formé une nouvelle plante, puisque les anciens organes ont disparu.

Cette sorte de résurrection est interdite à un grand nombre de sujets, dont la durée ne passe pas le second automne. L'époque de leur fructification est ordinairement celle de leur chute. Il suffit à la nature de leur avoir assuré des successeurs auxquels, par un acte immémorial, elle a substitué les qualités, les titres et les honneurs des générations précédentes; car la nature a aussi son esprit de famille.

Ainsi tombent et se succèdent les nombreux rejetons d'un mode d'existence, dont la destination est de favoriser l'écoulement de la matière vers les formes animées, qui en sont le plus bel emploi.

L'analyse chimique trouve dans les ruines de cet édifice, jadis élégant et léger, des molécules alcalines, terreuses, oléagineuses et aériformes. L'incinération les réduit encore de moitié.

Un peu de terre, voilà donc ce qui reste des débris d'une organisation végétale! L'organisation animale ne laisse rien davantage, si ce n'est un résidu calcaire ou de phosphate de chaux que l'azote a quitté. Grandeurs du siècle, qu'aurez-vous de plus à donner dans l'ordre matériel des choses? Rien, absolument rien!

CHAPITRE XI.

Quelques conjectures sur la reproduction végétale, tirées d'un cas extraordinaire.

Arrêtons-nous ici : un seul pas de plus nous feroit franchir le cercle dans lequel a été renfermé l'*être* matériel. Sa reproduction sous des formes similaires dans les végétaux est déjà une chose assez surprenante, pour que nous ayons à craindre d'être sortis de son domaine.

Comment expliquer cette dernière opération d'une nature active ? D'où détourner des jours pour les concentrer sur cette œuvre mystérieuse ? Depuis long-temps les efforts sont vains ; long-temps ils peuvent l'être encore. Le hàsard a mis sous nos yeux un mode extraordinaire de reproduction végétale, que nous allons présenter à l'observation du philosophe naturaliste. Il verra lui-même où peut le conduire cet aperçu, et si une sage application de notre découverte ne peut pas aider à soulever quelque coin du voile dont s'enveloppe la force reproductive.

Tout le monde connoît le *solanum tuberosum*, vulgairement nommé pomme de terre. Chacun sait que cette plante, quoique pourvue de graines renfermées dans des baies sphériques, se multiplie bien plus promptement par ses tubercules enfouis dans la terre. On n'ignore pas que les nouvelles tiges obtenues par ce moyen partent d'un ou de plusieurs yeux ou germes ménagés dans de légères dépressions de la surface de la pomme. Quand celle-ci est volumineuse, le cultivateur est dans l'usage très-convenable de la diviser, ce qui est d'autant plus avantageux qu'un seul œil suffit pour donner naissance à une plante très-féconde.

Au mois de septembre 1815, pendant que l'on vaquoit chez nous à ce genre de récolte, nous aperçûmes à terre un fragment de tubercule assez considérable, puisqu'il formoit la moitié d'un sphéroïde qui eût égalé en grosseur un œuf de poule, et nous nous étonnâmes qu'il n'eût fourni aucun rejet. Son isolement absolu ne nous laissa aucun doute sur cette stérilité.

Un examen superficiel nous fit croire qu'il avoit été aveuglé avant d'être employé comme semaille, car son écorce étoit d'ailleurs très-saine; mais ce que nous découvrîmes ensuite avec surprise, après l'avoir purgé de la terre qui lui étoit adhérente, c'est que sur le plan de la section il s'étoit formé une douzaine de petits tubercules, semblables à de grosses têtes d'épingles, dont les plus saillans occupoient le milieu d'une ligne courbe en manière de diadème, tandis que les autres, dans leur progression décroissante, se rangeoient vers les extrémités de l'arc, sans toucher toutefois par aucun coin à l'écorce des parties latérales. Nous n'omettons, nous n'altérons ici aucune des circonstances, car elles nous semblent toutes très-importantes.

Les petits tubercules, garnis d'un germe proéminent visible sans le secours de la loupe, étoient parfaitement conformés, se touchoient entre eux et faisoient corps avec la pulpe, restée solide. Suivant notre estime, celle-ci devoit avoir subi le travail de fermentation ordinaire aux substances farineuses ou mucilagineuses, destinées à nourrir des produits de végétation.

Le docteur Dubosq et l'ingénieur en chef du cadastre Dessaux, tous deux versés dans les connoissances d'histoire naturelle et domiciliés dans le Finistère, ont tenu comme nous entre les mains ce fragment de solanum, qui leur a paru mériter leur attention.

Voilà une plante perpétuée sans le secours des racines, des drageons, des boutures, des yeux, de l'écorce tuberculée, de l'écorce rameuse, souvent dépositaire des germes, et sans aucun développement des feuilles ou de la fleur!

Ne suivroit-il pas de ce fait, dont nous garantissons la vérité, que le suc séveux, élaboré dans les organes d'un végétal, transmis par des canaux appropriés, perfectionné dans le tissu cellulaire, après y avoir passé par un degré de fermentation convenable, seroit apte à classer ses molécules suivant un système régulier d'organisation? On seroit même fondé à croire qu'il contiendroit une quantité suffisante de parties propres à la formation du germe, qui se développeroient mieux et se réuniroient plus facilement par les voies usitées de la fructification, mais qui, rigoureusement et dans

certaines circonstances favorables, pourroient devenir d'une manière presque immédiate des touts organiques.

L'observateur ne perdra pas de vue que la matrice de cette nouvelle génération doit elle-même émaner primitivement d'une substance organisée. Pourquoi dissimulerions-nous que, malgré cette condition au moins nécessaire, si elle n'est pas insuffisante, le fait dont il s'agit heurte encore notre sentiment personnel sur la reproduction des substances de cette nature? Mais nous n'avons pu fermer les yeux. Ce que nous sommes en droit d'affirmer, c'est que nous avons écrit ce chapitre avec une entière bonne foi et un esprit libre de toute tendance systématique.

Des écrivains qui ont acquis le droit d'être plus hardis que nous verront s'il seroit convenable, sans encourir le reproche de témérité, de transporter à quelques sections du règne animal les conséquences que nous nous sommes permis de tirer de notre découverte fortuite; ils verront si, tout en évitant le danger de trop généraliser les applications, il y auroit lieu de conclure que la liqueur spermatique, plus essentiellement vitale qu'un mélange séveux, tend à la formation d'êtres susceptibles de se modeler sur les sujets dont elle émane. En effet, il y a de fortes raisons de croire que ce produit de l'animalisation la plus active est le même, auquel les diverses parties du corps doivent leur accroissement avant l'âge de puberté, ou leur renouvellement dans les époques postérieures. Le marasme particulier aux individus qui en font une dépense précoce ou exagérée, le rachitisme même dont ils deviennent la proie, en donnent une preuve sans réplique. Or, la nourriture et la croissance des parties animales sont une suite de générations. Divisés, atténués dans le sang qui les voiture, les élémens reproductifs, après avoir été diversement attirés par les organes avec lesquels ils sont en rapport, conduisent l'être au degré de force qu'il doit atteindre. C'est ainsi que s'opère l'extension des fibres nerveuses, osseuses et musculaires, et des autres pièces les moins importantes de notre mécanisme. En ce sens, on peut dire que chaque jour il se fait, en nous, une sorte de création. Dès que la tendance vers l'accroissement s'arrête, le principe de vie s'empare de la surabondance de ces mêmes molécules

génératrices, et, après les avoir élaborées, il les soumet à des combinaisons qui leur communiquent de nouvelles vertus. Naguère, par une simple circulation, elles devenoient propres à favoriser dans chaque sujet des développemens partiels; maintenant plus énergiques et plus concentrées, ne pourroient-elles pas donner l'être à des touts, quelque foible, quelque délicate que fût l'ébauche présentée à leur action? C'est ce que nous examinerons plus amplement dans notre livre cinquième, sans trop nous prévaloir de la découverte extraordinaire qui sert de texte à ce chapitre.

Nous présumons que le fragment de solanum observé par nous étoit riche en principes végétaux. En aveuglant plusieurs gros tubercules, en les coupant en divers sens, et en les enfouissant dans une terre bien préparée, il seroit possible que l'on obtînt quelque chose d'équivalent à ce que nous tenons de la libéralité du hasard. Ce que nous avons eu sous les yeux est si extraordinaire, il donne tellement à réfléchir, qu'il nous seroit agréable de savoir d'autres naturalistes dans le cas de l'examiner après nous.

LIVRE QUATRIÈME.

DE L'ÊTRE SPIRITUEL.

CHAPITRE PREMIER.

faut recourir à l'Être proprement dit dans la recherche de l'Être spirituel.

ous est interdit de poursuivre notre travail sans l'inter-n d'un agent plus relevé que celui auquel nous avons ours.

a rigueur, il seroit possible d'expliquer, par les seules un mécanisme mis en action, tout ce que jusqu'à pré-être matériel nous a offert de merveilleux. La création rmes, quelle qu'elle soit, étant une fois admise, leur ppement peut devenir un simple effet des lois qui ré-t les corps.

s quand il s'agit de l'être animé, le mouvement n'ex-plus rien.

personnalité, c'est-à-dire l'action et la réaction, qui, it d'un point central et y aboutissant, donnent à un les impressions dont il a le sentiment, sont d'une nature que la matière. Ici cette dernière reste muette; 'interrogerions pendant des siècles, qu'elle garderoit le :.

fibre nerveuse aura beau être délicatement tissue, le qu'elle contiendra aura beau être subtil, ce ne sera e fibre, ce ne sera qu'un fluide, et vous aurez des ca-le transmission. Mais un canal aboutit quelque part. is sommes donc forcés de chercher une cause nouvelle, érité évidente par ses effets, et qui pourtant ne donne en peu de prise à nos sens.

iblable à cet élément principe, que nous avons seul ad-ous ce titre dans l'être matériel, elle n'apparoît à nos

regards que combinée avec les corps dont elle est l'âme. Réduite à elle-même, comme lui elle échappe à l'analyse philosophique.

Dans cette carrière où le sol cède sous nos pas, où nos propres illusions peuvent se mêler aux mystères dont nous sommes entourés, et où le ciel lui-même semble vouloir se couvrir de nuages impénétrables, quel sera notre guide? où prendrons-nous un point d'appui?

Notre embarras seroit sans remède, si nous n'avions, dans le premier livre de cet ouvrage, jeté des fondations sur lesquelles on peut poser un pied solide.

Nous avons saisi quelques traits de l'Être proprement dit; nous avons reconnu sa nécessité; nous nous sommes prosternés avec respect devant sa puissance unique, universelle, créatrice. Quel autre auteur pourroit avoir l'être spirituel qui nous occupe présentement? à qui le demanderoit-on?

Comme nous aurons occasion de l'observer, la matière, par ses diverses modifications, peut provoquer dans un être animé des désirs, des affections et des penchans; elle peut leur faire succéder des peines ou des plaisirs; mais elle ne se donnera rien de pareil à elle-même. Elle ne se plaira point dans les jouissances; elle ne voudra pas écarter la douleur. Vouloir, c'est juger; et avec quoi la matière jugeroit-elle?

Les anciens disoient qu'il y a haine et antipathie dans la matière, parce qu'elle tend à la dissolution de ses parties; ils eussent été autant fondés à dire qu'il y a amour et sympathie, puisque ses parties tendent également à l'union. Dans l'examen d'un même effet, ils eussent commis une double erreur. Il n'y a rien dans la matière que ce que Dieu a pu et voulu y mettre, sans changer les essences, après l'avoir constituée. Elle gravite parce qu'elle pouvoit graviter.

Locke n'a-t-il pas émis une opinion hasardée, en doutant s'il ne seroit pas au pouvoir du Créateur de faire penser la matière? Ou la pensée est dans l'essence de cette dernière, ou elle n'y est pas. Tout prouve que la première supposition ne sauroit être admise; la seconde étant conforme à la vérité, qui osera dire que Dieu puisse changer les essences? La force de l'Être suprême est grande, mais elle n'ira jamais jusqu'à bouleverser sa propre nature. Si la matière

pensoit, que feroit-il donc de plus, lui qui n'est pas matière et qui est la pensée universelle? L'intelligence dans ses moindres ramifications est un don céleste. Si elle avoit résidé dans l'univers d'une manière quelconque, l'univers se fût disposé lui-même avec l'ordre qui y brille de toutes parts, ou plutôt l'univers eût été Dieu; mais il est mixte, hétérogène, sans discernement. Donc l'esprit vient d'ailleurs.

Celui-ci agit d'une manière régulière, sans affecter l'uniformité. Une réunion minérale diffère d'un mécanisme végétal, et les substances animées obéissent encore à d'autres lois. On reconnoît bien l'unité du principe, mais dans ses combinaisons si bien entendues, si bien calculées pour l'avantage de chaque être, il est évident qu'en puisant à la même source tous en ont rapporté des facultés diverses, et les seules dont ils pussent s'accommoder. L'importance de chacun aura donc une autre mesure, s'il le faut, que le port et les habitudes avec lesquels ils se présentent à nos regards.

J'aperçois un animalcule gravissant l'escarpement d'un grain de sable, qui n'est rien moins pour lui qu'une montagne avec ses anfractuosités. Je me crois supérieur à cet être, non parce que j'ai une autre organisation (celle qui le distingue étant parfaite en son genre), mais parce que la mienne me donne une autre sphère de rapports et d'intelligence. Néanmoins je me dis: « Le plaisir et la douleur peuvent être « là; » et cette pensée m'étonne. Poursuivant ma contemplation, je m'élève jusqu'aux substances supérieures dont l'Éternel se laisse probablement approcher, et j'imagine qu'après avoir abaissé sur moi ses regards, l'une de ces créatures aériennes se dit à son tour : « Voilà un être bien petit qui « s'agite assez péniblement sur un globe opaque; mais cet « être est appelé à connoître le même Dieu que moi, et il a « reçu en partage *un principe de sentiment* par lequel il peut « m'égaler. »

C'est ce principe plus ou moins perfectible qui fixera principalement notre attention.

CHAPITRE II.

Propriété de l'Être spirituel dans les corps animés.

Il y a sûrement unité dans la substance sentante; car, sans cette condition, l'individu seroit multiple, ce qui seroit le cas de l'arbre auquel on accorderoit le sentiment. Chacun de ses rameaux, chacune de ses feuilles formant un végétal complet, il en résulteroit plusieurs existences confuses. La volonté créatrice elle-même ne les ramèneroit à l'unité qu'en leur donnant un point commun de perceptions. Certains animaux offrent bien à l'anatomie des plexus nerveux que l'on pourroit considérer comme des centres distincts d'impressions internes; mais ceux-ci communiquent presque tous avec un sensorium.

La spiritualité sortira de l'unité.

L'accroissement et le dépérissement des corps animés trouvent leur raison suffisante dans ces mêmes lois, auxquelles la végétation est soumise. Ces périodes, d'une vitalité plus ou moins énergique, dépendent d'un assemblage d'organes au sein desquels circule une substance hétérogène. Le fluide recteur qui transmet ou répercute l'impression reçue par les sens, est sans doute homogène. Qu'il agisse par l'élasticité ou par la continuité de ses molécules, il sera toujours divisible. S'il est divisible, dans laquelle des fractions résidera le sentiment qui ne l'est pas? L'être spirituel sera donc autre chose que la partie la moins matérielle connue, des corps dans lesquels il réside.

Cet être a pourtant une propriété bien extraordinaire : il est susceptible d'extension; il semble se nourrir comme les autres productions végétantes et vivantes; il élabore les alimens qui lui sont présentés, et en retient la partie la plus pure, c'est-à-dire la plus analogue à lui-même.

Ce pouvoir d'assimilation est tel, que le genre humain recule les bornes des sciences, et ajoute sans cesse à la masse de ses lumières, par le cerveau d'un Chaptal ou d'un Cuvier, qui, arrêtant le torrent des siècles, d'une voix forte interrogent la nature à toutes ses époques, à tous ses pas-

sages, et la forcent à révéler l'histoire secrète de ses plus antiques révolutions.

Quand je lis le livre d'un naturaliste instruit, je puis me dire que les savans de trente ou quarante siècles viennent me parler par la bouche d'un seul homme, après avoir rectifié d'âge en âge leurs aperçus et leurs jugemens. Ces produits accumulés de l'instruction représentent, en lui, le génie du genre humain qui s'éternise comme l'espèce, et a sur elle l'avantage de s'accroître par l'adjonction des anciens trésors aux nouveaux.

Les animaux ne doivent absolument rien à leurs prédécesseurs; mais ils ont aussi leur mémoire, qui ne les laisse pas encourir deux fois le même péril. Nous aurons occasion de démêler ce qu'il convient d'accorder ici au mécanisme.

Avec tout cela, l'âme n'est qu'un être passif par rapport à la nature entière. Elle ne peut se procurer une idée dont elle n'ait reçu les élémens. Elle les combine, les digère et opère sur des sujets donnés dont elle parvient à s'approprier les notions. Essentiellement pénétrante de sa nature, elle se les représentera sous toutes les faces, et en extraira ce qu'ils ont de plus relatif à ses besoins; car elle veut s'étendre à tout prix. Comme les arbres, elle se repaît de lumière; comme eux, elle redoute l'étiolement.

Son activité n'est directement connue que de ses organes, sur lesquels elle n'obtient encore qu'un pouvoir réacteur, puisque les avis de ceux-ci précèdent toujours les ordres qu'elle leur intime ou son reploiement sur elle-même. Dans cette dernière opération, ne faut-il pas qu'elle recherche les traces qu'ont laissées en elle ses aperçus, qu'elle y promène derechef le burin, et qu'elle leur redemande les images causes de ses premières affections, et qui vont en réveiller de nouvelles? Les sens sont donc encore là pour la diriger dans l'exercice solitaire de la pensée.

Plongée dans l'obscurité de sa naissance, dont elle ne déterminera jamais le point précis, elle s'ignore elle-même. Il faut que la première sensation (que dis-je, la première!) qu'une suite de sensations vienne lui révéler le secret de sa propre vie. Ce n'est qu'à force de sentir qu'elle se sentira; et encore l'idée de sa personnalité sera toujours confuse, jus-

qu'au parfait développement des organes dans l'espèce perfectionnée. Dans les autres, elle ne s'établira jamais.

Pauvre jusqu'au dénument, que très-heureusement elle ignore, elle ne possède rien de son propre fonds, et elle peut conquérir tout ce que renferment la terre et les cieux; mais elle n'y parviendra qu'après le rapport de ses émissaires. Sa force est grande, et elle n'agit que par un souffle. Un souffle également bouleverse ou arrête toutes ses opérations. Une grande partie de ce qu'elle possède peut lui échapper à chaque instant; elle n'est pas même sûre de conserver le sentiment de sa propre existence, puisque le registre auquel elle en confie les actes successifs peut lui être enlevé sur l'heure. Il est en effet démontré jusqu'à l'évidence que la mémoire n'est que le produit d'une haute et brillante organisation, des accidens de laquelle il est solidaire.

Nous insistons sur ces choses dans le dessein de préparer le lecteur au développement prochain de nos idées.

— Quoi! vous abaissez ainsi la dignité de l'âme, de cette substance qui ne connoît ni bornes ni limites, qui, impatiente du frein avec lequel le corps tend à la fixer dans le cercle de la création manifestée, s'élance dans le monde des possibles, non sans en rapporter une riche moisson de découvertes!

— Nous n'avons garde de révoquer en doute cette merveilleuse propriété, qui est faite pour ennoblir notre nature à nos propres yeux; mais, tout en la reconnoissant, nous avons lieu de croire que si l'être spirituel parcourt le stade de l'infini, c'est que les sens lui en ont ouvert la barrière; c'est que la sagesse régulatrice a donné à cet observateur audacieux, dans certains élémens palpables, les soutiens avec lesquels il se hasarde dans les hautes régions, les points d'appui d'où il prend son essor et sur lesquels il se rabat sans cesse, pour y ressaisir la vigueur nécessaire à de nouveaux élans et à de nouvelles recherches.

CHAPITRE III.

Comment qualifier l'ÊTRE spirituel dans les substances animées? Sera-t-il une essence?

Cette enquête renferme plus de difficultés réelles qu'elle n'en présente au premier abord. L'esprit humain sera-t-il une essence, une loi ou un effet? Abordons d'abord la première question.

Nous prononçons, sans crainte d'être démentis, qu'il n'y a vraiment qu'un ÊTRE dans la nature et hors la nature. Cet être est DIEU, son essence est la seule essence spirituelle, parce qu'elle a seule sa cause en elle-même. Que l'on ne perde pas de vue notre premier livre, car nous ne saurions changer de doctrine à cet égard. L'ÊTRE universellement agissant, pour lequel les temps, l'espace et ce qu'ils contiennent se réunissent dans un seul sentiment d'actualité, est aussi le seul que nous puissions admettre sous le titre d'ESPRIT. Nous espérons justifier cette opinion.

Celui qui aura médité sur les possibilités résultantes de la nature des êtres, d'après les données que nous fournissent le raisonnement et l'analogie, verra la difficulté de reconnoître l'existence des purs esprits, si ce n'est celle de DIEU lui-même. Leur établissement dans l'ordre intellectuel supposeroit à leur profit, de la part du Créateur, ou un miracle incessamment renouvelé, en vertu duquel il leur accorderoit, sans organes quelconques, la connoissance des actes successifs de l'univers sensible, ou la communication immédiate de la première de ses perfections divines, nous voulons dire l'intuition qui rend à la fois les mondes intellectuel et physique présens à leur auteur. Mais qu'on y songe bien! ce don seroit un partage de la Divinité. On ne sauroit concéder à un être une seule des perfections de celle-ci, sans porter atteinte à la majesté suprême, qui ne souffre ni égalité ni rivalité.

Celui qui nous objectera que DIEU, en permettant à ses créatures de combiner des pensées, les admet à ce partage, n'aura pas remarqué que cette faveur n'est qu'un démem-

brement très-imparfait, quoique très-brillant, de l'intuition, dans laquelle l'universalité des êtres possibles est comprise. Il lui sera également échappé que la pensée humaine, bornée à un seul objet, et née dans l'individu organique, où, comme nous l'avons dit, elle trouve son motif et sa pâture, succède toujours à une opération complexe qui en est la condition nécessaire.

Examinons d'abord quel seroit l'état, quant à lui-même, d'un être privé tout-à-coup de ses sens, et auquel Dieu, par une infraction des lois essentielles qu'il semble avoir respectées, communiqueroit la conscience des objets : cet être n'auroit certainement que des perceptions en rapport avec ses sensations antérieures. Une réminiscence qu'il faudroit entretenir, par le même acte de pouvoir surnaturel, serviroit de base à ses jugemens. Le passé lui permettroit seul de craindre, d'espérer, d'aimer, de haïr, de se complaire dans sa perception, ou de chercher à s'y soustraire. Il lui faudroit travailler sur ce fonds primitif d'idées, à moins que sa personnalité ne fût anéantie. Les notions abstraites du beau moral et du difforme, du juste et de l'injuste, en ce qu'elles tiennent moins au système matériel, lui seroient peut-être plus familières : mais comme elles n'en sont pas tout-à-fait indépendantes, pour être saisies dans leur intégralité, elles exigeroient des souvenirs; et qu'est-ce que des souvenirs sans organes? Quant au plaisir et à la douleur proprement dits, ils ne sauroient être éprouvés sans la présence réelle ou imaginaire des sens. Voilà donc un être qui ne vivroit que de réminiscences ou d'illusions.

Suivons-le maintenant dans ses rapports :

Les communications des êtres animés avec la nature ont lieu ici-bas par l'attouchement. Ce moyen, diversement modifié, met en relation les intelligences vivantes. Les organes de la vue et du son m'apprennent ce qui se passe dans l'âme de mon ami, quand je l'écoute ou quand je parcours la lettre qu'il m'adresse. Sur certains objets communs, les mêmes perceptions provoquent chez tous les hommes la même pensée. Le lever du soleil leur rend à tous la nature présente; des liens visibles rattachent l'universalité des êtres et en font un ensemble harmonique. Les intelligences que

l'on suppose le plus dégagées de matière, ont probablement aussi des liens qui les unissent. Leurs communications avec Dieu, et celles de Dieu avec ses créatures, s'expliquent sans peine par l'universalité de celui-ci; mais leurs rapports entre elles offriront toujours plus de difficultés. Un point de contact semble ici nécessaire : et où le trouver? C'est une grande merveille qu'un homme puisse parler à un homme! quoique la chose se passe tous les jours sous nos yeux, on ne sauroit trop s'étonner que la voix de deux interlocuteurs, après avoir ébranlé réciproquement leurs nerfs auditifs, pénètre jusqu'au centre de leur personnalité, et y dépose des pensées dont celle-ci s'empare, à l'instant même, dans des vues d'adoption ou de contradiction. Cet effet est dû aux traces que les sons impriment dans le cerveau, traces analogues à celles qu'ont fait naître une lecture, un concert, ou notre propre réflexion, par laquelle sont remaniés les signes réels ou conventionnels des choses; car, en définitif, tous les sens n'ont qu'une manière de préparer la formation de la pensée.

Voit-on que l'intimité de deux amis se perpétue sans le secours des organes? Trompent-ils les distances? Se devinent-ils, se suivent-ils de loin dans leurs actes privatifs? Leur attachement reste-t-il au même degré? Non. Si quelques rapports subsistent entre eux, ils sont les restes des anciennes communications. Le cœur redemande sans cesse des portraits à la mémoire, qui, d'abord, copiste assez heureux, fait sortir de la toile une image chérie, ne donne ensuite qu'un simple trait, et finit par ne plus trouver de couleurs sur sa palette. Avez-vous à regretter depuis trente ans, depuis vingt ans seulement, l'être le plus près de votre cœur? Dites si vos souvenirs vous servent avec fidélité : dites si, semblable à une ombre fugitive qui se glisse dans un lointain vaporeux, cet être n'échappe pas déjà à vos regards obscurcis.

Qu'il nous soit permis d'en gémir : émané de la même source, le sentiment, ce don du ciel, ne sera pas à l'abri des mêmes dégradations. Telle est de ce côté la misère humaine, que rien ne nous assure la triste possession de nos regrets. Le temps nous disputera jusqu'à notre douleur.

Un être moral pénétrant un autre être moral, comme lui dégagé de la matière, ne se peut donc concevoir. Leurs exis-

tences deviendroient identiques, et dans cette fusion, les deux êtres n'en feroient plus qu'un seul. L'âme a aussi sa vie, à laquelle il faut un aliment. C'est par les organes qu'elle le reçoit. Nous admettrions qu'elle pût rappeler à elle ses perceptions sans l'intermédiaire des sens, il n'en seroit pas moins vrai qu'en lui ôtant ses moyens de communication, on la réduiroit à l'impossibilité de s'en procurer de nouvelles. A beaucoup d'égards, elle resteroit stationnaire et absorbée dans la contemplation des idées dont se composeroit le répertoire acquis pendant son existence sensitive.

Un abus d'expression transformeroit seul en essence un être ainsi limité, susceptible de réduction comme d'accroissement, qui, à la vérité, opère de grandes choses, mais qui, par sa nature, est évidemment destiné à s'élever ou à descendre.

D'ailleurs il ne faut pas nous borner ici à l'homme. Il convient d'envisager, dans la généralité des êtres, le principe de leur sensibilité, dont l'exercice finit par constituer les individus de toutes les classes vivantes.

Certes, nous n'aurons garde de dire que la force qui dirige vers le moucheron abattu sur le ruisseau l'orifice des tubes assimilans du polype, soit une essence purement spirituelle. Cependant cette direction a exigé un acte d'un sensorium quelconque.

L'échelle de la pensée commence à l'animal microscopique, et l'homme lui-même n'en est peut-être qu'à l'un des premiers degrés. Combien n'en reste-t-il pas à franchir avant d'arriver à l'intuition, cette vue profonde et intime qui est le partage du seul être fixe et permanent. Encore est-il présumable qu'entre l'intelligence divine et l'intelligence séraphique, il existe un vide immense que rien ne peut combler. Nous n'avons que les mêmes expressions pour désigner toutes les deux, quoiqu'elles soient plus distinctes que ne le sont entre eux le sentiment confus qui se laisse apercevoir dans le rotifère, et la raison dont la voix gouverne les actes de la vie humaine.

Ces aperçus, fondés sur l'observation, prouvent que l'être mixte, sous la main du Créateur, est susceptible de mille combinaisons diverses. Ils prouvent aussi que l'activité de la pensée, telle qu'elle se manifeste sur la terre, telle qu'elle

existe probablement autre part, ne sera jamais une *essence*, tant qu'on entendra par ce mot une substance purement mentale. Son principe est sûrement immatériel; mais, pour être fixé, il veut un intermède pris dans la matière.

CHAPITRE IV.

L'Être spirituel sera-t-il une loi dans les substances animées?

Nous pencherions vers cette opinion si, en tranchant quelques difficultés, elle n'en faisoit naître d'autres insolubles.

L'action simultanée de l'esprit sur le corps, la promptitude des mouvemens que celui-ci exécute, et l'embarras de trouver le siége d'une substance qui, suivant les principes adoptés dans les écoles, ne devoit avoir ni étendue ni point de contact, qui, par conséquent, ne pouvoit occuper une place précise, décidèrent un des plus grands génies de l'Allemagne à imaginer le système de l'harmonie préétablie.

Il résulte de cette théorie qu'à chaque acte de la volonté humaine, sans autre cause médiate ou immédiate que la loi imposée par le Créateur, un mouvement correspondant se propage dans le corps primitivement coordonné à cet effet, et que sans aucune influence réciproque, chaque impression des sens est pour l'âme le motif d'une perception analogue.

De telles idées ne pouvoient éclore que d'une forte tête pensante, à laquelle n'échappoit pas la difficulté de combiner deux choses aussi distinctes que l'esprit et la matière.

Mais ce système, et tous ceux que l'on a construits sur ce modèle, pèchent essentiellement, en ce qu'ils s'écartent de la marche de la nature. La simplicité est le caractère décidé des plans de l'Éternel. Déterminé presque toujours par le principe de la moindre action, il n'a pas recours à une multiplicité de ressorts, là où un seul peut mettre le mécanisme en mouvement. Comment donc croire qu'il aura fondé un monde idéal dans le vague des abstractions, sans le rattacher par aucun lien sensible à celui qui seul ici-bas se présente avec des apparences de réalité? La cause rejetée dans une région et l'effet dans une autre, auront toujours quelque chose de bizarre. Ces envois continuels d'avis, dont

on fait presque DIEU le messager, ne conviennent point à l'être qui procède par les voies les moins détournées.

Quoi! parce que le renard aura préparé une ruse, parce que le poisson à manche de couteau pour sortir du sable se sera redressé sur son muscle, il faudra qu'une substance inconnue, spirituelle et étrangère au mécanisme du renard et du poisson testacé, ait eu des impressions, dont la transmission se soit opérée sans intermédiaire jusqu'aux organes mis en mouvement? N'est-ce pas couper le nœud au lieu de le dénouer? N'est-ce pas plutôt substituer à un mystère, un mystère plus inconcevable encore?

Nous n'ignorons pas que les sectateurs de ces opinions, expliquant par d'autres lois, à la manière de Descartes et de Malebranche, les actes de la vie et même de la sensibilité des animaux, n'appliquoient directement qu'à l'homme le principe de l'harmonie préétablie; mais les lumières de l'analyse ont relevé les êtres des classes inférieures de la déchéance, à laquelle les condamnoient les philosophes du dix-septième siècle, et le vrai métaphysicien, pas plus que le peuple, ne leur disputera désormais le don de la sensibilité.

Quant à l'espèce humaine, il n'est pas un seul des individus dont elle se compose, chez lequel n'existe le sentiment intime des perceptions dues aux sens, des jugemens qu'elles provoquent dans son intérieur, de la volonté qui se détermine en lui-même, et du choc qu'une émotion imprévue communique simultanément à l'ensemble de son être. Certes, il faut que les rapports soient bien directs et bien liés, pour amener des effets pareils. La solidarité paroît tellement établie entre le principe sentant et les organes, les phases d'accroissement et de déclinaison leur sont tellement communes, qu'il n'est plus permis de chercher au loin une cause de correspondance : elle se montre dans l'association même. Une loi, quelle qu'elle soit, qui dérogeroit à ce principe, prouveroit peut-être le talent de celui qui en coordonneroit les dispositions, mais ne compteroit dans la métaphysique qu'à l'instar d'un rêve plus ou moins ingénieux.

Ainsi, le docteur Berkeley a éludé la difficulté de mettre en contact l'esprit et la matière, en niant la réalité même de la matière, et en bornant l'œuvre de la création à de simples

apparences. Ce système trouve sa réfutation dans sa hardiesse. Il est étonnant qu'il se soit rencontré des esprits assez téméraires, pour disputer à DIEU le mérite de cette belle et sublime ordonnance qui frappe nos regards. Nous ne cesserons de le dire : ce n'est pas par des illusions que l'Éternel prétend à nos hommages.

CHAPITRE V.

L'ÊTRE spirituel sera-t-il un effet?

Nous avons déjà répondu à cette question dans le premier chapitre du présent livre.

Nous répétons ici, avec toute la bonne foi qui doit accompagner une étude importante au bonheur des hommes, que dans le mécanisme de l'être le mieux traité de la nature, non seulement nous ne pouvons admettre aucun résultat direct qui tienne du sentiment moral, mêlé à nos actions, mais même que nous n'y découvrons absolument rien dont puisse résulter le plus foible sentiment d'existence personnelle. Notre franchise est ici tout-à-fait désintéressée; car l'organisation qui, par le jeu de ses ressorts, parviendroit à constituer en nous une moralité, à notre avis, ne mettroit nullement en péril les opinions religieuses. Celles-ci sont inébranlables comme leur base. Elles se rattachent à l'existence du Créateur, et s'il avoit plu à cet arbitre suprême de réaliser la supposition de Locke, naguère combattue par nous, il lui seroit toujours resté des moyens puissans de régler des comptes avec ses créatures.

C'est ce que nous avons établi dans le *Traité de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*. Nous aurons occasion de remanier ce sujet, lorsque l'ordre de nos idées nous conduira vers la seconde vie dont nous portons en nous le principe.

Nous le déclarons à la face du ciel : non, ces élans d'un cœur auquel le riche spectacle de la nature révèle une bonté souveraine, cette haine qui poursuit en nous l'oppresseur dont nous n'avons rien à craindre, cet amour qui s'attache au bienfaiteur d'un siècle et d'une contrée où nous n'avons pas vécu, ces larmes données, avec ou sans autre secours, à

l'infortune, cette force irrésistible qui nous fait épouser les intérêts de l'innocence, et cette douceur de commerce qui unit les amis, les époux et les familles, ne seront jamais les simples résultats de la plus savante des combinaisons matérielles. A travers les passions et les crimes même nous voyons briller une étincelle de feu céleste.

Le bœuf qui se promène pesamment dans la prairie n'en est pas absolument dépourvu. Descartes, en fondant la doctrine du matérialisme animal, sans y songer, a beaucoup affoibli celle du spiritualisme humain. Une similitude évidente se faisant remarquer dans plusieurs parties de ces deux organisations et dans les actes qu'elles exécutent, la question tranchée à l'égard des animaux, dans certains esprits, a eu naturellement son application à l'égard de l'homme.

Il falloit au moins trouver un principe commun d'action pour ce que les deux existences ont de commun. Cette marche plus philosophique, et indiquée par la nature elle-même, eût mieux servi la cause de notre avenir.

L'être spirituel dans les substances animées ne sera donc point un simple *effet* du mouvement dans les corps organiques.

CHAPITRE VI.

Conjectures sur l'âme ou l'Être spirituel.

Dire ce qu'une chose n'est pas, c'est jusqu'à un certain point dire ce qu'elle est. Le principe d'intelligence qui se manifeste dans les êtres animés n'étant absolument ni une essence, ni une loi, ni un effet, que sera-t-il donc? Nous allons énoncer une opinion qui se produira avec des caractères de simplicité, et qui par cela même se rapprochera peut-être de la marche que le Tout-Puissant nous permet d'entrevoir.

Nous croyons que ce principe est une *faculté* virtuelle; que cette faculté, en passant par les divers degrés d'organisation, tient des trois états que nous venons de décrire; que, sans être le produit positif du mécanisme, elle n'obtient que par lui son développement; que stationnaire dans la plupart des animaux qui sortent des mains de la nature tels à peu près

qu'ils doivent se montrer dans le cours de leur existence, elle est perfectible dans certaines espèces destinées à acquérir ; qu'éminemment susceptible de devenir spirituelle dans l'être humain, elle l'appelle à la contemplation des choses spirituelles ; qu'elle l'élève vers son Créateur, avec lequel elle lui ménage des points de ressemblance, de contact même, si l'on nous passe cette expression.

Enfin, nous croyons que cette faculté tient à notre propre texture, qu'on n'est *homme*, c'est-à-dire, l'être intelligent et raisonnable connu sous ce nom, que parce que l'on a reçu en partage les organes bien disposés d'un homme.

Les écrivains qui se sont entretenus avant nous des qualités de l'âme, les ont nommées des *facultés* spirituelles : on pressent qu'employé jusqu'ici d'une manière vague et presque indéfinie, ce mot va prendre sous notre plume un sens plus précis, et que sa véritable acception, quant à nous, nous appartiendra tout entière.

Notre pensée demande des développemens comme des motifs : en puisant dans les faits les uns et les autres, nous éviterons le reproche de trop sacrifier à l'esprit de conjectures.

CHAPITRE VII.

Comment l'Être spirituel devient une faculté dans les substances animées, et par quels degrés elle passe.

Pourquoi ces globes resplendissans de lumière semés dans les plaines célestes ? Pourquoi ces globes opaques qu'ils entraînent dans leurs sphères d'attraction ? Quel est le but de cette masse effrayante de matière rassemblée, distribuée, balancée et régie, suivant des lois admirables, dans cette même portion du vide auquel elle a peut-être été soustraite ? Il est présumable que notre planète n'ayant pas été jetée dans un moule particulier et étranger aux autres grandes constructions, Dieu a peuplé ce tout immense. Le besoin de créer s'est fait sentir dans son essence adorable : il a voulu s'entourer d'êtres sur lesquels il pût verser un bonheur sensible ; il les a destinés au bonheur plus grand de le connoître et de l'approcher dans une progression toujours croissante et indéfinie. Mais il ne pouvoit se répéter lui-même ; seule essence

pure, il ne pouvoit constituer des essences pures. Pour fonder le monde intellectuel, il falloit recourir au monde physique. Bientôt les richesses arrachées au néant sont devenues disponibles; l'Éternel leur a donné une forme. Il y a appelé le mouvement de la vie, premier but de la création, et son souffle divin y a fait naître le mouvement de la pensée, qui en est le complément.

L'intelligence est sortie d'un foyer d'organes tout étonnée de sa propre existence ; elle s'est interrogée plus d'une fois avant d'en acquérir la conviction, et Dieu a cessé d'être seul dans l'univers.

Les mondes eussent-ils gravité autour de leurs soleils, si, pour obtenir des créatures spirituelles, il n'y eût eu nécessité d'unir la substance palpable à l'impalpable, la mort à la vie, et la pensée à la matière?

C'est une question sur laquelle nous avons notre opinion faite. Peut-être le lecteur sera-t-il en état de la résoudre lui-même en achevant la lecture de cet ouvrage : qu'il nous suffise pour le moment d'examiner, autant que s'y prêtera notre foible vue, comment s'établit cette conscience par laquelle un être est constitué, et nous reconnoîtrons qu'elle naît d'une *faculté* inhérente au germe, qu'elle se développe avec lui, qu'elle existe par la pensée, qui est toujours précédée de la sensation, et que la sensation n'a lieu que dans la vie organique. C'est donc en définitive à celle-ci qu'il faut remonter, quand on veut entreprendre l'analyse de l'être le plus élevé comme le plus inférieur de l'échelle pensante.

La vie organique, dont nous nous proposons de parler plus amplement dans le livre cinquième, qui sera consacré à l'union de l'être spirituel et de l'être matériel, quant à ses élémens, peut être comparée à la vie végétative. Elles se présentent toutes deux presque avec le même appareil. Leur principe a été confié aux germes. Semblable au ressort disposé à la détente, le mouvement ne demande qu'à y être mis en action. Dès que le balancement régulier de celui-ci s'est établi, la plante végète et l'animal vit.

L'impression transmise par les organes, en ce qu'ils participent à la vie commune, sera certainement, comme elle, un effet du mouvement imprimé au mécanisme.

Une suite d'impressions, en parvenant à un point central qui, dans toutes les substances animées, tiendra lieu de cerveau, y sera recueillie par un être mis en rapport avec elles, et chez lequel elles se transformeront en perceptions; ainsi cet être deviendra *faculté* sentante.

Les sensations laisseront des traces dans la substance médullaire; la faculté sentante, par le mouvement qui lui est propre, repassera sur ces traces, y trouvera des différences, distinguera celles qui lui sont agréables de celles qui lui sont nuisibles, et de cet instant le MOI sera fondé; car une seule sensation continuée ne sauroit éveiller le sentiment de l'existence. Inhabile à provoquer la réaction de la *faculté* dont elle est le partage, elle devient pour elle un état passif au sein duquel la pensée ne peut éclore. Telle est la destinée de plusieurs productions vivantes réduites à un seul organe, quand cet organe n'est point troublé dans ses fonctions [1]. Il ne faut pas moins de deux sensations distinctes perçues au même point central pour constituer l'être spirituel de la dernière classe. Celui de la première en réunira peut-être des millions.

Ainsi, par réaction, la *faculté* sentante deviendra *personnelle.*

On voit que les lois du mouvement ont ici leur application. Comment elles régissent la faculté sentante et l'appellent sur les traces dues à l'impression, on l'ignore; mais on sait bien que ces choses ne se peuvent faire sans mouvement, puisque les traces doivent différer entre elles, soit qu'elles résultent des oscillations des fibrilles, soit qu'elles naissent des impressions nerveuses. La faculté sentante n'admettant en elle-même ni parfums, ni couleurs, ni formes, ni mollesse ou solidité des corps qui n'ont agi que sur les organes, il y a nécessité que le mouvement seul en laisse les signes dans son répertoire [2].

[1] C'est ce qui nous semble avoir échappé aux physiologistes qui ont animé des statues par la communication d'un seul sens.

[2] Une forte pression des paupières, ou une violente commotion cérébrale, sans aucune présence de la lumière, en donnent la sensation. Dans un profond silence, il arrive quelquefois que l'on croit entendre des sons par un ébranlement accidentel ou spontané du nerf auditif, etc.

La sensation sera donc soumise aux lois du mouvement.

La faculté personnelle deviendra faculté pensante, par cela même qu'elle aura comparé plusieurs sensations. Elle y procédera à l'aide de la mémoire, qui est un retour sur les traces, et de l'attention, qui en est l'examen prolongé. De cette opération complexe, comme par enfantement, sortiront les pensées.

Il est sûr que la formation des pensées est précédée d'un travail, comme nous nous proposons de le prouver en jetant quelque jour sur cette belle opération de l'âme. Or le travail n'a lieu que par le mouvement; le mouvement est soumis à des lois : donc la faculté sentante, personnelle et pensante, participe à l'*effet* de l'organisation dans les corps animés, et se combine avec les *lois* du mouvement dans ses progrès ultérieurs.

Comment tiendra-t-elle de l'*essence?* Il sembleroit que l'espèce la plus relevée dût seule lui conférer ce privilége. Les relations que nous soutenons dans l'ordre intellectuel indiquent une noblesse d'origine, dont les esprits les plus prévenus ne peuvent se défendre de reconnaître le caractère: c'est là notre côté brillant. Les liens sociaux et moraux, les notions du juste et de l'injuste, en faisant cesser l'isolement de l'homme, le rattachent encore à son auteur. Nous sentons à chaque instant la nécessité d'une cause première. La manière même dont les êtres se perpétuent, nous l'indique. L'âme n'a pas besoin de chercher un Dieu. Il s'offre à elle de toutes parts, il l'entoure, il la presse, il l'obsède presque de sa présence. Volontaires ou non, les communications s'effectuent. Le plus souvent le cœur les demande, et le cœur est satisfait. Newton, Locke, Pascal, Catinat, Fénélon, Louis XII, vous avez dirigé votre vue par-delà notre horizon terrestre, pour nourrir votre pensée du spectacle de l'ordre et de l'harmonie universelle : abaissant ensuite vos regards autour de vous sur ce globe, notre commune patrie, vous avez cru que le plus bel hommage à rendre par la créature au Créateur, se trouveroit compris dans la pratique des vertus dont, en cette qualité, il vous a tracé le modèle; et vous êtes devenus les bienfaiteurs de vos contemporains. En mesurant la hauteur à laquelle se sont élevées vos grandes âmes, nous reconnoissons bien que l'Éternel a créé l'homme

à son image. C'est ici, c'est dans vos actes même que nous serions tenté de signaler une conformité d'essence avec l'essence pure et spirituelle de l'ordonnateur des mondes. Mais ces sentimens, ces hauts faits que le ciel admire avant de les couronner, ne sont que les produits précieux de la perfectibilité de la faculté pensante telle que nous l'avons décrite. Dieu n'a pas permis que les sens fussent étrangers à ces merveilles. Jadis ils commandoient à l'âme, et maintenant ils lui sont soumis. C'est à présent que leur dépendance fait leur gloire. La réaction l'emporte sur l'action, et les obscurs instituteurs de l'élève sont devenus ses ministres accrédités, dans de brillans emplois qui feront douter de leur origine.

Dans notre recherche, nous voilà donc condamnés à des pas rétrogrades. Force est de remonter à cet instant précis où un être a été admis à suivre la combinaison de deux sensations. Quel qu'il soit, cet être tient de l'*essence*. Avec elle il se perd dans des profondeurs inabordables. C'est là qu'il prend son caractère particulier; le reste est dû à la supériorité plus ou moins décidée de l'organisation.

On nous demandera si nous prétendons associer, aux mêmes prérogatives, le vil animal qui rampe à nos pieds, et l'homme dont, sans métaphore, la tête va se perdre dans les nues.

Nous commencerons par répondre que rien de ce qui est sorti des mains de l'Éternel n'a été vil à ses yeux, et ne doit l'être par conséquent aux nôtres.

Nous dirons ensuite qu'ici il n'y a pas de confusion de facultés, par cela même que les espèces sont distinctes dans les masses animées comme dans les individus relativement à la nôtre.

Tel être humain meurt dont le principe spirituel, n'ayant éprouvé qu'une suite de sensations similaires, n'a été que simple faculté sentante, comme le fœtus; chez tel autre, la faculté n'a pu parvenir à la personnalité par la variété des sensations perçues; il en est qui, enlevés au berceau, ne l'ont point conduite jusqu'à la pensée, par leur impuissance de rappeler les traces des impressions et de les combiner après y avoir fait la pause convenable; d'autres enfin, quoique un peu plus tard, faute de relations raisonnées avec des êtres d'une même nature, ont vu se concentrer en elle-même

leur faculté pensante, et n'ont pu obtenir qu'elle devînt vraiment intelligente et morale. Elle étoit, direz-vous, susceptible d'acquérir ces diverses qualités, et toujours virtuellement; soit; mais elle n'y est pas parvenue.

L'intelligence est un germe spirituel, comme le corps est un germe organique. Tous deux demandent un développement, tous deux l'acquièrent de la même manière, puisque la même vie leur est commune. Mais à la chute du corps l'âme étant ordinairement constituée, la mort a pour tous deux des suites différentes. Ainsi l'être spirituel n'est qu'une faculté dans l'homme, qui par elle parcourt des degrés divers d'intelligence et de mérite; dans Dieu il est tout essence, parce que là il est immuable comme son principe.

CHAPITRE VIII.

Développemens du précédent chapitre; distinction importante à faire.

Nous allons procéder à une distinction de l'âme et de l'intelligence. Elle ne sera ni subtile ni captieuse. Il est extraordinaire quedepuis un aussi long temps elle ait échappé à nos plus profonds métaphysiciens; nous nous flattons même que nos lecteurs partageront bientôt notre étonnement à cet égard.

Nos recherches philosophiques n'auront jamais pour but de réduire, à une simple matérialité, le principe pensant et intelligent qui se manifeste dans les actes de la vie humaine. A nos yeux, il tiendra plus ou moins d'une spiritualité incontestable, tant que nous consulterons les idées que le jugement et l'analyse nous permettent de nous faire des propriétés matérielles des corps soumis à notre examen. Comme de toutes les manières d'opérer dans les sciences, à moins d'une révélation inattendue, nous ne saurions en imaginer une meilleure, il est probable qu'il s'écoulera bien des années avant que l'ennoblissement absolu de la matière et la dégradation de l'esprit deviennent des vérités démontrées; mais nous sommes également forcés de reconnoître que la nature du principe intelligent, ou plutôt le degré qu'il est susceptible d'atteindre, se détermine par l'organisation. Autrement il seroit possible qu'un rhinocéros s'élevât jusqu'aux pensées

d'un homme, et que ce dernier descendît à celles d'un orang-outang. La pensée n'étant autre chose qu'une sensation réfléchie (ce qui sera dit incessamment), une telle supposition seroit contradictoire à elle-même. Autant vaudroit avancer que les rameaux d'un chêne pourroient se couvrir d'oranges. La pensée est le fruit de la sensation. Un rapport exact se montre entre l'une et l'autre. S'il n'y avoit sur la terre ou dans les cieux qu'une seule manière de sentir, il n'y auroit qu'une seule manière de penser. La variété et l'intensité des sensations produisent la diversité et la force relative des intelligences.

Partout où il y aura un cerveau organisé dans les riches proportions du nôtre, avec des canaux de transmission établis sur le même modèle, il y aura un être de notre espèce. Ainsi, en vertu des lois primitives de son organisation, chaque créature devient mollusque, quadrupède, homme ou ange; mais il y a impossibilité qu'elle soit l'un et l'autre à la fois. La métamorphose de Nabuchodonosor n'est qu'une fiction de l'Écriture, pour nous apprendre jusqu'où peut déchoir l'homme asservi par ses penchans. La perte absolue de la mémoire (et nous avons déterminé la nature de cette faculté) le rendroit étranger à ses propres actes. Borné à la sensation du moment, il n'auroit pas même la conscience de ce qui lui manque; car pour savoir que l'on a perdu, il faut se souvenir que l'on a possédé.

Il est bien remarquable que dans la chaîne des facultés par lesquelles une créature s'élève vers la perfection de la pensée, l'absence totale de l'une des premières en ordre entraîne la destruction de celle qui la suit, tandis que l'anéantissement des plus excellentes n'empêche pas l'action des plus inférieures.

Expliquons-nous. Sans la sensation, on ne parviendra pas à la perception; sans celle-ci, à la pensée; sans la pensée, à la mémoire; sans la mémoire, au jugement, qui n'est qu'un résultat de comparaisons, et enfin du seul jugement l'on voit éclore l'intelligence et la moralité. Enlevez ce dernier anneau, qui est le plus précieux, les autres n'en subsistent pas moins; retranchez au contraire le premier, tout disparoît. C'est un arbre qui souffre l'émonde jusqu'à un certain point, mais qui se dessèche dès que la cognée frappe à la ra-

cine. Nous croyons devoir recommander au lecteur le souvenir de cette observation : il en sera mieux préparé à admettre nos conséquences.

Dans sa sublime simplicité, la Genèse raconte que l'Éternel après avoir formé Adam avec des élémens terrestres, l'anima d'un souffle divin. Ce n'est pas sans motifs qu'ici l'organisation se montre antérieure à l'animalisation. Il falloit faire un homme, avant de lui donner une âme ; il falloit même que les parties nécessaires à l'intelligence existassent, avant de les utiliser par la plus belle des créations qui fût au pouvoir d'un Dieu ; nous voulons dire le *sentiment intérieur*, qui, partant de la conscience de notre existence active et morale, atteint à la personnalité.

La pensée trouve donc dans l'homme un être indéfinissable qui, tour à tour, la domine et en reçoit l'impression. On est forcé de convenir qu'assez souvent elle manque de netteté, qu'elle pèche par embarras ou inexactitude. Certes, la cause en est organique, et de même que l'on ne sauroit se dispenser d'attribuer l'erreur commise dans les perceptions de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, et quelquefois du tact, à la duplicité ou à l'altération des nerfs dans le rapport desquels il y a divergence, de même certaines luttes mentales proviennent d'une double action que l'on n'a pas assez remarquée. Il est présumable, si la chose n'est pas démontrée, que toute perception s'opère simultanément dans les deux hémisphères du cerveau. La similitude parfaite de ceux-ci ayant lieu chez tout être bien organisé, il en résulte une similitude et une simultanéité parfaite dans leurs actes. On seroit autorisé à conclure de cette observation de haute physiologie cérébrale, qu'au même instant il se réalise dans la substance médullaire deux idées, sœurs et jumelles, et l'on ne se tromperoit pas. Mais chaque créature a été douée d'un *sentiment intérieur* assez énergique pour les ramener à l'unité, hors les cas d'un notable dérangement.

Sans nous attacher à ces exceptions, qui, dans les symptômes divers d'hémiplégie, de migraine, d'asphyxie, et d'aliénation mentale entière ou partielle, trouvent une lumineuse explication, qu'il nous soit permis de soumettre un moment à notre examen ce pouvoir que possèdent les êtres

les plus nobles sortis des mains du Créateur, de saisir en eux-mêmes *les choses du dedans*. Ils l'ont reçu avec la vie; ils le conservent avec elle; il leur échappe quand celle-ci est grièvement attaquée; ils le recouvrent quand elle rentre dans la direction primitive de ses forces; et comme il se manifeste dans des proportions différentes chez tout ce qui respire, comme il est destiné à suivre chez nous toutes les impressions cérébrales nées de la première sensation, et qui de celle-ci remontent à la pensée la plus sublime toujours issue d'un concours d'organes, nous y trouverons le vrai principe de l'*âme*, le seul qui, en bonne logique, nous semble admissible.

Pour elle, le cerveau perçoit, se souvient, compare, juge. Nous ne disserterons pas sur la nature plus ou moins subtile de ces actes, qui devoient caractériser des êtres mixtes; nous nous bornerons à dire que le sentiment intérieur, que le moi constitutif, présent au travail sans l'exécuter lui-même, VEUT, adopte, ou refuse plus ou moins sciemment, en raison du degré d'exactitude de l'opération qu'il a suivie.

Cette volonté, la chose la plus surprenante qui soit sur la terre, la plus merveilleuse principalement dans notre espèce, puisqu'elle y possède la conscience de son actualité, est une création toute divine. On seroit tenté de croire que le Tout-Puissant, en appelant l'homme à la vie, lui aura adressé ces paroles solennelles : « Sache que tu existes et deviens en cela « semblable à moi; car *je suis celui qui suis*, et je me suis « vu de toute éternité. »

Aucun point central de perceptions n'a été encore rencontré dans le cerveau, et ne le sera probablement jamais. La moelle vertébrale se divise à la sortie du crâne pour animer les organes du mouvement; elle se divise encore en remontant vers la protubérance où elle prend son origine, et qui est le point de communication du cerveau et du cervelet. Ceux-ci se partagent chacun en deux hémisphères d'une similitude constante[1]. Leurs commissures[2], les cuisses céré-

[1] Sauf exception, car nous avons eu long-temps entre les mains le crâne du cardinal de Richelieu, et nous y avons reconnu qu'un des lobes cérébraux y était d'une dimension très-inférieure à l'autre.

[2] Le corps calleux et le pont de varole.

brales, les corps quadri-jumeaux, les corps striés eux-mêmes, et les parties situées sur la ligne médiane, ne sont que des passages des fibrilles nerveuses dirigées vers la grande masse de l'encéphale, sur le contour de laquelle ces dernières viennent toutes s'épanouir. Issus de diverses régions très-distinctes, leurs faisceaux, après s'être croisés, se perdent dans les replis nombreux de cette membrane; et comme la même structure se répète dans les deux lobes, l'immatérialité de la conscience de nos actes intérieurs, *à laquelle on ne sauroit ici assigner de siége*, devient non seulement démontrée, mais se transforme en conséquence rigoureuse de notre magnifique et inconcevable organisation.

Partageant l'opinion de Pascal, peu versé en physiologie, et dont le génie, par une sorte de prévision de la science, ne pouvoit concevoir de créature de notre espèce sans encéphale, nous ne chercherons pas dans les ganglions thorachiques ou abdominaux, ce que le cerveau ne nous a pas présenté. L'irrégularité qu'y affectent les organes nerveux, les seuls qui reçoivent et transmettent les impressions, y rendroit nos efforts superflus. Cabanis et Pinel se sont trop exagéré l'influence de la région épigastrique sur notre économie morale. Tout nous dit que l'homme n'est pas là; tout nous dit également qu'il ne doit pas la plénitude de son existence à l'organe plus important dont nous avons passé en revue les divisions les plus apparentes; et pourtant quelque chose nous assure que le grand mystère de notre personnalité se consomme dans le cerveau, par la participation de tous les actes de la vie qui y est accordée au sentiment intérieur; mais il seroit téméraire d'affirmer que ce dernier y trouve son origine. Si la pensée semble quelquefois devenir abordable dans ses causes et dans ses effets, plus rebelle à nos vœux, il s'enveloppe d'une obscurité profonde. Il y a lieu de croire que l'éternelle sagesse s'en est réservé le secret, et qu'elle ne cessera de le disputer à notre inquiète curiosité; car il convenoit sans doute que la constitution intime de l'*être* animé, comme première merveille de cet univers, ne fût pas accessible à tous les regards.

Pour peu que le célèbre Bonnet eût reconnu ce sentiment intérieur présent à toutes les perceptions et à toutes les opé-

rations mentales dont elles sont suivies, il n'eût pas invité ses amis avec tant d'instance à poursuivre, le scalpel à la main, cette unité intellectuelle et physique, but constant de ses recherches. A quoi, dans leur hypothèse même, eussent abouti leurs efforts les plus heureux ? Tout au plus à la découverte d'une monade qui, réduite au point mathématique, eût fondé la doctrine assez embarrassante, dans nos idées reçues, d'un matérialisme provisoire. Nos principes sont certes plus près de la vérité, en ce que leur application peut servir à expliquer, d'une manière satisfaisante, toutes les anomalies de l'entendement humain.

Commençons par prouver la diversité des fonctions cérébrales; on verra qu'elles sont distinctes, qu'elles sont en grande partie organiques, et que l'âme ne sauroit résider par préférence, dans aucune séparément, ni dans leur ensemble, puisque très-souvent, sans destruction de l'*être*, il pèche par défaut; on verra enfin que la pensée qui en sort, d'une manière si extraordinaire, n'est elle-même qu'une *faculté*.

Dans le réveil matinal, nos sens naguère engourdis sortent successivement de leur inaction. Ce développement gradué n'est pas dépourvu d'une certaine douceur. L'âme, en effet, ressaisissant, par une sorte de retour sur elle-même, le fil de sa vie passée, pour le rattacher à la vie présente, se trouve heureuse d'assister à sa propre continuation; mais elle n'y est conduite que par des nuances; c'est un crépuscule qui va se changer en jour lumineux. Familiarisées peu à peu avec les rayons dont la présence doit embellir toute la nature, les paupières les plus délicates ne seront point blessées de leur éclat. Au contraire, à l'heure du plus grand silence de la nuit et du plus profond assoupissement des êtres, une excitation subite devient douloureuse pour la personne qui l'éprouve, parce que tous les organes se réveillant à la fois, viennent heurter le sentiment intérieur. Étonné du choc, celui-ci s'interroge au milieu d'une sorte de confusion; il suffit à peine à tous les rapports, et souvent il recule effrayé devant la foule des perceptions et des pensées qui l'obsèdent. Il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait eu l'occasion de faire cette remarque sur lui-même.

L'état de désordre dans lequel nage notre imagination au milieu de nos rêves les moins incohérens, prouveroit seul que, chez des êtres de notre espèce, le sentiment intérieur, pour jouir de toute sa rectitude, a besoin de suivre avec calme le travail qui s'exécute dans l'intelligence, et que celle-ci ne peut entrer en plein exercice sans le libre jeu des organes qui constituent la vie de relations, ou au moins sans la liberté entière du foyer avec lequel ils communiquoient avant leur retranchement. Cette dernière condition est la seule qui soit de rigueur; car une privation accidentelle de l'ouïe ou de la vue n'enlève à celui qui l'a soufferte, ni l'idée des sons, ni celle des couleurs conservées en dépôt dans la pulpe cérébrale, et que l'âme y peut susciter à volonté, pourvu que les premières impressions ne soient point effacées.

Un sommeil total est une absence de perceptions même occultes. Le songe le mieux suivi ne se compose que de sensations réveillées, pendant la durée desquelles l'esprit juge et raisonne à sa manière. Suivant que le sentiment intérieur est plus ou moins sollicité de s'adjoindre à cette opération, il en acquiert une conscience plus ou moins vive; mais, nous le répétons, tant que la vie des relations extérieures n'est pas rétablie par le réveil successif des organes, il est difficile qu'il puisse se répondre à lui-même de la rectitude de ses aperçus.

Un examen profond, et par conséquent plus étendu que ne le comporte ce livre, nous conduiroit sans doute à la découverte de ce qui manque à l'âme en cet état pour jouir de tous ses avantages naturels. Ce déficit est probablement fort peu de chose dans le somnambulisme du premier degré. A notre avis, celui-ci ne diffère des autres positions de la vie active qu'en ce que nous assistons alors, d'une manière assez imparfaite, aux opérations mentales. Le plus léger surcroît d'excitation dans le sensorium feroit renaître la lucidité de ses actes; et nous nous tenons pour fondés à croire que, dans plusieurs espèces d'animaux, le travail ordinaire de la pensée se borne à ces simples aperçus que le sommeil présente à notre esprit presque sans notre participation. Il appartiendroit à une science supérieure à la nôtre de déterminer d'une manière précise, si, en admettant que l'in-

; de notre sentiment intérieur pût s'accroître, l'homme, veillé qu'on le suppose, ne seroit pas lui-même dans t de somnambulisme continuel par rapport à des créa- l'un ordre plus élevé.

ustre Locke a été bien près de nous prévenir dans listinction indispensable que nous venons d'offrir à la té du lecteur, lorsqu'au chapitre premier de son livre me sur l'origine des idées, il a reconnu qu'il existe us une perception des diverses opérations de l'âme, tion qui, n'agissant point sur les objets du dehors, à ple des sens, mériteroit pourtant, selon lui, la dénomion de *sens intérieur;* mais après avoir laissé échapper ueur qui pouvoit le conduire fort loin, puisqu'elle ueroit tous les excès, toutes les défectuosités, les aber- s et les phases de la faculté pensante, le philosophe s, dans son embarras, se borne à lui donner le nom *'exion;* et ici il achève de s'égarer. Au moins eût-il ppeler *attention*, pour ne pas la confondre avec la elle-même. Cette fausse marche le jette ensuite dans stinctions subtiles entre le désir et la volonté [1]; et nt la force du vrai, qui instinctuellement exercera tou- une influence sur les esprits de la trempe du sien, ;, en dépit de lui-même, le ramener dans la bonne lorsque analysant la volonté, il y discerne, comme déterminant, une sorte d'*inquiétude* étrangère aux ac- l'intelligence. Encore quelques pas, il eût rentré dans *'iment intérieur*, admis à la communication de ces les ordonnant même, mais ne prenant jamais part à xécution.

général, ce génie sublime pour son siècle, comme e nôtre, dont il a hâté les progrès, n'a pas assez com- ue l'on ne sauroit pénétrer dans la connoissance de ne intellectuel, que par celle de l'homme physique qui l'expression. De là tant d'abstractions insignifiantes, e nombre s'est encore accru sous la plume de ses com- teurs et notamment de Condillac, qui, suivant le mot

e II, de la puissance, chap. XXI, parag. 23, 30, 31, 32. Dans le chapitre de é, il continue à confondre la *chose pensante* et le *moi* ou le *sentiment inté-* : sont ses expressions, chap. XXVII, parag. 27.

aussi vrai que fin de notre immortel Bernardin de Saint Pierre, *a l'air d'être clair*.

L'intelligence, dans notre espèce, présentera toujours un en semble très-compliqué. Le moindre accident, une douleu d'intestins, une chute, une légère inflammation en troubl le travail, au moins quant à la partie lésée et au domaine de idées qui sont dans sa dépendance. C'est un tout bien mer veilleux, mais il y a des pièces qu'il seroit possible d'e retrancher, d'autres qu'une main toute-puissante s'est peut être réservé d'y ajouter. Un des plus grands torts des méta physiciens, et, en sens inverse, de presque tous les physio logistes qui nous ont précédés, est d'avoir confondu l'âm avec l'esprit, dont les opérations complexes sont dépendant des organes. Il n'y a d'unité que dans le *sentiment intérieur* Don céleste, il est enraciné avec la vie, et il en est la perfec tion dans la création animée. S'il étoit possible de l'en dis traire, l'être doué des facultés intellectuelles les plus émi nentes offriroit bien quelque chose de supérieur à la matière qui, réduite à elle-même, ne connoîtra jamais la pensée mais encore nous n'y verrions qu'une mécanique à raison nemens. Le MOI essentiel n'y seroit pas. M. de Bonald a dé fini l'homme *une intelligence servie par des organes*. Nou allons plus loin, en y découvrant une personnalité *ou un conscience annexée à des moyens organiques de perception et de combinaisons mentales*. Certainement quelque pa que l'on fasse à la spiritualité, notre intelligence ne ser jamais pour notre être qu'un instrument. Nous n'avon pas besoin de dire qu'il en est le plus merveilleux. Nous lais sons aux juges compétens dans ces sortes de matières à pro noncer entre notre définition et celle du docte écrivain que nou venons de citer. Quant à nous, tout en rendant homma à son talent, nous ne saurions en adopter le produit.

Lorsqu'on aura reconnu le sentiment intérieur comm chargé de suivre, avec plus ou moins d'attention, le trava de l'esprit, on expliquera, chez l'homme et sans porter a teinte à la spiritualité de son principe constituant, les grand différences qui caractérisent les individus, différences qui, diverses époques de leur vie, les rendent dissemblables eux-mêmes, sans destruction de l'identité personnelle et m

rale, et qui prennent uniquement leur source dans une cause organique. Nous nous promettons de prouver, si nous n'y sommes déjà parvenus, que cette variété de caractères entroit dans les vues de l'Éternel, et qu'on ne pouvoit l'obtenir que par ce seul moyen.

Nous ne nous permettrons pas d'assurer qu'une simple disposition cérébrale suffise pour rendre compte des beaux phénomènes de la raison appliquée à la morale, aux sciences et aux idées religieuses; elle satisfait seulement sur les progrès et la déclinaison de notre entendement dans l'examen de ces choses, suivant que nous parcourons les heures de la maladie ou de la santé; que nous montons les rians coteaux du jeune âge, ou que nous nous précipitons dans la pente rapide de la vieillesse. Toujours le même, le sentiment intérieur (il ne nous sera pas interdit désormais de le personnaliser) ne peut se représenter que ce qui se passe sous ses yeux. Tour à tour la toile se lève ou s'abaisse devant lui. Il sommeille dans les entr'actes, par cela même que rien alors ne provoque sa curiosité. Sa volonté et son attention se réveillent avec celle-ci, et s'il détermine jusqu'à un certain point l'ordre et la qualité des personnages qui parcourent la scène, non moins souvent il en éprouve l'influence.

Le sentiment intérieur a bien quelque empire sur la pensée, nous le confessons. Par une direction forte, il parvient à la conduire vers le but qu'il se propose; mais elle lui échappera plus ou moins souvent dans ces routes inconnues. Voyez ce légiste qui attaque une question de droit public : sait-il précisément quelles sont les idées qui vont s'offrir à son esprit? Connoît-il l'ordre dans lequel elles se succéderont? s'il ne les rallie par un acte de sa volonté, s'il ne règle leur marche, ne vont-elles pas l'éloigner de l'objet principal indiqué à ses recherches? Et pendant le sommeil qui gouvernera l'intelligence, cette faculté rebelle et bizarre, qui la réprimera au milieu des affections céphaliques? Semblable à l'épouse de l'homme, dans sa plus grande vigueur, elle n'est point admise au secret de sa propre conception. Le sentiment interne adopte ou rejette les enfans qu'elle lui présente, et par le premier de ces deux actes il les légitime à ses propres yeux.

Où placerons-nous la personnalité de l'homme? Certes ce sera plutôt dans ses sentimens que dans ses pensées. Il modifie sans cesse celles-ci; il les change, il les chasse, ou les oublie. Il n'est enlevé à ceux-là que par des secousses qui ébranlent son cœur et quelquefois tout son être. Généralement même il ne les perd qu'avec la vie, puisqu'il n'est pas rare de les voir survivre à sa raison. Qu'un auteur trace un livre de pure logique : vous connoîtrez jusqu'où portent ses moyens intellectuels; mais vous n'aurez garde de le connoître lui-même. Qu'il y laisse percer ses affections, qu'il y parle de ce qu'il éprouve; qu'il y dépose enfin une partie de son âme, et vous serez appelés à lire dans sa propre existence. Si tout-à-coup les idées que renferment les traités de controverse de Bossuet s'effaçoient dans le cerveau de ce célèbre prélat, Bossuet existeroit toujours, mais avec une réduction de *facultés*, tandis que le même accident anéantiroit Fénélon.

Les affections tiennent plus encore au *sentiment intérieur* que les pensées. Ces dernières en formant l'intelligence de l'homme, lui servent bien à régulariser sa vie morale; mais elles n'en constituent ni le fonds ni l'étoffe. C'est du cœur que part le tissu. En général les pensées ne deviennent une véritable partie de notre être que lorsque, quant à nous, nous les avons transformées en sentimens.

De toutes les observations précédentes, il résulte que, quand les opérations mentales sont troublées, le sentiment intérieur s'égare, ainsi qu'il arrive dans les démences; et que lorsqu'il est totalement suspendu, comme dans les asphyxies, faute de spectateur, il n'y a plus d'images; ou du moins, si le jeu de la scène continue (ce qui est très-douteux), personne n'est là pour en recevoir l'impression.

Il nous semble donc qu'il est temps enfin de discerner l'*âme* de l'intelligence. La dernière appartient à une nature mixte dont les fibres médullaires sont les grands leviers; la première n'est autre chose que le sentiment intérieur, gage de notre propre existence et asile impénétrable de notre personnalité. C'est là que l'*homme* réside dans toute l'énergie de l'expression, et comme, entre toutes les créatures qui foulent cette terre d'attente, il est peut-être le seul à posséder un véritable sentiment intérieur, ou une conscience de sa vie

morale et intellectuelle, il est permis, dans ce sens unique, de dire que seul il possède une *âme*.

Nous persisterons donc à nommer l'intelligence une simple *faculté*, et nous présumons que les écrivains qui ont été le plus blessés de cette expression, lorsque nous publiâmes nos Inductions morales et physiologiques, après avoir reconnu sa convenance, finiront par l'adopter franchement avec nous [1].

Quelques lecteurs se plaindront peut-être de ce que nous ne leur apprenons rien davantage sur la nature de cette faculté : nous confessons à cet égard notre impuissance. Toujours est-il constant que nous nous sommes efforcés d'indiquer son mode d'action le moins compliqué, le plus susceptible d'une application générale, et celui qui se prête le mieux à l'examen de ses divers phénomènes. Newton, en indiquant la gravitation pour cause du mouvement des corps, a-t-il dit ce qu'étoit la gravitation, ce qu'étoit l'attraction ? non. Mais depuis sa découverte, la marche de la nature est mieux suivie dans ses grands effets; un échelon a été franchi, et l'esprit humain se trouve d'autant rapproché de la vérité. Qui sait maintenant si un pas de plus ne seroit point suivi d'un coup de lumière? Que l'on apprenne, ou non, en quoi consiste la gravité, ce sera toujours beaucoup que d'avoir régularisé le mouvement, comme l'ont fait Képler et Newton.

CHAPITRE IX.

Suite ; l'esprit ne pouvoit être modifié que par la matière.

Le principe de la faculté intelligente est probablement le même dans tous les degrés de l'échelle qu'elle parcourt, et ne diffère que proportionnellement à la perfection des organes qui la mettent en rapport avec les objets extérieurs. Il est remarquable qu'en travaillant avec plus de soin le mécanisme, et qu'en multipliant même les moyens de communication,

[1] Nous ne laisserons pas échapper cette occasion de témoigner notre reconnoissance à M. Aubert de Vitry, auteur des articles insérés dans le Moniteur, et dont la critique raisonnée méritoit une réponse. Nous souhaitons que son excellent jugement s'accommode de celle-ci.

le Créateur donne plus d'éclat à cette faculté. L'égoïsme le plus profond sera toujours dans la nature le partage de l'organisation la plus simple. Si la plante pouvoit sentir, elle seroit le chef-d'œuvre de la concentration des idées. Il ne tient assurément qu'au rocher qui le vit naître, le ganglion musculaire et nerveux de la moule dont la double écaille, par le seul acte de la volonté qui lui soit propre, s'ouvre ou se referme sur ses charnières. A quels rapports sera soumise la production connue sous le nom de champignon de mer? A peine la vie y est-elle sensible. Le mouvement n'y est que très-foiblement indiqué. Un seul organe, et le plus simple de tous, puisqu'il se prête aux seules fonctions absorbantes, fait subsister l'être. Certes nous ne chercherons là ni des pensées ni des intentions morales. L'imagination, qui trop souvent n'est que le microscope de l'entendement, ne pourroit y supposer rien de pareil; mais d'échelon en échelon nous parviendrons à l'homme, et nous verrons la faculté spirituelle, qui ne jetoit d'abord qu'un jour pâle et indécis, éclaicir ses rayons par degrés, et finir par briller d'un éclat immortel, car le flambeau de l'intelligence morale une fois allumé, ne sauroit s'éteindre absolument.

De celle-ci aux notions que peut admettre le cerveau de l'animal le mieux soigné dans son mécanisme, la distance est énorme, mais réside dans un point unique, comme nous aurons occasion de le voir. Tout marche par gradations dans le monde matériel : est-ce une raison pour que les choses se passent ainsi dans l'ordre intellectuel? Non. Entre l'acte sensitif par lequel une créature est sollicitée de pourvoir à un besoin, ou de satisfaire un appétit qui tient à sa texture, et l'acte par lequel les lois de la justice sont méconnues, j'aperçois une ligne de séparation très-arrêtée et très-distincte. D'un côté se montre une force qui tend à tout prix au bien-être de l'individu isolé, quand la nature a d'ailleurs des moyens de conservation pour l'espèce; de l'autre éclate une volonté contraire aux droits communs, droits dont le sentiment a été donné pour contre-poids d'une personnalité qui, à raison de l'excellence même des organes, seroit assez forte pour consommer la ruine de la classe entière.

Il sera toujours vrai que la sagesse créatrice, en appli-

quant la faculté spirituelle à diverses modifications organiques plus ou moins étendues, permet à son développement de suivre les mêmes proportions, et varie ainsi les rapports comme les devoirs des créatures. Quelque belles que soient les conceptions de l'esprit humain, les motifs en ont été fournis par les sens, et leur dernière analyse nous forcera toujours de remonter à cette origine incontestable, puisque l'impression fournit les premiers matériaux de la pensée. En vain nous nous agiterons dans nos recherches, en vain le génie se débattra-t-il dans les tourmens d'une inquiète curiosité; en dernier résultat, son organisation deviendra la mesure de ses conquêtes. La bonté qui a ordonné la structure de l'oiseau, qui l'a mise en rapport avec l'air, le climat, les insectes, les feuillages et les graines destinées à lui servir de véhicule, de patrie, de nourriture et d'abri, n'a pas permis aux pensées de ce volatile d'aller plus loin. Elle a reculé bien au-delà, avec notre admirable mécanisme, les limites de notre esprit; mais elle a voulu que celui-ci ne pût concevoir que ce qui a été antérieurement sensible à l'autre. Telle est la borne contre laquelle viendront se briser éternellement les prétentions exagérées de la philosophie: c'est aussi là le rocher contre lequel échoueroient les vœux de l'intelligence angélique, dont l'investigation ne seroit pas réglée par sa texture. Dieu, dit l'apôtre Pierre dans l'Épître aux Galates [1], s'est réservé des secrets dont les chérubins voudroient voir le fond. Sans doute celui-ci est de ce nombre. La formation des êtres mixtes est un des grands ouvrages de la Toute-puissance. Si déjà le principe de ses autres productions n'échappoit à nos recherches, on seroit tenté de croire qu'après avoir résolu en elle-même de combiner l'esprit et les corps, pour y vaquer, elle s'est retirée dans les plus profondes obscurités du sanctuaire. Seule parfaitement immatérielle dans l'univers, elle agit sur la matière, elle la pétrit, elle la modifie, et en fait, suivant les paroles de Timée de Locres, un tabernacle de sensations, de pensées et d'intelligence. Ce miracle n'aura jamais son entière explication, même pour la substance la plus élevée dans l'échelle, parce

[1] Ch. I, v. 12.

qu'elle ne pourra procéder à cet examen que par les organes qui en sont le nœud, et qui en constituent le mystère.

N'est-ce pas déjà beaucoup que nous sachions qu'il y a des choses que nous ne pouvons savoir ? Ni l'oiseau, ni le quadrupède ne parviennent à cette connoissance. Vous vous plaignez ; attendez que le point de vue change, et alors vos désirs d'aujourd'hui seront peut-être satisfaits, tout en cédant la place à de nouveaux désirs devant lesquels s'élèveront de nouveaux voiles et de nouveaux obstacles. Songez-y bien : n'entre-t-il pas dans nos véritables intérêts que l'Éternel soit en fonds pour nourrir ainsi votre active curiosité ? L'homme est un phénomène pour l'homme. En est-il un pour l'ange? Nous l'ignorons; mais certainement l'ange en sera toujours un pour lui-même. Dieu seul se comprend, parce que tout est dans lui, parce que l'unité lui est essentielle, et que les autres êtres ne sont que des mixtes qui trouveront toujours dans l'une de leurs deux natures des limites infranchissables à l'autre.

Il est bien probable que des limites trop étroites n'ont pas été mises dans la faculté pensante, telle qu'elle est présentement organisée. Annexée aux organes humains, elle semble dès aujourd'hui tellement susceptible d'extension, que s'il plaisoit au Créateur de la détacher tout-à-coup de ces organes pour leur en substituer de plus parfaits, nous croyons qu'elle verroit avec ravissement, mais sans trop de surprise, s'agrandir devant elle la carrière de ses recherches. Avec une grande capacité de vœux, de désirs, de conjectures et d'espoir, et se sentant un esprit fait pour connoître et aimer la vérité, quel est le savant qui n'a pas été exposé à gémir sur l'imperfection même des instrumens avec lesquels l'art est venu au secours de ses organes ? qui n'a pas été obligé de confesser plus d'une fois l'insuffisance de ses moyens pour en atteindre le but ?

Que l'homme puisse à volonté transformer ses yeux en télescopes et en microscopes du champ le plus vaste, ses oreilles en cornets acoustiques de la plus forte répercussion; que pour se prêter à ses études, son tact devienne plus fin que celui des tentacules du limaçon; à ses sens ajoutez des sens plus déliés son intelligence les accueillera tous, écoutera tous les rap

ports, entendra toutes les langues, pourvu que les élémens de celles-ci trouvent des feuillets analogues dans sa substance cérébrale. Elle apprendra peut-être de l'un, où l'attraction prend sa source; de l'autre, quel est le principe de l'irritabilité musculaire. La révélation d'aucun des grands secrets qu'elle appète ne tombera sur une terre stérile, parce qu'en sa qualité d'être mixte, l'homme, organisé par avance sur le plus riche modèle qui soit dans la nature, se trouve tout préparé à un accroissement de rapports et de lumières.

De la simple amélioration du système organique mis en relation avec le sentiment, peut donc résulter celle de la faculté spirituelle. Qui ne voit à la fois de la grandeur et de la simplicité dans ce moyen que l'Éternel s'est ménagé d'élever les espèces? Ainsi l'immense création morale, marchant sur la même ligne, s'avance dans la route d'une perfectibilité indéfinie, dont les degrés sont parallèles à autant de degrés de l'incommensurable éternité, et dont le terme, qui est Dieu, ne sera jamais atteint, malgré les conquêtes qu'il permettra sans cesse à ses créatures de faire sur lui-même.

La vie étoit sans doute le seul moyen que Dieu eût d'obtenir ces résultats. Elle seule établit des rapports entre les êtres. Les plantes ne la possédant qu'avec des caractères très-peu prononcés, comme nous le disions il n'y a qu'un moment, les rapports sont presque nuls entre elles. Chez les animaux les mieux traités, la pensée n'est guère que la représentation passive et directe des actes du mécanisme intérieur. Aussi les sens qui y jouent le plus grand rôle, ne les mènent jamais jusqu'aux relations morales. Il sembleroit que dans leurs espèces la vie fût à la fois la cause et le seul effet voulu, tandis que chez l'homme elle n'est qu'un moyen de personnalité, ou simplement un cadre du tableau. Le corps nous a été évidemment donné pour favoriser un beau développement intellectuel; l'animal, au contraire, n'a été admis au partage de l'intelligence que pour la conservation de l'être sentant et organique : aussi ne l'a-t-on laissé puiser à cette source céleste que dans la juste mesure de sa destination. Voyez encore combien sont grossiers les liens qui unissent entre elles les créatures d'un ordre secondaire ; un besoin, derrière lequel rien ne se cache, y obtient toujours la prio-

rité. Un contact physique en est en même temps la condition essentielle et la fin. De là, quelle distance aux communications humaines! Sur une feuille légère je saisis la pensée de mon semblable, et je converse avec son âme. Je ne le vis jamais, je ne l'entendis jamais, et je l'aime ou je le hais. Un simple monument de pierres ou de gazon me raconte l'histoire des siècles écoulés, et je m'intéresse à cette histoire dans laquelle je ne suis rien. La vie extérieure de l'homme, à plusieurs égards, n'est que symbolique. Un habitant de Saturne, sur la simple inspection des actes des animaux, entrera dans le secret de leur position. La nôtre lui échappera, s'il n'acquiert avec le temps la science de nos signes.

Combien encore ces derniers ne sont-ils pas difficiles à saisir! La grande, l'intéressante moitié de notre existence consiste peu en actes positifs. L'opinion, l'estime, les valeurs arbitraires, les jouissances de l'amour-propre, ses blessures, l'incertitude des projets et les ajournemens continuels de félicité, lui donnent quelque chose de flottant et semblent la promener dans les nuages. Née sur cette terre, elle s'y acquitte bien des fonctions indispensables à la conservation de l'individu et de l'espèce, mais la véritable vie se passe ailleurs.

Les systèmes vasculaire, musculaire et osseux ne sont, à bien dire, chez nous, que des supports du système nerveux, conduit par la nature à son état de perfection la plus apparente qui existe ici-bas. La main du Créateur ne retranchera-t-elle jamais rien de cet échafaudage? Qui l'empêcheroit de réduire quelque jour la vie de l'homme à l'activité du seul système nerveux pour lequel notre machine a été évidemment construite, et qui, lui-même, n'est que la vie sensible de notre intelligence? Qui l'empêcheroit alors de rendre celui-ci plus dégagé et plus subtil? Qui s'opposeroit à l'action et réaction réciproque de ce fluide sur la faculté spirituelle, présente aux sensations dont il seroit le recteur, et de l'âme sur cette substance éthérée visible à ses pairs? N'est-ce pas ainsi que pourroit se réaliser la brillante promesse de l'Écriture, à l'égard du corps des justes ressuscités? Il y a loin de la vie nerveuse du reptile à celle de Newton, et de

la vie de Newton à celle de l'ange; aussi les pensées qui sortent de ces trois modes d'existence diffèrent bien entre elles. Que l'on ne nous dise pas que les anges ne vivent point; car nous ne saurions concevoir alors qu'il y eût des anges; nous nous formerions encore moins une idée de leur chute : dans un pur esprit émané de l'essence divine (si tant est que celle-ci pût lui donner l'être), il seroit impossible qu'il se trouvât une tendance vicieuse; il n'auroit d'autre propension que celle qu'il tiendroit de sa source même. Dès lors il faudroit, pour que le mal se fît, que Dieu consentît à en être le fauteur et le principe. Où seroit, en effet, la volonté *déterminante* d'une intelligence privée de toutes sensations? Quel *poids* feroit incliner chez elle un des plateaux de la balance morale? Où trouver le germe et le véhicule des désirs, et quel intérêt en motiveroit l'essor? Toutes les données que fournit une saine logique se réunissent ici pour nous engager à croire que les anges, les archanges et les autres êtres d'un ordre supérieur, ne sont que des hommes diversement constitués dans leurs élémens sensibles. Partis d'aussi loin que nous, peut-être sont-ils à la dixième période de leur existence. Ils appartiennent tous, comme nous, à la grande famille des êtres moraux qui peuplent les sphères. Notre enveloppe est sans doute la moins délicate; mais l'Éternel nous a tous conçus dans la même pensée, et nous sommes tous faits pour nous entendre, dès qu'il plaira à sa sagesse de mettre en rapport les organes qui entrent dans nos tissus respectifs.

CHAPITRE X.

Accord avec les Livres saints au sujet des Êtres connus sous le nom de purs esprits.

Notre sujet nous a conduit naturellement à parler de la supposition des purs esprits : si nous n'étions profondément pénétrés de respect pour la Majesté suprême qu'elle offense, nous nous bornerions peut-être à ce que nous en avons déjà dit dans ce livre, et il nous suffiroit d'inviter à relire, avec quelque attention, le chapitre troisième. Mais ne voulant laisser à cet égard aucun scrupule chez les lecteurs les moins fa-

miliarisés avec les principes de vraie psycologie, nou
raisonner sur cette matière, sans nous écarter du
du sens littéral de l'Écriture.

Personne ne contestera que l'ange de ténèbres, au
avant sa chute, n'eût une substance en rapport av
des esprits restés fidèles à leur Créateur. Ainsi ce q
dirons de celui-ci sera applicable à tous.

Dans plus d'un passage, la Bible rapporte que Sa
flé d'orgueil, conçut des idées d'indépendance, suc
et fut dégradé. Cet événement fait partie des traditio
ou écrites de tous les peuples. Nous n'aurons garde
voquer en doute.

L'orgueil est une passion, à moins qu'il ne soit,
dans l'Éternel, le sentiment d'une force qui se doit
pre existence. Hors ce cas, il rend un sujet passif,
le second des êtres auroit encore à confesser son inf
Nous dira-t-on comment un être peut devenir pas
l'intervention des sens? qui agiroit sur lui? Vo
que l'être mixte se montre. Cet orgueil ne fut
présomption : donc Satan ignoroit sa propre natur
limites de ses facultés. Il succomba : donc ses moye
foibles. Ceux-ci faisoient sûrement partie de sa tex
Dieu, ne l'ayant pas admis au partage de son essenc
avoit pas communiqué le pouvoir de régir la masse
taire par un simple acte de volonté. Il fut dégradé :
pour cela qu'il pût perdre ou acquérir. Maintenant
mandons ce que seroit une substance spirituelle q
adjonction ou retranchemens d'organes, verroit éte
resserrer son être, et par conséquent ses rapports?
puni : donc il étoit libre, puisque la justice, en
immédiatement la création, est devenue, pour ce
comprend, le second attribut de son auteur; mais l
suppose d'abord un équilibre qui permette de comp
suite une mollesse d'opposition ou une force de ré
A quoi résiste l'âme? à quoi cède-t-elle? aux idées
de son propre fonds : alors il n'y a plus rien à com
la liberté s'éclipse. A des impressions senties et p
dans ce cas, il faut des canaux de transmission,
mixte sera seul susceptible de liberté.

D'où il résulte que Satan eut des organes, puisqu'il fut libre; qu'il fut libre, puisqu'il fut puni; qu'il fut puni, parce qu'il succomba, ainsi que la chose devait avoir lieu; qu'il succomba, parce qu'il s'abusa sur ses moyens : or, toute erreur vient des sens, comme le prouve si bien Malebranche; donc la chute de cet ange de ténèbres démontre une nature mixte.

Cette chute fut grande et mémorable. Le Tout-Puissant ne l'a pas laissée ignorer à ses autres créatures intelligentes; il a voulu même que le souvenir en survécût aux révolutions de notre planète, qui ne pouvoit que par lui-même en acquérir la connoissance. Un tel événement étoit en effet marqué au coin de l'improbabilité, tant par le haut degré d'élévation auquel étoit parvenu le coupable, que par l'accroissement de tendance vers le bien qui devoit résulter de toutes les faveurs dont il s'étoit vu l'objet.

Il est à croire que ces faveurs eurent des gradations, qui toutes furent des perfections d'organes au moyen desquelles la faculté pensante obtint un développement merveilleux. Nous aurons occasion de prouver que, par suite de ces grâces, la possibilité de se laisser entraîner dans une pente vicieuse dut devenir presque nulle; et ce sera l'une des plus belles conséquences que nous puissions faire jaillir des progrès futurs de notre organisation.

A ces raisons sans réplique, ajouterons-nous l'avantage que notre sentiment a droit de retirer des alliances contractées par les anges déchus avec les filles des hommes? Quoiqu'une nature organique et dégradée pût seule chercher à s'unir avec une nature inférieure, nous ne nous arrêterons pas sur cette circonstance légèrement indiquée par les livres saints. Mais nous ne saurions laisser en oubli les déclarations précises par lesquelles l'Écriture nous apprendroit, s'il le falloit, presque à chaque page, que nul n'est pur devant le Seigneur; que les chérubins se voilent de leurs ailes en sa présence, et qu'ils ne sont, à l'égard de notre planète, que de simples ministres d'une autorité dont les ordres ne rencontreront jamais d'obstacle. Que l'on pèse toutes ces paroles! Quel besoin auroit de ministres celui qui par un acte de sa volonté pourroit ébranler la terre et les cieux, s'il n'avoit l'intention de mettre certains êtres intermédiaires en com-

munication directe et même naturelle avec diverses parties de son œuvre? Il n'a créé des emplois que pour utiliser des sujets, que pour les associer à la portion communicable de son bonheur. En disposant telle cause occasionnelle de plus dans l'homme ou dans les choses, il n'est pas d'instant où il n'arrivât à ses fins; mais il a voulu qu'on approchât, avec des organes, celui qui ne voit, n'entend, ne sent et ne palpe qu'avec des organes. Des liens imperceptibles unissent probablement à notre espèce des créatures inconnues, auxquelles il n'est donné que dans des circonstances indiquées de se rendre visibles. Écoutons comment les livres saints s'expliquent à cet égard : partout nous y voyons les anges revêtir des apparences humaines. C'est sous cette forme qu'ils conversent avec les patriarches, et qu'ils se montrent à Agar dans le désert, à Josué, Balaam, Gédéon, Jephté, et à plusieurs autres favorisés de leur présence. On objectera que la mission de ces envoyés célestes ayant pour but de s'entretenir avec des hommes, il falloit bien qu'ils en adoptassent les habitudes et le langage. Ceci n'infirmera en rien notre sentiment, car nous ne prétendons pas que la forme qui nous est affectée soit inhérente à ces substances d'une nature particulière. Quand elles exécutent les ordres du Très-Haut dans un autre monde, il est probable qu'elles s'y produisent avec des apparences en rapport avec l'organisation de ses habitans. Notre opinion se borne à les envisager comme des êtres mixtes, dont les élémens-principes se prêtent aux transformations qui sont dans les vues divines, et n'échapperoient pas sans doute à des organes plus délicatement tissus que les nôtres.

Entre tous les faits cités par l'Écriture, voici peut-être celui qui sera le plus propre à éclairer cette matière : Raphaël accompagne le jeune Tobie vers la ville de Ragès, en Médie; il rentre avec lui sous le toit paternel, après l'avoir préservé de divers périls, et lui avoir procuré un établissement avantageux. Quand le moment est venu de découvrir par quels ordres il agit, ce guide éthéré dit bien qu'il est un des sept anges qui se tiennent devant la face du Seigneur, et qu'il paroissoit seulement prendre part au repas, dans le voyage dont le succès lui est dû; mais il ne se donne pas pour

un esprit pur et dégagé de tous les besoins attachés à la vie; il se contente de prononcer ces mots : « Je me nourris d'une « viande invisible, et j'use d'un breuvage qui ne sauroit être « aperçu par l'œil de l'homme. »

Si, dans leurs rapports avec nous, les anges affectent des formes humaines, il est remarquable que le pur ESPRIT n'a pas recours à de tels moyens. Il circule en lampe enflammée entre les victimes au milieu desquelles repose Abraham; c'est sous l'apparence d'un feu ardent qu'il s'offre à Moïse; c'est du buisson incombustible qu'il lui donne de son essence la plus belle définition qui existe, et c'est du sein de la nue que sortent les paroles par lesquelles l'ESPRIT déclare le Fils bien-aimé, l'objet de toutes ses complaisances. Plus tard il se repose en flamme céleste sur les apôtres réunis dans le cénacle. Il semble vouloir nous apprendre par ces emblèmes, que seul IL est pur, que seul IL possède l'intuition, et l'omniprésence dégagée de formes et d'élémens sensibles. Ne semble-t-il pas aussi nous dire que le feu élémentaire est la première des forces agissantes de la nature, puisque entre toutes, elle est la seule dont il daigne se servir pour voiler sa Majesté souveraine?

CHAPITRE XI.

Conséquences à tirer des chapitres précédens.

Si nous nous étions bornés à nous entretenir de l'être spirituel comme essence, ce livre n'eût demandé qu'un petit nombre de lignes; ou plutôt il n'eût été qu'un renvoi au livre premier, où nous avons réuni les moyens que nous offre la foiblesse de notre nature, pour nous former une idée, par cela même imparfaite, de l'unique essence spirituelle. Il n'y a de possible dans l'univers qu'une seule intelligence inorganique : c'est Dieu! les autres sont des traits qu'elle a décochés; la force vient d'elle : mais la flèche a été prise à l'arbre qu'elle a fait croître. Toute la science de la plus profonde métaphysique ne parviendra jamais à séparer une pensée; encore moins un sentiment, du sujet animé dans lequel, et par lequel, ils se manifestent. La même analyse ne sauroit également rencon-

trer dans les combinaisons de la matière un principe d'action qui lui soit personnel, et qui donne lieu à l'exercice d'une faculté pensante. Cette dernière n'est saisissable que dans son état mixte, dont le Créateur peut épurer les élémens, varier les modes, étendre les rapports et prolonger la durée d'une manière indéfinie; car il y a lieu de croire que le système déjà adopté sera suivi plus tard, et que des moyens de connexion, maintenant impalpables, mais que la libéralité du Très-Haut laissera sans doute entrevoir par degrés, uniront encore les êtres. Ce monde ne seroit-il pas composé de chiffres dont un mot trouvé serviroit de clef à toute une page? l'astronome, en mesurant la courbe de l'ellipse décrite par la comète errante, réussit quelquefois à déterminer la totalité de l'orbite. Qui connoîtroit un des grands et beaux secrets de la nature, en suivant la même ligne, parviendroit probablement à bien d'autres découvertes.

Nous n'avons pas cette prétention. Nous nous bornons à croire que nous nous sommes ouvert un sentier où d'autres poseront peut-être un pied plus ferme, mais où le petit nombre de pas qu'il nous sera encore permis de faire, nous conduira vers des perspectives admirables pour le présent, et rassurantes pour l'avenir.

LIVRE CINQUIÈME.

DE L'UNION DE L'ÊTRE SPIRITUEL ET DE L'ÊTRE MATÉRIEL.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil sur l'Être mixte ou animé.

Après l'union de l'esprit et de la matière, il n'y a peut-être rien de plus remarquable que la faculté dont nous jouissons, d'en soumettre au moins les effets à nos recherches. L'homme étudiant l'homme, la vie appliquée à l'examen de la vie, et la pensée qui, en se repliant sur elle-même, s'interroge et s'efforce (fût-ce en vain) de découvrir d'où elle procède, présentent un des spectacles les plus étonnans qui soient sous le ciel.

Cette étude est bien digne de nous, et suffiroit pour signaler notre excellence, puisque, suivant toutes les probabilités, il n'existe ici-bas aucun autre être susceptible d'assujettir son entendement à quelque chose de pareil.

Une belle preuve de notre nature mixte nous est encore offerte, par la facilité même qui nous a été donnée d'en faire le sujet de nos méditations. Nous ne passerons pas outre sans lui consacrer quelques lignes :

Supposer que la matière pût sonder et analyser la matière, seroit le comble du délire;

Admettre la concentration d'un être spirituel ou sa réflexion sur lui-même et sur des actes qui, une fois échappés de son sein, ne s'y rattacheroient par aucun fil, seroit une vaine tentative, puisque, comme nous nous flattons de l'avoir démontré, ces derniers seroient, pour lui, insaisissables;

Mais diriger le sentiment intérieur, le faire repasser sur des aperçus résultans du jeu des organes auxquels il est annexé, le replacer en présence des tableaux qu'il a concouru

à former ou dont il a déjà suivi le travail, est une chose qui, pour être merveilleuse, ne blesse aucunement la vraisemblance.

Nous avons reconnu que le sentiment est distinct de l'intelligence, faculté mixte qui lui a été donnée pour esclave et pour guide, soumise elle-même à une texture, hors laquelle elle ne sauroit exister : voilà ce qui le met en droit de la scruter et de l'interroger avec une sorte de succès. Quant à lui, par cela seul que l'œil ne sauroit se voir, il est, il restera à jamais impénétrable à lui-même.

En partant de nos principes, l'étude de l'homme n'est point une science vaine. Dans l'hypothèse contraire, toute métaphysique eût été impossible. Ni Locke, ni Kant n'eussent écrit, ni pu écrire.

Nous allons parcourir, après eux, un champ bien vaste, où, très-différente de nos forces, la moisson est sans limites, c'est celui de l'existence animée qui, de degrés en degrés, nous conduira à ce qu'il y a de plus éminent sur la terre.

Ne voulant pas entreprendre un travail trop au-dessus de nos moyens, nous ne nous attacherons qu'aux productions dans lesquelles la nature semble le moins s'envelopper de mystères, et nous y prendrons nos points de ralliement : encore aurons-nous lieu de désirer que le lecteur veuille bien appeler quelquefois ses propres aperçus à l'appui des vérités dont nous avons la conscience. La partie de ce livre que nous lui laissons à faire ne sera pas la moins digne d'intérêt.

La vie, dans ses élémens les plus simples, n'est d'abord qu'une manière de végétation. Il est présumable que le sentiment n'y réside pas, du moins si l'on en juge par l'état de certaines productions vivantes, telles que ces caillots sanguinolens mêlés aux algues marines dont se chargent les filets des pêcheurs, et ces chairs informes qui trompent un doux espoir de maternité; bientôt elle se complique par l'adjonction d'un système nerveux, d'abord imparfait, mais où la sensibilité a trouvé un asile. Voilà où le Tout-Puissant a voulu que commençât l'union de l'être spirituel et de l'être matériel, ce prodige près duquel échoueront probablement toutes les recherches de l'esprit humain! Les ramifications nerveuses gagnent en étendue; leur centre devient plus ap-

parent; l'individu se perfectionne; enfin, les moyens de communication, en se multipliant, accroissent ses rapports, et par cela même qu'il y trouve un avantage, il sera porté à les entretenir; car la moralité la plus sublime trouve en définitive sa source dans l'amour personnel [1].

Ainsi, l'être qui n'est que vivant fournit sa carrière dans un état de nullité spirituelle; en sentant, il est associé à sa propre existence; ensuite il devient intelligent, puis moral, et c'est là le complément de la vie que l'Éternel réserve ici-bas à sa créature la plus méritante. Mais en combien de trésors elle abonde!

Comme plusieurs êtres s'arrêtent à l'une de ces périodes, et que celui qui les parcourt toutes ne sauroit entrer dans la dernière sans avoir passé par les précédentes, et sans cumuler les divers avantages qui y sont attachés, nous allons suivre la même gradation dans leur examen.

L'être spirituel, ainsi que nous l'avons remarqué, paroissant étranger à la première période de la vie simplement dite, nous ne la séparerons pas dans nos observations, de la faculté sentante qui lui donne son caractère le plus apparent et le plus étendu.

Quoique la création des individus de chaque espèce, pourvus de leurs parties constituantes, ait dû précéder la création des germes, pour ne pas interrompre l'enchaînement d'idées qui résultera des diverses combinaisons de l'être spirituel et de l'être matériel, nous consacrerons les trois prochains chapitres à l'examen des moyens de reproduction adoptés le plus généralement pour la nature animalisée. D'ailleurs, avant de poursuivre nos études, ne nous faut-il pas, autant que possible, saisir la vie dans sa première ébauche et son premier trait?

[1] Nous aurons occasion de montrer que l'amour de soi, en s'étendant de l'individu à l'espèce, devient le lien de toute la nature.

CHAPITRE II.

De la reproduction de l'ÊTRE animé dans les espèces principales, et du système de l'emboîtement.

C'est une grande question que nous nous proposons ici, et pour la solution de laquelle, malgré les études opiniâtres de plusieurs siècles et de plusieurs générations, l'esprit humain n'a encore que des conjectures à offrir. Dès que, quittant les causes secondes, nous voulons pénétrer dans les principes des choses, il semble que les nuages se condensent autour de nous. En cela il y a d'autant moins de quoi exciter notre surprise, que nous essayons un rapprochement vers la première des causes. Admirable effort d'une faculté intelligente qui tend vers son accroissement, en dépit des obstacles, et qui, si elle n'atteint le but de ses recherches, au moins semble être déjà participante du secret de ses hautes destinées! A tort on verroit dans cette hardiesse la matière d'un reproche. L'oracle resteroit muet, que la voix qui l'interroge avec respect lui rendroit toujours un hommage.

Les êtres se perpétuent et sortent les uns des autres avec le même type primordial, dont leurs souches portent l'empreinte; car les générations spontanées, fussent-elles appuyées des démonstrations les plus rigoureuses en physique, manqueroient encore de la principale, qui est l'assentiment de la raison aux expériences faites. Le refus de celle-ci infirmeroit la validité de celles-là, en répandant des doutes fondés sur la bonne foi, la perspicacité ou l'exactitude de l'observateur.

Partout où le Créateur a jugé les relations des êtres nécessaires au maintien des espèces, il a fondé la reproduction sur le concours de deux sexes placés sur des individus de deux genres différens. Ce mode de perpétuité, adopté dans les divisions les plus saillantes du règne animal, aurait en lui-même de quoi nous surprendre, si nous n'étions familiarisés avec ses résultats. La nature, qui procède toujours par la voie la plus simple, ici a méconnu ses propres règles;

et l'accord indispensable de DEUX êtres dans l'acte de la génération est une chose qui doit arrêter tout esprit capable de méditer sur les causes et leurs effets.

Il est certain que DIEU pouvoit demander des renaissances à des sujets androgynes ou hermaphrodites; qu'il lui étoit facile de les obtenir par des fractions successives, de les préparer en semant les germes sur les premiers nés des espèces qui en seroient devenus les tiges à leur tour. La grande majorité des végétaux suit cet ordre de reproduction. Si les générations des hommes et de plusieurs autres familles répandues sur la face de la terre sont soumises à une autre *marche*, nous devons admettre des vues d'une nature plus relevée que celle qui a présidé à l'agrégation de la pierre et à la fécondité de la plante ou du polype. La distinction des sexes démontre des intentions morales et métaphysiques. De leur entraînement l'un vers l'autre devoit naître l'ordre social, l'esprit de famille, et les plus grandes jouissances qui pussent être accordées à des êtres chez lesquels les sens jouent un si grand rôle. Toute la moralité humaine prend sa source dans le plaisir et la douleur. Notre esprit et notre corps ne sortent point de ce cercle dans lequel notre être acquiert son plus parfait développement. Nos droits comme nos devoirs y sont tracés. Il n'est pas de créature qui n'apporte avec elle, en naissant, le désir du bonheur que comporte son organisation. La bonté divine a pourvu à ce qu'un tel vœu ne fût pas trompé. Mais quand il s'agit d'établir des relations d'individu à individu, c'est un coup de maître (s'il est permis de s'exprimer ainsi), que de transporter le bonheur d'un être dans un autre être, qui, sans cette circonstance, lui fût resté étranger, ou même se fût déclaré son ennemi. La naissance d'un enfant engendré avec délices par le père, conçu avec amour par la mère, et chéri de tous les deux, est un phénomène admirable, dans lequel le contrat social prend toute sa force. On diroit une soudure à fer et à plomb des trois pierres fondamentales de l'édifice.

Si nous n'étions pénétrés de l'idée de la haute sagesse et du pouvoir de l'Éternel, nous serions tentés de nous demander ce que, dans une autre économie, il pourra substi-

tuer à ce lien magique qui embrasse presque toute la nature sentante et pensante. Les générations ne sortant plus l'une de l'autre, et de l'union entre eux des enfans des hommes, ainsi que le déclare l'apôtre, DIEU devra puiser dans le trésor de ses secrets de nouvelles attractions, dont il ne nous est pas donné de nous former une idée. C'est par l'esprit que l'on s'occupe; mais c'est par le cœur qu'on est heureux. L'esprit appartient plus à l'intelligence; le cœur relève davantage des sens; aimer c'est sentir. Mon esprit adore, dans sa toute-puissance, la Majesté divine: mon cœur la chérit pour le bien sensible qu'elle m'a fait ou que j'en attends.

Cet ouvrage ayant principalement en vue l'homme, et par conséquent les espèces avec lesquelles il soutient des rapports, c'est dans celles-là, c'est dans la sienne que nous allons examiner l'acte de la fécondation.

Les êtres animés des deux sexes en s'unissant se perpétuent, ou parce que le germe se développe ou parce qu'il se forme.

Dans le premier cas, il existe primitivement soit chez la femelle, soit chez le mâle.

Dans le second, il reçoit son organisation de l'un ou de l'autre, ou du concours de tous deux.

Aucun système génésiaque ne peut être basé sur d'autres suppositions.

M. Charles Bonnet, de Genève, guidé dans ses observations par un esprit aussi méthodique que riche en connoissances, ayant reconnu combien il étoit difficile qu'un principe organique résultât des combinaisons de la matière, supposa un emboîtement en gradations indéfiniment décroissantes, de tous les germes dans le premier. De belles expériences, notamment celles du baron Haller sur l'œuf non fécondé, et de l'abbé Spallanzani sur les animalcules des infusions, fortifièrent ce système, dont la simplicité avoit quelque chose d'imposant, et sembloit avoir été dérobée à la nature elle-même: L'imagination s'effrayoit en vain de la hardiesse d'une hypothèse qui ouvroit devant elle un abîme sans fond comme sans limites; on la rassuroit par l'extrême subtilité de la matière, qui se prête à des divisions

incalculables, telles que celles du calorique et des rayons lumineux.

Nous avons long-temps chéri ce système agréable à la philosophie. Si d'une part il étonnoit notre esprit, de l'autre il agrandissoit la sphère de nos idées, et ne nous sembloit pas trop indigne de la puissance qui en appelant les mondes dans le champ de la création, par un acte unique, y assuroit la continuité des espèces animées. Des difficultés nombreuses trouvoient leur solution dans cette doctrine, dont le fondateur étoit un homme de bien et de talent. Elle conserve encore d'illustres défenseurs auxquels nous ne nous permettrons d'adresser qu'une seule objection, qui malheureusement nous semble insoluble.

Les partisans de l'emboîtement soutiennent que les premiers germes contenoient les subséquens dans un nombre indéfini, mais qui aura un terme, quelque éloigné qu'il puisse être.

Nous ne leur dirons pas qu'un germe étant un être matériel, il faut que son semblable, rendu au cent millionième emboîtement de la graine la plus fine, telle que du *rapunculus campanula*, soit encore matériel, et tous ses organes si bien dessinés que tous les autres emboîtemens subséquens y existent en raccourci. La réplique des rayons du soleil qui entrent par milliards dans la pupille d'un animal des millions de fois plus petit que le ciron, ne seroit pas une réponse admissible, puisqu'il s'agit ici d'un être pourvu d'un principe organique, dont l'évolution n'aura peut-être lieu que dans dix mille siècles. Un rayon de lumière ne sauroit raisonnablement être assimilé à un tel germe. D'ailleurs, dans le moment même où les défenseurs de l'emboîtement établissent ce parallèle, malgré sa ténuité, le rayon lumineux, ou plutôt cette molécule simple et indivisible, à laquelle on n'en demandera plus d'autres, existe, puisque la pupille le reçoit; mais le germe qui occupe le terme moyen de la chaîne, et duquel on attend encore une suite innombrable de développemens, où existe-t-il? dans les abstractions.

Il nous suffira de savoir si, puisque l'emboîtement n'est pas infini, le dernier germe n'en renferme plus d'autres?

Nul doute que les partisans de l'évolution ne répondent négativement. Nous leur représenterons alors que, dans ce dernier germe parfaitement organisé, il n'étoit pas plus difficile d'en renfermer une quantité égale à celle dont la succession a eu lieu, que dans le premier. Ils ne le nieront pas; car, dans leur hypothèse, il est clair que depuis longtemps l'espace ne compte pour rien. En cas de difficulté, nous ferons tomber les scrupules, en observant que s'il avoit plu à Dieu de doubler la durée de l'existence qu'il réserve aux espèces, certainement ce dernier germe s'y fût prêté par l'admission dans son sein d'un nombre de ses pareils en rapport avec celui des siècles à parcourir: on ne le contestera pas. De gradations en gradations, d'évolutions en évolutions, nous les conduirons ainsi à l'infini contenu dans le fini, c'est-à-dire à l'absurde.

Supposant que cette objection ne les arrête pas, nous leur demanderons de quelle autorité ils assignent à la création des limites qui ne sont peut-être pas dans la pensée de son auteur, et s'ils le forceront de périodes en périodes à renouveler cette grande œuvre, puisqu'il leur a plu de borner le nombre des êtres dont ils ont supposé l'emboîtement?

Rien, dans l'Écriture même, n'autorise à prévoir une telle destruction : de ce qu'une chose a été créée, il ne s'ensuit pas qu'elle doive périr, et la fin n'est pas une conséquence obligée du commencement. Dans l'hypothèse contraire, on condamneroit à la mort la faculté intellectuelle accordée à l'homme, cet être que nous avons en vain demandé à la matière, et qui, étant une création absolue de l'Éternel, a eu nécessairement, quant à nous, un principe d'existence. Toujours jeune, toujours florissante dans les diverses formes qu'elle revêt, la matière ne retourne-t-elle pas sans cesse au point de départ? Si elle est condamnée quelquefois à des pertes, de grandes révolutions viennent aussi rétablir l'ancien équilibre de ses richesses. Des plantes, des animaux même, ont disparu dans ces catastrophes, ainsi que le prouvent diverses exhumations de fossiles. Mais il est remarquable que ces mêmes exhumations contiennent des restes de plantes et d'animaux analogues aux espèces subsistantes; il y a donc eu réduction et non cessation. Comme cette pre-

mière entroit dans les plans du Créateur, qui probablement avoit projeté l'homme, elle s'est opérée, non par l'épuisement des germes, mais par l'anéantissement même de la classe entière, dont quelques squelettes ont été mis en dépôt dans les entrailles du globe, véritables herbiers et immenses galeries anatomiques de la nature.

De la sorte, quoiqu'à regret, nous nous voyons forcés de renoncer au trop séduisant système de l'évolution, autrement dit des ovaires à termes indéfinis.

CHAPITRE III.

Du système des molécules organiques, et de M. de Buffon.

Le système des molécules organiques, dont nous n'entreprendrons pas l'exposition, parce qu'il est nécessairement connu de tous ceux qui trouveront quelque intérêt dans la lecture de cet ouvrage, n'a pu tenir contre les coups qui lui ont été portés. Son principal mérite fut de donner des raisons plausibles des ressemblances et des diverses qualités transmises par les pères à leurs enfans; mais de cette propriété-là même sort une des plus fortes objections contre l'hypothèse. Chaque partie étant en effet destinée à fournir des molécules organiques représentatives d'elle-même, il seroit difficile d'imaginer comment l'individu qui pécheroit par le défaut d'un organe, produiroit des êtres exempts de la même défectuosité. Vainement dira-t-on que les organes de la femelle suppléeront à l'absence de ceux du mâle, et réciproquement; car l'expérience prouve que, malgré le déficit du même membre dans les individus accouplés, leur fruit n'en jouira pas moins d'une organisation complète. C'est ce qui a été remarqué dans l'union des chiens et des chevaux écourtés. Le classement de ces mêmes molécules, selon l'ordre qui constitue un ensemble organique, ne trouve pas davantage sa raison suffisante dans la théorie de M. de Buffon. Mais si ce dernier s'est trompé, comme il est présumable, son erreur est du nombre de celles qui portent l'empreinte du génie, et qui deviennent à la fois des titres à l'excuse et à l'estime.

De combien de belles observations son hypothèse n'a-t-elle pas été le motif? L'auteur de l'*Histoire naturelle* est, sans contredit, l'écrivain français qui a rendu le plus de services à la science comme à la philosophie. On n'a pas assez remarqué qu'avant lui les connoissances zoologiques, botaniques et minéralogiques étoient reléguées dans les pharmacopées et les livres obscurs de quelques savans étrangers à notre langue. Descartes lui-même n'étoit point lu; l'essai analytique de Bonnet trouvoit peu de têtes en état de le suivre; Locke n'avoit pas encore eu de commentateurs. L'ouvrage du philosophe de Montbar vint nous apprendre à penser, en répandant le charme d'une diction tantôt élégante, tantôt majestueuse et toujours pure, sur les matières les plus arides. Il faut en convenir : l'homme est tellement difficile dans le premier de ses besoins, qui est l'instruction, que si la vérité n'admettoit aucun de ces ornemens, à l'aide desquels elle se recommande à nos yeux, ses autels seroient bientôt déserts. Cela est simple : nous ne la recevons que par nos sens; pour être appréciée, il faut donc qu'elle débute par plaire à ceux-ci. Quand on veut parvenir jusqu'au prince, trop souvent on est réduit à flatter les serviteurs.

N'avons-nous pas vu le magnifique carton de l'école d'Athènes, crayonné de la main de Raphaël, exciter un médiocre intérêt dans la foule des promeneurs qui visitoient le salon de 1801 et 1802. En passant devant ce modèle de la première fresque du Vatican, ils disoient, par manière d'acquit : « *Cela est fort beau* », et ils se poussoient d'admiration devant un Adonis colorié. M. de Buffon a tenu souvent le pinceau du Titien, et ses tableaux ont eu quelquefois la fierté de Michel-Ange. Si son dessin n'est pas toujours correct, si l'expression de ses physionomies est trop souvent hasardée, il faut s'en prendre au petit nombre d'études que permet la carrière d'un artiste chargé de la plus vaste des entreprises. Bien supérieur au Pline romain, le Pline français, avec un âge d'homme de plus et un peu de présomption de moins, eût été, dans toutes ses parties, le véritable interprète de la nature; il lui falloit des matériaux, et il n'a pas eu le temps d'en amasser; il peignoit à grands traits, pressé qu'il étoit par cette première des puissances qui aver-

tit sans cesse l'homme de lettres de céder la place à des successeurs réservés, comme lui, à accroître ce beau domaine de l'intellect, où l'Éternel règne dans toute sa gloire. Sûr de son temps, il eût moins négligé les détails, sans l'étude desquels il sera toujours difficile de parvenir à des révélations qu'enlève rarement le seul génie, que le hasard procure quelquefois à la médiocrité, mais sur lesquelles peut compter davantage la patience infatigable et laborieuse. Construits dans la proportion de notre machine, nos organes sont trop bornés pour saisir des ensembles et des masses. C'est par ses extrémités que le grand tout nous devient abordable, et qu'il nous est permis de le mettre en rapport avec notre intelligence. Riche de l'expérience acquise depuis son décès, M. de Buffon se fût réformé lui-même. Le doute philosophique l'eût conduit à des découvertes qui coûteront encore à l'esprit humain un siècle de tâtonnemens, d'erreurs et d'observations.

Cependant nous ne regardons pas son système comme indigne d'être médité; il contient, selon nous, de belles parties qui ne pèchent que par l'application ou l'extension trop grande qu'elles ont reçues. C'est un hommage que nous nous plaisons d'autant plus à rendre à la mémoire de l'un de nos premiers écrivains français (peut-être du premier, si J.-J. Rousseau n'eût pas vécu), que ses ouvrages sont tombés, depuis quelques années, dans une défaveur peu honorable pour notre nation. Au moins, est-ce une consolation pour les mânes de ce grand homme, que l'on en soit revenu à sa théorie du feu central! il aura donc deviné, par la force de son génie, le grand secret de la formation des globes et de notre terre, aujourd'hui parée de sa riche verdure et naguère soleil éteint.

Après avoir passé les maîtres en revue, oserons-nous hasarder nos propres conjectures? Pourquoi non, puisque c'est à la méditation de leurs œuvres, et de celles d'un plus grand maître encore, que nous sommes redevables des aperçus dont nous faisons part au lecteur? Si, moins heureux que nos devanciers, nous n'avons pas de brillantes indemnités à offrir, nous trouverons notre excuse dans nos efforts comme dans la mesure que nous saurons y mettre.

CHAPITRE IV.

De ce que nous croyons présumable dans l'acte de la fécondation.

Il nous semble que la reproduction ne procède d'une préformation positive dans aucun des deux sujets qui y concourent. Nous avons vu que l'emboîtement indéfini des germes n'est point admissible : les ovaires reconnus chez les femelles de divers animaux contiendroient-ils des principes organiques sans succession, ou ne seroient-ils que des vésicules et des glandes dont l'écoulement viendroit concourir à l'acte reproductif? C'est ce que nous allons examiner.

Nous croyons devoir rejeter la dernière opinion, que de nombreuses expériences ont démentie. Les femmes (car ici l'espèce à laquelle nous appartenons sera le principal objet de nos recherches) ne répandent aucune liqueur séminale, à moins que l'on ne considère comme telle cette lymphe sans qualité et sans consistance, dont l'unique emploi paraît être de lubréfier le canal par lequel s'effectue la copulation des sexes. En admettant que les vésicules connues sous le nom d'ovaires possédassent une liqueur active, l'épanchement ne pourroit s'en faire dans la matrice que par l'intermédiaire des trompes de Fallope, dont la frange embrasse ces grappes globuleuses; mais les grains de ces dernières sont d'un si petit volume, que le fluide qui proviendroit de chacun seroit absorbé avant d'être parvenu à sa destination. Un sentiment plus vif apprendroit au moins à la femme l'instant de cette résolution qui coïncideroit avec celle de l'homme, et il n'en est rien. On sait au contraire que les unions les plus fécondes ne sont point caractérisées, dans le sexe, par ces spasmes qui ébranlent la machine humaine, et dont la nature impatiente semble précipiter la fin. On n'ignore même pas que l'être destiné à devenir mère possède une autre source de sensibilité qui le dédommage de son rôle presque passif dans les mystères les plus secrets de la reproduction. Cette sensibilité a été placée dans les organes extérieurs.

Cependant ces vésicules, qu'on s'accorde à nommer des ovaires, sont des parties si essentielles à la génération, que

toute femme qui en seroit privée, ou chez laquelle elles seroient endommagées, n'aura jamais la douceur de se voir revivre dans des êtres sortis de son sein. C'est la cause la plus commune de stérilité. La nature a donc destiné les ovaires à un emploi de la plus haute importance.

Dès que nous avons été forcés de convenir que la suite des générations ne provient pas d'un développement graduel de premiers germes dépositaires des subséquens, les ovaires ne pourroient renfermer un principe organique que parce que chez chaque femme cette organisation se seroit dessinée à partir de sa naissance jusqu'au moment de son union avec un être de son espèce. Mais la texture de ces grains est si délicate, les liens qui les retiennent sont si subtils, que si le mécanisme humain n'y demandoit, comme on l'a prétendu, pour être mis en action, que le mouvement analogue à celui d'un pendule, il seroit surprenant que le phénomène des générations équivoques ne se présentât pas quelquefois. Nous voulons dire que certaines femmes, auxquelles la nature auroit fait le funeste présent d'une imagination très-vive et d'un tempérament sulfureux, pourroient provoquer la chute d'un de ces grains dans le corps frangé, d'où il glisseroit dans l'utérus, en vertu d'un mouvement péristaltique. L'emploi du mâle, dans la fécondation humaine, selon le système de l'emboîtement, ou même selon celui d'une simple préorganisation, seroit si peu important, que certaines émotions vives devroient suppléer à sa présence. Et pour produire cet effet, il ne faudroit pas même avoir recours aux goûts dépravés dont la poésie ancienne a fait planer le soupçon sur les filles de Lesbos. C'est ainsi qu'en cessant d'être chaste, sans cesser d'être vierge, une fille pourroit arriver à la maternité.

Non, la nature n'a pas réservé l'homme à si peu de chose dans l'acte le plus important de son existence. C'est par les mâles que se maintiennent les caractères distinctifs des espèces, et que se perpétuent vraiment les races ; c'est par eux que la même maison romaine conserva long-temps des sexdigitaires. Henri IV a donné aux Bourbons un type que, malgré le changement de climat, n'ont perdu ni la branche espagnole ni la branche napolitaine. Nous connoissons une fa-

mille du Finistère dans laquelle une surdité très-précoce est héréditaire de mâle en mâle. Ce principe de transmission, confirmé par l'expérience, préside à la formation des haras, où l'on veille avec soin au seul choix des étalons, et où l'on ne demande qu'un *coffre* dans les jumens destinées à la monte.

Donnons un coup d'œil aux moyens avec lesquels le sexe fort se présente aux fonctions génitales, moyens qui lui assurent dès ici-bas une sorte d'immortalité, puisqu'à beaucoup d'égards le père revit dans ses enfans.

Ces organes très-compliqués qui, dans leurs vaisseaux nombreux, tiennent à la fois aux reins, à la moelle épinière et au système artériel, filtrent une liqueur dont le défaut (comme dans la castration) laisse l'individu privé non seulement de ses qualités viriles, mais de celles qui constituent un être moral de la première classe. L'appauvrissement de cette liqueur le jette dans un état de marasme, tandis que sa surabondance porte le désordre dans ses fonctions intellectuelles et animales. Versée sans cesse dans des glandes assez volumineuses, elle s'y élabore, s'y spiritualise, pour ainsi dire, et en est sans cesse repompée pour rentrer dans le système circulatoire dont elle est l'âme. Si la nature permettoit de la dérober à un enfant, comme il s'en présente quelques tristes exemples[1], la vie périroit chez lui dans son germe. Certes, la poussière des étamines ne sauroit lui être assimilée. Celle-ci, simple développement d'un principe qui ne résulte pas d'une sécrétion et d'une résorption continuelle de la plante, descend jusqu'au réceptacle avec lequel elle est tellement homogène, surtout dans les sujets hermaphrodites, que, s'il falloit admettre les expériences de l'abbé Spallanzani sur les générations équivoques des végétaux, l'on pourroit, sans trop d'effort de raison, ne pas regarder la présence de cette poussière comme généralement indispensable[2].

[1] Par des émulsions réfrigérantes.

[2] Dans plusieurs lettres à M. Bonnet, l'abbé Spallanzani affirme qu'après avoir pris les précautions convenables pour isoler des plantes femelles, il n'en a pas moins obtenu des graines fécondes. Sans la confiance que l'on doit accorder à cet habile observateur, nous serions tentés de douter de la validité de ses expériences, qui furent d'autant mieux accueillies du célèbre Bonnet, qu'elles favorisoient le système de l'*emboîtement*.

Chez les animaux, où le système sexuel est en rapport avec celui de l'homme, la liqueur spermatique est d'une toute autre importance. Là, nul vestige de génération équivoque; là, les moyens de reproduction sont invariables, et rien ne s'offrira de pareil à cette renaissance extraordinaire que nous avons remarquée dans le *solanum tuberosum*. Le fluide séminal, précédé et accompagné de l'humeur des prostates, au milieu de laquelle il reste distinct, à l'instar de ce léger nuage aperçu dans l'œuf avant l'incubation, est l'extrait le plus pur de l'être animé. Il ne tourne au profit de l'espèce que quand il y a excédant chez l'individu, qui, même dans ce cas, n'en souffre jamais la perte sans un sentiment de foiblesse momentanée. Il pourroit dire, comme dans l'Évangile : « Je connois qu'une vertu est sortie de « moi, » ou plutôt qu'il s'est opéré une réduction dans sa force vitale. Devancé en cela par le patriarche de la médecine, le célèbre Bordeu appeloit le sang tantôt une chair coulante, tantôt un liquide organisé : quel nom donnerons-nous au fluide qui en est la quintessence, et dont l'altération, toujours douloureuse, est souvent mortelle? N'aurons-nous pas le droit, puisqu'il renferme un principe constituant de l'existence, de le nommer LA VIE même EN DISPONIBILITÉ?

Après avoir posé ces principes qui nous semblent incontestables, et à l'appui desquels les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de citer des faits consignés dans les écrits des plus illustres praticiens, nous sommes en droit de croire que l'on ne peut regarder la liqueur séminale humaine, comme seulement destinée à communiquer une force motrice au germe parvenu déjà à l'organisation, ainsi que l'on met en jeu le rouage d'une horloge en favorisant la première oscillation du balancier.

Les ressemblances que l'âge rend sensibles entre le père et les enfans, ressemblances qui ne s'arrêtent pas aux extrémités organiques de l'individu, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais qui tiennent à sa texture intime, suivant les témoignages résultant de l'examen des métis, prouveroient par surabondance qu'une part notoire appartient à l'homme dans l'œuvre de la reproduction.

D'un autre côté, nous ne saurions contester l'importance

des vésicules connues sous le nom d'ovaires chez les femmes. Il seroit difficile de ne pas admettre que l'acte générateur s'opère dans cette partie. Un fœtus trouvé dans une des trompes de Fallope où il avoit commencé à prendre de l'accroissement; d'autres qui, en échappant sans doute au corps frangé, ont glissé jusqu'à la première tunique du bas-ventre, celui dont le squelette, après avoir percé l'extrémité inférieure du tube intestinal, a donné lieu à la belle cure de M. Littre, et des ressemblances aussi prononcées entre la mère et les enfans que celles rapportées au père, infirmeroient toute supposition par laquelle on réduiroit l'épouse qui conçoit au rôle d'une simple nourrice. Cependant nous nous permettrons d'atténuer la preuve que l'on tireroit des seules ressemblances, sur ce qu'un être aussi délicat que l'embryon, dont le premier trait ne se dessine que le septième jour de la grossesse, et dans une proportion de quelques lignes, doit nécessairement ne pas rester étranger aux affections et à la texture organique de la femme, qui, pendant neuf mois révolus, le nourrit de son sang. On ne peut attendre moins de la communauté d'un liquide dont l'emploi est de parcourir, plusieurs fois par heure, les diverses parties du corps maternel, d'entretenir l'humide radical, de modifier jusqu'au caractère, et de fournir un aliment à tous les autres systèmes. Puisqu'à bien dire il n'y a qu'une vie pour deux êtres, tous les deux doivent participer à ses effets. Tout le monde sait que l'énergie du sang et son mouvement, plus ou moins accéléré, déterminent le calibre de plusieurs vaisseaux dont la dépression et l'évasement ne connoissent pas d'autre cause. Les muscles de la face ont des tubes capillaires dans lesquels ce fluide s'insinue; la matière calcaire qu'il renferme sert à l'accroissement des os, et ne s'échappe par les urines que quand ceux-ci sont solidifiés. Il abreuve de sa partie lymphatique le tissu cellulaire où les poils, les cils, les sourcils et les cheveux prennent la teinte qui leur est propre; enfin il colore les autres traits du visage, dans lequel une similitude de nuances suffit quelquefois pour établir une conformité d'expression.

Si l'on considéroit bien ces choses, on s'étonneroit que l'influence maternelle, fût-elle réduite à ce seul mode d'ac-

tion, n'effaçât pas davantage les impressions dues au père, qui n'a eu qu'une influence de quelques secondes. Et certes il faut que ce dernier, dans ce moment si décisif, ait fait autre chose que mettre en mouvement un mécanisme préformé.

Il semble que l'on ne peut se dispenser de confesser ici que les deux êtres appelés par la nature à la conservation de son ouvrage, y concourent d'une manière essentielle, quoique par des moyens différens.

On voit que nous n'avons pas le projet de nous jeter témérairement dans le vague des conjectures.

C'est l'animal, c'est l'homme, et non un système, que nous voulons organiser.

D'après ce qui a été dit précédemment, il faut que la liqueur séminale du mâle, portée par une contraction de la matrice vers l'une des trompes de Fallope, afflue dans une quantité suffisante au tissu frangé, pour que celui-ci, enveloppant une des vésicules des ovaires, l'imprègne du fluide générateur.

Alors il arrive de deux choses l'une : ou il se fait un mélange de la liqueur contenue dans l'ovaire et de celle qui le pénètre, mélange duquel résulteroit un germe organisé, en vertu de la combinaison des deux liquides, et en conséquence de lois qui sont et resteront peut-être toujours inconnues.

Ou la semence du mâle, se précipitant par les pores qui lui sont ménagés, dans les interstices intérieurs du globule, s'y moule et devient un principe organique pourvu de toutes ses parties essentielles.

Sans supposer, d'après M. de Buffon, que chaque membre et chaque organe du corps humain fournisse, à chaque épanchement de liqueur séminale, des molécules identiques avec lui-même, nous sommes fondés à croire que, dans toutes les espèces formées sur notre dessin, cette liqueur est essentiellement propre à l'animalisation; qu'elle est même animalisée, et qu'elle ne demande qu'à passer par des canaux appropriés pour y prendre la forme et le caractère de son modèle. Ainsi, en pénétrant dans le vide qui figure le cerveau, elle deviendroit substance cérébrale; dans celui des artères elle prendroit la qualité de sang; dans l'emplacement

des muscles elle se transformeroit en fibre. Le fluide nerveux qui en est l'âme[1] donneroit le mouvement à cette organisation intèrieure; et la vie, ce don du ciel, suivroit le mouvement dès qu'il y auroit un ensemble de pièces principales.

Ne voyons-nous pas les racines des plantes qui soumettent les substances terreuses à leur première élaboration, par la seule diversité de leurs formes et de leurs suçoirs en extraire des sucs de différentes couleurs et de différentes qualités? La betterave et la chélidoine puiseront dans les mêmes élémens, l'une la sève pourprée qui colore son pivot, l'autre la liqueur jaune qui remplit le tissu cellulaire de sa tige et de son fane.

Dans notre hypothèse, l'essentiel seroit que la liqueur spermatique trouvât des canaux appropriés.

On nous dira peut-être que nous ne faisons ici que reculer la difficulté, puisqu'il faudroit toujours qu'un premier trait et un système vasculaire assez compliqué fussent préformés dans la femme. Nous en convenons; mais ne seroit-ce rien que d'avoir fait concourir à l'œuvre de la fécondation deux êtres dont la nature utilise sûrement les moyens d'une manière plus efficace et plus égale que les naturalistes ne le supposent dans leurs opinions diverses? Consultez Aristote[2] et quelques modernes, l'homme est ici le seul ouvrier. Rapportez-vous-en à Bonnet et à Haller[3], sa coopération sera même douteuse.

Nous ajouterons qu'il est impossible de reculer la difficulté d'une manière conforme à la raison et à l'expérience, sans avoir fait un pas de plus vers la vérité : et c'est déjà quelque chose.

Un des torts les plus ordinaires de ceux qui étudient la nature, est de vouloir consacrer en principe ce que leurs premières découvertes leur ont fait entrevoir; car si elle met de l'unité dans ses plans, elle présente aussi une grande variété dans ses moyens. Tel sera toujours le vrai caractère de

[1] On sent bien que le mot *âme* n'est pas entendu ici dans un sens métaphysique.

[2] *De generatione animalium*, lib. II, c. IV.

[3] Voyez la *Palingénésie*, l'*Essai sur les corps organisés*, et la *Contemplation de la nature*.

l'intelligence unie au pouvoir. On a vu dans les plantes un réceptacle chargé de vésicules que féconde une poussière subtile; on a cru même reconnoître que celle-ci n'étoit pas constamment nécessaire à cet acte; et oubliant que le mécanisme des végétaux entre tous est le plus simple, on a voulu étendre ce mode de reproduction au système le plus compliqué; on a vu les oiseaux et quelques reptiles, dont l'organisation diffère essentiellement de la nôtre dans presque toutes ses parties, se perpétuer par des œufs, au sein desquels l'existence d'un germe vraiment constitué est encore un problème, et on a voulu que l'homme, cette image de son Créateur, fût appelé à la vie comme une giroflée ou une mésange. Il nous étonne qu'on n'ait pas essayé de le propager même de bouture, à la manière des plantes et des polypes; car dès qu'on se détermine par des vues d'analogie tirées des classes inférieures, qui posera les bornes où celle-ci cessera d'être applicable?

Ce n'est ni dans les végétaux, ni dans les ovipares qu'il convient de chercher notre origine; c'est dans l'homme qu'il faut étudier l'homme. L'impartialité dont nous nous sommes fait une loi en prenant la plume, nous engage à convenir que dans les classes les plus marquantes des vivipares où le concours des deux sexes est nécessaire à la génération, la femelle a été chargée de tenir prêtes pour cet instant des ébauches linéaires, qui sont à la confection d'un être organisé, ce qu'un simple dessin est à un tableau riche d'expression et de coloris. C'est en quoi nous différons beaucoup des défenseurs de l'emboîtement, qui supposent dans la femme des germes pourvus de toutes leurs qualités essentielles. Où ils voient un tout auquel il ne manque qu'un stimulus pour entrer en exercice de ses facultés, nous n'apercevons qu'un moule où l'esprit et la matière doivent, en se combinant, produire d'abord les organes principaux, tels qu'ils apparoissent dans l'embryon de cinq jours[1], et ensuite, par leur force expansive, ceux qui en sont des dépen-

[1] Après le troisième jour de la conception, on trouve dans la matrice une bulle remplie d'une liqueur limpide, au milieu de laquelle s'aperçoit un léger nuage. Au cinquième jour, l'œil armé y distingue le cerveau et le corps sous la forme de deux petites protubérances.

dances, puisque les extrémités les plus déliées du système nerveux sont de simples prolongations de la pulpe cérébrale.

Ainsi nous sommes persuadés que dans les femelles des espèces en rapport avec la nôtre, la nature trace secrètement le croquis des êtres que l'approche du mâle doit réaliser; que la liqueur prolifique due à celui-ci n'agit pas seulement comme stimulus, mais qu'elle contient tous les principes élémentaires d'où peut naître la vie qui s'attache à une organisation, si même elle n'en est l'origine.

Eussions-nous des motifs de croire, avec les défenseurs de la préformation, qu'avant l'union des sexes, l'ovaire renferme l'enfant en raccourci, la femme n'en seroit pas moins chargée d'un rôle secondaire dans cet acte important. Le dépôt d'une matière disposée pour l'animalisation lui auroit été confié; tous les linéamens, jusqu'à la dernière fibre, y auroient été exprimés, que ce ne seroit pas encore là l'être humain. Le logis seroit prêt, mais c'est d'une autre région que le locataire seroit attendu. Dans les bipèdes, l'œuf non fécondé, pour l'observateur qui n'a point épousé un système, n'est qu'un projet d'organisation : ainsi, le germe que n'auroit pas atteint le fluide spermatique, ne présenteroit qu'une forme, ou une apparence humaine; ce seroit dire trop encore : puisque l'œil armé ne sauroit la saisir, il faudroit se borner à n'y voir que des matériaux amassés à pied-d'œuvre, et que le génie de l'artiste peut seul utiliser.

Enfin, une suite d'expériences perfectionnées nous forçât-elle d'admettre la préexistence de germes déjà organisés dans l'ovaire, les modifications importantes que le mâle fait subir à l'embryon, et qui vont le chercher dans les parties intimes de son mécanisme, nous autoriseroient à penser que l'emploi de la liqueur spermatique donne à celui-ci ce coup de pinceau de maître, qui en détermine non seulement la forme, mais même le caractère. Alors nous croirions qu'il s'élèveroit de ce fluide animalisant un ensemble de traits qui, tenant de la nature de l'individu dont ils s'échappent, iroient frapper le premier germe exposé à leurs molécules, ou simplement à leurs vapeurs susceptibles d'être envisagées comme la portion la plus subtile de la matière qui les produit. Cette miniature aérienne, spiritueuse et essentiel-

lement pénétrante, s'insinueroit dans les pores de la miniature fixe et passive de l'ovaire, et après l'avoir vivifiée dans la proportion de son énergie, elle la rendroit tout entière semblable à elle-même, ou se borneroit à déterminer la configuration de quelques-unes de ses parties principales.

La simple influence vaporeuse du sperme étant admise, ainsi que nous venons d'en exposer les effets présumables, le premier rôle resteroit toujours dévolu à l'homme dans l'acte de la fécondation, surtout s'il y procédoit avec cette franchise d'organes et de volonté dont la nature fait une douce loi à la généralité du sexe masculin. C'est ici le cas de signaler un des graves inconvéniens qui, dans l'hypothèse reçue, doivent plus d'une fois résulter de l'infraction des ordres intimés par le Créateur à tout être chargé en ce monde de perpétuer la vie en la communiquant à son semblable. L'homme qui méconnoît ce devoir sacré, par des motifs d'égoïsme ou de prévoyance dont la justification ne sauroit être admise, s'expose (et l'accident n'est que trop ordinaire) à n'imprimer au germe présenté par sa compagne que ce simple ébranlement propre à y décider une action organique. Cependant l'influence des absorptions et de la nourriture fournie par le sang artériel de la mère, agit sur le fœtus; les fibres nerveuses prennent une direction, le sensorium se détermine, et l'époux, dans ses froids calculs, est tout étonné du résultat de ses imparfaites jouissances. Il a voulu se jouer de la nature, et la nature se venge en lui présentant, au lieu d'un autre lui-même, un enfant souvent mal constitué, plus souvent encore étranger à ses goûts et à son caractère. Il n'a pas voulu être père, il ne le sera pas non plus [1]. Il a seulement favorisé la maternité de son épouse, car ce n'est jamais impunément que l'on luttera contre la volonté sainte de CELUI qui a créé, de CELUI qui perpétue les espèces. Nous espérons, qu'éclairé par nous sur ses véritables intérêts, l'égoïsme cessera d'éconduire la volupté, ou de la chasser de son sanctuaire même, au grand préjudice de la morale.

[1] Il n'est pas hors de propos de noter ici que, suivant les observations que nous avons été dans le cas de suivre, les enfans nés à la suite d'une grossesse *inattendue*, dans les ménages calculateurs, tiennent beaucoup plus de la mère que du père, sous les rapports moraux et physiques.

En résumé, nous n'envisageons chaque vésicule de l'ovaire que comme un appartement vide de ses meubles les plus précieux, et que la femme, par un travail organique intérieur, est chargée de disposer pour l'arrivée de l'hôte, dont l'homme est le véritable introducteur. Cet hôte, cet être destiné à résider dans un centre de perceptions, à y posséder une volonté, à perfectionner sa faculté pensante, et à la diriger sans effort vers son Dieu, ne franchit le seuil de son nouveau domicile qu'enveloppé du fluide nerveux auquel la sagesse ordonnatrice a jugé convenable de l'adjoindre. Mystère impénétrable d'une création que nous ne sonderons pas davantage dans son origine, puisque nous ne procéderions à cet examen qu'avec des organes dans lesquels gît le vrai point de la difficulté.

S'il plaît au lecteur d'appeler un *système* les idées que nous venons de lui offrir, et qui, jusqu'au moment présent, nous semblent les seules admissibles, nous protestons que notre intention a été beaucoup plus modeste, c'est-à-dire plus en rapport avec nos forces. Nous nous bornons donc à lui soumettre nos conjectures sous la forme d'un doute philosophique, que la simplicité des vues peut seule recommander à son indulgence[1].

CHAPITRE V.

De la vie.

Qu'est-ce que la création? c'est-à-dire qu'est-ce que le globe qui nous porte avec ses habitans de toutes les espèces, de toutes les classes? Qu'est-ce que notre système planétaire? Qu'est-ce que l'univers?

C'est, en dernier résultat, une communication de l'existence, de la vie, du sentiment, de l'intelligence, de la part de celui qui possédoit, dans leur plénitude, la vie et l'intelligence, et qui n'a pas voulu les posséder seul. C'est la manifestation de l'Éternel, son premier acte extérieur par rapport à nous, et l'éclatant témoignage d'une bonté qui n'a pu rester concentrée en elle-même.

[1] Après vingt-cinq ans écoulés, nous persistons dans notre sentiment sur la *reproduction humaine*.

Dieu n'est pas une pensée inerte. L'activité et la perfection du mouvement sont dans son essence; cette activité l'a sollicité de donner de l'exercice à sa force; c'étoit lui demander la création.

La parole du Tout-Puissant étoit descendue, comme une semence génératrice, dans le sein de l'abîme; le néant, obligé de révéler ses richesses inconnues à lui-même, avoit enfanté les mondes : la terre, les cieux, l'eau, l'air, la lumière, les ombres qui la rendent plus sensible, la chaleur qui en est probablement le foyer, existoient, et le but de la création n'étoit pas encore atteint. Des soleils allumés dans l'espace, des globes gravitans autour d'un point central, des rapports entre ces globes et ces soleils, de l'harmonie dans l'ensemble, tout cela n'étoit rien aux yeux de l'Éternel, qui avoit résolu la vie et la pensée.

Aussi a-t-il tout disposé pour leur apparition, et il leur a préparé des tabernacles dans la matière organisée. Les molécules élémentaires, ainsi que nous l'avons vu, soumises à un principe d'accroissement, ont végété; les immenses forêts se sont balancées dans les nues; les arbrisseaux se sont établis dans une région inférieure; à leur pied, les autres plantes ont étendu leurs nappes de verdure, de fleurs et de fruits. C'étoit le prélude nécessaire d'une production plus magnifique. Sortis comme par enchantement des retraites où le Créateur les tenoit en réserve, des êtres vivans, doués d'activité, ont paru, et les animaux ont peuplé les vallons et les collines, les fleuves et les mers, et jusqu'à la colonne d'air qui les surmonte.

Le théâtre est en mouvement. Je vois partout des germes de sensibilité; je commence à démêler des intentions; mais la scène restera dépourvue de son véritable intérêt, jusqu'à ce que le principal acteur se montre. Dans tout ce qui existe, pas un objet qui mérite l'attention particulière du Tout-Puissant. Celui-ci a eu aussi ses vues personnelles, et rien n'y répond encore.

Dans cette longue nomenclature d'êtres qui appartiennent à la matière, et d'êtres animés qui s'en repaissent et la parcourent en tous sens, qu'est-ce qui contemple la voûte céleste? qu'est-ce qui admire les merveilles du mouvement

diversifié? quelle est la pensée qui remonte à une cause? quel est l'instinct qui seulement la pressente?

Y a-t-il une seule bouche qui balbutie des actions de grâces, une seule voix qui puisse entonner l'hymne de la reconnoissance?

Et les notions sacrées du juste et de l'injuste, du bien et du mal moral, dans quels cœurs ont-elles été semées? Qui sera révolté à la vue d'un acte inique? qui mêlera des pleurs aux pleurs de l'innocence? qui éprouvera un saint tressaillement en écoutant les généreux sacrifices de la vertu? Ah! si les animaux avoient reçu ces dons en partage, toute autre création eût été superflue!

Une main libérale a semé partout les étincelles de la vie; quoique plus économe de celles du sentiment, elle a versé sur des myriades d'êtres le bonheur que comportent leurs organes; mais, avant la création de l'homme, elle n'avoit pas encore allumé le flambeau de l'intelligence appliquée aux belles notions de la justice. DIEU vouloit se faire des relations, et c'est là seulement qu'il les a trouvées; car l'ouvrier en a avec son œuvre. Il ne la perd pas de vue; ils ne sauroient devenir étrangers l'un à l'autre, surtout quand l'œuvre a été douée de la faculté de s'élever jusqu'à l'ouvrier, et de lui rendre grâces de l'existence dont elle jouit par son bienfait.

« Homme, glorifie-toi! Tu étois nécessaire à ton Créateur; « ta vie n'étoit pas indifférente à la sienne. Il attend quel-« que chose de toi, et tu peux espérer tout de lui. C'est par « toi, c'est par les êtres de ton espèce que sa solitude a cessé; « car, malgré leur infériorité, dès qu'il existe au monde des « créatures susceptibles de remonter à leur auteur, petit ou « grand, opaque ou lumineux, le globe qui les porte devient « digne des regards de l'Éternel. »

La disposition matérielle des mondes ne nous semble donc qu'un moyen d'arriver à quelque chose de plus relevé. Si parmi les sphères qui roulent dans les cieux, il en est une seule d'où l'intelligence animée ait été bannie, et si cet astre n'est pas, d'ailleurs, nécessaire à l'économie actuelle ou future du système général, nous ne savons que penser de celui dont la voix puissante a retenti dans l'abîme du néant.

Il y avoit nécessité que l'esprit se combinât avec la matière dans la production des êtres animés. La vie s'attache à l'organisation ; la pensée se montre là où est la vie, et la pensée elle-même n'est qu'un degré pour parvenir à l'intelligence, au jugement raisonné et à des conséquences morales.

Qui osera séparer l'intelligence d'une vie quelconque? Le premier des êtres, l'Être générateur prend le titre de DIEU VIVANT. L'intelligence n'est certainement point matérielle ; qui a dit que le principe de la vie sensitive le soit? Son union avec la matière n'en est point une preuve; bien loin de là : puisqu'il y a différens modes d'organisation, et que tous sont habiles à recevoir l'impression de la vie, il seroit plus conséquent d'admettre l'adjonction d'un principe sensitif commun à cette multitude de mécanismes, que de le faire naître de tant de millions de combinaisons diverses. Où la nature met du mystère dans des actes régis par une même loi, il convient de se ranger du côté de l'unité.

On peut vivre sans penser, et c'est le cas de certains animaux crustacés, chez lesquels il y a tout lieu de croire que l'existence se réduit à un simple mouvement digestif ou machinal; on peut penser, sans donner naissance à des idées morales, ainsi qu'il arrive dans certaines espèces d'animaux perfectionnés; mais nous tenons pour impossible de penser sans vivre. La pensée résulte d'une opération complexe qui veut un être mixte. Dans l'exactitude de l'expression, DIEU ne pense pas; il voit tout en lui-même, parce que sa vie diffère de la nôtre.

Examinons, au moins dans ses effets, ce grand moyen d'action d'où la nature tire une énergie sans cesse nouvelle.

La vie ne se reçoit, ni ne se perd en masse suivant le cours ordinaire des choses. Déposée dans ce point animé que le germe de trois jours montre chez les vivipares, transmise probablement par le fluide générateur de l'homme, elle s'accroît graduellement. Sa destinée est de lutter sans relâche contre la dissolution des parties, ou leur tendance à se classer suivant leur pesanteur respective, dont les lois semblent n'avoir pas été consultées dans l'animalisation. Nous n'oserions dire qu'elles ont été méconnues dès l'ori-

gine, ou seulement dès la première formation du fœtus, qui ne seroit peut-être qu'une sorte de pulpe cérébrale d'une nature homogène, et qui alors tireroit incessamment du sang de sa mère la matière des os, des ongles et des muscles; car il n'est pas sûr qu'il y ait coexistence de ces diverses parties dans le germe fécondé. L'enfant de quinze jours n'est pas l'enfant qui vient d'être conçu. N'ayant pas prétendu fonder un système dans le chapitre quatrième, pourquoi voudrions-nous écarter les lueurs de vérité qui pourroient éclairer ce sujet de hautes méditations? Étrangers à une telle pensée, nous nous ferons constamment une loi de favoriser les jours par lesquels il deviendroit plus accessible.

Jusqu'à la maturité de l'âge, la lutte dont nous parlons a pour résultat d'accroître toutes les puissances de l'individu; chaque jour celui-ci fait des conquêtes, parce que le principe qui agit en lui est supérieur aux élémens sur lesquels il s'exerce. Passé ce terme, chaque jour les résistances gagnent de la force par la raison contraire; la vitalité décline et se retire avec perte, jusqu'à ce que la dernière heure du combat donne le triste signal d'une entière défaite.

Les deux extrêmes de la température s'opposent à l'action de la vie. Les germes ne se développent ni dans les ardeurs du feu, ni dans les concrétions glaciales. Il est pourtant vraisemblable qu'un grand nombre se conserve dans les unes comme dans les autres. Une chaleur et un froid excessifs mettent obstacle à la dilatation des parties organiques, sans laquelle leur accroissement ne peut avoir lieu. Comme ils ne sont que des principes, il faut qu'ils puisent au dehors une nourriture. Le feu et la glace l'enlèveroient plutôt que de la donner. Où celui-ci règne en tyran, la circulation des fluides cesse, et avec elle la vie disparoît; où sa retraite est absolue, le même effet se remarque encore. Ses triomphes et ses défaites sont également funestes à la vie organique.

Nous avons vu que les végétaux jouissent de la vie. Leur mouvement, arrêté dans des bornes déterminées, ne s'étend pas jusqu'à la faculté locomotive; leur sensibilité, si on peut donner un tel nom à quelques affections vagues, ne répond à aucun point central et essentiel, et tous leurs actes procèdent d'impulsion et non de volonté.

L'animal se meut, sent, juge et se détermine à mesure que l'on fait des pas dans ce règne merveilleux de la création. Voilà les grandes différences : plus que minérale, plus que végétale, son existence est une vie perfectionnée. Les deux systèmes dont elle se compose sont surtout remarqués dans l'homme. Il ne nous appartient pas de décider quel rang celui-ci tient dans la vie possible, dont le dernier terme est DIEU ; mais il est probable que pour y atteindre il y auroit bien d'autres degrés à franchir.

La vie a été attachée à une certaine disposition de la matière : si elle n'étoit douée de sentiment, elle pourroit n'être que matérielle. Le mouvement en est l'origine et le premier acte ; l'attraction et la cohésion des parties en sont l'effet; la conservation et la personnalité de l'être, le but. La cessation du mouvement en détermine la fin.

Sa continuité tient à l'irritabilité musculaire au moyen de laquelle le sang veineux, épuré et renouvelé dans l'organe de la respiration, est distribué par les artères, en manière d'aliment et de calorique, aux diverses régions du corps.

Cependant le cœur, ce muscle principal, n'a pas été reconnu dans tous les corps animés; quelques productions vivantes semblent acéphales; d'autres être dépourvues, ou se passer, pendant un certain temps, des organes de la respiration. La seule circulation ou absorption d'un fluide, chez toutes, paroît constante; car le rotifère ne vit vraiment qu'à l'instant où il est humecté. Le principe de la vie est un; mais il se présente avec différens modes et différens caractères, suivant la nature des êtres que DIEU appelle au partage de ce don céleste.

Pour leur en faire connoître le prix, pour les convier à veiller à sa garde, un grand miracle a été opéré en leur faveur : un *sentiment* ineffable les a rendus participans de leur propre existence. Ainsi le cèdre du Liban peut envier le sort de la mite et de la fourmi.

Les expansions nerveuses, après avoir communiqué avec les parties du monde palpable dont les relations importent à l'individu, aboutissent à un centre qui, lui-même, soutient des rapports avec tout le mécanisme. Si le cerveau aide aux fonctions vitales, il en recueille bien plus le fruit; car c'est

pour lui que le jeu de l'organisation entière existe. Objet des attentions les plus délicates de la sagesse créatrice, sa texture classe l'animal dans l'échelle réelle des êtres.

L'homme, en particulier, lui doit toute sa prééminence. C'est de là qu'il part dans ses actes; c'est là qu'il aboutit dans ses impressions. Seule absolument personnelle dans le sujet, la substance médullaire ne nourrit rien, ne porte rien, mais elle donne l'impulsion à tout. Dépositaire de tous les secrets de l'être, elle transmet toutes ses volontés, et oblige toutes les autres parties à y correspondre, sans les honorer d'une seule révélation. Le tube intestinal alimente le corps par l'absorption du chyle; le poumon le ravive par celle de l'oxygène, et peut-être par la conquête d'un fluide encore plus précieux; le cœur perpétue le mouvement par son irritabilité : le cerveau s'approprie ce triple travail. Quatre grosses artères sont chargées de lui en voiturer le tribut, et se subdivisent pour le disséminer dans sa masse. Il ne lui faut rien moins que la fleur d'un sang vierge. Ainsi nourri, échauffé, excité, il a sa vie propre, qui est la mesure et le complément de la vie générale. La pensée y prend naissance! autant vaut dire que l'encéphale renferme tout l'homme, puisque le sentiment intérieur, dont la garde avancée stationne peut-être aux entrailles, y a aussi son trône!

CHAPITRE VI.

De l'irritabilité.

La composition de la fibre musculaire et sa vertu réacti[ve] sont des mystères sur lesquels les plus célèbres naturalist[es] ont arrêté leurs regards.

Il est remarquable qu'un froid vif, qu'une chaleur â[pre] et un instrument tranchant, l'affectent de la même mani[ère]. Il y auroit donc une certaine simplicité dans ses modif[ica]tions, que les sens ne sauroient apprécier sans le secou[rs de] l'intelligence. Un corps extrêmement chaud, froid ou a[...] placé sous les pieds d'un voyageur qui ne s'en doute p[as] laissera indécis sur la nature de la sensation dont le m[em]bre offensé lui transmettra l'impression. Si le voy[ageur]

marche dans une nuit d'hiver, il la rapportera au froid; si c'est sur l'emplacement d'un incendie, au feu; en pleine campagne, sous un ciel tempéré, il croira être atteint par un ferrement aigu, et dans les trois cas il est possible qu'il se trompe. Le mercure condensé par un froid factice de trente-deux degrés, produit sur la main qui le palpe l'effet d'un charbon enflammé ou d'un coup de rasoir.

Dans ces affections, on dira, non sans motifs, que les nerfs jouent un rôle. Il est certain que l'irritabilité est mélangée d'une grande sensibilité. L'examen anatomique du cœur démontre que celui-ci, qui est peut-être le premier mobile de la vie, et qui en est au moins le régulateur, est traversé par une multitude de nerfs. L'apparition simultanée de cet organe et de la pulpe cérébrale dans le fœtus prouve bien leur intime correspondance. Comment les autres muscles se prêteroient-ils comme ils le font à l'exécution rapide de la volonté émanée du sensorium, si on ne supposoit une communication de ce dernier avec les fibres les plus déliées dont ils se composent? Les actes du mouvement libre qu'effectue à chaque instant la machine humaine, nécessitent une ramification prodigieusement étendue du système nerveux dans le système musculaire.

Les parties fibreuses et tendineuses exposées à une vive chaleur, quoique détachées de l'animal auquel elles ont appartenu, présentent une image des tourmens auxquels la fibre violentée livre un être animé. Son extrême contraction et son extension trop soutenues sont également douloureuses. Ces effets indiquent qu'il y a dans la matière animalisée une cause d'action que la présence des nerfs manifeste à l'âme. Comme chaque rameau dans l'arbre, chaque fibre dans le muscle a sa vie propre. La force de vitalité qui y est entretenue par la circulation du sang est telle, qu'une partie musculeuse quelconque supporteroit, sans douleur notable, l'action du feu pendant le temps nécessaire à la coction de cette même partie, si l'on retranchoit celle-ci du corps auquel elle appartient. C'est ce qui explique le danger d'exposer à une chaleur trop subite des membres frappés de froidure. La circulation du sang n'y étant pas encore rétablie, le feu crispe les fibres avec les nerfs qui entrent

dans leur tissu, avant que l'énergie vitale ait eu le temps de briser les traits de son âpreté. Les canaux rétrécis n'admettent plus les fluides, et la cessation du mouvement amène la mort partielle ordinaire dans ces sortes de cas.

Voilà aussi comment l'épreuve du feu a pu autrefois être soutenue, avec avantage, par des sujets dans lesquels la force de vitalité étoit très-prononcée. Il est vrai que le genre nerveux n'a pas dû jouir chez eux d'une grande délicatesse.

Les expériences galvaniques auxquelles ont été soumis différens corps, prouvent que l'irritabilité se conserve dans ceux-ci, en raison inverse du temps qui s'est écoulé depuis le trépas et du refroidissement qui en est la suite; de sorte qu'au bout de vingt-quatre heures elle ne donne plus de signes d'existence. Un examen attentif a même appris que les cadavres des sujets qui succombent après une maladie de langueur, répondent sensiblement moins à l'action circulaire des métaux ou de la pile de Volta, que ceux qui, dans la force de la santé, ont été frappés par un accident prompt et funeste. La même différence a été observée entre les personnes parvenues à la caducité et celles enlevées dans la vigueur de la jeunesse. Que conclure de ces remarques? Que le principe de l'irritabilité est une des parties constituantes de la vie; qu'il se dissipe avec la chaleur animale, et que par son action permanente il la soutient. Son centre a été placé au cœur, d'où il met en mouvement les liquides nutritifs, parmi lesquels le sang occupe la première place. Le système vasculaire lui doit toute son harmonie. Il est aux corps animés, mais dans un degré bien supérieur, ce qu'est aux végétaux la force inconnue qui fait monter la sève par leurs fibres ligneuses, et qui la fait redescendre élaborée par leurs fibres corticales.

Bien examinée au moins dans ses effets, si ce n'est dans sa nature, l'irritabilité semble procéder d'une disposition sympathique propre à soumettre puissamment la fibre musculaire à l'action instantanée du fluide nerveux. C'est ainsi que ce dernier, sans autres moyens peut-être qu'une vapeur pénétrante, obtient des résultats qui, au premier aspect, ne devroient être accordés qu'à une dépense supérieure de forces, eu égard aux lois du mouvement communiqué. Pendant des

heures, pendant des journées entières, le fantassin exerce ses jambes, qu'il transforme en coursiers infatigables; le manœuvre agite ses bras, pareils à des leviers, avec lesquels, en dépit de la position ingrate des cordes motrices, il surmonte les résistances les plus opiniâtres; et pour opérer ces miracles de dynamique, il ne faut qu'une légère émanation cérébrale sollicitée par le sentiment intérieur. Certes, un excitant d'une telle ténuité qu'échappant à l'œil, il va se perdre dans la classe des êtres qui n'ont pas encore de nom, laisseroit la machine humaine dans une inertie complète, malgré les besoins multipliés de celle-ci, s'il ne frappoit sur un sujet que le plus foible stimulus pût mettre en exercice. Obtenir de grands effets avec des moyens bornés, étoit un des plus beaux problèmes que la nature pût se proposer dans le mécanisme animal; et elle en a trouvé la solution à l'aide de l'irritabilité, c'est-à-dire de la disposition de la fibre musculaire. Ainsi un simple coup d'éperon, que dis-je? une simple articulation de la voix, donne la rapidité de la foudre au coursier plein d'une ardeur noble et belliqueuse.

Cette qualité explique seule d'une manière satisfaisante les principaux actes de la vie de relations, dans laquelle le mouvement se manifeste avec quelque énergie; vrai moyen approprié de communication entre le fluide nerveux et la solidité fibreuse, comme le fluide nerveux lui-même semble l'être entre la matière irritable et le sentiment qui le fait mouvoir, elle prouve que, dans le grand système des êtres, les intermèdes s'exaltent et se volatilisent avant de se mettre en rapport avec la faculté intelligente ou sensible; par la même raison, ils se dégradent et se matérialisent en s'abaissant vers les formes corporelles. L'échelle ascendante a pour terme l'esprit incréé; celle de déclinaison pose sur la matière brute; un souffle pur et subtil semble voler d'une extrémité à l'autre pour animer l'universalité des êtres. Il est en effet remarquable que DIEU opère principalement par des vapeurs et des fluides. C'est avec des vapeurs qu'il soulève les montagnes et qu'il féconde les trois règnes de la nature; c'est avec des fluides qu'il nous conduit à penser, qu'il nous dispose au mouvement, que son ESPRIT plane sur l'espace, et qu'il régit les sphères; partout les masses obéissent à la

moindre action apparente; partout est proclamé l'empire de l'esprit sur la matière. De cause en cause, il faut finir par remonter à un moteur plus délié que le précédent, et qui par cela même nous échappe.

Soit que l'irritabilité résulte de l'élasticité et du mécanisme de la fibre, soit qu'elle doive son origine, comme quelques-uns l'ont prétendu, à la substance particulière[1] dont celle-ci est saturée, il nous semble que, dans certains cas au moins, elle est apte à produire la vie pure et simple, telle que cette dernière se présente dans les fœtus acéphales; mais l'existence animée a d'autres caractères : elle est toujours liée à un système nerveux, au centre duquel on ne peut se dispenser de supposer un être simple qui s'y rattache par des nœuds invisibles.

L'irritabilité n'accompagne la fibre musculaire qu'avec certaines conditions; ainsi l'âme n'est présente à l'organe cérébral qu'avec certaines conditions, qui sont l'ordre et le libre mouvement de cet organe. S'il n'étoit évident que l'on passe ici d'un monde dans un autre, on pourroit dire que l'irritabilité étant une suite de l'arrangement fibreux, la faculté intelligente seroit un effet de la disposition médullaire. Mais où il n'y a point de parité entre les objets comparés, on ne sauroit admettre une application de conséquences. L'irritabilité, dont la source est encore un mystère, en agissant sur la fibre lui demande une contraction : si l'irritabilité est matérielle, la contraction l'est également. Ici la nature ne sort pas de son domaine. Il en est autrement des impressions nerveuses connues sous le nom de sensations : elles ne se bornent pas à un simple mouvement cérébral; sorties de la matière, elles en franchissent les limites et arrivent subitement en qualité d'idées dans l'empire intellectuel. Des degrés immenses ont été déjà parcourus avant que le sentiment intérieur se les soit appropriées; peut-être ce dernier moment est-il celui de leur véritable transformation. Certes, si la cause est matérielle, l'effet qui

[1] Nous ne la nommons pas; car ce que l'on appelle *fibrine*, n'étant encore qu'une décomposition (et une décomposition chimique), ne nous présentera jamais les forces vives de la nature.

en provient, dans la rapide action qui le fait naître, se sublime et change de nature.

En 1785, MM. Le Marchand et Germé, professeurs de philosophie et de rhétorique au collége de Rennes, donnèrent des soins dictés par l'humanité et dirigés par de vraies lumières, à une femme submergée depuis deux heures. Elle n'offroit aucun signe d'existence : ni le cœur ni le pouls ne battoient; le corps étoit froid, la face livide et violette; dans un sens que nous expliquerons tout à l'heure, cette femme étoit morte. Un traitement de près de trois heures parut sans résultat. Le zèle des Esculapes philanthropes n'en fut point ralenti, et ils en reçurent une bien douce récompense, quand ils virent une écume visqueuse se présenter à la bouche du sujet. C'étoit l'annonce du prochain dégagement de l'organe pulmonaire, dont les fonctions commencèrent en effet à se rétablir. La main sentit enfin le mouvement du cœur, qui avoit surmonté, non sans peine, la résistance du sang noir amassé dans l'oreillette droite. Il est présumable que les carotides et les veines cérébrales contenoient de ce dernier en petite quantité, car la malade ne tarda pas à donner des signes non équivoques de connoissance.

Nul doute qu'au moment où elle fut extraite de l'eau, si aucuns soins ne lui avoient été administrés, son triste état l'eût conduite au cercueil. La cessation du jeu de l'organe pulmonaire avoit arrêté le mouvement du cœur, et l'asphyxie du cerveau précéda sans doute la nullité d'action de tous les deux. Toutes les étincelles d'existence animée avoient disparu dans le sujet; on seroit tenté de croire qu'il n'y étoit resté que la quantité d'irritabilité nécessaire pour les faire revivre et vaincre les obstacles opposés à l'efficacité de la contraction musculaire.

Dans le cas où l'on s'enquerroit de l'état de l'âme de cette femme[1] au sein de la mort apparente, et à quelques égards

[1] Nous pourrions rejeter dans des notes ce passage et quelques autres de ce genre; mais comme ils entrent dans nos vues, nous les avons jugés assez importans pour être mis immédiatement sous les yeux du lecteur. Le soin que nous avons pris de donner à nos idées un enchaînement réel, nous fait espérer que l'on n'aura pas de peine à en ressaisir le fil.

très-réelle, dont pendant cinq heures elle fut la proie, il seroit raisonnable de répondre que, la sagesse divine prévoyant qu'ici le flambeau de la vie se rallumeroit exactement une seconde fois, la translation de l'être moral avoit été différée. Les secrets de la seconde existence ne peuvent être connus, comme nous nous proposons de l'établir, que des seuls êtres qui y ont été irrévocablement appelés. Destinée à fouler encore cette terre de pèlerinage, la femme conservée à sa famille par MM. Germé et Le Marchand ne dut pas acquérir des connoissances supérieures à celles de ses compagnons de route. Nos organes terrestres ne sauroient que nous révéler les choses de la terre, et encore faut-il qu'ils soient dirigés par un esprit droit et interrogés par une saine logique.

Mais rentrons dans notre sujet. Nous espérons que le lecteur ne se méprendra pas sur nos intentions en donnant trop d'étendue au pouvoir de l'irritabilité. Celle-ci peut bien jouer un grand rôle, le premier rôle même dans les espèces inférieures, sans constituer la vie dans les espèces éminemment nerveuses. Ici le système se complique, ou plutôt la vie n'est plus que l'application d'un principe moteur à un ordre de choses sensitif et intellectuel. La conservation de l'individu exige de l'accord entre ces deux parties importantes. L'organe cérébral, qui est l'arbre des sensations, la moelle épinière, qui est la tige de l'existence locomotrice, sont quelquefois tellement frappés, bouleversés, ou entravés dans leurs opérations, que l'irritabilité la plus énergique (fût-elle persistante après ces accidens) ne pourroit rendre le corps aux fonctions d'un être animé.

Souvent le trépas a lieu sans lésion d'aucun organe essentiel. Quand la chaleur survit dans les membres, quand les poumons ont conservé leur élasticité et que le cœur ne demande qu'un peu de sang artériel pour se livrer à toute son irritabilité, pourquoi l'air oxygéné qui, par son absence dans un instant de suffocation, a fait cesser la vie, ne la rendroit-il pas si on l'introduisoit dans le canal de la respiration avec les soins convenables? Quoi! la pile de Volta fait tressaillir des muscles même séparés du sujet auquel ils ont appartenu, le galvanisme donne des commotions fortes à tout

un cadavre, et cette étincelle céleste, dont le retour l'arracheroit au trépas, dès qu'elle est une fois éteinte, ne pourra donc jamais renaître? L'expérience ne prouve que trop cette triste vérité. Un pepin arrêté dans la glotte fera périr en un clin d'œil la compagne de vos jours, sans que tous les soins de l'art, de la tendresse et de la douleur, lui rendent une minute d'existence.

Le cerveau ayant quelques fonctions qui tiennent simplement à la vie organique, et qui sont distinctes de celles par lesquelles l'âme procède à la formation de la pensée, il peut arriver, ainsi que la chose a lieu à la suite des paralysies et des apoplexies, que l'irritabilité, trouvant sous ce rapport l'organe cérébral dans d'heureuses dispositions, rétablisse l'équilibre matériel de la machine; mais l'âme ne trouvant pas le même ordre dans la substance intime et médullaire, ne peut plus vaquer à ses opérations accoutumées, ou s'en acquitte imparfaitement. Telle est l'origine de la folie et de l'imbécillité, tristes catastrophes qui renversent quelquefois le génie au milieu de ses plus sublimes travaux, comme si le ciel vouloit rappeler à la terre que c'est de lui seul que l'intelligence émane, et qu'il a le droit de la retirer à lui quand il le juge convenable.

Dans l'état de démence, la chaîne naturelle des rapports entre l'âme et ses organes est rompue, ou plutôt intervertie; l'être moral et l'être physique ont cessé de s'entendre ou se comprennent mal; la faculté spirituelle a été attaquée au centre de sa résidence; enfin l'homme primitif n'est plus. Dans cette déplorable calamité, qui vient trop souvent humilier notre orgueil, on a cherché quelques objections contre l'exercice de la justice suprême : ce ne sera pas nous écarter de notre plan que de montrer leur foiblesse.

Quels jugemens subira la créature ainsi soustraite à son économie native? Cette question n'est pas difficile à résoudre : si c'est de naissance, comme notre nature se compose de l'action bien réglée de nos sens sur le cerveau, qui en est le foyer, de celui-ci sur l'âme, qui y est présente, et réciproquement, on peut répondre que l'HOMME n'a pas été constitué, qu'il n'a été créé en lui qu'un bipède enlevé dès sa formation à la sphère de son espèce, et que le Tout-Puis-

sant ne doit rien à un tel être, qui, de son côté, n'a aucun compte à lui rendre.

Une religion qui nous apprend à respecter le caractère humain jusque dans ses plus foibles empreintes, nous fait espérer que ces êtres reprendront leur rang avec avantage dans l'espèce à laquelle ils appartiennent. L'Éternel est maître de ses faveurs, et quelque grandes qu'elles soient au profit d'autrui, nous devons nous en féliciter, nous, foibles créatures, qui aurons plus souvent besoin de recourir à sa bonté qu'à sa justice!

Si la démence a eu lieu par accident, il est évident que la moralité se trouvera fixée à l'instant précis de la catastrophe. Le coup asséné sur l'occiput d'un homme, en le privant de la conscience de sa vie première et en provoquant l'aberration de ses pensées, le tue moralement. C'est une mort anticipée, véritable sommeil de son âme, qui, au jour du réveil, ne se rattachera qu'à l'époque positive où l'engourdissement a commencé.

Nous terminerons ce chapitre en proposant au lecteur cette conclusion, savoir : que la vie pure et simple puisse être définie : *l'irritabilité mise en jeu dans un mécanisme vasculaire pourvu d'organes assimilans.*

Nos connoissances végétales plus étendues permettront peut-être d'appliquer un jour aux plantes cette définition, ainsi que déjà les classes des animaux inférieurs peuvent s'en accommoder. Elle seroit imparfaite à l'égard de la vie humaine, la plus noble de toutes dans ses attributs, comme elle en est la plus compliquée dans ses parties constituantes.

La vie sensitive, indépendamment de ses étonnans résultats, est un chef-d'œuvre de relations combinées. Partout où nous la voyons, quelque foible qu'elle se montre, depuis son premier souffle jusqu'à son dernier soupir, nous y reconnoissons le triomphe du mouvement éclairé sur la matière. Elle peut croître et décliner sans cesser d'être un grand événement dans la nature, qui ne la recéloit pas, et qui, à bien dire, l'a reçue dans son sein sans avoir le droit d'y prétendre. Disposées pour ce dépôt précieux, les organisations diverses le conservent aussi long-temps que leurs parties intégrantes se maintiennent dans les rapports primitifs

nécessaires à son apparition. Sa cause et son essence sont cachées : il est possible qu'elles touchent au système général de notre globe. Le corps qu'elle est chargée de régir est sa conquête, peut-être sa création; car, à beaucoup d'égards, l'exercice de nos facultés sensibles paroît essentiel au développement des parties qui le composent.

CHAPITRE VII.

De la sensation dans ses principaux effets matériels.

L'unité ou la personnalité de l'être résulte du concours de tous les organes, mis en mouvement et dirigés vers le même but dans l'animal auquel la nature accorde un système nerveux. C'est donc l'ensemble de la vie qui constitue le *moi* personnel; c'est par ses accidens divers rapportés à un centre commun que nous acquérons le sentiment de ce qui se passe en nous, sentiment obscur et confus dans la brute, net et distinct dans l'être humain, sur l'organisation duquel le Créateur a laissé reposer un rayon de son intelligence.

Nous reconnoissons ici un agent supérieur, et nous y sommes forcés; car on aura beau poursuivre l'analyse du système nerveux jusque dans ses derniers retranchemens, comme l'ont fait Locke, Bonnet et Condillac, comme l'ont fait après eux Cabanis, Richerand, le docteur Gall, Flourens, et La Marck, il faudra toujours mettre au bout des nerfs quelque chose qui ne soit pas matière, quoique en contact avec la matière.

La sensation est le fruit clandestin de cet inconcevable hyménée, disposé par le Créateur et voilé par lui d'un sombre rideau : si jamais la nature de l'être spirituel et celle de l'être matériel pouvoient être entrevues, ce seroit par la sensation qu'elles deviendroient abordables. Comme cette dernière participe de tous les deux, l'idéologue y trouveroit quelques-uns des élémens qui constituent les deux essences ; mais qu'il seroit délicat le fil que l'analyse placeroit entre ses mains! combien il seroit facile à rompre! sa ténuité échapperoit bientôt à la vue comme à l'attention les mieux

exercées, et le point auquel il aboutit resteroit sans doute à jamais insaisissable.

On n'aura pas à nous reprocher la témérité qui tenteroit de percer dans ces ténèbres; ce sera beaucoup pour nous que de porter nos yeux sur les causes secondes; peut-être seront-elles un peu plus accessibles.

Suivons d'abord la sensation dans ses effets physiques : c'est par elle qu'un être animé communique au dehors, et que, quant à lui, les objets compris dans son cercle prennent un caractère déterminé. Elle satisfait à un besoin, ou elle en donne la conscience; en fondant des relations, elle fait cesser l'état d'isolement; en se variant, elle multiplie les liens; elle concentre la force de vitalité dans le mal, pour que celle-ci lui prête moins de prise; elle la dilate dans la jouissance, dont elle accroît l'intensité, et quand il le faut, presque seule, elle rassemble et appelle toutes les facultés de l'individu au secours de l'existence en péril. Ces actes résultent d'un mouvement indélibéré qui naît en partie de la réaction de la fibre musculaire, en partie de l'effet de la fibre nerveuse, telles qu'elles appartiennent à la vie organique. Dans les animaux des classes inférieures, souvent même dans ceux des classes plus élevées, la réflexion y est presque étrangère; il le falloit, car il est des cas où la nature n'a pas le temps de recourir à son conseil, qui n'est le plus fréquemment qu'un réveil des anciennes impressions.

En établissant les lois générales qui gouvernent les corps organisés, Dieu a pourvu à l'existence des végétaux. Comme elles étoient insuffisantes pour la perpétuité de cette partie de son œuvre, il s'est aidé de plusieurs précautions détournées, dont quelques-unes ont une source morale ou intelligente, telles que la dispersion des graines, due à la prévoyance des oiseaux, aux appétits de quelques quadrupèdes et aux besoins de l'homme.

La conservation de l'être animé et le maintien de sa race lui ont été presque généralement confiés à lui-même. Pour l'y intéresser, la sagesse toute-puissante n'a eu besoin que d'employer un seul ressort, qui, dans ses divers degrés de tension, produit l'étonnant phénomène du plaisir et de la douleur.

Qu'elle est savante la combinaison qui soumet une créature à l'action de ce double levier! qu'il est simple à la fois et merveilleux ce pouvoir de la fibre nerveuse sur un être sentant! « Tu te trouveras bien, et il en résultera une prolon-« gation ou une douce multiplication de ton existence; tu « souffriras, et ce sera un avis de fuir un péril. » Il n'a fallu que cette parole prononcée d'un pôle à l'autre et entendue de l'universalité des êtres, pour assurer le salut des individus et l'immortalité des espèces. Plaisir et douleur, effets sans pareils dus à une même cause diversement modifiée; pouvoir talismanique qui faites marcher vers le grand but de l'ordre et de la conservation les phalanges innombrables de l'univers animé; êtres moraux et sensibles nés du mariage de l'esprit et de la matière, que vous vous acquittez bien de l'emploi qui vous a été départi dans les décrets éternels!

Ne nous plaignons pas trop amèrement de la fâcheuse influence accordée à la douleur sur notre organisme. Messagère ou compagne d'une détérioration, elle frappe à coups d'autant plus redoublés pour la prévenir, que le péril est plus imminent. Sa présence est le signe le moins équivoque d'un travail réparateur. Tant qu'il reste quelque espoir de sauver l'individu, elle persiste à le harceler; elle veut des crises; elle les provoque avec l'apparence d'une cruelle obstination; c'est d'elle que nous avons pris l'usage souvent salutaire des sinapismes. Mais le mal semble-t-il sans remède? il est rare qu'elle ne se retire, pareille au médecin qui se tient à l'écart dans l'attente d'un moment plus opportun, ou qui, jugeant les secours de son art inutiles, épargne à son malade des souffrances sans résultat.

Notre ligne sensible aboutit à deux contrastes. Le simple bien-être organique seroit sûrement aussi éloigné de l'un que de l'autre; mais il ne favoriseroit pas les développemens de la vie, et encore moins ceux de la pensée. Aussi est-il abandonné aux classes les plus obscures, réservées à remplir un vide plutôt qu'à occuper une place dans l'économie actuelle. Véritables esclaves des autres espèces, et surtout de la nôtre, elles renaissent et se renouvellent sans fin pour leur être incessamment sacrifiées. Ni leur vie ni leur

mort ne tirent à conséquence; et puisque des sens obtus sont le premier des bienfaits pour une existence tous les jours en péril, le ciel équitable n'aura point à se reprocher la rigueur de leurs destins.

La sensation est donc le seul langage que la nature emploie pour se faire entendre d'un être animé. C'est par des chocs plus ou moins vifs, c'est par des mouvemens plus ou moins doux qu'elle lui parle; elle l'émeut avant de lui demander des réflexions. Cause agissante avant de devenir un effet, elle arrive au sensorium avec un cortége d'accidens dont, sur son rapport, la qualité est bientôt fixée. Placée aux confins des deux mondes, elle en est le lien, et chacun de ses messages laisse des traces dans le registre de l'être qui lui est soumis. C'est ainsi que celui-ci fait ses provisions; car l'édifice intellectuel ne s'élève ni avec une seule espèce de matériaux ni dans une seule journée. Une sensation unique ne constitue qu'un état passif. La charpente d'un bâtiment ne commence à prendre une forme que par la réunion de deux de ses pièces; de même la substance spirituelle n'entre en exercice que quand elle a au moins deux idées à comparer.

Nos perceptions possibles (c'est-à-dire la faculté de les recevoir) ont été mises en harmonie avec nos sens, et nos sens avec la matière palpable. Bien plus, il ne seroit pas surprenant que ceux-ci fussent en rapport direct, quoique inaperçu, avec la planète qui nous est échue en partage.

Par cela même, l'instrument physique de l'âme, l'organe cérébral est plus apte à lui transmettre les notions des objets sensibles que celles des êtres moraux. Quand il veut lui offrir ces dernières, il faut, à quelques égards, qu'il leur donne un corps, ou au moins qu'il les transforme en images.

Ainsi le style le plus éloquent sera toujours celui qui empruntera le plus d'expressions aux réalités matérielles que le spectacle de la création offre à nos regards. Un langage dans lequel il entreroit un grand nombre de termes propres à énoncer des idées abstraites, seroit absolument sans couleur. Dans toute la rigueur du mot, l'orateur qui veut faire sensation, doit frapper et remuer son auditoire; sa parole

doit être, tour à tour, un trait, une flamme, une épée, une massue. Ainsi l'a voulu celui qui a présidé à l'organisation humaine. Que s'est-on proposé en introduisant la comparaison dans les ouvrages d'esprit, si ce n'est de transporter une idée abstraite dans un acte apparent, et de lui donner une forme sensible? En deux mots, c'est un hommage rendu aux sens.

Nous remarquerons à ce sujet que Condorcet, Thomas, d'Alembert et quelques autres écrivains de cette école, n'ont altéré la pureté de leur diction, et même allangui leur discours, que pour avoir méconnu ces règles. En qualité de penseurs, ils n'eussent dû ni les ignorer ni les enfreindre [1]. Cependant on leur reprochera toujours, avec motif, d'avoir essayé d'expliquer par des axiomes de physique et de géométrie transcendante, les opérations de l'âme, de la politique, des gouvernemens et des passions, sur lesquelles l'entendement humain a déjà si peu de prise. Heureusement que le sublime éloge de Marc-Aurèle est écrit d'un autre style. Si, en cette occasion, l'auteur n'eût abandonné sa manière, la littérature françoise seroit privée d'un de ses plus beaux titres de gloire.

Conséquemment à ces principes, il est permis de présumer que dans un autre globe, composé d'élémens étrangers à celui-ci, ou saisis différemment par les êtres qui y seroient placés, l'éloquence auroit d'autres caractères. L'addition d'un sens à ceux que nous possédons déjà supposeroit, dans le siége de l'âme, une faculté correspondante. Que ce sens, par exemple, soit directement relatif au fluide magnétique, ou à l'électricité, qui embrassent peut-être toute la nature, et la langue pour parler à l'âme, puisera soudain dans un nouveau répertoire riche et varié, en raison proportionnelle des rapports de ce nouveau sens avec les anciens, et de tous, avec les objets soumis à des aperçus perfectionnés.

[1] Après les anciens, ils crurent qu'il ne restoit qu'à glaner dans le champ des comparaisons. Leur amour-propre se flatta d'avoir découvert une mine aussi riche que celle qui leur sembloit épuisée. Si les produits étoient un peu moins brillans, on se promettoit que leur addition donneroit à la pensée une apparence de profondeur, et pour être nouveau, on devint sec et inintelligible.

CHAPITRE VIII.

De la sensation réfléchie ou de la pensée.

Le titre de ce chapitre nous semble pouvoir être consacré en principe; car la pensée n'est autre chose qu'une sensation réfléchie. Comment la faculté spirituelle sera-t-elle incitée à l'examen de celle-ci, si ce n'est par une variété d'impressions qui éveillent chez elle le sentiment de son activité. Toute modification dans ses aperçus l'étonne, la porte à des retours, et lui apprend qu'elle est en droit de s'interroger elle-même. Attendu qu'il s'agit ici d'un être mixte, nous allons remanier encore un instant les élémens de l'une de ses natures. C'est le seul moyen de n'être pas tout-à-fait étranger aux effets de l'autre.

La sensation n'est qu'un mouvement prolongé, qui de l'objet agit sur l'organe, et de celui-ci parvient à cette partie du cerveau mise en rapport avec quelqu'une des qualités de l'objet. On peut envisager cette chaîne comme un tout identique, auquel l'âme elle-même vient s'unir pendant la perception. Ainsi le fond de la mer, la sonde qu'on y descend et la main du matelot chargé de l'opération, ne sont qu'une continuité de la même ligne.

Nous avons dit que toute sensation commence par un mouvement et aboutit à un mouvement analogue : nous croyons l'avoir prouvé dans le chapitre sixième du quatrième livre, auquel nous renvoyons le lecteur.

L'ébranlement des fibrilles sensibles a laissé des traces dans le sensorium; la répétition de cet ébranlement, soit qu'elle procède de la volonté, soit qu'elle naisse d'une nouvelle approche de l'objet, replacera l'âme en présence de ces traces, ou les creusera davantage. Dans le premier cas, ce sera une recherche; dans le second, une répétition de l'acte, et dans tous deux la mémoire sera exercée.

Il faut bien que cette dernière faculté vienne au secours de l'être spirituel, car, dans le principe, toutes ses idées possibles ne sont que des aperçus de différences. Comme il n'existe encore que par sa première sensation, certainement il en

fera le rappel pour lui comparer la seconde : dans ce cas, quelque diverses qu'elles puissent être, un défaut de rapports le surprendra davantage qu'un contraste absolu. Ainsi, en prenant la statue que l'abbé de Condillac dote de la seule sensation dépendante des nerfs olfactifs, si nous lui communiquons en l'état le sens de l'ouïe, et si nous lui faisons entendre tout-à-coup le chant d'un oiseau, elle établira à l'instant un parallèle assez singulier entre le parfum d'une rose et la voix d'un rossignol. C'est à cette cause qu'il faut attribuer le mécontentement secret qu'excite une disparate, ou simplement une transition brusquée, dans la conversation ou dans les écrits; car l'âme est toujours prête à comparer ses perceptions les plus voisines. Elle y applique sans fin la règle et le compas; elle cherche des rapports jusque dans les oppositions.

Voilà donc que des mouvemens variés se succèdent. Leurs modifications arrivent à la faculté spirituelle qui réagit à son tour. Le mouvement qui lui est parvenu lui est approprié; celui qu'elle imprime par suite de sa volonté ou de ses besoins, l'est également aux fibrilles médullaires, d'où il se communique aux nerfs moteurs, que nous avons reconnu en être un prolongement. Très-subtil, presque métaphysique à sa source, il devient plus prononcé à mesure qu'il s'en éloigne; on diroit le levier entre les mains d'Archimède.

Ces actions et réactions éveillent une personnalité qui me donne la conscience de mon être. C'est le berceau de ma pensée. Je sens que c'est MOI sur lequel les corps ont une influence; je sens que c'est MOI qui exerce une volonté sur une partie du mécanisme de mes organes, et que je n'ai qu'une influence indirecte sur l'autre, dont la nature s'est sagement réservé la conduite. Des actes intérieurs de mon corps, de la conservation duquel elle me répond presque seule, sont à elle; les actes extérieurs sont à moi.

Il m'est même prouvé que l'organe cérébral est, jusqu'à un certain point, dans ma dépendance : quand je le souhaite, j'y réveille les impressions reçues; j'y remets en mouvement les fibrilles qui ont été une seule fois agitées; et si je prolonge ce mouvement par la force de mon attention, l'extrême lassitude de ces fibrilles me donne un sentiment de douleur

qui m'avertit de leur accorder quelque relâche. Mais le principe spirituel, pour lequel la perception s'est transformée en pensée et qui s'est rendue présente celle-ci, l'âme enfin n'est point fatiguée. Cette dernière peut se reporter sur d'autres fibrilles, et suivre sans gêne une nouvelle direction d'idées. C'est ce qu'on appelle *distraction*. Dans ce cas, l'âme ressemble au coureur qui, de distance en distance, trouve des relais préparés; il n'auroit pu franchir un espace de vingt milles sur le même coursier sans voir celui-ci s'abattre, et il fournit la plus longue carrière en changeant de monture.

Ici, l'immatérialité du principe est bien évidente, et comme nous allons nous en convaincre, la comparaison est toute à son avantage. Le coureur, en effet, se ressent plus ou moins du long voyage auquel il est obligé, tandis que l'âme conserve la même faculté d'application. Il lui suffit d'en changer les objets. Essentiellement agissante, elle ne demande qu'un aliment. Formée pour la pensée, elle ne peut se livrer à cet exercice qu'avec des organes, et ces organes sont susceptibles de lassitude ou d'altération. Depuis la naissance jusqu'à la mort de l'individu, elle agit à sa manière. Sensations, perceptions, mémoire, réflexion, attention, comparaison, jugement, désirs, volonté, tous ces actes sont de son domaine; elle passe successivement de l'un à l'autre; s'arrête sur plusieurs, s'en détache par les seuls besoins ou imperfections de sa nature organique, et y revient par sa seule énergie, dès que la fibrille est reposée, ou s'est saturée de la quantité de fluide nerveux nécessaire au travail résolu.

Tout le monde sait qu'un travail s'effectue dans le cerveau pendant la formation des pensées : mais tout le monde n'a pas réfléchi sur les circonstances dont il est accompagné, et n'en a pas fait sortir les lumières qu'elles doivent répandre sur les opérations de l'âme.

Quand un objet s'empare fortement de l'attention, et que le philosophe, par exemple, désirant suivre l'enchaînement des effets, veut remonter à une cause principale, il s'établit aussitôt une fermentation dans le foyer sensitif. Le fluide nerveux en parcourt probablement les feuillets, les échauffe dans sa course rapide, et y imprime des traces, ou agite des fibres que l'âme examine tour à tour, jusqu'à ce qu'ayant

réveillé chez elle l'impression qu'elle cherche, elle l'ait transformée en pensée. Qu'on ne s'y trompe pas : cette dernière demande à être élaborée. Elle n'apparoît pas tout-à-coup comme la Minerve de Jupiter revêtue de son armure. Un mot ajouté la complète, un mot changé la modifie, s'il ne la dénature; un mot retranché lui ôte ou lui donne quelquefois de la force. C'est par des signes qu'on la fixe. Ils aident souvent à la faire naître, ils assurent son existence dans les livres, les tableaux et les monumens. L'esprit ne sauroit lui-même se la rendre présente que de cette façon. Avant de la juger, le littérateur est obligé de la replacer ainsi sous ses yeux. Il faut donc qu'elle occupe un espace dans la substance médullaire, ou qu'elle y tienne à un mouvement quelconque.

Les pensées sortent l'une de l'autre; elles doivent le jour à des rapprochemens, et elles se multiplient en raison même de leur nombre, tant que la volonté trouve à sa disposition les élémens nécessaires pour en faire l'appel, en mettant en vibration les fibres qui leur correspondent. Ainsi, l'ébranlement gagne de proche en proche. Dans ce travail, l'exaltation nerveuse est telle que tout le système en est agité dans son centre. Une chaleur brûlante s'empare de la partie frontale du crâne, vers laquelle le fluide semble plus fortement réfléchi, et une vive douleur en devient la suite. Mais n'a-t-on pas remarqué qu'à peine l'écrivain a saisi les signes de la pensée qui sembloit fuir devant lui, et qu'il sembloit lui-même suivre péniblement à la trace, l'effervescence cesse, le trouble se dissipe, et le calme céphalique renaît comme par enchantement?

Rien n'affecte plus péniblement un être moral, que l'opiniâtreté avec laquelle certaines idées, dont on voudroit éviter la poursuite, viennent se jeter au travers des occupations et des autres intérêts de la vie. Cette lutte entre la volonté et les fibres médullaires qui la sollicitent, constitue un véritable état de souffrance. D'ailleurs l'esprit ne passe pas impunément, dans de courts délais, d'un mode à l'autre. Il aime à achever sa perception dans le calme; et la conduite de deux pensées divergentes est une des choses qui répugnent le plus à son unité.

L'âme se ressent de cette anxiété dans les grandes émotions auxquelles la livre une alternative de craintes et d'espérances. On a vu des joueurs du front desquels couloit une sueur fébrile, pendant que l'on agitoit la roue aux mouvemens de laquelle ils avoient attaché leur destinée. A peine le sort s'étoit prononcé en leur faveur, que le repos étoit rendu à leurs esprits. Nul doute que, pendant cet intervalle de temps où la boule parcouroit le tableau magique, leur âme ne combinât et ne se représentât avec force les chances de perte et de gain dont le fluide nerveux lui donnoit la notion, par les traces enflammées qu'il laissoit sur les lames médullaires, ou par leurs vives secousses.

Ce fluide joue le même rôle dans le délire occasionné par les maladies violentes. Alors il bouleverse, pour ainsi dire, toute la masse cérébrale; il la parcourt en tous sens, il la sillonne en traits de feu, il appelle presque simultanément, sur tous les points, l'attention du sentiment intérieur qu'il traîne en esclave à sa suite. De là cette multitude d'idées confuses que la volonté ne dirige plus, qui s'exercent sur mille objets disparates, et qui, quelquefois, du cerveau d'un être ordinaire, jaillissent en faisceaux lumineux, au grand étonnement des personnes qui lui donnent des soins.

Il fut brave tel jour, est un adage plein de sens; on voit qu'il est des individus placés dans de telles circonstances, que l'on pourroit bien dire d'eux : « Il eut de l'esprit tel jour, » ou simplement à telle heure. » Ce seroit peut-être le cas de Poinsinet. Quant à La Fontaine, nous croirons qu'il eut *souvent* de l'esprit et plus d'une fois du génie.

Ne sait-on pas que le travail de la composition exige une certaine agitation nerveuse que quelques-uns appellent par des toniques; d'autres, par la lecture d'un livre où les pensées vigoureuses abondent? Ce sont deux manières différentes de préparer la formation des nôtres, et toutes les deux réussissent selon la diversité des sujets qui y ont recours. Cabanis n'a pas qualifié sans motifs l'infusion du moka, du titre de boisson intellectuelle. Dans l'usage de l'opium, les Orientaux trouvent un excitant du même genre. Il est assez ordinaire chez eux, que l'exaltation qui en résulte franchisse les bornes du délire, et tienne de la fureur. A quel-

ques égards, voilà probablement l'œstrum prophétique ou poétique dont parlent les anciens. Dans ce cas, l'organe cérébral échappe plus ou moins à la dépendance de la volonté, et nous ne savons trop si un être raisonnable doit souhaiter cette nullité d'action de son âme, qui ne peut trouver dans quelques éclairs de pensées une indemnité de son interrègne.

Le premier attribut de l'âme est donc la volonté qui dirige le fluide nerveux, et le second, le jugement qui apprécie les traces, et en tire des notions.

Tous les deux se confondent dans la personnalité humaine, qui, au moyen du sentiment intérieur, s'empare du résultat de leur travail, et s'approprie les pensées qu'il a fait éclore.

Nous ne voyons rien de matériel ici, que les instrumens employés; car le mouvement qui les met en jeu ne l'est peut-être pas lui-même.

La vitalité de l'individu et la présence des objets externes entretiennent ce mouvement dans le cerveau; l'activité de l'âme et de la faculté intellectuelle y correspond par un mouvement réactif. L'union de l'âme et du corps pourroit donc être envisagée comme la correspondance des deux mouvemens interne et externe. Celui des organes venant à cesser, la mort physique a lieu. Ainsi que nous l'avons observé, l'autre se subdivise, et malheureusement il arrive quelquefois que sa partie la plus précieuse nous échappe, sans entraîner notre ruine matérielle. Le palais est encore debout; mais le ciel, après en avoir foudroyé le possesseur, n'a laissé à la place qu'un vain simulacre.

CHAPITRE IX.

De la faculté intelligente; du langage, comme auxiliaire de la pensée.

Nous allons marcher de miracles en miracles. Tout se classe à nos côtés, tout prend une physionomie. La vie n'est plus simplement un moyen de faire végéter des masses organiques, ou d'animaliser une ébauche qui va changer de formes. La sensibilité a fait naître la pensée, et la pensée réfléchie a produit l'intelligence. Celle-ci franchira encore un plus grand intervalle; elle constituera un être per-

manent. Le désir raisonné d'un bonheur fondé sur des relations, sortira de ses besoins mêmes ; et la moralité, cette perfection de la vie, en se montrant dans l'espèce privilégiée, deviendra le gage de son avenir.

Qu'il nous suffise, pour le moment, de remarquer que le monde animé offre une foule de sujets où l'intelligence brille avec plus ou moins d'éclat; c'est ce qui donne au tableau de la création cet air de vie et ces mouvemens variés qui y jettent tant d'intérêt. Les accidens de la matière peuvent un instant exciter notre surprise, mais les seules modifications de l'esprit attachent et parlent à l'âme. Le paysagiste entendu dans la pratique de son art, aura toujours cette vérité devant les yeux. Si cette prairie arcadienne ne présente au moins un troupeau et son pâtre; si une nacelle ne laisse son foible sillon sur l'onde tranquille de ce lac, et si ce temple solitaire ne me montre aucun vestige d'adorateurs, je sens qu'il manque quelque chose à votre composition. Je cherche la pensée; je la veux agissante, car je sais que le Créateur l'a répandue telle et avec profusion dans ses ouvrages. Il ne lui a pas suffi de mettre la matière en mouvement; il a animé le mouvement même, et il l'a doué d'intelligence.

Il est certain que ce quadrupède qui se promène à pas tardifs le long des guérets, ou qui, reposant sa tête sur ses genoux repliés, rumine au milieu d'une pâture, n'a de pensées que celles qui sont en rapport avec ses appétits. Mais ce sont toujours des pensées. Quelles qu'elles soient, elles appartiennent au domaine de l'intelligence; elles y tiennent leur place comme le binome de Newton. Quoiqu'un besoin matériel en ait été la cause provoquante, elles n'ont pu éclore de la seule matière. A la vérité, elles ne sont dignes ni d'être retenues, ni d'être fixées, puisqu'elles ne sauroient fonder un être moral. C'est un rayon de soleil qui vient mourir sur la terre, au sein de l'herbage qu'il a fait croître.

Admettez qu'il fût accordé à cette faculté pensante d'embrasser des notions d'une autre nature; supposez que des relations sociales (fussent-elles nées du mécanisme même) en sollicitassent le développement, et que l'individu dans lequel présentement elle est circonscrite, fût tellement ordonné qu'il ne pût prospérer que par l'observance récipro-

que et réfléchie de certaines lois; nul doute que cet individu, fût-il quadrupède ou bipède, animal ruminant ou parlant, ne méritât, dès cette vie, d'avoir un compte ouvert avec son Créateur. Mais la distance de l'être moral à l'être simplement intelligent est immense; et pourtant d'une classe à l'autre il n'y a qu'un échelon à franchir! Voyez le chien qu'un art soigneux a façonné à divers exercices : on vient de lui confier le repas du bûcheron occupé dans la forêt voisine ; l'animal a des appétits; il sait ce que c'est que la faim et comment on l'apaise; toutefois le repas arrivera intact à sa destination. Le messager se souvient du châtiment dont son infidélité a été déjà suivie. Les caresses d'un maître, qui lui a livré plus d'une fois la desserte de sa table rustique, sont aussi présentes à sa mémoire; ce double motif est assez influent, et la sûreté du dépôt est garantie. Si le porteur du dîner, à la place de ces réminiscences qui le touchent personnellement, avoit été décidé par la plus simple notion de rapports avec autrui, s'il s'étoit dit : « l'aliment qui m'est « confié ne m'appartient pas; c'est déjà beaucoup que les « restes m'en soient abandonnés pour salaire de ma peine; « ils me suffiront, et mon maître vivra. » Si, dis-je, l'animal avoit été capable de ce raisonnement, bien voisin de l'autre, il n'eût plus été qu'un homme déguisé. Qu'eût importé la différence des articulations, des formes, de la couleur et du jeu des muscles? L'intelligence étant la même, les deux êtres se fussent trouvés sur la même ligne. Pour cela, le chien n'avoit qu'un pas à faire, qu'un seul pas qui le tirât du cercle de son individualité, et qu'aucun être de son espèce ne franchira jamais.

Quelques écrivains d'un grand mérite ont prétendu que les animaux, par le seul défaut de langage, ne sauroient étendre et généraliser leurs idées, les abstraire, ou établir entre elles des comparaisons. En cela ces écrivains nous semblent encore avoir marché trop vite. On accorderoit à l'espèce la plus intelligente, qui est, suivant nous, celle du chien, le don de s'exprimer dans la langue de l'homme, que les progrès de la pensée chez elle n'en seroient pas plus sensibles. Il faut en effet remarquer que les paroles ne sont que la représentation des idées; que les idées elles-mêmes

correspondent aux fibres cérébrales interrogées par l'âme, ou qui, par un ébranlement communiqué, fixent son attention : or, l'homme excepté, le cerveau de chaque espèce n'admettant qu'un certain nombre d'idées calculées sur les besoins et la destination de l'individu, un langage, quelque étendu qu'on le supposât, ne seroit susceptible d'aucun emploi entre les animaux. La conformation gutturale et linguale du perroquet et du singe prouve qu'ils pourroient parler. Ils ne parlent pourtant pas, parce que toutes leurs idées possibles sont déjà exprimées par leurs signes et les divers accens de leurs voix. Un vocabulaire plus riche ne seroit qu'un embarras pour des êtres chez lesquels un geste ou un cri équivaut à une phrase. L'homme qui converseroit avec son chien sur les objets qui concernent ce dernier, en seroit peut-être entendu; mais s'il sortoit de là, il ressembleroit au claveciniste dont les doigts frapperoient sur les touches d'un clavier auxquelles ne répondent aucunes cordes : d'où il est permis de conclure que nous ne généralisons et ne perfectionnons notre langage, que parce qu'il existe dans notre cerveau une multitude de fibres inépuisable et susceptible d'un égal nombre d'impressions. L'âme se les rend présentes au moyen des signes parlés ou écrits, soit qu'elle en rappelle l'image par un acte de sa volonté, soit qu'une cause occasionnelle les retrace à ses organes.

En deux mots, l'expression n'a pu précéder l'idée, encore moins la faire naître. Si nous avons acquis un langage, c'est que notre cerveau étoit disposé pour cette création; si nous avons parlé, c'est qu'au préalable nous avons pensé. La facilité de fixer nos conceptions et de leur donner des formes en a facilité le développement ultérieur; ainsi nous avons trouvé une science dont les élémens existoient déjà en nous-mêmes, tandis que, pour les animaux qui n'ont rien à *trouver*, le don de la parole seroit tout-à-fait superflu. Le leur accorder par simple supposition, ce seroit mettre les feuillets d'un livre entre les mains d'un aveugle.

Il est sûr que les signes conventionnels des choses aident puissamment au rappel des perceptions dans le cerveau de l'homme. Il passe en revue ces signes, au lieu de l'objet même, et il opère alors avec un avantage équivalent à celui

qui résulte des chiffres employés au calcul, et de l'algèbre appliquée à la géométrie. L'intelligence a trouvé dans le cerveau un foyer de perfection, et dans les sons figurés ou accentués un instrument abréviateur. Aussi avons-nous peine à croire que les connoissances des mages égyptiens fussent aussi profondes qu'on l'a prétendu. Une écriture symbolique ne se prête pas plus à ces nuances distinctives par lesquelles la pensée prend la physionomie qui lui est propre, qu'à l'enchaînement des vérités. Elle exprimera parfaitement un adage ou une sentence, elle peindra à grands traits, mais elle n'admettra ni liaison dans le style, ni ces rapports détournés qui ont tant de charmes. Énergique dans l'énoncé des résultats, elle ne permet point la discussion qui y conduit; car le sage, au fond de sa solitude, discute avec lui-même; et dans la langue qui lui est familière, il aura plutôt passé en revue toutes les idées accessoires à l'objet dont il s'occupe, qu'un autre n'en aura seulement esquissé l'emblême.

En ne reconnaissant pas une sorte de langage inné dans les premières réunions humaines, on se met dans la nécessité de supposer que leurs accens primitifs auront été fournis par la nature. Celle-ci aura long-temps parlé à l'homme avant qu'il se soit mis en mesure de rendre ses propres idées, dues aux phénomènes et aux objets avec lesquels il aura été le plus souvent en contact. Le mugissement des vagues, la voix imposante de la tempête, le roulement du tonnerre, le murmure d'un ruisseau, les chants dont les bosquets retentissent, suivent presque nos pas. Mille autres sons divers accompagnent les accidens dont nous sommes entourés. Ces signes auront été les premières leçons de langue que la nature aura données à l'homme. Peu à peu, chacun les aura appliqués dans ses relations avec son espèce; du positif, ils auront passé au figuré; une harmonie des lèvres avec la pensée aura moins coûté qu'un tableau; on aura imité le son avant la couleur et la forme, et voilà comment se seront établis les premiers vocabulaires. La communauté d'origine pourroit donc se faire remarquer dans les dialectes des différens peuples, sans prouver la nécessité d'une langue généralement maternelle. Vingt familles contemporaines, dissé-

minées sur différens coins du globe où elles commenceroient à jouir du don de la parole, finiroient par offrir des rapports frappans dans leur manière de s'exprimer. On ne sauroit attendre moins de la similitude des organes auditifs et gutturaux, et de celle des actes de la nature qui se présentent partout avec le même accompagnement. La recherche d'une nation chez laquelle les autres auroient pris les bases de leur langage nous semble donc absolument illusoire, et nous regrettons de voir des gens de lettres estimables y consumer leur temps et leurs forces.

L'écriture, vraie représentation du langage, comme celui-ci l'est de la pensée, sera à jamais sur cette terre la propriété de la seule créature humaine. Quelle autre en effet s'aviseroit de recourir à un tel moyen de rappel de ses idées? quelle autre l'imagineroit, ou seulement en sentiroit le besoin? Que l'on y songe : et l'on verra que l'application de signes arbitraires aux actes dont on souhaitoit perpétuer le souvenir, eût été trop détournée, pour que les hommes eux-mêmes aient débuté par ce premier pas. Des monumens simples et grossiers auront commencé par fixer les traditions sur le théâtre d'un événement mémorable. Ainsi douze pierres auront été amoncelées dans le Jourdain en mémoire du passage des douze tribus. Tel à peu près nous concevons le berceau de l'écriture. Plus tard devenue symbolique, elle aura été presque un écrit en images; ensuite elle se sera composée de signes applicables à un plus grand nombre de circonstances et par cela même moins frappans pour les yeux et moins multipliés. C'est l'époque où la pensée se sera dégagée, pour la première fois, des formes matérielles au sein desquelles on la voit éclore. La métaphysique n'a pas une autre origine; mais il est permis de dire qu'elle remonte assez haut.

La faculté de consigner une suite de faits et d'idées dans des livres, et de multiplier ceux-ci d'une manière indéfinie, sans altérer leur caractère identique, est si merveilleuse, elle a dû hâter tellement les progrès de l'esprit humain, qu'en y réfléchissant avec quelque attention, on est surpris de ne pas voir s'élever à une plus grande hauteur l'édifice actuel de nos connoissances. Peut-être faudroit-il en rechercher la cause

dans la consécration de certains axiomes moraux, scientifiques, politiques ou prétendus religieux, qui, pendant des siècles, ont été en possession de régir les peuples. Avec de mauvais points de départ, toute route devient erronée. Par exemple, l'interprétation littérale de la Genèse a nécessairement faussé nos aperçus de haute physique ; ainsi que la féodalité et la théocratie ont dû retarder le développement des notions de droit public en Europe. Et, en effet, comment fonder les bases de l'ordre social sur une terre où l'on étoit parvenu à persuader à un homme qu'il étoit à jamais, lui et sa race, la propriété d'un autre homme?

CHAPITRE X.

Du développement simultané de la vie organique et de l'intelligence.

La Providence n'a pas soumis à une marche uniforme de développement l'universalité des êtres animés. Il en est dont l'enfance est prolongée, et d'autres qui atteignent, dans un temps fort court, à la perfection de leurs organes. On ne doit même pas perdre de vue que les progrès de la nature, dans ses créations, ne sont pas toujours calculés sur la durée qu'elle leur accorde. Le jeune corbeau qui verra s'écouler trois générations humaines, ne reçoit que pendant un mois l'aliment désiré. Passé ce terme, il pourvoit lui-même à ses besoins. Du moment où il s'élance de la cime du pin qui le vit naître, son éducation est à peu près achevée. N'a-t-il pas été armé d'ongles pour chercher les vermisseaux sous le sillon que la main du laboureur vient de recouvrir, et d'un bec tranchant pour déchirer les chairs putréfiées vers lesquelles va le guider son odorat? Les résistances de l'air ne lui apprendront-elles pas à diriger son vol au milieu des tempêtes? Les anciens de sa race ne pourroient mieux l'instruire. La chenille d'un matin dévore déjà les bourgeons de la branche à laquelle son berceau est suspendu, et c'est à quoi se réduiront tous les actes de sa vie, jusqu'à sa prochaine métamorphose en chrysalide; tandis que l'homme destiné à la plus longue carrière dont puissent se flatter les êtres de son espèce, en consume au moins un quart dans des actes qui ne

sont, à bien dire, pour lui qu'un apprentissage de l'existence. Ici il y a une disproportion manifeste entre la durée du rôle et le temps qu'on met à l'apprendre.

De belles intentions morales sortent de cet ordre de choses. La nature fait le plus promptement possible de l'animal un être indépendant. On lui prodigue tous les dons à la fois, parce qu'il ne doit presque rien acquérir de son chef. Son instinct et ses habitudes sont déterminés dès avant sa naissance; sa vie n'est qu'un emploi auquel il convient qu'il se présente sans délai, et sa faculté intelligente, soumise à un jeu d'organes où les variations sont rares, est renfermée dans le même cercle que parcourent ses pareils. Le besoin du moment étant sa loi constante, il est difficile qu'il éprouve le sentiment réfléchi des actes auxquels il s'est livré; aussi, quoiqu'il forme un tout organique, quoiqu'il ait été pourvu d'un centre de sensations, sa personnalité est une chose très-douteuse. Enfin, il semble que dans cette partie de son œuvre, le Créateur n'ait voulu que des classes et des espèces.

Une marche différente va se montrer; l'enfant est non seulement un lien entre les êtres auxquels il doit la naissance; mais presque tous les liens d'où sortiront un jour ses propres relations, se rattachent à l'époque de ses premières années; en la prolongeant, le ciel a eu en vue l'harmonie du système social, qui ne comportoit pas l'apparition simultanée dans leur perfection, de tous les êtres pensans dont se compose le genre humain. Dans l'hypothèse contraire disparoîtroit bientôt l'autorité paternelle, que corrobore, pendant une assez longue période, d'une part une sujétion obligée, de l'autre l'exercice du pouvoir. La tendresse réciproque des pères et des enfans, nourrie par une suite de services rendus et reçus, subiroit probablement le même sort. Quel spectacle offriroient des êtres dont la bouche, à peine détachée du sein maternel, articuleroit des sons impératifs, et dont la démarche, naguère incertaine, prendroit tout-à-coup l'attitude fière du commandement? Il y a quelques années que cette dissonance morale, introduite dans le gouvernement français, frappa tous les bons esprits.

Il a plu à quelques philosophes[1] d'envisager les espèces

[1] Voyez les *Époques de la nature* de M. de Buffon.

animées comme un seul individu, toujours le même dans ses différentes époques, et se perpétuant par une suite de générations qui ne changent rien à ses parties intégrantes. L'ensemble de la nature a même été considéré de ce point de vue. C'est une belle idée, si on s'attache aux seuls rapports physiques et organiques. A beaucoup d'égards, il est permis de l'étendre aux êtres animés; mais elle doit s'arrêter à l'homme, dont l'espèce entière se compose d'élémens très-distincts. Nous ne saurions y voir une masse homogène. Chacun y prend un caractère privatif, chacun y devient soi.

L'exercice des sens et la direction qu'ils reçoivent, déterminent la direction des idées. Les longues années de notre enfance ne sont pas un temps perdu dans les projets de la nature; elle veut constituer un être moral; c'est par des actes répétés et réfléchis qu'elle y parvient, et en quelque sorte, elle le charge de sa propre éducation. Le principe sensitif, spirituel et intelligent nous a été confié: c'est à nous de le faire passer par les divers degrés d'éclat dont il est susceptible. J'y vois une pièce de monnoie qui n'a pas encore reçu d'empreinte, et que nous frapperons à notre coin privé; car, parmi nous, tout esprit devient en lui-même une puissance, et a le droit de dire que son âme est son ouvrage. Ceci prendra un caractère d'évidence au prochain chapitre.

Ce n'est donc pas sans motifs, même apparens, que le sage modérateur de la vie humaine fit dépendre les progrès de la faculté spirituelle de ceux de l'organisation. Elles marchent presque de concert. Soumises à des rapports constans, elles exercent l'une sur l'autre une influence telle qu'il est souvent difficile de démêler, dans les actes communs, ce qui appartient à chacune. Les idées familières à l'enfance ne sont plus celles de l'âge de puberté, dont les forces croissantes, en nous conduisant vers la jeunesse, préparent de nouvelles notions. L'identité de l'individu résulte de ce qu'il a la conscience d'avoir passé par ces diverses périodes, mais non d'une similitude dans les désirs, les sensations et les aperçus. De quelle utilité eût été pour l'enfant la raison de l'homme fait, ou son énergie musculaire? Il étoit convenable que nos réflexions naquissent de l'exercice de nos facultés

corporelles; aussi l'apparition des unes et des autres est, à bien dire, simultanée; admirable calcul de cette sagesse ordonnatrice qui a donné à chaque âge, à chaque sexe, à chaque circonstance de la vie humaine, les auxiliaires moraux dont ils avoient besoin, et qui en a fait résulter des jouissances ou des perfections de l'être!

C'est en conséquence de ce principe, que le développement trop hâtif de l'intelligence offre, dans un enfant, quelque chose d'extraordinaire et de monstrueux. Si on se rendoit compte du sentiment de surprise que l'on éprouve à cet aspect, on en trouveroit le motif dans un défaut de proportion entre la vie morale et la vie physique. Pour soulever des jouets, il ne faut pas le génie d'Euclide. Il en est de même de l'état d'imbécillité où languissent quelques personnes robustement constituées. La débilité organique, accompagnée d'une intelligence en rapport avec l'âge du sujet, excite beaucoup moins notre étonnement, parce qu'il nous est facile d'attribuer cet état de foiblesse à une cause accidentelle ou morbifique. Les progrès de l'esprit se réglant sur celui des années, la marche de la nature ne nous semble pas avoir été contrariée dans son travail le plus essentiel, qui est d'établir un équilibre entre les ressources de l'intelligence et le sentiment des besoins. D'ailleurs, comme notre espèce ne tire point son caractère distinctif de la force des muscles, nous regrettons moins les pertes que ce système a éprouvées, quand elles tournent au profit de l'autre. Ainsi, je ne m'étonne pas que Pascal, foible et délicat à trente ans, soit en même temps l'un des premiers génies de son siècle; mais je m'étonnerai qu'à douze ans il ait résolu le problème de la roulette; et je m'affligerai de voir Thersite et Irus, taillés en hercules, devenir l'un le jouet de l'armée des Grecs devant Troie, l'autre celui des enfans d'Ithaque.

L'application des mêmes principes nous apprendra qu'un être ne sauroit atteindre le degré de perfection morale à laquelle il est destiné, si ses organes essentiels et caractéristiques ne sont pas mis en action. Ainsi, la femme ne touche au but prescrit qu'après avoir passé par les états d'épouse, de mère et de nourrice. Il est facile de démontrer que, sous ces trois rapports, il s'opère dans son tissu des développe-

mens physiques qui, s'ils n'en changent la nature, la modifient, et lui donnent une véritable extension. La jeune personne qui a rencontré le protecteur de sa foiblesse, cesse de se livrer à ces idées inquiètes dont l'influence est trop souvent préjudiciable au tempérament. L'interruption des règles pendant la grossesse, les progrès du sein qui en sont la suite, l'activité des ganglions internes qui communiquent avec celui-ci, avec l'abdomen et le champ consacré à la reproduction de l'espèce, de nouvelles sécrétions et de nouvelles sensations sont bien propres à susciter des changemens dans un être délicat, dans un être où tout se coordonne, et où les parties les plus notables, en soutenant des relations prochaines ou éloignées, subissent une dépendance réciproque. C'est une chose que les pages savantes du Dictionnaire de science médicale, d'accord avec l'expérience, ont mise hors de doute. Ce qui l'est également, c'est que ces changemens ne peuvent avoir lieu dans les habitudes du corps sans qu'il s'en effectue de semblables dans celles de l'esprit. Les sens sont les occasions des idées : ajoutez ou retranchez à ceux-ci, vous donnerez de l'essor ou vous imposerez des bornes à l'être spirituel. D'où l'on est fondé à conclure que la jeune vierge et la femme soumise aux lois de l'hymen sont deux êtres distincts; que le cercle moral de la première est nécessairement resserré, par cela même qu'il existe chez elle des organes sans emploi, tandis que l'autre obtient, avec le développement de ses facultés organiques, celui de ses facultés aimantes et intellectuelles. Enfin, l'une est un être arrêté dans la marche tracée par la sagesse ordonnatrice; l'autre, en correspondant à ses vues, est devenue ce qu'elle pouvoit et devoit être, c'est-à-dire qu'elle est vraiment FEMME. Elle connoîtra toutes les craintes et toutes les espérances, tous les chagrins et toutes les délices attachés à cet état.

C'est principalement dans la différence des sexes que l'influence des constitutions natives sur les mœurs paroît décisive. L'homme et la femme sont les deux genres d'une même espèce. Leur structure a été ordonnée sur un seul plan ; aux organes sexuels près, l'examen anatomique n'en tire, pour aucun des deux, de caractère vraiment distinctif. Chez l'un et l'autre, la distribution intérieure des trois ventres est

semblable; les charpentes osseuses, les épatemens des muscles, les ramifications des nerfs, le système circulatoire, l'absorption et les sécrétions, se présentent sous un même aspect. La pulpe cérébrale et les cinq sens qui y aboutissent suivent à peu près les mêmes règles analogiques, et pourtant quelle diversité, nous pourrions dire, quelle opposition dans les goûts, les penchans et les habitudes!

L'amalgame à la masse du sang d'un fluide élaboré dans les glandes viriles, dessine, entre les deux sexes, les principaux traits du contraste. Indépendamment des formes qu'il fait saillir et des teintes qu'il prononce, dans l'un il appelle avec la force le sentiment qui en apprend l'usage; dans l'autre son absence laisse la texture molle et délicate. L'être qui a la conscience de sa foiblesse y cherchera nécessairement un remède. Il voudra plaire pour être protégé; il aimera tendrement pour être plus sûr de son appui. Ni le pampre de la vigne, ni celui du chèvrefeuille ne sont compactes; mais leurs étreintes y suppléeront bientôt, et ces deux arbustes, enlacés aux branches fortes de l'orme et du chêne, braveront les tempêtes.

De là une manière différente d'opérer dans les mêmes actes de la vie. Où celui-ci voudra renverser les remparts et monter à l'assaut, celle-là pénétrera par surprise : où l'un sera fier et menaçant, l'autre aura pour elle un sourire ou des larmes, et n'en sera pas moins certaine du succès.

Une femme chez laquelle des affections vertueuses secondent la douce influence de la nature, aime comme elle vit, comme elle respire. L'amour, dans toute sa pureté, semble le principal élément de son être. Il perce, il échappe dans les moindres actes de sa vie domestique. Voyez cette jeune fille qui cultive une fleur : elle la soigne avec délices; elle lui donne des supports avec une tendre commisération; elle l'offre aux rayons du soleil; vous diriez qu'elle la caresse de ses propres regards. L'aiguille, entre ses mains, est-elle employée à nuer des couleurs, ou à piquer un simple corset? saisissez le mouvement presque imperceptible de ses lèvres : vous verrez qu'elle sourit à son ouvrage, et que c'est d'un sourire d'amour. L'homme, dans son énergie, travaille à vaincre les obstacles; il s'opiniâtre, il lutte contre eux corps

à corps; il s'arme presque de colère là où la femme semble se livrer à un goût, suivre un penchant, obéir à une douce inspiration, ou ne rien attendre que de son zèle et de sa patiente assiduité. Il y a de l'affection dans le regard qu'une femme abaisse sur la foible enfance, ou qu'elle porte sur la caduque vieillesse. Elle aime en prenant pitié; elle aime en soulageant des douleurs, tandis que l'homme protége et s'enorgueillit le plus souvent du secours qu'il accorde.

Nous voulons être craints, respectés et considérés; nous ne marchons, au moins en idée, qu'avec des faisceaux et des trompettes. Ces vues sont presque étrangères aux femmes; ou si elles cherchent à faire naître quelqu'un de ces sentimens, c'est encore, et quelquefois en dépit d'elles-mêmes, pour inspirer de l'amour. En cela elles sont dupes des illusions de leur cœur ou de leur vanité. Christine, Élisabeth et Catherine II croyoient qu'une princesse a le droit de faire naître autour d'elle des passions. La première abdiqua le souverain pouvoir, mais s'en réserva encore assez pour prouver d'une manière terrible qu'elle vouloit être aimée en reine. Ce fut aussi la prétention des deux autres. Elles ignoroient combien est rare le bonheur des unions dans lesquelles le sexe apporte une mise de puissance et de richesse, A quoi s'attachera celle qui, dans la vie, n'a besoin d'aucun support? Et quel charme un mari trouvera-t-il dans des nœuds où il lui faut oublier les droits qu'il tient de la nature? Il convient donc que le dernier conserve une sorte de dignité dans son amour, puisque ce sentiment chez lui est une dépendance de sa force; la femme, au contraire, mettra de l'abandon dans le sien, puisqu'il n'est à proprement parler qu'un recours de sa foiblesse.

Avec de l'ambition vous ferez des héros; avec de l'amour vous ferez des héroïnes. Les deux mobiles des deux sexes sont distincts ici comme leur organisation. L'Évangile devoit conquérir dix fois plus de prosélytes parmi les femmes que dans la classe des hommes, et la chose a eu lieu. Une religion qui de l'amour fait un devoir, n'étoit pas seulement dans le cas d'être discutée par elles. La piété étoit dans leur cœur: le précepte n'a eu qu'à la réveiller. Prier, pour elles, c'est aimer. Leur débilité organique semble ne leur

avoir laissé que ce seul moyen, dans la société comme dans leur intérieur, de parvenir à leurs vues. A beaucoup d'égards, leur vie n'est qu'une prière perpétuelle; mais qu'elles n'en veuillent pas trop à la nature de les avoir soumises à ce rôle, puisque le plus souvent leurs prières équivalent à des ordres.

L'athéisme devoit être fort rare chez les femmes. Il y offriroit quelque chose de plus repoussant que dans l'homme, à titre d'inconséquence morale et de monstruosité physiologique. Victimes de leur foiblesse comme de notre humeur altière, qui invoqueroient-elles, si elles ne reconnoissoient un juge de leurs maîtres? Et quel autel leur seroit-il permis d'embrasser, qnand celui de la loi même se refuse si souvent à leurs étreintes?

Il résulte de la conformation des deux sexes, que le plus foible sera l'être aimant par excellence. Aussi offrent-ils à l'observateur un spectacle très-varié dans les modifications de leur sensibilité. Quelle différence de la tendresse filiale chez la femme à celle que ressent un homme, et qu'au prix de l'autre, il témoigne si imparfaitement! La différence de l'amour maternel au paternel est peut-être encore plus positive. Ce sentiment dans le sexe qui conçoit, parle à chaque instant de la vie; il s'exprime par une continuité d'attentions, de délicatesses et d'actes souvent involontaires, tandis que l'homme, par cela même que ses mouvemens sont plus énergiques, ne sauroit les répéter avec la même abondance. Et s'il s'agit de l'amour proprement dit, combien la femme ne nous laissera-t-elle pas loin derrière elle? Quant à l'amitié, cette douce solidarité qui s'établit entre deux êtres, en passant sur un fond d'amour, elle contracte quelque chose de touchant et d'onctueux qui en accroît le charme. Vous la trouverez avec ce caractère dans l'épouse qui a vieilli doucement à côté de son époux; vous la trouverez dans presque toutes les femmes chez lesquelles elle succède à un sentiment plus vif et peut-être moins tendre.

Nous aurons occasion de remarquer que de la diversité même des constitutions naissent les devoirs particuliers aux deux sexes. Le sentiment de la force apprendra à en modérer l'emploi, celui de la foiblesse à ne pas recourir à la violence

qui entre des mains délicates ne seroit jamais qu'une arme impuissante et trompeuse. Le droit de protéger, de nourrir, de commander même, sera attaché au premier état; l'autre se contentera du droit séduisant de plaire, de consoler, d'encourager au travail, et d'adoucir par l'influence certaine des grâces, l'austérité du commandement.

CHAPITRE XI.

Du libre arbitre, et des passions.

L'influence reconnue des organes et des fluides admis dans la circulation, sur la faculté spirituelle, a donné lieu à quelques écrivains de contester la liberté des actes exécutés par l'individu. On ne leur feroit pas une foible réponse, en se bornant à remarquer que cette dénégation seroit, quant à l'homme, éversive de la morale, et par conséquent de tous les principes sociaux sans lesquels l'espèce ne saurait subsister. Il nous semble qu'une saine physiologie y découvrira d'autres parties défectueuses, vers lesquelles nous allons diriger l'attention du lecteur.

Nous commencerons par rappeler quelques principes dont la conviction ne doit pas nous abandonner dans la discussion importante qui nous occupe.

Tous les animaux (du moins ceux dans lesquels nous avons reconnu un point central de perceptions) sont des êtres mixtes. Tous vivent, se conservent, se perpétuent, parce que les sensations du plaisir et de la douleur ne sont, à bien dire, que des révélations faites à l'individu de son état prospère, ou de la destruction qui le menace. L'homme, quoiqu'au premier degré de l'échelle, reçoit ces avis comme le vermisseau le plus obscur. Nous observerons seulement à son avantage, qu'entre tous les êtres mixtes, par la grande et incontestable perfection de sa nature, il est le plus susceptible d'un bonheur RAISONNÉ.

En vertu de cette faculté, il dirige ses affections, il gouverne ses appétits, il agit; mais ce sera toujours dans le sentiment d'un intérêt présent ou éloigné, et c'est cela même

qui constituera son libre arbitre; car sans le désir INNÉ du bien-être, la liberté ne se conçoit pas. Qu'est-elle, en effet, que le pouvoir de se décider pour le plus grand avantage de l'individu? Être libre, c'est être en position de prendre un parti par des motifs d'utilité directe ou indirecte, sans quoi l'être seroit absolument stationnaire.

Mais c'est d'un certain mélange des fluides et de son action sur le système nerveux, auquel l'âme[1] est présente d'une manière quelconque, que résulte la détermination : nous ne le contesterons pas ; on n'oubliera pas non plus que, par l'excellence de sa nature, la faculté spirituelle sera admise, dans l'homme, à RAISONNER son bonheur.

Reste à savoir si le raisonnement qu'elle fera pourra balancer l'impression reçue. La solution de cette question devient celle du problème de la liberté.

Nous avons déjà dit que l'âme, quant à ses sensations, est un être passif. Il ne dépend pas d'elle d'être affectée de telle ou telle manière ; il ne dépend pas d'elle de changer l'effet produit par les corps sur les organes avec lesquels elle a été mise en relation ; elle s'efforce seulement de retenir le plaisir et d'écarter la douleur.

Comment parviendra-t-elle à ce but? en agissant sur ses organes. Elle a été émue par l'ébranlement des fibrilles médullaires, ou par la trace que l'impression y a laissée : dans l'exercice de sa volonté, elle frappera avec la même énergie ces fibrilles, car rien ne nous dispensera jamais de l'envisager, dans ce cas, comme une force vive et agissante. Si c'est le fluide nerveux qui a provoqué chez elle la perception, le même fluide sera employé à la favoriser ou à la combattre ; la réaction sera au moins égale à l'action. L'arme dont elle aura été atteinte passant entre ses mains, il y aura d'abord équilibre, et comme elle aura la faculté de la tenir plus long-temps que l'objet dont, presque toujours, elle peut éloigner ou rapprocher l'influence, elle finira, pour peu qu'elle le veuille, par rester maîtresse du champ de bataille.

[1] Nous prions de ne pas oublier que par le mot *âme* nous entendons constamment le *sentiment intérieur*.

En deux mots, c'est avec ses organes internes qu'on l'attaque ; c'est avec ses organes internes qu'elle résiste : donc le problème de la liberté est résolu.

Bien entendu que le succès de la lutte sera toujours déterminé dans le sentiment du plus grand avantage de l'individu. C'est ce qui a lieu de prime abord chez les animaux, où aucun balancement moral et social ne s'effectuant, parce que des liens de ce genre ne sont pas nécessaires à leurs espèces, il est rare que l'intérêt personnel de la minute ne fasse pencher la balance.

D'où il résulte que les gens à passions fortes seront violemment agités par les impressions; mais ils retrouveront la même énergie pour les combattre, lorsque leur âme, éclairée sur son véritable bien-être, en aura pris la détermination ; du moins elle en aura le pouvoir, et si elle ne le fait pas, c'est à la volonté et non aux moyens qu'il faudra en adresser le reproche.

Dans ce dernier cas, la faculté spirituelle, en refusant de recourir au plus beau privilége de sa nature, qui est de RAISONNER son bonheur, descendra vers les classes infimes, où de simples appétits donnent à l'être une impulsion qu'il ne peut et ne doit chercher à vaincre.

Et encore l'opinion qui placeroit tous les animaux dans une dépendance absolue de leurs organes, ne seroit-elle pas une opinion hasardée ? S'il est parmi eux beaucoup d'âmes ESCLAVES, il en est aussi qui, sans s'élever aux belles notions de la justice, secouent jusqu'à un certain point le joug de leurs besoins et de leurs sensations.

Le désir d'un bien-être prochain est le mobile de plusieurs actes de l'homme et de la généralité des êtres animés. Nous admettons ici une réserve, car dans les animaux perfectionnés, les idées acquises, quoiqu'elles ne conduisent jamais aux relations morales, véritable apanage de notre espèce, parviennent à changer la direction du sentiment intérieur. Prenons pour exemple ce même chien que nous avons déjà cité, et plaçons-le dans la position où il nous a donné une preuve d'intelligence si voisine de la nôtre.

Certainement le dîner qu'il porte à son maître, en affectant par des émanations les fibrilles nerveuses de son odorat, agite

dans le cerveau celles qui lui sont contiguës. Il en résulte une réaction sur les nerfs de l'estomac comme sur les glandes salivaires de la gueule, et un besoin se fait sentir. Si l'animal chez lequel cette impression a lieu étoit dépourvu de mémoire, s'il ne pouvoit combiner des idées et en extraire des jugemens guides de sa volonté, le besoin naturel puissamment réveillé deviendroit irrésistible, et le dîner changeroit de destination. Mais les choses se passent autrement, parce que l'appétit, qui est une des premières lois instinctuelles dans la plupart des espèces animées, a été surmonté; acte admirable qui ne procède pas uniquement d'une simple disposition d'organes, et qui, selon nous, est le prélude des merveilles plus grandes que la sagesse suprême s'apprêtoit à opérer dans l'homme[1]. Quand nous songeons à ces choses, nous sommes tentés de saluer dans ce quadrupède intéressant, chez lequel le malheureux trouve les relations que la société lui refuse, la seconde intelligence VISIBLE que le ciel ait placée sur la terre.

Voilà donc que les animaux des premières classes jouissent d'un certain degré de liberté, puisque, malgré leurs appétits, ils prennent les déterminations qu'ils jugent en définitif les plus conformes à leur bien-être...

Remarquez que, dans les espèces où l'association est nécessaire à la sûreté de tous, la liberté semble disparoître, et que le pacte en vertu duquel on est rassemblé n'est attaqué par aucune des parties contractantes. Une infraction ne trouvant aucun motif dans la disposition organique des sociétaires, ce respect de l'ordre ne sauroit être un titre pour eux. Il n'en est pas ainsi des membres de la société humaine, chez lesquels la volonté, mue par d'autres intérêts, peut rompre cet équilibre qui existe entre le sentiment naturel de la personnalité et le sentiment réfléchi du devoir envers l'espèce. Cette possibilité de s'abstenir, au profit d'un étranger qui a reçu de sa naissance les mêmes droits que nous, ou de jouir en le privant d'une partie de ces droits, constitue les belles et très-simples notions du

[1] En deux mots, le sentiment intérieur de l'animal, éclairé par la mémoire, s'est *décidé pour un bonheur raisonné*, quant à lui, mais à *distance*.

juste et de l'injuste. S'il n'avoit pas été arrêté que l'homme pût mériter ou démériter de son Créateur, il partageroit le triste privilége des animaux, et l'on verroit la grande société de laquelle nous dépendons, fleurir avec la régularité que l'on observe dans une ruche d'abeilles. Elle eût trouvé dans son industrie, dans sa tempérance et dans la disposition de ses humeurs, tous les correctifs nécessaires des accidens nuisibles de la nature, les seuls qu'elle eût à craindre; et l'homme, au lieu d'être le noble héritier de l'avenir, prendroit simplement le pas sur les autres êtres, mais ne pourroit plus se dire qu'un castor perfectionné.

Une liberté plus étendue et plus éclairée, dans la proportion de nos besoins et de nos rapports, devient donc notre caractère distinctif. Posséder un certain degré de jugement, c'est être libre, puisque la faculté de juger et celle de vouloir existent constamment dans la même mesure. Le chien est le plus intelligent des animaux, par cela même il en est le plus libre. Dès que l'on prouvera que l'esprit humain est apte à concevoir des notions de morale et d'équité, sa liberté est démontrée, pourvu toutefois qu'on ne perde pas de vue que, dans les opérations de l'âme, la réaction est au moins égale à l'action.

C'est une grande conquête sur la personnalité que l'ajournement du bonheur chez un individu, quand l'espèce entière ne sauroit être heureuse par les mêmes moyens. L'animal consentira à un ajournement très-prochain; mais son organisation ne lui permettra pas de le prolonger d'une manière presque indéfinie. Il ne sacrifiera pas l'être du jour à un être de raison, à un être presque éventuel, né au milieu des ruines de la vie présente, TOUJOURS LUI, et que la force de son intelligence lui aura fait reculer dans un monde idéal, vers lequel il se croie porté par la seule succession de l'ordre qu'il lui a été permis d'entrevoir; enfin il n'est pas assez libre pour se mettre long-temps à l'écart.

La plus grande preuve qu'un être puisse offrir de sa liberté, est la faculté d'exécuter des choses contraires à ses affections et à ses penchans. Quand la tyrannie commande, la volonté exécute bien les actes qui lui répugnent; mais la pensée se réfugie en elle-même. De là, comme d'un fort

à l'épreuve des surprises, elle brave le pouvoir et se rit de menaces qui ne peuvent l'atteindre. Le corps fléchit, mais l'âme résiste. L'un prodigue à l'extérieur les témoignages de la dépendance, l'autre ne reconnoît aucun maître. L'un semble caresser la main qui le frappe, l'autre s'est réservé la faculté de haïr, et elle en use dans toute sa plénitude. Certes dans cette double action, notre liberté se manifeste d'une manière éclatante. Les caractères qui se font une étude de la dissimulation, en offrent également un témoignage irrécusable.

Quant à l'influence de l'organisation sur les goûts et les penchans, sans la contester, nous oserons dire qu'elle est subordonnée à la volonté. Il n'est point de circonstance dans la vie où celle-ci ne puisse faire la loi. Comme nous l'avons prouvé, plus les passions sont fortes, plus l'âme a été douée de vigueur. Nous ne voyons pas que les constitutions indolentes et flegmatiques jouissent en cela d'un grand avantage, car si leur machine est rarement le théâtre des orages du cœur, les petits calculs de l'intérêt privé y prennent aussi le caractère de la passion. Un des plus grands scélérats du dernier siècle, Desrues, avec un tempérament foible, médita dans le calme une suite de crimes; et Charles-Quint, dont les vues profondes et ambitieuses contribuèrent plus à agiter l'Europe que l'énergie chevaleresque de son rival, passa long-temps pour un esprit paresseux et borné. On alla jusqu'à croire, en Espagne, qu'il avoit hérité de l'incapacité de sa mère Jeanne de Castille.

Quel est l'âge où l'influence des passions est la plus dangereuse? n'est-ce pas celui où l'homme est physiquement achevé? n'est-ce pas de vingt à quarante ans que l'amour et l'ambition se disputent les actes d'une existence dont ils semblent le premier mobile? Mais n'est-ce pas aussi l'époque des grandes actions et des grands sacrifices? Si les organes sont alors travaillés d'un excès de vie qui cherche une issue, l'âme est non moins riche en amitiés chaudes, en désirs bons et humains dont les efforts expansifs la tourmentent. Aussi est-ce dans cette phase de leur carrière, à l'instar d'un astre dans son plein, qu'ont brillé les sujets *qui ont* illustré leur siècle et leur pays. Chez la plupart, la

force morale a dompté la force physique, on lui a donné une salutaire direction : la volonté et les moyens étant également en leur puissance, ils ont dû se montrer grands dans leurs vertus comme dans leurs défauts.

Il est admirable que, par l'effet même de nos dispositions organiques, les jours de la vigueur soient précisément ceux des sentimens tendres et généreux qui en sont le correctif. Le crime effraie dans l'âge mûr; commis dans la jeunesse, c'est-à-dire dans la période que nous avons indiquée, il effraie et étonne à la fois, parce que les impulsions vives auxquelles cette partie de la vie est plus particulièrement soumise, sont telles que des affections douces et sociales doivent y être correspondantes : il indigne et fait pitié dans la vieillesse, comme signe d'une dépravation d'autant plus grande qu'ici la volonté a survécu aux moyens.

En général, les âmes ardentes sont l'objet d'une prévention déplacée. On perd de vue que c'est par elles que s'exécutent les grandes choses. Peu arrêtées par les obstacles, elles s'élancent avec courage dans la carrière du bien public. C'est d'elles que l'on est le plus en droit d'attendre ces sublimes dévouemens qui ne sont que le triomphe de la volonté sur la nature. Le noble désir de laisser des souvenirs de respect, d'amour et d'admiration, leur fait dompter les résistances; mais ce n'est pas un motif pour qu'elles aient moins d'empire sur elles-mêmes. Les Vincent de Paule et les Las-Casas n'auroient pas parcouru la terre comme des génies bienfaisans, ils ne seroient pas cités entre les plus patiens et les plus charitables des hommes, s'ils n'en avoient été les plus chauds et les plus opiniâtres. Leur histoire en fait foi.

Scipion l'Africain eut les passions vives et n'en fut pas moins tempérant. Camille (tel que nous le montre Plutarque), doué d'une âme ardente, le cœur ulcéré de l'ingratitude de ses concitoyens, et tout proscrit qu'il fût par eux, n'en sauva pas moins Rome : il écouta plus le cri du devoir que celui du ressentiment. Placé en pareille circonstance, et peut-être avec les mêmes organes, Coriolan eût succombé; nul doute qu'il ne se fût joint aux Gaulois pour ruiner la patrie. Selon nous, le plus beau moment de l'histoire ro-

maine est celui où Camille, après avoir réuni autour de sa personne quelques soldats alliés avec lesquels il inquiète déjà grandement l'ennemi, reçoit de ses concitoyens fugitifs, que la confiance dans sa vertu lui ramène, le titre de général, et le refuse, jusqu'à ce que les foibles débris du sénat, assiégés dans le Capitole, qui est encore toute Rome à ses yeux, n'aient validé cette élection. Elle dut devenir bien puissante la nation chez laquelle l'honneur de la sauver cédoit le pas au devoir de lui être soumis !

Pourquoi les âmes fortes finissent-elles par commander aux autres ? Parce que le plus souvent elles se commandent à elles-mêmes.

On est convenu de les nommer des têtes chaudes, de mauvaises têtes. Nous ne nous en étonnons pas : Sully ne sembla-t-il pas un vieil entêté aux yeux de la cour de Marie de Médicis ? Et certainement le sénat de Carthage ne dut connoître que comme une très-mauvaise tête Régulus venant chercher, dans l'intérêt de son pays, des supplices qu'avec une âme commune il eût pu éviter. Il sera toujours plus facile de flétrir la vertu qui nous importune, que de nous élever à sa hauteur.

Nous indiquerons bientôt la seule cause, la cause déterminante qui porte atteinte à la liberté, et l'on reconnoîtra que, comme elle prend son origine dans l'exercice même de notre volonté, nous devenons librement les artisans de nos destins.

CHAPITRE XII.

Continuation du précédent ; des habitudes et des mœurs.

Notre volonté prend le caractère d'un acte quand elle imprime un mouvement soit aux nerfs du cerveau, qu'elle sollicite de coopérer à la formation des idées, soit à ceux des muscles par lesquels nos membres entrent en exercice. Ces mouvemens, souvent répétés, acquièrent plus de souplesse ; ils se changent en habitudes, ensuite en besoins. La fibre, sujette à certains ébranlemens, contracte une tendance que la plus légère émotion détermine dans le même sens ; les

fluides se précipitent dans les routes qu'ils ont déjà parcourues; les nerfs agités présentent des tableaux à l'imagination, ils l'appellent à des jouissances; l'effet devient cause à son tour, et les mêmes actes se renouvellent.

Au milieu de ces concessions qui s'enchaînent l'une à l'autre, la faculté spirituelle et raisonnable perd chaque jour de son empire. Ses pensées ne sont plus une dépendance d'elle-même. Le pouvoir de les diriger lui échappe presque entièrement. A force de céder, elle s'interdit de cesser de le faire, ou plutôt ses droits et sa liberté restent bien les mêmes; mais à chaque heure, à chaque instant, elle livre ses armes l'une après l'autre à l'ennemi, et finit par ratifier de sa propre main le honteux contrat de sa nullité.

On dit de l'homme réduit à cet état qu'il est victime de ses PASSIONS, et l'on n'a pas tort. Il est PASSIF dans la véritable acception du mot, puisque tout agit sur lui et qu'il n'agit sur rien. Il a refusé de répondre aux vues de son auteur; il a foulé aux pieds ses plus beaux titres de gloire. Placé au premier rang de l'échelle, il n'en obtient pas même le second. L'instinct sur lequel il se rabat n'étant chez lui qu'une nature dégradée hors le plan de la création, et devant, au contraire, être envisagé chez l'animal comme une conformité à ce même plan, la balance du parallèle penchera toujours en faveur du dernier.

Mais quand la volonté de l'être moral, coordonnée avec ses devoirs, qui ne sont que les intérêts raisonnés de ses relations, impose des lois sages aux organes de sa dépendance, l'effet contraire a lieu au profit de l'individu. La pente se décide dans des sentiers de droiture et de justice; tous les sentimens nobles, toutes les idées généreuses viennent s'offrir à l'âme, qui les accueille comme son bien propre; les sacrifices ne sont plus les déchiremens d'une nature qui gémit sous le fer et le feu; ils grossissent le brillant trésor de l'avenir, et la satisfaction intime qui les suit en devient dès ici-bas la douce indemnité.

Ainsi se prononcent les caractères; ainsi les âmes prennent des traits distincts, résultat de leur nature mixte et de modifications dont elles trouvent la source en elles-mêmes.

Il ne faut point se dissimuler que dans ces deux cas, quand

la tendance s'est décidée par un long usage, la liberté, quoique toujours réelle, se laisse emporter à de plus promptes déterminations.

La majeure partie des actes de la vie humaine s'exécute d'une manière presque indélibérée; l'impulsion une fois acquise dans un sens quelconque, les pas se suivent et l'espace disparoît. On est vertueux, on est méchant, à bien dire, sans y prendre garde. Une nouvelle direction de vues ou de mouvemens appelleroit seule l'attention; car alors il y auroit une résistance à vaincre. Une action vile coûteroit plus à un homme de bien qu'un grand sacrifice; un oubli de l'intérêt personnel exigera un effort chez celui dont l'égoïsme a resserré le cœur, et l'assassin de profession ne verra son bras arrêté que par les accidens imprévus dont le ciel se sert quelquefois pour briser la volonté avant la consommation du crime.

Le retour à la vertu, chez certains individus, est d'une difficulté qui équivaut à une impossibilité. La chute de celui qui constamment s'est respecté lui-même, est également improbable.

Plus l'homme vieillit, moins il est libre.

Les habitudes sont aux individus ce que les mœurs et les lois sont aux nations. Leur influence peut seule attaquer la liberté ou en gêner l'exercice. On parleroit improprement de la passion de la vertu, mais non de celle du vice, parce que la vertu est encore obligée de lutter quelquefois, et que le vice cède toujours.

Le jugement est l'auxiliaire de la première de ces positions et rétablit l'équilibre entre les sensations et la volonté. Lorsqu'il garantit un avenir où les distributions seront calculées sur les mérites, il devient une force déterminante. Je vois un précipice, il faut que je l'évite; je découvre un grand bien, il faut que je le possède. Ajourné ou non, l'intérêt personnel parlera toujours en maître.

L'homme commet le mal par ignorance ou par l'appât d'un bien opposé à ses devoirs, ce qui rentre dans la première supposition. Les anges sont mieux instruits que nous, et par conséquent moins exposés à transgresser les lois de *l'ordre*. Une continuité d'existence conforme aux intentions

de leur auteur enlève à chaque instant quelque chose à leur liberté. Il y a lieu de croire que des êtres plus avancés dans les secrets de DIEU, et plus antiques dans l'adoration de la majesté suprême, sont moins libres, tels que l'archange; mais leur volonté leur appartient encore. Une grande chute en fait foi. Le ciel est peut-être réservé à trembler derechef en voyant de nouvelles déchéances, car l'Éternel ne prétend qu'à des hommages volontaires, et la liberté n'expire en effet qu'au pied de son trône.

Une démonstration matérielle de la vie future est ici-bas impossible, en ce qu'elle agiroit trop puissamment sur nos organes et deviendroit destructive du libre arbitre. DIEU a établi une balance entre notre nature et les impressions auxquelles il l'a soumise. En deçà et en delà, il n'y auroit plus de liberté.

Demander, comme on se le permet quelquefois, des miracles décisifs de certaines questions, c'est vouloir renverser l'économie actuelle, en conformité de laquelle notre existence a été constituée; c'est déclarer au moins à DIEU qu'il n'a pas fait assez pour l'instruction de sa créature. Si le prodige désiré laisse des doutes, il est inutile; s'il les enlève, il détruit en nous cette combinaison merveilleuse d'un être pensant, susceptible d'être mu par ses sens, et pourtant maître de sa conduite.

Que votre ami, vingt-quatre heures après que vous aurez escorté sa dépouille vers le dernier asile ouvert à nos peines, vous apparoisse! qu'il vous révèle les choses de l'autre vie! que le son connu de sa voix aille à votre cœur et dissipe les incertitudes de votre esprit, votre liberté cesse à l'instant. Vous avez été blessé prématurément d'un trait de cette lumière, à l'éclat de laquelle on ne sauroit résister; la nuée mystérieuse qui, tout en vous indiquant le point de vérité, voiloit devant vous le sanctuaire, s'est évanouie, et si vous restez encore au nombre des vivans, une initiation anticipée vous dérobe le mérite de la vertu.

Nous l'avons dit, la conduite de l'homme est forcée, ou peu s'en faut, dès qu'il s'élève à une certaine hauteur de connoissances. Qui se jettera dans le précipice vu à plein, ou qui ne s'élancera pas vers le trésor qui doit assouvir toutes

les ambitions? Les torts de celui qui agiroit dans un sens contraire seroient peut-être trop grands, et DIEU n'a pas permis qu'ils devinssent possibles.

Les livres saints font pourtant mention de plusieurs miracles; mais voyez avec quelle sobriété la Bible et le Nouveau-Testament s'énoncent quand il s'agit de résurrection. Que disent aux spectateurs déjà terrifiés le frère de Marthe et de Marie et le fils chéri de la veuve de Naïm? Que racontent-ils des secrets de ce monde nouveau qui les a déjà comptés au nombre de ses habitans? Qu'apprennent-ils enfin à ces hommes qui, la poitrine pantelante de frayeur et de curiosité, s'empressent autour du tombeau prêt à laisser échapper sa proie? Rien, moins que rien : ILS ONT DORMI. Ils le disent, comme l'avoit dit d'eux celui qui les évoque et qui les rend à la vie. Cela ne pouvoit être autrement. S'ils ont assisté à un ordre de choses nouveau, le souvenir a dû leur en être enlevé. La résurrection d'un mort est déjà un renversement de l'ordre physique; ses révélations seroient un renversement de l'ordre moral.

L'homme a été créé libre, cela est incontestable; il l'est peut-être trop pour son bonheur. Mais qu'il mérite, et cet état de choses changera. A force de bien faire, on peut arriver à la presque impossibilité de mal faire. Le czar Pierre se fit brave, Socrate se fit vertueux : l'un étoit, de son propre aveu, enclin à la couardise; l'autre à tous les appétits sensuels. Ils se créèrent de bonnes habitudes, et ce fut là tout leur secret. Une volonté ferme décida le reste.

Voulez-vous des êtres moraux? commencez par les instruire, car sans instruction point de liberté; l'homme n'est libre que par la force de son intelligence, qui lui donne des intérêts indépendans de ses besoins physiques. Devenir libre dans toute la valeur du terme, c'est se mettre en état d'éclairer le sentiment intérieur ou d'en changer à propos la direction. Ainsi l'esclavage et l'ignorance excluent la moralité.

Les animaux ont aussi leurs passions, et elles résultent, comme chez nous, des habitudes, mais ils n'en ont pas le correctif. Nous avons connu un chien tellement accoutumé aux caresses, qu'il s'y croyoit seul des droits dans la maison, où l'on s'étoit d'abord amusé de cette prétention. Comme

son humeur jalouse n'épargnoit pas les enfans, on fut obligé de le tuer. Cet animal avoit évidemment perverti sa nature.

Les espèces inférieures ne doivent pas d'éducation à leurs petits : ils ont l'instinct, vraie concordance de leurs besoins avec leurs organes. Les êtres moraux doivent à leurs descendans une éducation morale ; celle-ci est au pouvoir du savetier comme du prince. Elle ne dispense pas de recourir au jugement ; mais elle en hâte le développement et l'application. C'est par elle que l'homme peut surmonter ses penchans avant qu'ils soient devenus des habitudes.

La personnalité n'est autre chose en définitive qu'un composé d'habitudes uni par le sentiment de l'existence présente et antérieure.

Les premières des habitudes sont celles de manger, de boire, et d'être logé et vêtu. Elles font une partie intime de l'être ; elles influent directement sur les mœurs ; comme elles sont des besoins, avec une grande force d'âme on peut parvenir à les restreindre, rarement à les anéantir.

Les mêmes besoins, ressentis par les êtres qui nous sont chers, nous deviennent personnels. Il faut qu'une mère et un père nourrissent et habillent leur enfant ; il faut qu'un mari assure l'existence de sa femme. Dans l'état des sociétés modernes, où le système de la propriété a envahi d'une manière positive ou négative jusqu'à l'emploi du temps, ces intérêts primitifs de l'association ont-ils bien été respectés ? Je gémis et tremble à la fois partout où je vois la vigueur sans travail, ou le travail sans le salaire proportionné aux besoins. La législation de l'Europe, en cela, n'est peut-être pas exempte de reproches. En plaçant un cinquième de l'espèce humaine entre ses devoirs et ses besoins, elle semble avoir oublié que les besoins sont aussi des lois..... Le père commun des hommes n'a pas agi ainsi : la morale qu'il a fait sortir de l'union des êtres sociaux est exactement l'observation des règles les plus conformes à la sûreté de leurs intérêts respectifs. Par quelle fatalité est-elle devenue pour un grand nombre une cause de tourmens et de douleurs, dont la pointe aiguë les poursuivra peut-être dans leur avenir ? Hommes, êtes-vous bien conséquens de demander à votre semblable livré à la misère les vertus des sages et des héros ?

Non sans motifs, on a cherché dans les cultes des auxiliaires de la législation; mais quand ceux-ci ont perdu leur autorité primitive, il est bien difficile de la leur rendre. La direction des idées ne se rétablit qu'avec une peine extrême, et encore faut-il faire aux temps et aux mœurs des concessions qui n'altèrent ni la pureté de la morale ni le fond de la doctrine. Dans ces derniers jours, on a fait courir des missionnaires en France. Dès qu'un dessein se montre trop à découvert, l'homme est cuirassé; on ne gagne pas les mécréans, et en exaltant l'esprit des foibles on n'obtient que des fanatiques. Ce n'est pas par des croisades que l'on rétablit les religions sur lesquelles il a été porté un œil scrutateur ou téméraire; c'est en les raccordant aux institutions. L'Évangile, ce plus beau présent que le ciel ait pu faire à la terre, a cela d'admirable, que sa touchante simplicité pourroit à la fois se prêter à toutes les formes de gouvernement, et se passer des prestiges auxquels les autres cultes ont trop souvent besoin de recourir.

Dans plusieurs écrits qui d'ailleurs ne sont pas dépourvus de mérite, on se plaint du peu d'influence des opinions religieuses, sans s'apercevoir qu'il n'est au monde qu'un seul moyen de les faire revivre, et que ce moyen est de les mettre en harmonie avec les besoins nouveaux et les principes politiques qui nous régissent. Mais on s'obstine à ne présenter l'existence de Dieu qu'à côté de la doctrine du pouvoir monarchique absolu; on accole à celle de l'immortalité de l'âme des idées de *service* et de sujétion; enfin une certaine classe d'auteurs enveloppe ces vérités essentielles de formes théocratiques et féodales, comme s'il n'étoit pas insensé de donner à soupçonner un piége, en couvrant d'un amas de feuilles desséchées le trésor où il seroit à souhaiter que vînt puiser l'universalité des hommes! Pour complément de maladresse, après avoir disposé le terrain d'une manière insidieuse, on écarte les jours et on repousse les lumières. Qu'arrive-t-il? des citoyens justement ombrageux s'éloignent de ce qu'il y a de meilleur. Une religion qui ne permet ni de discuter ni de défendre les droits sociaux devient suspecte. Est-ce en effet en parlant sans fin de l'*autorité qui lie*, est-ce en insultant sans mesure aux nobles élans

de la pensée, qu'on prétend ramener les peuples au pied des autels? et cela n'a-t-il pas un peu trop l'air d'y conduire des victimes?

Il est certain que dans cette marche on montre bien peu de connoissance de l'homme; il aime, il chérit sa liberté; il y voit le cachet de sa prééminence sur le monde matériel et animé : et ce n'est pas au nom du Dieu de qui il la tient qu'on pourra désormais la lui ravir. Montrez-lui donc, qu'au lieu de les menacer, les sublimes préceptes du christianisme protégent les belles conquêtes de la raison; ne présentez plus la coupe à ses lèvres après l'avoir frottée d'absinthe; que, semblables aux vaches maigres du songe de Pharaon, les vieilles institutions ramenées par vous, cessent de s'approcher des institutions nouvelles pour les dévorer; car on ne sauroit se dissimuler que les ministres de l'Église romaine, par une sorte d'instinct qui les avertit d'une réduction de pouvoir temporel, ont peu d'attachement pour le régime représentatif, et rejettent même les principes qui en sont la base. Déjà ils redemandent partout l'éducation, et ils ne veulent pas former des citoyens; ils parlent sans cesse d'élever les âmes à Dieu, et ils ne veulent pas seulement qu'on sache lire! si cet état de lutte se prolonge, on peut prédire de deux choses l'une : ou que la religion, à force de contraster avec des sentimens qui sont devenus nos plus chères habitudes, périra faute de se fondre dans les mœurs, ou qu'elle tuera la Charte et la raison publique de l'Europe, ce qui seroit un égal malheur[1].

Prédicateurs d'une religion qui n'a fait beaucoup de bien que parce que partout elle n'a vu que des frères, soyez conséquens : vous savez que dans les actes de sa vie domestique l'homme ne seroit pas plus responsable que la brute à laquelle il a confié la garde de sa porte, s'il ne possédoit un libre arbitre; et vous prouvez fort bien qu'il en a la jouissance : pourquoi retrancheriez-vous de sa vie publique le même ressort qui la rendroit plus morale et l'ennobliroit à ses propres yeux? égaux devant la religion, pourquoi ne le serions-nous pas devant la loi? Sachez que la servitude et

[1] La révolution de 1830 a changé cet état de choses en France. La religion a cessé d'y être en prévention; elle y gagne tout et l'ordre social aussi.

l'obéissance passive dégradent tout ce qu'elles touchent. Sans la liberté qui donne du prix à son hommage, l'archange ne seroit pas digne d'approcher du trône du Tout-Puissant.

De tout ce que nous avons dit dans ce chapitre et le précédent, on peut conclure que l'homme est né libre, qu'il reste libre, et que l'exercice de sa liberté peut seul y porter une sorte d'atteinte.

La nécessité, pour un être moral, de surveiller ses habitudes, est elle-même la conséquence de cette vérité. Il n'est personne qui n'ait été dans le cas d'éprouver combien leur influence est quelquefois décisive dans la conduite de la vie. Que d'actes des motifs desquels on n'a pas d'autre compte à se rendre! Le célèbre Campanella n'est-il pas entré dans le secret du caractère de certains individus, en adoptant pour un temps leurs manies ou leurs usages? L'imitation sur lui-même de leurs gestes et des traits principaux de leur physionomie, donnoit à ses idées une nouvelle direction, dont l'étude lui a ouvert plus d'une fois la porte du cœur humain. Tous les actes de la vie ne sont que des conséquences. Lorsque la raison semble entravée par la compression cérébrale qui provoque le sommeil, le mouvement des fibres médullaires transforme en pensées les perceptions reçues dans le jour ou dans les momens les plus décisifs de notre carrière. Alors l'ambitieux s'entourera des hochets de la vanité, l'avare palpera des métaux; quoique fermé, l'œil du voluptueux ceindra des formes provoquantes, et nagera au milieu des lis et des roses.

Celui qui dans le sommeil se livre fréquemment à des actes injustes, peut s'observer : il a acquis une tendance au mal; les mêmes fibres inviteront plus d'une fois l'âme à s'égarer dans le jour, et la vie sera difficilement innocente chez celui dont le songe est constamment criminel. C'est la veille qui a préparé le rêve : mais le rêve, à son tour, ne sera pas sans influence sur le lendemain; bien entendu que nous n'érigerons pas en crime ces mouvemens qui résultent des besoins mêmes d'une nature bien organisée.

Il est remarquable que les songes des célibataires des deux sexes sont plus voluptueux que ceux des personnes mariées. La raison suffisante s'en trouvera dans le défaut de sécrétions

s organes générateurs. L'absence prolongée des alimens ns l'estomac y excite le sentiment de la faim, que reporit au cerveau les nerfs dont il est tapissé; ainsi, la préice trop active de la liqueur séminale dans les glandes où e s'élabore, sollicite un épanchement dont le besoin, par itermédiaire des nerfs, arrive au siége de l'intelligence. ur être exempt de ces vifs désirs qui convient les sexes à rapprocher l'un de l'autre, il faut donc attendre que la ture, à laquelle on ne résiste jamais impunément, ait dérné le cours de cette liqueur, dont l'emploi accomplit ses ojets, et constitue la perfection d'un être organique.

Les institutions finissent par déterminer les mœurs des uples, comme les habitudes celles des individus. Une bonne i aura plus d'influence sur le caractère national que le cliat et la température. Elle inclinera l'esprit des citoyens rs ce qui est bon, juste, honnête et profitable au bien puic. C'est en quoi s'abuseront tous ceux qui liront superfiellement l'immortel ouvrage du président de Montesquieu. ı vertu n'est pas dans l'air ambiant; elle est dans la vonté et dans la direction qu'on lui donne. C'est dans les eurs qu'elle jette des racines profondes, à raison même de ı culture qu'elle y reçoit. La gloire et les récompenses appliquées aux actes louables, la ravivent à l'instar d'une fraiche rosée. Ainsi fécondée, tout terroir lui devient propre, ous la ligne comme sous le pôle; car en tout pays une onne législation est une lutte heureuse de l'intérêt de tous ontre l'intérêt personnel. Il est vrai que la détente du ressort, quant aux mœurs publiques, rendroit les esprits à l'influence du climat et de la nature.

Allez, asseyez-vous sur la pointe du cap Sunium, près des ruines du temple de Minerve; marchez dans un religieux silence, le long de la route du Céramique, bordée des tombeaux d'Aristide, de Thrasybule, de Périclès et de Timoléon: interrogez leur cendre; de là, descendant sur la côte héroïque du Latium, dirigez vos pas vers la veuve du peuple roi, vers cette ville dont le pouvoir colossal a pesé pendant tant de siècles sur le monde connu; prenez dans les mains de cette terre foulée si souvent par le quadrige qui portoit les consuls vainqueurs au Capitole, et l'élevant vers le ciel,

sommez-la de vous dire si c'étoit bien elle qui formoit les âmes grandes et vertueuses.

Comme l'eût fait celle du Céramique, la poussière de la voie sacrée vous répondra :

« Je suis encore composée des mêmes atomes que s'assi-
« milèrent les corps des Fabricius et des Caton. C'est un
« prêt qui m'a été rendu. Le même air me pénètre, le même
« soleil me réchauffe, la même rosée me fertilise; mais je ne
« fais pas plus qu'autrefois les sages et les héros. Ce sont les
« institutions qui forment les hommes, ce sont les mœurs qui
« maintiennent à leur tour les institutions : les mœurs de-
« viennent des habitudes domestiques; elles font corps avec
« le citoyen, auquel, dans un état bien réglé, on les voit of-
« frir en perspective des modèles dignes de lui. Voilà com-
« ment le bien général se transforme en loi. La volonté des
« âmes fortes s'y attache avec énergie, et chacun, obéissant
« à la simple action des mœurs publiques, atteint par elles
« le degré d'élévation auquel il lui étoit permis de prétendre.

« Jadis je donnois au sage des organes qu'il parvenoit à
« dompter dans la lutte des passions; je donnois au guerrier
« et au magistrat la vigueur du corps dont se renforçoit celle
« du caractère. Aujourd'hui j'assouplis avec les mêmes élé-
« mens l'âme des esclaves; je la façonne au joug, je l'amollis
« dans les délices de la volupté, parce que les institutions,
« les mœurs et les volontés ne sont plus les mêmes. Rendez-
« moi mon sénat, mes consuls, mes tribuns et mes censeurs;
« remettez en honneur mes couronnes de chêne, et de mon
« sein il sortira encore des Caton et des Fabricius. »

Ainsi vous répondra la terre des héros, aux champs du Latium et du Céramique.

L'homme fait l'homme; une génération prépare le bonheur ou le malheur de la suivante.

Nous ne saurions méconnoître dans un ouvrage philosophique un des bienfaits de la philosophie. Le gouvernement représentatif dû à son influence, dans son action décidée sur les esprits, trouvera tout ce qu'il faut pour élever la nation française à un haut degré de gloire; il viendra chez elle au secours d'un ressort qui a perdu en partie son action, sans qu'on puisse se flatter de le retremper avant l'écoulement

d'une longue période d'années. L'amour de la patrie est aussi une religion, au moins il y ramène par la conformité des sentimens grands et généreux qu'il inspire. Honneur soit au prince à la pensée duquel fut présente la dignité de l'homme, dont un triste concours de circonstances tendoit à bannir partout le souvenir! Maître de régner par la force, au moins pour un temps, il a demandé des lois, et il les a appelées lui-même autour d'un trône libéral. L'ordonnance du 5 septembre 1816 a rendu une patrie à vingt-neuf millions de citoyens; elle a fait cesser l'état de guerre sourde et de dissolution prochaine qui menaçoit le corps social. Par la nature même des choses, les intérêts les plus divergens finiront par se confondre dans le sentiment de l'intérêt commun. Ce que malheureusement on ne pouvoit plus demander au nom du ciel, Louis XVIII l'obtiendra au nom de la grande famille dont il est le père révéré. Une impulsion nouvelle est donnée aux esprits, et nous sommes persuadés qu'il en résultera dans le caractère national des modifications très-importantes, qu'avant la fin de sa carrière l'observateur actuel sera en mesure d'apprécier.

CHAPITRE XIII.

Accord du libre arbitre et de la prescience divine.

Les difficultés que l'on a élevées au sujet du libre arbitre diffèrent peu des objections des Pyrrhoniens contre le mouvement. Pour répondre à ces derniers, Diogène se contenta de marcher. Ce ne seroit pas sans motifs qu'on emploieroit un argument de ce genre vis-à-vis des adversaires de la liberté; et celui qui leur diroit : « Je marche, parce que telle « est ma volonté, » ne leur feroit pas une trop mauvaise réponse.

Il résulte de l'analyse de toutes les attaques dirigées contre le premier droit de l'homme, un seul reproche qui tombera sur la détermination même. En d'autres termes, aux yeux des ennemis de la liberté, c'est la perdre que d'en faire usage. Ils raisonnent comme si l'état d'indécision et d'équilibre absolu n'en étoit pas la ruine. L'acte étant la preuve la plus

irréfragable de la puissance, la décision est aussi le signe le plus caractéristique de la volonté; et dès lors qu'un être embrasse un parti, il faut qu'il y soit conduit par des motifs quelconques.

Le mobile que l'on ne peut se dispenser de reconnoître dans l'homme est celui d'un bien présent ou éloigné; l'essence des choses n'en comportoit pas d'une autre nature.

« J'aimerois DIEU, QUAND MÊME [1], disoit dans l'épanchement d'un cœur chaud et plein de gratitude pour son Créateur, cet homme de bien dont le nom seul renferme tout un éloge. Ici Fénélon s'abusoït sur le sentiment qui, par surabondance, venoit se mêler à ses idées comme à son langage. Certes, en écartant de son esprit la perspective des récompenses et des peines qui suivent les mérites et les torts de cette vie périssable, il avoit encore des arrière-vues en harmonie avec son âme aimante; et tout en résignant la portion de bonheur à laquelle il avoit droit, il ne renonçoit pas au doux espoir d'être agréable à l'objet aimé. C'étoit encore une manière d'assurer son avenir.

Le QUAND MÊME des Vendéens pourroit à peu près recevoir la même interprétation; mais quand la justice et la bonté d'un monarque rétabli sur le trône héréditaire se versent également sur un grand État, chacun peut prétendre à une portion du bonheur commun; tous les intérêts sont protégés dans l'intérêt général. L'abnégation est alors déplacée, et le QUAND MÊME n'est plus qu'un masque avec lequel on essaie de couvrir des prétentions contraires au bien public; car l'oubli absolu de soi-même est contre nature, et la liberté la plus positive n'ira jamais jusque là.

Un être est donc libre, par cela même qu'il veut et choisit ce qu'il croit lui être bon, prochainement ou d'une manière éloignée.

Il ne nous reste à combattre qu'une dernière objection,

[1] On sait que le respectable archevêque de Cambray a soutenu, dans ses ouvrages ascétiques, que DIEU devroit être aimé indépendamment des récompenses à obtenir et des peines à éviter dans la seconde vie. L'écrivain théophile oublioit que DIEU, en créant des êtres, ne peut avoir eu en vue que leur bonheur. Sa doctrine fut théologiquement censurée. Elle devoit l'être, même moralement et physiologiquement : c'est l'erreur de la bonté.

dont la solution, sous plus d'un rapport, pourroit être renvoyée sans inconvénient à l'économie future, à cet ordre de choses où plus d'une difficulté s'éclaircira, et où plusieurs s'étonneront même des craintes et des doutes qui agitent présentement leur pensée.

Que m'importe que mes actions prévues soient entrées dans le plan du Créateur? Ma volonté en est-elle moins à moi ? Nous trouvons dans l'Écriture un passage qui explique assez bien comment la prescience divine peut s'accorder avec la liberté humaine.

David, fugitif devant Saül, et renfermé dans la ville de Ceïla, qu'il venoit de préserver de la fureur des Philistins, engagea le grand prêtre Abiathar, fils d'Achimélech, à prendre l'éphod en sa faveur.

« Et David s'exprima ainsi : Seigneur, DIEU d'Israël, votre « serviteur a entendu que Saül se dispose à entrer dans Ceïla, « et à détruire la ville à cause de moi;

« Dites à votre humble serviteur, Seigneur, DIEU d'Israël, « si les habitans de Ceïla me livreront entre ses mains, et si « Saül entrera dans la ville? Et le Seigneur répondit : Il y « entrera. »

David ajouta : « Les hommes de Ceïla me livreront-ils à « Saül, moi et les gens de ma suite ? Et le Seigneur répondit : « Ils vous livreront. »

David se retira donc avec ses gens d'armes, et sortit de Ceïla [1].

Le parti adopté par le fils d'Isaï empêcha la vérification de l'oracle. Qui ne voit que David resta maître de sa volonté? L'annonce n'étoit que conditionnelle, et subordonnée au choix de l'interrogateur. DIEU savoit bien que David sortiroit de Ceïla. Si celui-ci avoit dû y rester, il l'eût bien su encore; et comme il étoit arrêté dans les décrets éternels que David se verroit assis sur le trône d'Israël, de la nature des choses la Providence eût fait sortir un événement libérateur de ce prince après sa prise dans Ceïla, tel qu'un acte de l'amitié généreuse de Jonathas; car, dans les destinées humaines, tout marche par des causes secondes; et il ne faut pas perdre

[1] Livre Ier des Rois, ch. XXIII, v. 9, 10, 11, 12.

de vue ici que la prédiction d'Abiathar étoit autant en rapport avec les intérêts de Saül qu'avec les dispositions présumées des habitans de Ceïla, qui, comme les autres hommes, étoient prêts à sacrifier le malheur au pouvoir, et que par conséquent cette prédiction s'accordoit avec le libre exercice de la volonté de tous.

Il suivroit de l'opposition que l'on croit remarquer entre la prescience et la bonté de Dieu, qu'il n'eût pas dû créer des êtres libres, c'est-à-dire qu'il eût dû se refuser au seul hommage qui pût être digne de lui.

Il est vrai que l'existence du mal moral est entourée de ténèbres, à travers lesquelles notre œil ne sauroit percer. Mais ce mal ne tiendroit-il pas à l'essence des choses? N'aura-t-il jamais ses correctifs et ses remèdes?

La coupe de l'existence sera présentée à tous les êtres possibles : sera-t-elle pour le plus grand nombre un breuvage empoisonné? Justice de mon Créateur, je vous redoute, parce qu'il faudra que vous ayez votre cours. Le ciel me préserve cependant d'imaginer que vous ayez creusé devant mes pas un abîme de désespoir! car je sais que vous tiendrez au moins dans un exact équilibre la balance de ma destinée. Vous n'oublierez pas qu'une volonté bornée de quelques lustres aura succombé, et que c'est la toute-puissance des siècles sans fin qui punit. La faute sera expiée : elle doit l'être; mais celui qui dans nos cœurs a élevé un autel à la pitié y sera-t-il lui-même inaccessible? L'éternité n'en aura pas moins été réelle pour avoir été renfermée dans l'intensité de la peine. O vous tous qui avez souffert dans vos affections et dans vos organes corporels, vous savez comme moi que la douleur est le plus grand, le plus terrible multiplicateur du temps, dont l'esprit de l'homme puisse se faire une idée!... Malebranche a osé dire qu'il eût mieux aimé être damné qu'anéanti : nous nous fussions probablement entendus.. En retranchant de leur croyance un lieu d'expiation, les protestans ne se sont-ils pas écartés de la morale comme de la vérité? N'ont-ils pas forcé au silence cet instinct secret qui, chez tous les peuples et dans toutes les religions, fait dès ici-bas la part au châtiment? Loin de nous la pensée de dérober ses satisfactions à la justice d'un Dieu méconnue! C'est l'épouvantable

inscription du Dante que nous repoussons, parce qu'elle nous semble injurieuse à la bonté de L'ÊTRE par lequel tous les autres ont été appelés à la vie.

Quelles que soient les voies du Seigneur, nous les adorons; sa providence est l'oreiller le plus doux sur lequel des créatures soumises à ses décrets puissent reposer leur tête. Il a commencé par être bon, il ne finira pas par n'être que juste. Il a exigé plus de nous, dès lors qu'il est douteux qu'avec un simple caractère d'équité l'on puisse se rendre agréable à ses yeux. « Je ne serai point indigné à jamais, » dit le Seigneur par la bouche de son prophète Isaïe. « Je chanterai dans l'éternité les miséricordes du Très-Haut, » s'écrie le Psalmiste [1] avec un saint enthousiasme. C'est dans le même sentiment que nous croyons devoir terminer ce chapitre.

CHAPITRE XIV.

De la sociabilité et de la moralité.

Nous ne traiterons point séparément ces deux qualités, que la nature a réunies dans un sujet où la seconde est une conséquence immédiate de la première.

Nous semblons porter en nous-mêmes et dans notre conformation extérieure le caractère distinctif d'un besoin social. Dans ses productions les plus élevées, la nature ne fait rien sans deux êtres, et notre corps est une sorte de concours de deux individus soumis à une seule volonté. Ainsi les deux cuisses, les deux jambes et les deux pieds favorisent la station et la locomotion; les deux testicules renferment les germes de la vie; les muscles pectoraux et abdominaux se réunissent pour protéger l'organisation intérieure; deux arcs de côtes parallèles rendent le même service au cœur, et forment la cavité thorachique; les bras et les mains se rapprochent pour saisir le même objet : doués d'une semblable perception, les deux yeux, les deux oreilles et les deux narines s'exercent sur un seul son, une seule odeur ou un seul point de vue; les deux lobes cérébraux auxquels ces organes répondent, se

[1] *Misericordias Domini in æternum cantabo*. Psal...

partagent le soin d'élaborer la perception, et comme ces deux moitiés de l'être, dans leurs efforts relatifs, sont soumises au sentiment intérieur, l'unité résulte de leur action simultanée.

Cette société organique, dont l'âme s'approprie les impressions, se fait remarquer dans les animaux perfectionnés, et principalement dans l'homme, qui prend le pas sur tous les autres. Quand ce dernier prononce un jugement, il ne semble que résumer deux rapports, puisque tout jugement procède de comparaison. L'amour, le vif amour n'opère-t-il pas une pareille duplicature, en réduisant à une seule manière de sentir et de penser deux êtres de sexes différens? Leurs perceptions ne deviennent-elles pas sympathiques, comme, dans chacun d'eux, celles dues à des organes correspondans? Mais déjà peut-être avons-nous poussé trop loin ces aperçus, sur lesquels la philosophie ancienne s'est appesantie, sans saisir la belle preuve de notre unité individuelle qui y éclate. Toujours est-il vrai que l'homme naît sans armes; son corps n'est que d'une force médiocre, proportionnée à sa stature; son esprit inventif peut bien lui offrir quelques ressources, surtout quand il est aiguisé par la communication des idées; mais ayant tout à craindre des autres animaux, ayant même à se défier de son espèce, il a senti qu'il lui falloit un pacte avec celle-ci. L'intérêt personnel l'a donc rendu sociable.

Ce pacte a dû commencer dans sa propre famille. Attirés l'un vers l'autre par le sentiment confus de leur convenance réciproque, et l'espoir vague de participer à un bien dont ils sembloient mutuellement s'être confié le dépôt, deux êtres de différens sexes se sont approchés; on seroit tenté de dire qu'ils se sont retrouvés et réunis, tant la nature a ménagé entre eux de rapports. Leurs devoirs sont nés de leur société même; la différence de l'organisation seule en a tracé le caractère et les limites. D'un côté, la crainte de perdre ou d'altérer un état de choses et des habitudes dans lesquelles on se complaît, a préservé la force de dégénérer en oppression; de l'autre, la foiblesse même des organes a fait naître l'énergie de l'attachement. Ainsi l'homme qui opprime et la femme qui commande commettent, chacun

dans leur genre, une infraction de la loi naturelle : la loi salique est née avec l'espèce humaine; l'hérédité du trône telle qu'elle a lieu en Angleterre est une concession faite au repos public.

Chasseur ou pêcheur, le mari, dans ses excursions, est d'abord suivi de sa compagne. L'état de gestation et la naissance des enfans retiennent bientôt celle-ci dans la chaumière vers laquelle chaque jour, au déclin du soleil, un mouvement indélibéré ramène les pas du chef de la famille. Il revient y reposer, d'abord parce qu'il s'y trouve mieux que tout autre part; ensuite parce qu'il y voit concentrés les objets de son affection. Pour n'être plus obligé de s'éloigner trop, ou de prolonger ses absences, il s'avise d'enclore un espace de terrain, dans lequel il renferme quelques animaux dont les mœurs ne tardent pas à se plier à l'état de domesticité. Une prévoyance plus étendue lui fait dessoucher un angle de forêt et brûler des lianes, sur les débris desquelles il recueille quelques modestes épis. Les plantes indigènes seront les premiers objets de ses soins; l'arbuste qu'il aura remarqué dans ses courses, et dont le fruit moins acerbe aura agréablement étanché sa soif, transplanté de sa main, ombragera son toit rustique, et le solanum qui apaisera sa faim après une chasse malheureuse, arrondira plus près de lui ses tubercules. Ainsi notre sauvage sera agriculteur autant par amour que par paresse.

Le même développement de goûts naturels et la même suite d'idées auront placé dans son voisinage quelques autres familles. Dans les premières rencontres qui ont eu lieu entre les membres qui les composent, on s'est mutuellement effrayé. Ce sentiment a fait place à la défiance. Quelques dégâts auront été suivis de représailles : on aura bientôt senti des deux parts qu'on se ruineroit en continuant à se faire du mal. Des bornes se seront élevées de terre. Une convention a déjà déterminé les jouissances exclusives, telles que celles de la cabane, du parc et du verger; et les jouissances communes, telles que celles de la fontaine, de la forêt, du fleuve, ou du littoral de la mer. Les notions précises de la propriété amènent celles de la justice. On devient sociable par foiblesse, juste par besoin, et bon par retour sur soi-

même. L'approche d'une bête fauve ou de quelques sauvages errans, engage les deux familles à se concerter dans l'emploi de leurs forces contre l'ennemi public. L'assiette plus sûre de l'une des deux habitations, protégée par le rocher ou par le précipice voisin, détermine les possesseurs de l'autre cabane à y transporter leur domicile. Une enceinte de pieux ou de gazon plus solide se construit à frais communs. Dans ces relations multipliées, le langage s'enrichit, et les liens sociaux se resserrent. Le hameau s'accroît successivement de diverses réunions; l'industrie, excitée par le péril même, en y appelant les arts, le transforme en ville; et Paris, Londres ou Naples, viennent jouer un rôle dans l'histoire des hommes.

Dans cette marche graduée de l'espèce humaine vers la civilisation, l'observateur saisira facilement l'origine du droit public et privé.

Les relations de la famille avec elle-même méritent de fixer un moment nos regards.

Les besoins n'étant pas encore balancés par les forces, la sensation, dans l'enfant, aura toujours un but directement matériel ou personnel. La première époque de la vie sera donc celle de l'égoïsme; la dernière le deviendroit également, sans l'influence acquise par la faculté morale et intellectuelle, qui a donné une direction à la fibre nerveuse, et qui, à certains égards, lui est soumise elle-même. La tendresse qu'un enfant témoigne est un calcul; ses caresses sont une opération de banque; dans ses étreintes il attire à lui son bien propre, il s'en assure. La réflexion provoquée par des bienfaits répétés finit par opérer une réaction qui tourne au profit du cœur; mais l'intérêt privé a dû y dominer long-temps. Ce n'est pas sa nourrice qu'il aime dans le principe, c'est le sein où il puise l'aliment de ses repas, ce sont les bras qui le réchauffent; un peu plus tard, ce sera un autre motif, né d'un besoin nouveau, qui déterminera son attachement. Qu'importe à la nature? le lien se forme, et l'individu est protégé.

Pères et mères, nous ne craignons pas d'ébranler votre amour; il est trop fortement enraciné dans votre sein. Nous ne craignons pas de lui ravir ses douces illusions : le cœur

a aussi ses filtres et ses charmes, qui sont à l'épreuve d'une froide analyse. C'est par des chaînes de diamant que vous tenez au doux fruit de votre hymen. Mères, vous aimez dans votre enfant l'époux qui vous l'a donné; vous vous aimez vous-mêmes; vous sentez qu'il n'est qu'une répétition de votre être! Pères, vous jouissez peut-être moins du présent; mais votre regard prolongé dans l'avenir y découvre des triomphes auxquels vous vous associez en esprit. Vos émotions sont moins vives, et votre tendresse est plus intéressée, quoique vous ajourniez davantage la maturité du fruit dont elle veut se repaître. C'est pour votre compte que vous soignerez cette beauté morale et ces talens dans lesquels vous croirez revivre; car il n'y a point de mort pour le chef heureux d'une famille vertueuse : c'est à vous que, par anticipation, vous en rapportez la gloire, car dans les succès d'un enfant, les parens prennent toujours la meilleure part, tandis que dans le désappointement de leur amour-propre, ils ne manqueront pas d'en rejeter sur la nature le plus pesant fardeau.

Voilà donc que l'homme, dans ces années que l'on peut considérer comme une sorte d'apprentissage de la vie, marche escorté de soins, d'amour, d'espoir et de complaisances. On ne lui demande rien, parce qu'on en attend beaucoup. Toujours empruntant, toujours recevant, il donne l'avenir pour hypothèque. Personne n'est abusé, car l'espoir est une jouissance et la protection un droit.

Lorsque la nature a terminé son ouvrage, que l'édifice du corps humain est consolidé sur ses bases, que par un développement simultané, l'intelligence s'est rendue digne de le régir, et que la force et les moyens acquis ne portent plus l'être à rien désirer pour lui-même, parce qu'il n'a plus besoin de rien, l'âge de l'égoïsme cesse. On aime d'une manière souvent généreuse et quelquefois sublime. Le cœur cherche à verser dans un autre cœur la surabondance des sentimens qui l'oppressent; la main qui se sent capable de protéger, voudroit serrer une main chérie; l'esprit, plein de sensations dont il s'étonne, brûle d'admettre un confident au partage de ses richesses; un excédant de forces, à bien dire, d'existence, appelle d'autres relations, et le dé-

sir d'une société plus intime tourmente toutes les facultés.

C'est le moment décisif de la vie. Les besoins des sens sont tels alors que si une sorte d'instinct, connue sous le nom de sympathie, et qui n'est qu'une suite de rapports et de convenances, n'attiroit les êtres l'un vers l'autre, aucun motif moral n'interviendroit dans l'union des deux sexes.

La volonté de la Providence est bien de continuer les races, mais ce n'est pas celle des êtres qu'elle y fait concourir comme des instrumens. Le rapprochement des sexes, même dans l'espèce la plus morale, n'est point déterminé par des vues ultérieures. Ici le plaisir est évidemment un but que se propose la nature, et dont elle fait ensuite un moyen. Elle n'a pas été assez imprudente pour abandonner le soin de perpétuer son ouvrage aux passions intéressées et aux froids calculs des hommes. La grossesse, les couches, l'allaitement, l'éducation d'un enfant, étant des charges onéreuses, il falloit presque les imposer au corps sans consulter la pensée. Un charme inexprimable, un besoin impérieux, terrible quand les sens sont exaltés par l'imagination, entraîne donc deux êtres l'un vers l'autre, et le fruit qui doit résulter de leur union ne s'offre à leur esprit que comme un événement très-secondaire.

Chez les animaux, cette idée est nulle. Ils s'accouplent, ils portent, ils couvent, ils élèvent leurs petits, parce que la disposition de leurs organes leur en fait un besoin, et qu'un besoin satisfait se transforme en plaisir, ne feroit-il que mettre fin à un état de gêne.

Mais ce n'est pas seulement l'absence de la douleur qui donne une garantie à l'exercice de ces devoirs; des vues de volupté deviennent des vues morales dans les actes les plus importans de la conservation de l'espèce. La nature, qui a tout fondé sur des relations, a voulu qu'un être aimât l'être par lequel il jouit d'un bien quelconque: l'organisation des deux sexes humains a été plus soumise à ce principe que toute autre, parce que nos relations sociales, entre toutes, doivent être les plus intimes. S'il n'en étoit ainsi, pourquoi offririons-nous ce riche développement de système *nerveux* qui nous distingue? ce tact exquis, qui de toutes

nos extrémités mises à nu fait refluer la jouissance vers un centre de sensations, et de celui-ci la reporte aux extrémités? Pourquoi ces plexus, ces glandes, ces reploiemens de vaisseaux destinés à des sécrétions dont ils prolongent la durée? pourquoi, chez la mère, cette douce correspondance du sein qui allaite avec l'organe qui conçoit, de l'oreille qui saisit entre mille la voix d'un nourrisson avec les fibres cérébrales d'un certain ordre, et de celles-ci avec le diaphragme et l'abdomen, doués d'un tendre frémissement? enfin pourquoi ces messages de chaque jour, de chaque heure, entre la pensée et les organes sympathiques d'union chez les êtres essentiellement destinés à se chérir? Nous nous demanderions encore dans quelle vue, surtout pour notre espèce, l'acte d'amour exige plus d'un essai avant de parvenir à la fécondité? et par suite de quel motif le désir accompagne celle-ci et souvent lui survit? L'explication de ces étonnans phénomènes se trouve dans leurs effets même. La nature vouloit des liens, et il falloit qu'elle chargeât la volupté d'en former le tissu.

Toute créature tend à sa conservation et à son bien-être. Sans un grand effort d'esprit, on pouvoit se flatter de faire cette découverte. Nous aimons nos amis, parce que notre cœur y goûte un plaisir d'intérêt, d'amour-propre ou d'analogie avec nos sentimens, analogie qui en est une sorte d'approbation; mais n'est-il pas merveilleux qu'aimer soit un plaisir? On s'aime, dira-t-on, dans autrui : voilà donc un lien avec autrui, et c'est déjà beaucoup; c'est tout même, puisqu'une solidarité de bonheur s'établit ainsi entre les membres de la grande famille, et que chacun se retrouvant dans son semblable, par suite de l'attachement qu'il se doit, verse une partie de son affection sur l'être étranger qui lui retrace sa propre image. Le seul moyen possible de triompher de l'intérêt personnel sur la terre, étoit peut-être de lui faire des concessions partout où il y avoit à craindre de rencontrer des obstacles; le seul moyen de le diriger vers un but d'utilité commune étoit de l'attaquer par ses propres jouissances. La Rochefoucauld et Helvétius sont partis d'un principe vrai; mais pour ne l'avoir pas saisi dans ses intentions morales et philosophiques, ils se sont ensuite

fourvoyés dans leur route, et (qu'on nous passe cette expression) ils se sont jetés dans un cul-de-sac.

Cette vertu que l'on nomme sensibilité, compassion ou pitié, cette faculté d'être ému par le mal d'autrui, qui devient le souvenir ou la prévoyance du nôtre, est à l'âme humaine ce que l'irritabilité est au cœur. Sans cette dernière, point de mouvement, point de vie physique; sans la pitié, la partie la plus essentielle de la vie morale, celle qui résulte de nos rapports avec notre espèce, et par laquelle nous devons rendre autant que nous recevons, n'existe plus. L'irritabilité a été donnée aux muscles pour obéir à l'action des nerfs dans l'exercice de la volonté; la sensibilité a été donnée à l'homme social, pour aider à ses développemens moraux. Elle a été placée au centre même de l'égoïsme, d'où, à l'instar d'un levier, elle ébranle toutes les facultés de l'âme. Vraie substitution de l'être qui contemple dans l'être qui souffre, en rendant la douleur un mal commun, elle porte à la soulager.

Par elle, chacun adopte à l'égard des autres la règle de conduite la plus équitable comme la plus favorable à tous, et il la prend dans le sentiment de malaise ou de douleur qu'une position pareille lui feroit éprouver. Ainsi le sort du plus misérable des mortels est mis sous la sauvegarde du plus heureux. Le son d'une voix qui demande du pain a quelque chose de déchirant et de sublime qui ne permet pas de passer outre. Qui oseroit frapper d'un refus l'être dont l'unique prétention est de vivre?... Le cri du voyageur menacé par un fer assassin, en nous attirant dans la sombre épaisseur de la forêt, nous enlève à toute idée de danger personnel. Tout cela est indélibéré. On souffre de la blessure que l'on a sous les yeux; suivant l'expression de madame de Sévigné, on a mal à la poitrine de son ami; la fusion des intérêts s'opère, et la moralité s'introduit dans les actes de la vie humaine.

Les hameaux, les bourgs, les cités populeuses, en un mot, les grandes réunions, au sein desquelles fleurit notre espèce, sans la pitié n'existeroient pas. La justice la plus sévère ne seroit encore qu'une stagnation de l'ordre social. La pitié seule lui donne la vie. Où elle ne se montre pas

avec éclat, elle se glisse. On la voit s'insinuer dans les habitudes qui semblent les moins dépendantes de son influence, et par une action sourde mais continuelle, elle maintient l'équilibre du corps politique.

Sans le peu d'alimens qu'une pauvre veuve a donnés, dans la matinée, au mendiant qui s'est présenté à sa porte, le désespoir eût lancé peut-être un brigand de plus sur la grande route; en cas de refus de cette femme, sans l'asile que le voyageur surpris par les ténèbres a trouvé dans la ferme prochaine, ce dernier eût peut-être été la victime. Il seroit téméraire d'assurer que les filets de Saint-Cloud ne relèveront pas demain matin le malheureux qui vainement vous adresseroit ce soir la demande d'un léger secours. Qui ne sait que dans un cœur aigri il faut bien peu de chose pour faire déborder la douleur?

Nous ne nierons pas que des établissemens publics venant à suppléer partout, d'une manière fixe, à ces ressources précaires réclamées par les besoins individuels, l'état général de la société ne fût mieux garanti; mais il est à craindre que, privée de ces occasions journalières d'exercer son plus bel instinct, notre espèce, dans chacune de ses fractions, valût beaucoup moins; car la nature a fait de l'homme un être compatissant, par cela même qu'elle vouloit en faire un être sociable. Celui qui est parvenu à éteindre dans son sein cette précieuse sensibilité, s'est rendu indigne de participer aux bienfaits du pacte dont elle est la condition nécessaire; il est d'autant plus accusable, que la qualité dont il s'est privé faisoit partie de son tissu organique, et que pour la réduire à cet état de nullité il a eu à surmonter des résistances. On l'avoit en effet personnellement intéressé à la garde du dépôt qui lui étoit confié; à chaque instant il en recevoit le prix. Des émotions douces ou déchirantes le faisoient se complaire, ou le ramenoient dans la ligne de ses devoirs. Qu'est-il arrivé? voulant jouir seul, il a cessé de jouir; le muscle privé d'irritabilité est mort à la vie organique, et le cœur fermé à la pitié est également mort à la vie de relation.

Les moralistes qui ont jeté la sonde au fond du cœur humain en ont rapporté les signes d'un vice essentiellement

anti-social. Ils ont vu que l'homme est envieux du bonheur d'autrui, qu'il souffre d'un succès auquel il ne peut atteindre, et que, frappé des coups de la fortune, il ne se console que par le spectacle d'une calamité égale ou supérieure à la sienne. Nous nous sommes affligés avec eux de cette sorte de déchéance morale dont nous avons été forcés de convenir. Sans trop de recherches, nous en avons rencontré le caractère en nous-mêmes. Le modeste aveu que nous allons faire ne sera pas déplacé dans ce cinquième livre, que l'on peut considérer, à beaucoup d'égards, comme une étude raisonnée du cœur humain.

Au commencement d'une année à jamais déplorable, dans la nuit du 28 février au 1er mars, une tempête, sortie de l'ouest des côtes de France, en ravagea plusieurs départemens. Trois jours après, nous reçûmes à Paris la nouvelle des dégâts qu'elle avoit occasionnés dans notre habitation, sur les confins du Finistère. Notre position nous permettoit de nous affliger de cet échec porté à notre médiocre fortune, puisqu'il s'agissoit d'un bien de campagne où nous avions laissé des êtres chers à notre cœur, et où la faveur du ciel nous permettoit, depuis près de vingt ans, de suivre en paix nos méditations philosophiques; et pourtant nous éprouvâmes un allégement subit dans nos regrets, en découvrant du Pont-Royal les toitures du château des Tuileries, que l'ouragan avoit bien moins ménagées : triste pronostic d'un événement que la capitale connut le lendemain, et qui eut une si déplorable influence sur les destinées de notre malheureuse patrie!

Nous nous interrogeons encore sur le charme que pouvoit avoir à nos yeux la vue d'un palais lacéré par la tempête. N'étoit-ce pas sous la protection de sa masse imposante que, dans notre paternel héritage, nous jouissions de ce clair ruisseau, de ce bouquet de bois, de ces réunions d'amis, et de tous les biens que le poète sagement voluptueux de Tibur demande à la bonté des dieux? Que nous avoient fait ces lambris sous lesquels probablement circuloient déjà de sinistres nouvelles et de grandes douleurs? Encore si les ardoises enlevées au château des Tuileries étoient allées se replacer sur notre toit modeste, nous eussions pu trouver quel-

aotifs de consolation dans le coup porté par les vents al faîteau; mais il n'en étoit rien.
iel auroit-il mis un levain d'aigreur dans le sein de ne? Le mal d'autrui auroit-il des charmes secrets pour sensible des êtres? Nous ne saurions le croire. Non, Providence ne lui a pas donné des nerfs délicats, des ités privées de griffes aiguës, une bouche inoffensive cœur de fer; elle n'en a pas fait un agneau organique igre moral. Il se laisse pénétrer d'une douce pitié aux de la douleur. Dans la lutte qui s'établit entre celle- on intérêt personnel, sa volonté première lui échappe e toujours. Un tableau de Bélisaire le rendra mélan- e; l'enfant obscur qui lui tend une main suppliante drit, et l'auguste infortune des rois ne l'a pas trouvé rmes.
rchons donc, dans une cause moins défavorable à notre , l'effet qui nous occupe.
s'en étonnera peut-être au premier abord; mais nous uvrons dans un sentiment profond de la justice. Notre n, mûrement examinée, perdra son apparence para-
distributions inégales de la fortune, aux yeux de la t des hommes, ne sont point des jeux du hasard. Dans l de leur âme, tous croient qu'une puissance cachée e au partage des biens et des maux. D'un autre côté, t que par réflexion que nous étendons nos regards à de notre horizon terrestre. Le premier mouvement, nier désir est d'être bien dans ce premier séjour qui été assigné. La vue de l'injustice, exercée envers un er quel qu'il soit, nous irrite; nous nous prononçons t pour lui; nous prenons parti, au moins d'intention, l'oppresseur. Ce que nous faisons dans l'intérêt de opprimé que nous rencontrons en passant, et qui nous s, souvent sans autre titre que son infortune, nous royons encore plus en droit de le faire à notre profit. cendie qui détruit notre seule maison nous semble un lu ciel dirigé contre nous en personne. Si la même e a dévoré une rue entière, nous nous trouvons moins idre. Une communauté de malheur nous laisse encore

de la pitié pour autrui, et rien ne nous disant plus qu'une puissance envieuse, entre plusieurs, nous a choisis pour victime, nous partagerons peut-être le peu qui nous reste avec de plus misérables que nous. Il en sera de même des faveurs de la fortune. Quand elle frappera à la porte voisine pour y faire entrer les prospérités du siècle, elle paroîtra exercer envers nous un acte de spoliation, car nos droits sont à nos yeux aussi bien fondés que ceux de tout autre. On nous diroit chargés d'administrer autour de nous une sorte de justice distributive, dans les répartitions de laquelle nous n'avons garde de nous oublier.

La chute des grands est une jouissance pour le peuple, qui y trouve une indemnité légitime de sa médiocre condition et quelquefois de sa misère. La ruine d'un homme obscur contriste, au contraire, tous les cœurs jusqu'à ce qu'on descende à de plus malheureux que lui.

La fortune amassée par un travail long et honnête est beaucoup moins jalousée que celle qui, avec une apparence de prestige toujours équivoque, sort tout à coup de terre. Si celle-ci est due à des menées basses, elle indigne; si elle provient d'une chance heureuse, on en réclame sa part. Dans un moment d'humeur, on envie à ce traitant son riche équipage et son hôtel peuplé de valets; mais qui enviera à ce militaire au front cicatrisé, le signe des braves placé sur sa poitrine généreuse, et sa triste demi-solde? Quel joueur, après avoir dépossédé dans sa frénésie sa propre famille, souhaitera les ravages du logis qu'un acte de vente aura fait passer dans des mains innocentes de sa ruine? Il s'accusera, il se maudira peut-être; mais l'envie n'est plus faite pour celui qui, ayant reçu en partage la portion de bonheur à laquelle il se croyoit des droits, l'a foulée aux pieds. Le désespoir lui reste, et c'est tout.

Cette tendance des esprits à réformer, au moins en idée, jusqu'aux prospérités accidentelles qui s'attachent à certains individus, doit être présente aux gouvernemens dans la distribution de leurs faveurs. Le mérite récompensé est fort de l'assentiment général; on lui pardonnera d'avoir fixé les regards du prince. L'intrigue admise aux emplois, et dotée avec le patrimoine de gloire que la patrie doit réserver pour

ceux de ses enfans qui la protégent ou l'honorent, amasse sur la tête des dépositaires de l'autorité un trésor de haines. On n'imagine pas à Paris combien, dans une ville de province, l'élévation d'un ambitieux ou d'un dénonciateur sème de mécontentemens. Le souverain a-t-il été trompé, on l'en rend responsable, et les cœurs se refroidissent. L'esprit de parti s'est-il glissé dans le sein du gouvernement jaloux de récompenser des opinions et non des services réels, on provoque une guerre sourde entre les citoyens. Les chefs des peuples n'ont pas le droit de dire : « J'ai élu Jacob et j'ai « rejeté Ésaü dès le ventre de leur mère. » La patrie ne peut et ne doit avoir de prédilections que celles qui sont dans les intérêts de tous. Donner peu et demander beaucoup est à la fois une injustice et un acte de déraison. Où cet abus a lieu, il y a *force,* mais non *société;* où il domine, nous chercherions en vain un esprit national qui ne sera jamais que le sentiment d'un intérêt commun.

CHAPITRE XV.

Du vice et de la vertu.

Nous avons vu l'esprit de sociabilité naître de l'organisation de l'homme. La moralité, que l'on pourroit définir une observation des lois en vertu desquelles les rapports sociaux doivent avoir lieu, a eu la même origine. Nous voilà sur les traces des grands principes, suivant lesquels on est autorisé à juger la vie de chaque individu dans son ensemble et dans ses parties. Il ne nous sera pas difficile de reconnoître que ces principes sont fondés sur les rapports mêmes de l'association.

Rien de vague, rien d'idéal dans les notions du vice et de la vertu. C'est à tort que les moralistes, par leurs définitions, puisées dans un ordre de choses trop étranger à ce qui se passe sous nos yeux, sont parvenus en quelque sorte à faire de l'un et de l'autre des êtres abstraits.

La sagesse créatrice n'a pas imposé à l'homme des devoirs gratuits ; elle s'est adressée à son intérêt personnel avant de parler à sa raison. C'est de la pratique des règles auxquelles est assujettie toute existence, qu'il est conduit au respect des

droits de ses semblables. Pour qu'il devînt sociable, il a été placé dans un état de dépendance; pour le conquérir à la justice, on l'a soumis aux besoins et à la douleur; dans l'amour de lui-même, il a trouvé la bonté qui s'oublie; et la générosité, prête à s'immoler, n'est devenue en définitif que l'effort souvent pénible, mais non dépourvu de jouissance, de l'égoïsme qui s'ajourne, ou change de direction au profit de l'espèce.

Ils se sont abusés ceux-là qui ont prétendu qu'une créature humaine ne fût pas mue par son plus grand avantage, autrement par son plus grand plaisir. Ils eussent dû se borner à nous montrer l'un et l'autre dans les choses qui ne blessent point l'intérêt commun. Le dogme qui place un bonheur plus grand hors cette vie, où il y a conflit et rivalité, s'il n'étoit indiqué par le vide d'un cœur que rien ne peut remplir, seroit de toutes les inventions la plus adroite.

Quand la supposition d'une chose est essentiellement nécessaire au maintien de quelque partie ou de l'une des grandes masses de la création, on peut admettre son existence positive en principe rigoureux et certain. J'ignore quelle force détermine la gravitation; mais on ne sauroit douter que cette force existe.

Les beautés de l'ordre physique ont donné le sentiment d'une religion; les imperfections de l'ordre moral l'ont rendue nécessaire. Où le bonheur d'un seul individu, froissé, malgré la conscience de ses droits, rencontre des obstacles insurmontables, le recours à une autorité supérieure devient une loi; il découle de l'essence même des choses.

Qu'est-ce que le vice? qu'est-ce que la vertu? Nous l'avons dit pour l'homme qui se donne la peine de réfléchir: ce sont de riches conséquences de notre position relative, et par conséquent de notre organisation. Dieu n'a pas fait deux êtres privatifs et distincts, en la vie présente, de l'âme et du corps. Dès l'instant que l'un ou l'autre est frappé, l'être primitif n'existe plus; mais réunis, ils agissent simultanément; ils sont solidaires de leurs faits; et de leur fusion même résulte le mode de personnalité voulue par le Créateur.

Il n'y a de beauté organique que dans ce qui est utile au corps tel qu'il est constitué. Il n'y a de vertu que dans ce qui concourt au bien-être de l'espèce et de l'individu.

Ceci demande à être développé. On y trouveroit la matière d'un livre qui, traité avec les soins convenables, auroit droit à l'estime. Nous espérons que le lecteur nous suivra avec intérêt dans cette partie de notre travail. Si, malgré notre désir et nos efforts, l'espace que nous avons jusqu'à présent parcouru lui a semblé quelquefois aride, nous nous flattons que des sites plus heureux vont reposer sa vue, et qu'il nous saura gré de le conduire, au moins pendant un temps, sur des terres empreintes à chaque pas de la bonté de son auteur.

CHAPITRE XVI.

Du beau et du difforme matériel dans les corps animés, et principalement dans la femme.

Le beau et l'utile, dans les mœurs comme dans les arts, n'ont qu'une même origine. Chez l'être animé, une conformation de membres ou d'organes ne semble heureusement disposée que lorsqu'elle répond à sa destination, et l'œil n'en suit avec plaisir les contours qu'autant que la convenance des parties avec le tout a été observée.

Timée de Locres, cet écrivain si souvent et avec plus ou moins de succès commenté par Platon, a bien dit[1] : « que « les principes de la beauté sont les justes proportions des « parties selon les parties entre elles, et les proportions de « ces mêmes parties avec l'âme. »

Ces deux lignes sont pleines de sens, et nous allons bientôt le prouver en les appliquant à l'un des chefs-d'œuvre de statuaire en possession d'être admirés des artistes, chefs-d'œuvre que le temps semble avoir épargnés par respect pour la gloire d'un peuple qui, n'occupant qu'un point sur la terre et dans les âges, n'a pas laissé de montrer jusqu'où pouvoit s'élever, dans l'homme, la force de l'âme, celle du corps et la sagacité de l'esprit.

Nous n'oublierons pas qu'un peu plus loin le même penseur ajoute avec une précision qui équivaut à tout un traité :

« La nature a arrangé le corps à l'instar d'un tabernacle,

[1] Timée de Locres, *De l'âme du monde*, ch. v, VIII, IX et X.

« comme un instrument pour être obéissant à ses lois, et « harmonique avec les règles de la vie. »

Que notre imagination se représente cette Vénus, dont le droit des armes nous avoit rendus dépositaires envers l'Europe savante, et dont nous espérons que notre œil, ravi par les chefs-d'œuvre du ciseau français, cessera bientôt de chercher la place sous les voûtes de notre muséum repeuplé : nous reconnoîtrons dans cette production l'être organisé pour bien sentir, pour communiquer à autrui cette belle faculté, et pour offrir en toutes ses parties le plus doux accord de l'intelligence et de la matière.

Mais pourquoi recourir à un marbre insensible? *Nous* n'y trouverons ni la fraîcheur de coloris, ni la vérité d'expression qui peuvent mettre dans tout leur jour la justesse de l'application de nos principes.

Le beau est le bon ou l'utile. Prouvons-le : Suivez la ligne qui, dans ses mouvemens gracieux, parcourt le corps de cette jeune vierge dont la nature, sous l'influence d'un beau ciel et d'une éducation libre, après quatre lustres révolus, vient de développer les charmes : cette ligne est moelleuse et flexible parce que l'être dont elle détermine les formes devoit avoir en partage la souplesse et la dextérité; elle s'arrondit aux épaules pour se prêter sans gêne à l'emmanchure des bras; elle rentre vers cet endroit de la taille où aucune adjonction de membres n'exige une dépense d'embonpoint, et où, au contraire, la plus grande facilité des principaux mouvemens semble solliciter une réduction de volume; elle s'évase avec le bassin où la nature s'est ménagé le champ nécessaire à la reproduction de l'espèce; de là, par une déclivité heureuse, elle coule vers le genou, où elle s'arrête un instant dans l'intérêt des articulations, et arrive à la plante des pieds, après avoir figuré les cônes agréables de la cuisse et de la jambe renversés sur leur pointe; car il falloit que la créature humaine, assujettie à une dépendance momentanée du sol, où elle paroît à peine un jour, n'y posât qu'avec légèreté et avec une sorte d'intention de ne le fouler qu'en passant.

Vous remarquerez que les ondulations de cette ligne, qui est le caractère particulier du sexe féminin, ont été décidées

pour le plus grand avantage du sujet. Toujours variée dans ses molles inclinaisons, sans autre motif que de se prêter à des besoins divers, ici elle se renfle afin de contenir des organes plus étendus ; là elle s'abaisse graduellement, ne devant admettre que des parties solides rapprochées entre elles. N'en doutons pas : un cou trop volumineux, une taille devenue épaisse avant la maternité, une gorge sans proéminence et sans vallon, des reins dépourvus de saillie, ne nous déplaisent qu'en ce qu'ils blessent le sentiment secret d'une aptitude organique. C'est en quoi notre opinion diffère absolument de celle du célèbre Burke, qui dans une simple variété de surface trouve des élémens de beauté dont notre théorie offre le seul et vrai motif.

En continuant votre examen, remontez vers cette tête, pensive puisqu'elle est appelée à être le siége de l'intelligence, voluptueuse puisque c'est par elle que la femme prélude à sa conquête. En effet, il ne faut pas perdre de vue que la volupté est le grand moyen employé par la nature pour arriver à son but de perpétuité. Le plaisir est au règne animé ce que la gravitation est à la matière. On pourroit le définir une force morale.

La teinte rembrunie des cheveux, celle plus tranchante par leur position des sourcils et des cils, l'orbe azuré ou plus sombre de l'œil, se détachent admirablement d'un fond d'ivoire que l'esprit de vie parcourt tantôt avec les couleurs de l'iris, tantôt avec les nuances de la rose. On aime que l'organe de la vue se dessine un peu largement : il en est plus propre à transmettre l'expression des sentimens de l'âme. Des lèvres renflées avec mesure sont agréables, en ce que leurs bandelettes de pourpre servent d'indices à la santé, et donnent dans un instant de la grâce à la physionomie. La fleur sur le rameau promet le fruit, et le sourire est aussi une fleur qui promet le plaisir ou le bienfait. La nature a parlé par des signes avant l'invention des langages. Des recherches anatomiques un peu suivies apprendront que des nerfs d'un volume assez remarquable viennent s'épanouir sur les lèvres dans la jeunesse des deux sexes, et s'y atrophient après l'âge des émotions tendres. Ici l'intention n'est pas même voilée.

« Vous m'avez blessé de l'un des cheveux de votre tête, » dit Salomon à la belle Sunamite. Pour s'exprimer ainsi, il falloit que le poète hébreu sentît tout le charme qu'une jeune fille peut tirer de cet ornement. Aussi les motifs de la loi qui le proscrivoit après le mariage, mériteroient d'être examinés. Les cheveux sont la première parure du corps, la seule qui lui soit adhérente sans en faire partie. Leur réseau léger et presque aérien admet l'usage des parfums; comme ils exigent des soins journaliers sans lesquels ils deviendroient incommodes, et qu'ils nécessitent même un emploi de temps assez considérable, la nature ne pouvoit les prodiguer qu'en faveur d'un être essentiellement *destiné* à plaire. Aussi la femme les a-t-elle obtenus avec largesse. Ils la quittent plus tard et blanchissent moins promptement que sur l'homme. Elle y trouve une défense contre l'intempérie des saisons. Par eux, la boîte osseuse et moins compacte du cerveau féminin est à l'abri de tout choc nuisible. S'ils rendent celle-ci plus molle, il est évident qu'ils lui servent aussi de préservatif.

Vous ne nous demanderez pas pourquoi le sein est arrondi, pourquoi le bouton brille sur son éminence, pourquoi son double hémisphère a été placé près de la tête? Un convive n'est-il pas attendu? le vase est proportionné à sa taille, l'orifice à ses moyens d'aspiration, et la table du banquet a été dressée dans le voisinage de deux bras dont il veut la douce étreinte, et d'une bouche qui doit le couvrir de baisers. Dans la duplicité de l'organe nourricier, vous ne vous contenterez pas de remarquer une mesure de précaution; car vous ne sauriez perdre de vue que l'affluence de la liqueur lactée d'un seul côté de la poitrine, eût rompu l'équilibre du corps, et qu'une saillie sur le sternum eût été au moins gênante.

Il n'échappera pas davantage à vos observations, que les formes élastiques du sein se prêtent naturellement à la pression manuelle de l'être délicat qui devoit en extraire avec lenteur l'aliment de la vie. Pourquoi n'oserions-nous pas dire que ces mêmes formes auront auparavant fourni un aliment de volupté, que d'autres mains y auront puisé des sensations agréables, que l'œil les aura parcourues avec

délices, et que de ces deux organes destinés à s'éclairer l'un par l'autre, le frémissement du désir sera descendu jusqu'au cœur? Le désir est une partie intégrante de l'acte auquel la sagesse productrice a attaché ici-bas la perpétuité de son ouvrage. Il précède toute jouissance; semblable aux flambeaux que l'on se passoit de main en main dans les fêtes mystérieuses d'Éleusis, il parcourt, il réchauffe toute l'échelle de la création sensible. Son expression se reproduit dans le calice embaumé de la rose; peut-être sous des rideaux de pourpre, sa douce réalité y a-t-elle un éclair d'existence?

Il est certain que presque toujours l'élévation de la gorge se prononce indépendamment de la maternité; que cette partie avancée de la poitrine se présente la première aux regards; que quand on la dérobe à ceux-ci, ils la devinent ou la supposent; que lorsque par un oubli de la nature elle n'a pas acquis le volume convenable, ils s'étonnent; et que la femme a tellement le sentiment de l'avantage dont elle jouit sous ce rapport comme amante, comme épouse, ou simplement comme être social, qu'elle se sert de tout son art pour le faire valoir.

Les bras, où les parties solides sont adroitement dissimulées, où les muscles, semblables aux leviers de l'espèce la moins avantageuse, implantent leurs tendons à l'extrémité la plus rapprochée de la partie qu'ils doivent mouvoir (tant on a évité avec soin ce qui pourroit altérer la pureté des formes!), les bras se terminent encore en cônes renversés auxquels se rattache la main, ce chef-d'œuvre de mécanique appliqué aux nécessités de la vie. Les doigts dont il se compose redonnent les proportions légères d'un fuseau flexible, parce que l'être qui devoit en faire usage étoit réservé à des soins délicats, minutieux même, et qu'il falloit le pourvoir d'un instrument en rapport avec l'élégance du travail que l'on avoit droit d'en attendre[1].

Il est très-remarquable que ces formes charmantes de la main souhaitées chez une femme, seraient déplacées dans

[1] Par une loi de l'État, les occupations à l'aiguille ne devroient-elles pas être exclusivement affectées aux femmes et aux individus invalides de l'autre sexe? Je serai toujours choqué de voir un homme robuste essayer impudemment un corset, ou prendre la mesure d'un brodequin.

l'homme, destiné par la nature au maniement des armes, à la culture d'un sol souvent ingrat, à l'exercice pénible de la chasse et de la pêche, ou à des métiers qui exigent moins d'adresse qu'un grand emploi de forces.

S'il s'agit de la douceur du tissu cutané chez le sexe, nous trouvons encore dans une convenance la cause de l'impression qu'elle est appelée à produire sur le tact et la vue. L'aspérité, les plus simples inégalités de la peau arrêtent l'œil; elles détruisent l'unité de la ligne qu'il parcourt, par conséquent l'idée d'un ensemble harmonique où les parties doivent être liées dans leur diversité même. Voilà leur effet sur l'esprit. Quant au tact, la texture de nos extrémités, et principalement des digitales, semble sympathiser avec la rondeur et le poli des formes. Il y a entre ces dernières et les nerfs qui viennent se ranger sous l'épiderme, des points de contact tels que la seule application de la main d'une femme soulage des membres endoloris, et console les plaies les plus cuisantes. Par la même raison, elle accroîtra l'intensité du plaisir en l'état de santé. Il est présumable que tous les corps qui nous affectent agréablement, sont composés de molécules planes ou arrondies, propres à glisser sur les papilles nerveuses ou à leur communiquer un doux ébranlement. C'est ce que l'on remarque dans les huiles et les substances sucrées, c'est peut-être ce qui sera découvert dans les parfums. Nous ne pouvons nous étonner que le poli de la peau produise un tel effet. Or, qu'a voulu la nature dans les rapports qu'elle a ménagés entre l'homme et la femme? Disposer le premier à l'amour par la présence ou l'espoir d'un plaisir : ici son but est si évidemment atteint, qu'en palpant, même par inadvertance, des surfaces inanimées riches de qualités analogues à celles dont nous nous occupons, nous éprouvons en nous-mêmes un subit frémissement qui donne l'éveil à des désirs voluptueux. Il n'est pas besoin, pour expliquer ce phénomène, de recourir à des impressions précédemment reçues à l'approche des femmes. Les jeunes gens des deux sexes, au sein de l'éducation la plus austère, n'ont pas été à l'abri de ces mouvemens presque spontanés, et il n'est personne qui, dans ses registres secrets, n'en ait conservé le souvenir.

« La beauté, suivant Timée, doit être harmonique avec « les règles de la vie. » Il ne nous étonneroit pas que la femme fût sous le ciel la créature qui attestât de la manière la plus sensible la vérité de ce principe. Depuis la pointe de ses cheveux jusqu'au bout de ses orteils, tout en elle a été coordonné à un but d'utilité; tout indique des intentions favorables à l'individu ou à l'espèce. La grâce elle-même n'est que l'expression du succès obtenu en ce genre, ou d'une aptitude plus décidée dans l'exercice des facultés naturelles.

La mollesse de la pose et la démarche peu assurée du sexe foible ne sont pas sans intérêt pour nous, parce que nous voyons dans toutes les deux un recours à notre protection. Il est certain que, comparativement à l'homme, la femme n'a pas les pieds dans la proportion géométrique de sa stature. La différence de la taille des deux sujets n'étant guère que d'un douzième, la longueur des pieds et leur volume devoient être soumis au même calcul. Il n'en est rien, et le sexe en cela a souffert une épargne de matière, puisque la réduction qu'il supporte excède un cinquième. La femme a-t-elle le droit de se plaindre? non, dès lors que les destinations ne sont pas les mêmes.

Assujettie à des soins sédentaires commandés par la gestation et la nutrition des enfans, elle a été fondée sur une base plus étroite que le chef de la famille, dont le travail et les courses multipliées devoient pourvoir aux besoins de tous. La délicatesse du pied rend la marche molle et quelquefois chancelante; elle exige plus de circonspection dans la tenue habituelle du corps; elle inspire ou entretient la timidité, et elle conseilleroit presque une vie retirée, vraiment harmonique avec l'intérêt du ménage, où il est convenable que l'une des principales parties intéressées réside, quand l'autre est obligée à des absences.

C'est dans le sentiment de cette vérité qu'auroit pu trouver son origine la coutume attribuée aux Chinois de comprimer les pieds de leurs enfans du sexe féminin, coutume rapportée par certains historiens à l'époque de quelques actes d'indépendance auxquels se livrèrent les femmes de cet empire. On seroit tenté de croire que la nature auroit

attaché dès la naissance à l'organe principal de locomotion, un signe d'assujettissement et de foiblesse relative. Et pourtant elle semble ici en contradiction avec elle-même.

Examinez en effet la compagne, mais non l'égale de l'homme; suivez de l'œil son jet : voyez comment, à la chute de sa taille, les hanches s'élargissent, et quelle est la distance qui sépare les fémurs; il en résulte que l'axe de mouvement gagnant en longueur, l'arc de cercle décrit par chaque cuisse, à chaque pas, se montre sous un angle plus étendu que chez nous, sans aucune accélération de la marche, et que par conséquent, pour un être ainsi conformé, les déplacemens deviennent plus pénibles. Les courses des jeunes filles de Sparte sur le mont Taygète étoient peut-être en droit de plaire; mais comme l'âge, par la roideur des parties solides, accroît l'effet que nous avons été dans le cas de remarquer, les femmes de Lacédémone, en descendant dans la palestre, n'eussent certainement présenté rien de gracieux à l'œil du spectateur. Si Properce et Cicéron s'étoient essayés sur un pareil sujet, au lieu des tableaux pleins de charmes que l'un a placés dans le troisième livre de ses *Élégies*, et l'autre dans ses *Tusculanes*, ces auteurs, malgré leurs talens, ne nous eussent transmis que des grotesques.

Un autre inconvénient devient ici très-palpable; c'est que, les pieds ne devant pas s'écarter dans la proportion de l'évasement des fémurs pris à leurs apophyses supérieures, l'assiette de l'individu cesse, à quelques égards, d'être en rapport avec sa partie la plus élevée; et considéré des hanches au talon, celui-ci ne donne plus qu'une gaîne en équilibre sur sa pointe; car la nature s'est plu à multiplier cette inversion de formes chez la femme[1]. Elle y attache un charme particulier, et tel que, contre toutes les règles de l'économie domestique, nous aimons à la répéter dans nos aiguières, dans nos coupes, dans les supports de nos tables, de nos siéges, de nos lits de repos et de nos candélabres. Un œil géométrique ne manquera pas de trouver cette structure

[1] Excepté dans quelques parties compactes où la sûreté de l'individu la rendroit inadmissible, comme dans la colonne dorsale, qui, comme pièce principale de l'édifice, suit une progression croissante depuis la quatrième vertèbre jusqu'à l'os sacrum sur lequel elle repose.

en défaut. Il est certain qu'un pied large et épaté seroit plus en rapport avec la taille de la femme, si l'on consultoit les seules lois de la solidité des corps. Toutefois ce n'est pas sans motifs que la sagesse du Créateur s'est écartée un instant de celles-ci. En formant sur un autre modèle le sociétaire qu'elle nous destinoit, elle a eu des vues en apparence opposées à sa marche ordinaire, mais qui rentroient dans ses plans. Quand elle a blessé les convenances physiques, c'est pour assurer des convenances morales. Envisagée isolément, la femme seroit un être maltraité de la nature; ses ressources personnelles seroient au-dessous de ses besoins, et ses moyens de défense échoueroient contre ses périls. Nous l'avons déjà remarqué : c'est hors d'elle qu'elle devoit trouver son point d'appui, parce que ses attaches et ses qualités sortent de ses imperfections mêmes. Aussi la foiblesse a-t-elle été placée d'un côté et la force de l'autre, comme des élémens du bonheur domestique, séparés dans les deux sujets, mais toujours prêts à se réunir et à se confondre. Dotés en plus et en moins, ils se doivent réciproquement un supplément et un correctif. C'est par ces lois constantes que la nature établit des équilibres dans le monde élémentaire, et qu'on les voit naître dans le monde moral. Le mouvement universel de la matière, sans doute, n'a pas une autre origine.

La délicatesse des formes de la femme, leur poli, leur rondeur, la souplesse de sa fibre et de son tissu cellulaire, destinés à se prêter à des états différens, l'exiguité de ses pieds, les craintes que les plus foibles impressions lui communiquent, sont donc dans un rapport parfait avec sa position. Quoique le plus souvent négatives, ces qualités sont harmoniques avec le genre de vie auquel l'ont appelé les intérêts de la famille; et le passage du philosophe locrien trouve ici son entière application.

Après avoir parcouru ce champ de beautés, ou plutôt d'utilités organiques, l'œil s'arrête involontairement à l'endroit même où la nature s'est proposé de célébrer ses plus grands mystères, les mystères de l'immortalité de l'espèce. Un voile délié, mais sombre, le recouvre. Ainsi le sanctuaire delphien avoit ses rideaux et ses ténèbres. Y a-t-il une beauté réelle dans ces teintes rembrunies? Y verra-t-on

un signe d'aptitude à changer d'état, ou ne seroient-elles qu'un aiguillon du désir? Elles sont au moins un contraste dans un corps sans aspérités, sans tache, et où tout le reste brille des doux reflets de la vie et de la liqueur purpurine qui en est l'aliment. Ici une différence devient un avis; elle fait naître la réflexion, elle la fixe, et c'étoit peut-être tout ce que vouloit la nature.

Persuadons-nous bien qu'il ne sauroit y avoir de beautés de convention ou dépourvues de motifs. Quelquefois, il est vrai, le jugement se tait dans l'examen; mais c'est que déjà le sentiment a parlé. Sans en étudier la cause, en général, on aime, on recherche cette cambrure qui distingue le bas de la taille des jeunes personnes, cambrure qui, si elle étoit autant marquée dans l'autre sexe, y seroit une défectuosité. Cet arc externe de la colonne épinière, et de ses dernières vertèbres, agrandit l'espace où s'opère la renaissance du genre humain : la prédilection dont il s'agit n'a pas un autre motif. Dans l'homme créé pour le travail, ainsi ce sera une beauté de se présenter avec des épaules plus écartées que le bassin formé d'os durs et compactes : créée pour concevoir, la femme sera belle de la proportion contraire.

Nous n'oublierons pas que la surface du corps féminin est garnie et comme ouatée d'un tissu adipeux qui contribue à la beauté des formes en dissimulant les saillies angulaires des muscles, des tendons, des os et des jointures. Ce tissu, traversé par les nerfs qui, de toutes parts, viennent ramper sous l'épiderme, donne un caractère extérieur à la sensibilité, dont il dilate et réchauffe constamment les principaux organes : de là un tact plus exquis, des aperçus plus prompts, des impressions vives, et une mobilité qui en est l'heureux correctif.

Les grandes passions et les longues douleurs de la femme, quand cette mobilité n'en aura pas triomphé, tiendront plus immédiatement à son organisation qu'à toute autre cause. Elle pleurera amèrement, elle pleurera sans vouloir être consolée, parce qu'alors chaque fibre de son tissu nerveux la rappellera au souvenir de ses pertes. C'est la mémoire d'un époux ou d'un enfant qui laissera d'éternels regrets au fond de son cœur, parce que ce sont là les êtres par lesquels elle a

été plus vivement impressionnée. En général les attachemens dégagés de l'influence des sexes auront peu de prise sur elle. Aussi dans les fastes de cette moitié de l'espèce humaine on cherchera en vain des Oreste et Pylade, des Harmodius et Aristogiton. La nature savoit ce qu'elle faisoit en lui refusant l'amitié désintéressée. Pour fonder le contrat social, il falloit trouver un être qui inspirât et respirât l'amour, et c'est cette nécessité qui a présidé à l'organisation particulière de celui dont nous nous occupons.

Suivant un de nos premiers physiologistes dont la doctrine, quant à la partie que nous traitons dans ce chapitre, se présente avec une masse imposante de faits et de probabilités, le cervelet, le ganglion cérébral qui le surmonte, et le ganglion supérieur de la tête, dans lesquels réside spécialement le sentiment de la propension sexuelle, de la tendresse maternelle et de l'adoration, sont proportionnellement beaucoup plus développés chez la femme que chez l'homme, surtout si l'on considère que le cerveau de celle-ci est moins volumineux et moins élevé vers la partie frontale qui constitue la vigueur de l'intelligence. La nature auroit donc départi, avec une sorte de prodigalité, à une moitié de l'espèce humaine, ces motifs puissans d'un triple amour dont un seul retranché feroit périr l'espèce entière[1] ! Les organes que nous venons de désigner représentant à eux seuls la grande masse de l'encéphale féminin, un développement aussi prononcé est la preuve la moins douteuse d'une destination spéciale. Ainsi que penser de la femme dont l'âme ne s'ouvriroit à aucun sentiment tendre? Elle auroit beau nous offrir la plus brillante réunion de talens; elle excelleroit en vain dans les créations du génie (si le génie exista jamais sans un cœur !), nous ne verrions en elle qu'un être dégradé. C'est la fleur chargée de pétales inféconds que rejette la main du botaniste. Faite pour aimer, la femme n'est rien si elle n'aime; elle n'est rien, si, en aimant, elle

[1] D'une proportion plus petite, la tête de la femme offre aussi une autre forme que la nôtre. Plus aiguë à son sommet, elle se prolonge davantage vers la partie occipitale. De là un emplacement vaste pour certaines portions du cerveau et rétréci pour d'autres. Les exceptions admises, cette remarque anatomique ne sauroit être révoquée en doute.

ne se fait aimer, et n'accomplit par là sa destinée. Étudiez-la, s'il vous est loisible, dans les instans les plus décisifs de sa vie : vous verrez qu'il lui importe moins de ressentir une ivresse de volupté que de s'assurer une possession.

L'appareil des parties génitales, tant internes qu'externes, et leur développement beaucoup plus marqué après la fécondation, tient, chez elle, une place tellement notoire, qu'on seroit tenté de dire qu'elle est tout sexe. Il n'est pas un de ses sens qui ne contribue à en accroître l'influence. Ses nerfs olfactifs demandent des odeurs, parce que ces dernières, par des routes secrètes, appellent un frémissement provocateur des désirs au sein de l'organe où ils doivent s'apaiser [1]; des sons harmonieux jettent son esprit dans cette douce mélancolie qui conduiroit à aimer, si elle n'étoit déjà de l'amour; ses yeux chargés de langueur ou pleins de cette vivacité qui captive, cherchent à répandre le feu qui la consume; et elle ne sera pas effleurée sans en recevoir la profonde impression au centre de sa sensibilité sexuelle.

Quelques moralistes, dans une pensée plus ascétique que religieuse, se sont élevés contre l'aptitude de la femme à provoquer et à satisfaire des désirs après la conception : c'est un outrage gratuit, de leur part, envers la nature, qui ne l'a permise que comme moyen durable et efficace de sociabilité. Autrement, pourquoi l'homme ne seroit-il pas traité par sa compagne ainsi que le sont presque tous les quadrupèdes de premier ordre par leurs femelles, qui les repoussent dès qu'elles ont été fécondées? Ici, on a voulu évidemment que, de la prolongation des rapports sexuels, résultât un accroissement de sentimens moraux nécessaire au bonheur de la famille. Une seule exception y a été mise, et on a eu soin de l'indiquer par des signes mensuels qui n'ont rien d'équivoque. Dans les autres espèces, comme le but unique était celui de leur perpétuité, l'association se borne à quelques instans de durée, après laquelle les conjoints se séparent et se méconnoissent. Le contraire se re-

[1] La communication du nerf intercostal, ou grand sympathique, avec le nerf olfactoire, suffit pour produire cet effet, puisque le premier de ces nerfs issu de la sixième paire, dont les expansions se prolongent jusqu'à la matrice, reçoit dans le cerveau une branche de la cinquième, qui elle-même distribue ses filets aux coquilles nasales.

ıarque seulement chez un petit nombre, les oiseaux par xemple, lorsqu'ils sont destinés à se reproduire plusieurs ›is dans la même année. Aussi y a-t-on vu un emblème de délité conjugale.

Quant à nous, il ne fallait rien moins qu'un entraînement urable de l'un des sexes vers l'autre, pour assurer au plus ıible les soins, les attentions, le produit du travail, les aliıens, avec la protection journalière, dont il ne peut se asser pendant la gestation et même pendant l'allaitement. ;n cela, peut-être inférieur à l'amour chez la femme, l'aıour chez l'homme ne reçoit guère que du temps son caactère de moralité. Presque toujours il commence par être ›nsuel, et la nature lui donne pour premier aliment la eauté physique de sa compagne. Sans l'amorce de volupté ui retient un des époux sous le toit domestique et la facile ›mplaisance de l'autre, les désirs irrités iroient porter le ·ouble ailleurs. La société, telle que l'a voulue le Créateur, e se formeroit pas, ou seroit bientôt dissoute.

Si l'être féminin, privé tout-à-coup de ses organes distincifs, pouvoit perdre aussi leurs annexes et dépendances, il eroit moins, beaucoup moins qu'un eunuque du nôtre. La ›mme qui ne peut plus concevoir se voit enlever chaque our, mais d'une manière lente, une partie de sa vie de reations; elle change de caractère, de forme même. En lui chappant, le signe de sa fécondité la jette dans un état de ristesse qu'elle a peine à vaincre; le système productif s'isole, se flétrit chez elle; et quoiqu'il ne lui soit pas interdit de cueillir encore quelques fleurs stériles dans le sentier de l'existence, sans ses vifs souvenirs de mère et d'épouse, à certains égards, elle deviendroit homme, mais de l'espèce la moins favorisée, tant il est vrai qu'en perdant sa qualité d'être générateur, elle perd le plus beau de ses titres.

Aussi vous vous intéresserez spécialement à l'homme vieillard; vous trouverez de la beauté dans ses formes; le peintre es placera avec avantage dans ses tableaux; la jeune fille elle-même n'en détournera pas les yeux, tandis que la femme parvenue à cette époque de la vie ne peut prétendre qu'aux seules jouissances domestiques qu'elle a su se ménager dans es propres foyers. Sa beauté physique s'est éclipsée avec

les motifs qui en faisoient le charme. La nature seroit dans le cas d'être taxée ici d'une sorte d'ingratitude, si les riches développemens que notre moralité acquiert dans l'état de civilisation n'en devenoient un sage correctif.

Nous avons donné quelque étendue à cet examen physiologique de la femme, parce que, dans notre *Traité de l'existence de Dieu,* nous avons déjà placé une étude de l'homme, où se trouvent quelques traits que nous croyons avoir été les premiers à saisir, et que cependant nous n'avons pas voulu mettre une seconde fois sous les yeux du lecteur. Si ce livre devoit contenir beaucoup de citations, nous les demanderions aux Buffon, aux Bonnet et à tous les génies qui ont médité avant nous sur les mêmes matières; nous les demanderions à plusieurs écrivains vivans, que nous nous féliciterons toujours d'avouer pour nos maîtres. A la vue de leurs tableaux, il ne nous en coûtera jamais d'oublier nos esquisses.

Règle constante dans l'économie animale comme dans les arts, et qui doit diriger l'observateur, c'est que le sentiment du beau ne peut naître que du sentiment d'une utilité quelconque au profit de l'espèce ou de l'individu. On regrette que l'oubli de ce principe se fasse presque constamment remarquer dans l'ouvrage de M. Burke sur *le beau et le sublime*. Avec des parties très-brillantes, sa composition pèche essentiellement; il ne rattache ses notions à rien de fixe et de précis. Ses objections contre l'utile, envisagé comme source de la beauté, sont aussi foibles que peu réfléchies. Par exemple, il se demande s'il y auroit quelque chose de beau dans le spectacle des viscères humains, dont on ne sauroit contester l'importance? Qui ne sent, qu'avec un peu plus de logique, il se fût épargné cette question, à laquelle nous allons pourtant répondre d'une manière positive : nous ne craignons pas d'affirmer que le spectacle dont il s'agit auroit ses caractères de beauté, s'il étoit destiné à être mis à nu; mais la nature, qui vouloit préserver de péril des organes essentiels, en les enveloppant, a jugé convenable de dérober à nos yeux le travail de l'assimilation des alimens et de la circulation des fluides. Ce que nous en découvrons, par accident, doit répugner à la vue, pour laquelle il se trans-

forme aussitôt en image de destruction. Voilà pourquoi nous regarderons toujours avec plus d'intérêt la tige touffue d'un hêtre que ses racines exhumées. Familiarisé pourtant avec cette dernière vue, le botaniste y trouvera un motif d'admiration, ainsi que l'anatomiste le puisera dans l'examen des entrailles animales.

Nous ajouterons qu'il entre dans les conditions dont se forme en nous-mêmes une idée de la beauté, de supposer un emplacement en rapport avec les parties internes de l'organisation chez les sujets fictifs ou réels dont nous faisons la rencontre. Un ventre rentré, une poitrine aplatie, n'ont pas d'autres motifs pour blesser nos yeux. Ceux-ci ne s'arrêtent pas uniquement à la surface des corps animés. Avant que la ligne extérieure nous donne une idée de la perfection, il faut que, dans notre esprit, elle se prête sans peine aux proportions intérieures du mécanisme.

Il seroit superflu de combattre les autres objections de l'auteur anglais. Le lecteur est aussi en état que nous-mêmes d'en faire justice. Plus il poursuivra ses études du beau, plus il se pénétrera de la vérité absolue du principe que nous venons d'émettre.

Nous ne prétendons pas que le même mode d'application ait lieu précisément et suivant les mêmes procédés, dans tous les autres globes où la bonté créatrice a sans doute étendu son empire; car où l'on découvre de la matière, on suppose bientôt une animalisation. La première n'est qu'un moyen; la seconde est le but. Ce n'est pas pour y faire croître des arbres que la parole, essentiellement agissante, a peuplé d'astres la voûte azurée. Elle a eu en vue la vie, et par la perfection de celle-ci, la pensée qui en est le plus beau développement. Il n'entre pas dans nos aperçus possibles de déterminer quelle est la texture de ces êtres vivans et pensans. Nous ne saurions nous les représenter qu'avec nos organes; et ce seroit vouloir qu'il existât partout des similitudes, ce qui ne se peut croire, Dieu nous annonçant déjà par le spectacle de la nature offerte à nos regards, que, riche d'idées, il a varié à l'infini son ouvrage. Mais il nous est permis de dire que, partout où sa puissance s'est exercée, il a ordonné ses conceptions sur les principes exposés dans

ce chapitre, et que chaque beauté éclose sous sa main, trouve ses élémens dans des propriétés utiles à l'individu ou à l'ensemble des êtres[1]. Car la doctrine du beau idéal, fût-elle proclamée par les Raphaël Mengs et les Winkelmann, serait tout au plus admissible dans les arts d'imitation.

CHAPITRE XVII.

Application générale du beau à l'utile dans les habitudes et les besoins de la vie.

Avant d'élever le *beau* à un degré vraiment décisif d'importance, et de le spiritualiser pour ainsi dire en l'introduisant dans les mœurs, nous ne croyons pas inutile d'indiquer ici quelques vues générales qui, chez les lecteurs les plus dévoués aux notions abstraites, le ramèneront à son essence primitive. C'est faute d'un retour sur eux-mêmes que plusieurs écrivains (et Platon en tête) l'ont transformé en être mystérieux. Ainsi ont-ils enlevé à la morale son premier point d'appui. Depuis long-temps elle réclame cette restitution, et nous sentons tellement la nécessité de la faire, que cette partie de notre ouvrage, aux yeux de ses vrais juges, ne sera pas la moins philosophique.

S'il est une beauté dans les choses ou dans les créatures animées avec laquelle notre sentiment intérieur sympathise, si des fils impalpables nous attirent vers tout ce qui nous en offre l'apparence, c'est que la promesse d'un bien quelconque, promesse déjà saisie par nos organes et notre entendement, y est implicitement renfermée.

Ce site vous plaît : les vallons et les collines, dans leur molle courbure, y présentent des contrastes bien ménagés; des arbres semés par bouquets, ou dont les tiges se dressent çà et là isolément, le peuplent et l'embellissent du doux mouvement de leur feuillage; des eaux pures s'y promènent : ici elles suivent avec mille reflets les contours du terrain, comme un ruban soyeux appliqué sur la taille d'une jeune

[1] Ainsi la texture de l'ange nous semblera plus belle que la nôtre, en ce qu'elle présentera des utilités d'un ordre supérieur.

vierge; plus loin, elles s'arrêtent avec calme au milieu des vastes parasols d'aulnes et des obélisques de peupliers qui croissent sur leurs bords. Les accidens de l'ombre et de la lumière, les demi-teintes et les nuances plus vives de verdures, l'avance du coteau qui projette son ombre sur une partie du petit lac et de la prairie voisine, l'échappée de vue qui, après avoir éclairé l'autre des rayons pourprés du soleil couchant, vous permet de suivre une perspective où les plans se dégradent avec sagesse, certainement communiqueront à ce paysage un vrai caractère de *beauté*. Un mouvement indélibéré y ramènera plus d'une fois vos pas; et si les distances vous interdisent ce but de vos courses pédestres, votre imagination ne cessera de vous en rapprocher.

Maintenant interrogez vos premières émotions : elles vous répondront (n'en doutez pas) que ce site vous a séduit, parce que de prime-abord vous y avez démêlé mille convenances qui pouvoient assurer votre bonheur. Vous avez remarqué que là, sur la pente de cette colline, votre maison seroit avantageusement assise; que ce bouquet de vieux sapins la protégeroit, en côté, contre les vents de l'ouest, tandis qu'en face l'épais feuillage des hêtres et des ormes épars la garantiroit des feux du midi. Les eaux qui parcourent votre domaine en assurent la vie et la fécondité : c'est ce que vous avez très-bien vu. Vous avez supposé le petit lac poissonneux, et vous n'avez pas manqué de vous dire, en côtoyant de l'œil ses bords ombragés, qu'il favoriseroit au moins votre goût pour la méditation; car l'homme est un être essentiellement rêveur de sa nature. Enfin, privé de la douceur de transporter vos pénates sur cet angle privilégié de la terre, et d'y oublier en paix les torts d'autrui, peut-être même les vôtres, vous regretteriez qu'il ne profitât pas à quelque être de votre espèce. Vous y placez donc en esprit une simple cabane. Il tarde à votre impatience qu'un modeste troupeau vienne s'éparpiller sur l'herbe de la colline; et pour compléter le charme résultant de l'alliance des *utilités* physiques et morales, vous appelez au foyer rustique un couple hospitalier et vertueux. Ce sera, si vous le voulez, Philémon et Baucis.

Dans les déserts de la Syrie, le voyageur brûlé soupire

après une oasis; rien à ses yeux ne paroîtra *beau* comme cette île de verdure, quand de loin il la verra se dessiner dans un océan de sable, toute enveloppée qu'elle soit encore des vapeurs enflammées de l'horizon. Au contraire, dans les pays de bocages, où l'exubérance d'une végétation trop active semble surcharger le sol, le voyageur cherche des clairières. Ce n'est plus dans la profonde obscurité des bois qu'il s'arrête, il veut le grand jour; ses poumons appètent un air libre : il faut qu'il en remplisse toute la capacité de sa poitrine; et dans sa pensée, *la beauté* de la plaine découverte, ou des coteaux aérés, s'associera à tous les objets qui auront des droits sur son admiration.

Pourquoi ce villageois pénètre-t-il avec plus de respect sous la nef de son église patronale, après que le peintre en bâtimens, appelé par le vénérable conseil de fabrique, a prodigué l'or sur la robe d'une vierge jadis indigente, a étalé la pourpre romaine sur d'humbles apôtres, et semé d'étoiles d'argent l'azur des lambris? Ne cherchons pas trop loin la cause d'une telle extase : l'éclat des étoffes et des métaux réveille dans l'esprit du simple agriculteur toutes les idées attachées au pouvoir des richesses. Il a vu le seigneur ou la dame du château vêtus somptueusement; il sait que c'est avec de l'argent qu'il acquittera le montant de son bail et de ses douze contributions; il croit que c'est avec de l'or que l'on est heureux : depuis qu'il existe, il n'entend autre chose. Le signe devient donc pour lui l'objet représenté, et voilà pourquoi ce qu'il y a de plus *utile* à ses yeux, à titre de *beauté*, méritera encore son suffrage. L'homme plus instruit jugera autrement, par sa faculté d'abstraire et de distinguer le signe de la chose. S'il rencontre une Vierge du Pouget, il ne regrettera pas de la voir moins riche que la Minerve de Phidias; il y cherchera les grâces décentes de notre propre nature, et s'il est doué d'un tact exquis, pour nous servir de l'expression heureuse d'un auteur anglais[1], peut-être il y démêlera l'*angélique-humain*, c'est-à-dire une *utilité* d'un ordre supérieur.

L'utile ou le bon est tellement une des qualités consti-

[1] Fielding, dans Tom Jones.

tuantes de la beauté, que celle-ci disparoîtra partout où le premier de ces caractères s'effacera ou sera soupçonné d'altération.

L'application de quelques nouveaux exemples mettra dans tout son jour cette vérité, qui n'est qu'une conséquence de notre principe.

Un teint éclatant, chez une femme, a droit à notre éloge, quand ce teint se fait remarquer sur des formes purement dessinées; mais on ne l'exige pas chez une Espagnole, et on la trouve belle malgré l'absence du coloris : on le désire encore moins chez un homme, dont les traits mâles doivent porter l'empreinte du travail auquel l'a condamné la nature.

Vous rencontrez tous les jours de ces figures régulières où brillent d'heureuses proportions. L'artiste le plus exigeant n'y trouveroit pas matière à sa critique; et toutefois vous ne sauriez les dire belles : le vulgaire en cherche vainement la cause; mais le philosophe observateur a démêlé l'expression d'un mauvais naturel qui rembruniroit le front d'une Vénus, fût-elle peinte par le Titien.

Pendant long-temps nous avons attaché nos yeux, avec plaisir, sur ces bouches vermeilles qui offrent les couleurs vives et transparentes de la cerise presque arrivée à sa maturité; depuis qu'un habile praticien de nos amis, particulièrement livré à l'étude des maladies du tissu cellulaire, nous a fait remarquer que des lèvres de cette espèce ne sont que trop souvent le signe d'une affection scrofuleuse, nous nous sentons repoussés à la vue de ces bandelettes d'écarlate, et nous préférons sur la bouche d'une femme un coloris moins vif et moins brillant.

Si les individus affligés d'un goître jouissoient d'une meilleure santé ou d'un surcroît de forces, et s'ils parvenoient à une plus heureuse vieillesse, nul doute que le goître ne devînt une beauté du premier ordre, que nous ne le tinssions pour tel, et que dans notre esprit il ne fût assimilé à ces éminences qui, sur le corps d'une jeune vierge, fixent agréablement nos regards. Il est également probable que dans ce cas la nature eût répandu plus généralement cet indice d'une perfection intérieure; mais en le reléguant dans le Valais,

l'Auvergne, les Vosges et le Tyrol, elle le désavoue comme une difformité.

Nous demanderons aux lecteurs qui seroient encore tentés de repousser nos idées, quelle est l'époque de la vie à laquelle un sexe prend aux yeux de l'autre un extérieur de beauté, si ce n'est celle-là même à laquelle la faculté génératrice se développe dans tous les deux? Avant cet instant, à moins de difformité saillante, c'est-à-dire d'un vice réel dans l'organisation, un être humain n'a rien qui le fasse distinguer de son semblable. Une convenance personnelle et relative devient, avec motifs, la mesure de presque tous nos jugemens. A moins d'une dépravation peu commune, telle femme belle encore, sous cet aspect générique, ne sera pas seulement remarquée par son fils, et fixera fortement l'attention d'un étranger. Tous les jours un vieillard unit son sort à celui d'une jeune personne, près de laquelle il goûte un bonheur partagé, tandis qu'il est rare de voir des jeunes gens s'attacher à des femmes avancées dans leur carrière. Dans le premier cas, est-ce qu'une sorte d'instinct ne diroit pas à la jeune fille que son espoir de maternité n'est pas absolument compromis; et dans l'autre, au jeune homme qu'il va semer sur une terre épuisée ou stérile? Nous avons connu un particulier qui, possédant une épouse embellie de mille charmes, mais privée du signe périodique de la fécondité, nous a confessé que cette idée l'a poursuivi jusque dans ses songes, et l'a empêché plus d'une fois de répondre au tendre attachement dont il étoit l'objet. Rousseau ne raconte-t-il pas quelque part [1] avoir éprouvé, à la suite d'une remarque beaucoup moins importante, un pareil désappointement? Nous voudrions bien, dans ces deux circonstances, que l'on nous enseignât à quels dégoûts peut donner lieu l'absence d'une infirmité réelle, mais latente, ou d'une simple symétrie dont un enfant nouveau-né seroit le seul et vrai juge. Que deviendra donc la doctrine du *beau* absolu? Rien, si elle ne se rattache à l'*utile;* et encore il ne faut pas perdre de vue qu'en conformité de nos principes, amplement développés au chapitre XIV du présent livre, l'*utile* n'est pas entièrement

[1] *Zanetto, lascia le donne, e studia la matematica.* Suite des Conf. liv. 7.

s deux derniers cas cités, puisqu'à beaucoup d'égards e, dans notre espèce, transforme en but un simple e plaisir. Pour s'exprimer avec exactitude, l'utile ınt ici que dans l'une de ses branches, il faut que éorie soit bien positive, puisque ce seul retranche- ffit pour neutraliser aux yeux de l'homme l'action toujours prépondérante de la beauté.

us laissons donc plus séduire par un enthousiasme ıande, et prononçons hardiment que la beauté cor- en réalité ou en image, n'est que la manifestation ıtitude plus décidée à conserver, d'abord l'individu el on la remarque, et ensuite à perpétuer la grande dont il a été établi le continuateur. La beauté des nanimées, comme devant concourir au même but, ans ce principe.

CHAPITRE XVIII.

Du beau et du difforme en morale.

monde apparent que nous venons de parcourir, pas- ıs ce domaine plus vaste, dont il n'est, à bien dire, ortique : nous voulons parler du monde moral. La ı aura bientôt reconnu que nos principes y reçoivent llante application.

les mœurs, rien de beau que l'*utile*. En remontant té individuelle, qui en est le premier objet, à l'en- de la société dont il assure le bonheur, plus l'utile e d'êtres, plus il devient recommandable. Il revêt vement les titres de sage, de bon, de grand, de gé- d'héroïque ou sublime, et de divin. Parcourons les legrés de cette série, et nous verrons les actes de la ıaine prendre divers caractères et diverses nuances de dans les proportions de l'avantage qu'en retirent l'in- la famille, la contrée, la nation et l'espèce entière, juelle ils ont quelque point de contact.

ı le Crotoniate dévore un bœuf : né avec une âme , mais égaré par une fausse direction de ses désirs,

Alexandre fait à des hommes tuer des hommes : rien en cela n'est beau ni louable, car la voracité du premier n'est utile à personne, et l'ambition de l'autre nuit à plusieurs.

La frugalité de Fabricius à juste titre est honorée : d'abord parce qu'il peut en tirer un avantage personnel, et qu'elle lui assure la santé du corps et la liberté de l'esprit. Cette sobriété devient plus éclatante dans ce Romain considéré comme homme d'état, parce qu'elle est le gage de sa vertu et qu'elle promet à la patrie les longs services d'un citoyen incorruptible.

La réserve et la prudence un peu cauteleuse d'Ulysse le tirent souvent de péril : toutefois, en dépit des vers harmonieux qui la célèbrent, nous n'y chercherons pas l'empreinte d'une beauté morale. Trop souvent le roi d'Ithaque en profite tout seul.

Il y aura toujours plus de mérite à enlever sa maîtresse aux flammes qu'à s'y dérober soi-même : cette abnégation fait espérer, en d'autres temps, un secours à la foiblesse; mais il sera toujours plus beau de sauver sa mère que son amante, parce que cet acte est encore plus désintéressé.

Le vainqueur de Corioles fut bon fils et se laissa attendrir aux larmes de sa mère : il eût encore mieux valu pour lui être bon citoyen, et ne pas voir d'un œil sec la détresse de la patrie; l'histoire, comme la morale, l'eût jugé moins sévèrement.

Un homme est courageux : personne ne lui en saura gré, si sa bravoure, simple résultat de l'effervescence du sang, ne l'entraîne qu'à des actes de violence ou d'oppression; mais qu'elle garantisse d'abord la sûreté de sa famille, on l'estimera; qu'elle l'arme pour la défense de son pays, elle lui méritera un brevet d'honneur; que, dans cet esprit, elle lui fasse entreprendre de grandes choses, elle deviendra l'objet de la reconnoissance commune; qu'elle le dévoue à une mort presque assurée, à l'instar des bourgeois de Calais, elle sera héroïque.

Il y a certainement quelque chose de beau dans l'estime de soi-même; elle donne une caution au profit de tous : si elle conduit au mépris des autres, elle les attaque tous et ne mérite plus que la haine. Sous le rapport de la morale

ablique de l'Europe, la nation anglaise ne seroit-elle pas ans ce cas?

Vous aimez vos enfans, c'est bien; voilà comment le genre umain s'éternise. Pour leur procurer des emplois publics, ous calomniez des titulaires et vous les faites juger au poids es cent jours; vous n'êtes plus qu'un vil égoïste, votre ercle est trop resserré.

En certains cas, un noble ressentiment est permis; il tend u repos de l'individu. L'obscur citoyen qui pardonne tous es torts s'expose à toutes les offenses. Sa longanimité n'a ien de recommandable; on l'impute à foiblesse : mais après es grandes secousses intérieures des États, la clémence du rince est belle, parce qu'elle calme toutes les craintes et u'elle console la patrie déchirée par les guerres civiles. 'oilà pourquoi le « soyons amis, Cinna, » seroit burlesque ans la bouche d'un bourgeois de Paris que son gendre uroit résolu d'assassiner, tandis qu'il est sublime dans celle 'Auguste pardonnant sur le premier trône de l'univers.

Quelle est la vertu la plus agréable au peuple dans un omme public, nous ne disons pas dans un prince, puisqu'il est évident que celui-ci étant le dépositaire de tout e pouvoir de la loi, la justice sera toujours, aux yeux de es sujets, le plus bel ornement de sa couronne? Certes, c'est le désintéressement. On attend tout de celui qui n'a rien à demander; on ne craint rien de celui qui n'a pas de vues personnelles. L'incorruptibilité enlève tous les hommages, parce qu'elle met à couvert les intérêts les plus directs des citoyens. Cette qualité ne sauroit exister réellement sans fanatisme ou sans vertu. Aussi, chez nous, l'homme de la terreur l'a-t-il long-temps opposée avec succès aux attaques dirigées contre son odieux pouvoir.

On veut qu'une bienfaisance presque pudibonde dans ses actes cache la main par laquelle elle opère. Cela est tout simple : il est bon que l'homme secouru dans ses besoins conserve le noble sentiment de sa dignité; il est convenable encore que celui qui assiste n'ait pas le droit de s'en prévaloir. L'orgueil tueroit bientôt la bonté, ou l'énergie morale succomberoit sous le poids de l'humiliation. Ainsi Booz attendra du Dieu de ses pères le prix de sa charité compa-

tissante; ainsi la douce Ruth recueillera, sans trop de honte, les épis nombreux qu'une main libérale n'aura pas dédaignés sans dessein.

Enfin l'avarice est plus blâmée que la prodigalité qui se répand dans ses largesses peu réfléchies avec une sorte de grandeur. L'économie du célibataire fournit un juste sujet de reproche, en ce qu'elle fait un vol à la société : celle de Louis XII touche au sublime, en ce qu'elle prend sa source dans un sentiment profond d'amour pour son peuple.

Une grande loi de conservation individuelle et publique a été proclamée sur la terre. Nos codes, nos décisions de l'honneur, notre blâme, nos éloges, n'en sont que des corollaires ou des appendices. Qu'est-ce qui fait que l'opinion ne flétrira jamais le duel? C'est que, principalement dans les jours d'agitations politiques, le plus simple individu y trouvera une garantie contre l'oppression et l'insolence. Le jury, qui protége une portion presque matérielle de la vie contre le fer et le poison, est sans force pour défendre l'autre, encore plus précieuse, contre l'ironie amère, les propos outrageans, la diffamation sourde et les excès d'un orgueil qui écrase tout sur son passage. C'est cette portion-là même de l'existence que le duel couvre de son abri. Devant lui le pouvoir triomphant s'arrête, dans l'intérêt même de son repos.

Dieu veut conserver les êtres, mais il soigne encore plus les espèces. C'est là où les deux Brutus ont trouvé leur excuse. Les droits de l'homme social ont pour mesure le respect qu'il doit à la cité. Ses vertus elles-mêmes cesseroient d'être des vertus, si elles compromettoient un instant le bonheur public, ou, sans motifs légaux, celui d'une tierce personne. L'aversion du mensonge est une chose recommandable; mais que, pleins de confiance dans votre parole, des assassins viennent vous demander si vous recélez un honnête proscrit, certes, vous répondrez négativement. Votre seule crainte sera de ne pas donner à votre voix un ton solidement persuasif. Plus véridique, vous livreriez votre conscience à d'éternels remords. Qu'on nous dise, en pareil cas, où seroit la *beauté* de la vérité incréée, de la vérité abstraite?

ıuté physique est personnelle à l'individu. Elle est e temps l'annonce des avantages dont il peut jouir peut procurer; mais la beauté morale est par ex- le gage de ceux qu'il promet aux autres. Aussi est- cette proportion qu'on les estime toutes les deux. e tel trait d'une vie estimable qu'il est généreux et , parce que l'unité y a été oubliée au profit du ou sacrifiée, par celui qui seul en avoit le droit, à ıne de ces affections qui immortalisent le système 'n ose dire quelquefois de ce trait qu'il est *divin*, ı'il semble inspiré par l'ÊTRE qui, dans sa bonté, : la généralité des hommes, et dont la protection ans doute plusieurs catégories de créatures qui ne lent pas en intelligence.

roits et nos devoirs, nos vertus et nos vices, sont · cette règle invariable. Plein de respect lui-même principe éternel dont elle émane, DIEU a voulu que fût l'utile, et il en a donné l'exemple dans le bril- :tacle de ses œuvres. Quoi de plus beau que le so- : les phénomènes de la végétation, de l'animalisa- la nutrition et de la fécondité? Quoi de plus beau relations qui unissent la mère à l'enfant à peine 'homme de la contrée à ses compatriotes, le sujet e, et l'être à toute son espèce? Mais aussi, quoi de ntiellement utile? Le beau matériel et le beau mo- èdent donc d'une même source, et tous deux la ; dans une intention bienfaisante.

:té est sûrement une chose recommandable; elle pu- œur de l'homme, qu'elle met en présence d'un beau et, en calmant la première fougue de ses appétits, irige vers des jouissances raisonnées. Mais si, se à une observance servile de rites et de sacrifices, endoit dur et intolérant; si, courbant sa tête sous les préjugés, elle le façonnoit à l'oppression; si, ıt dans le libre exercice de ses facultés naturelles et , elle l'empêchoit de poursuivre la noble carrière devant lui par la main du temps, ou aplanie par ses devanciers; si enfin elle cessoit d'être *utile* ici- ndividu et à l'espèce, elle perdroit à l'instant tous ses

caractères de *beauté*, et, loin d'honorer le ciel, elle deviendroit, malgré la pompe du sacrifice, un motif de réprobation.

Dieu ne peut que rejeter un culte nuisible à sa créature. A l'exemple des Carthaginois, eussiez-vous le désir de lui complaire en conduisant vos enfans à l'autel, nul doute qu'il n'en détournât les yeux avec horreur. Il n'a pas créé pour persécuter. Si, une seule fois, il demanda un parricide, il ne le laissa pas consommer.

Un des caractères les plus remarquables de la religion professée par presque toute l'Europe prend sa source dans la suprême loi de l'intérêt public. Partout l'Évangile recommande l'abnégation du *moi* personnel. A quelques égards, on seroit tenté de croire qu'il relâche les liens de la famille pour resserrer ceux de l'espèce; ou plutôt le législateur, n'ignorant pas que chacun arrêtera de préférence ses affections sur les êtres déjà placés par la nature dans le cercle de ses relations les plus intimes, nous force presque à élargir nos cœurs dans le sentiment d'une charité universelle. Tel est le sens dans lequel doivent s'entendre certains passages un peu mystérieux : « *Celui qui aime son âme la perdra. Je suis venu séparer le frère et la sœur, le fils et la mère, l'époux et l'épouse. J'apporte le glaive sur la terre.* » C'étoit une manière de nous apprendre qu'il est des circonstances où, dans l'intérêt de la grande famille, il faut immoler quelquefois celui de l'individu et même celui de la famille privée. La société n'ayant pas le droit d'exiger un pareil sacrifice, il n'appartient qu'à celui qui en souffre le plus de lui en faire l'hommage.

Le citoyen religieux est le seul être au monde qui puisse se promettre des secours et des rapports de société à mille lieues de son domicile. Né à Paris, il sera secouru sur la route de Vienne et recueilli dans la maison hospitalière du Simplon. L'amour de la patrie isole les nations; la charité chrétienne n'en fait qu'une seule. Je serois quelquefois tenté de ne voir à Sparte que l'égoïsme concentré dans une enceinte de murailles. Un vrai sectateur de l'Évangile seroit plus vraiment cosmopolite que le Scythe Anacharsis : il est partout en famille.

Ainsi le beau dans les arts, comme dans les formes qui

l'expriment, et le beau dans les mœurs tant publiques que personnelles, ne sont que l'*utile*, dont les degrés pourroient être fixés par une ligne graduée qui, de l'unité, s'élèveroit indéfiniment.

Cette mesure, appliquée à la vertu, en sens inverse peut l'être également au vice. Plus ce dernier compromet d'intérêts, plus il devient difforme et criminel. La morale ne suit pas d'autre règle dans l'application du blâme; la jurisprudence, dans celle du châtiment. L'assassin est plus coupable que le suicide, et le conspirateur, dans un état légal, que l'assassin même, parce que l'ennemi d'un seul sera toujours moins à craindre que celui de tous.

Il y a de la lâcheté à porter la main sur une femme; il y a crime à le faire quand elle est enceinte, parce que c'est frapper du même coup deux êtres sans défense. La nature donne en cela l'exemple du discernement : elle respecte le sein qui nourrit et les entrailles qui ont conçu. Il est rare en effet que les femmes périssent de maladie pendant la grossesse ou l'allaitement.

On nous dira qu'à l'île Formose on tue les vieillards, pour épargner à ces infortunés les misères d'une existence qui s'éteint, et à la société une consommation inutile, et l'on nous demandera si le parricide y doit être jugé sur les principes que nous venons d'établir.

Sans hésiter, nous nous emparons de l'affirmative : puisqu'il est prouvé que le travail d'un homme peut en nourrir plusieurs, il n'importe pas tant à une société humaine que l'on y fasse une économie de vivres et de vêtemens, que de maintenir dans les cœurs des sentimens de bonté journalière et de bienveillance. L'habitude du parricide doit rendre ces insulaires durs et féroces entre eux. Voilà quant au général. A l'égard du vieillard retranché avec violence du nombre des vivans, ses enfans commettent une injustice dans sa personne, en n'acquittant pas la dette qu'ils ont contractée envers l'être aux soins prolongés duquel ils doivent le bienfait de la vie. Il est certain que si on le traitoit avec les tendres égards réclamés par son âge et les services qu'il a rendus à sa famille, ses infirmités auroient leur contrepoids; le bonheur pourroit même luire encore à ses yeux;

il jouiroit au moins par la pensée au milieu des objets de sa tendresse; car l'homme, en tant qu'être pensant, lorsque sa condition d'ailleurs est supportable, trouve mille voluptés secrètes dans l'exercice de son intelligence. Penser est déjà beaucoup, c'est la meilleure partie de notre nature mixte, et le déclin d'une carrière dégagée de soucis et d'inquiétudes par elle n'est pas sans douceur.

Les sauvages de l'île Formose ont donc perverti leur sentiment, quand ils exercent une cruauté réfléchie sur les auteurs de leurs jours. Ils devroient remarquer que la nature elle-même laisse tomber les êtres, mais ne les renverse pas à l'improviste. Le chêne qui a long-temps protégé les cabanes contre les tempêtes, n'est pas tout-à-coup arraché au sol maternel dès que les siècles et les autans ont flétri l'honneur de sa cime; mais il s'entoure encore de verdure, il projette encore une ombre bienfaisante sur le hameau; ce n'est que par degrés qu'il rend à la terre ce qu'il en a reçu; et le voyageur, en voyant de loin ses branches desséchées, se souvient encore avec une émotion de reconnoissance d'avoir évité plus d'une fois l'orage à leur abri.

Non seulement le tort fait à autrui, par son intensité et sa latitude, constitue les différens degrés du crime, mais le tort qui résulte d'un acte envers son auteur lui-même, prend le caractère d'un véritable délit. C'est suivant cette règle qu'il convient de juger Origène et tous ceux dont les pieuses mutilations ne laissent pas toujours des traces sanglantes. Nul n'a le droit de se nuire à lui-même; ce principe de la nature conservatrice a été adopté par la jurisprudence criminelle. Une privation volontaire dont personne ne profite est outrageante envers le ciel, qui nous a ordonné de fuir la douleur. Que l'on y prenne garde! il y aura encore assez de devoirs à remplir, assez d'abstinences à s'imposer pour celui qui respectera en toutes choses le bonheur de ses semblables Quand ce dernier demande des sacrifices, il est beau d'y souscrire; quand il concorde avec notre propre félicité, ou qu'il n'en souffre aucune atteinte, il ne nous reste qu'à rendre grâce à la Providence, qui daigne dès ici-bas ouvrir à sa créature des sources de contentement. Malebranche condamnant ses narines à humer les mofettes d'une fosse d'ai-

sance, pèche en deux manières. D'abord, il essaie sur lui-même une asphyxie; ensuite il dresse un acte d'accusation contre celui dont la bonté a fait à nos nerfs olfactifs repousser l'assa fœtida, et sympathiser avec les émanations de l'oranger ou de la violette.

Nous permettons à l'homme cette mélancolie qui, au sein même des plus doux plaisirs avoués de la vertu, semble lui rappeler les secrets d'une nature meilleure, vers laquelle il se sent porté par la simple demi-confidence qu'il en a reçue. Une telle disposition est propre à répandre un charme touchant sur notre voyage terrestre. Tout en nous préservant d'un attachement trop vif pour des biens transitoires, elle place une consolation à côté des contrariétés et des peines inséparables de la route; mais un dégoût formel de la vie, tel qu'il est préconisé dans certains livres et certains récits de voyageurs atrabilaires, n'a rien d'*utile* en soi-même; il nous détache prématurément du plan de la création, avant que, pour ce qui nous concerne, il ait atteint la perfection dont il est susceptible. C'est le suicide en permanence. Quel est le maître qui voudroit employer l'ouvrier sur le front duquel la douleur seroit toujours empreinte : « Vous ai-je « donc maltraité, lui diroit-il, et de quoi vous plaignez-« vous? Vous attendez quelque chose de mieux ? eh bien! « que la douce hilarité de vos traits me l'apprenne; car je « ne vous ai pas donné l'espoir pour vous porter à mépriser « mes présens. Si mon projet étoit de vous faire passer par « une progression continuelle de félicité, vous ne consenti-« riez donc jamais à jouir de mes bienfaits, et la dixième « économie vous verroit aussi malheureux que la première. »

Il n'est pas un globe sur lequel la bonté infinie n'ait versé une somme quelconque de bonheur. Heureux qui, n'empiétant pas sur la portion d'autrui, peut savourer la sienne avec reconnaissance! car cela ne lui sera point imputé à crime.

Comme nous aimons mieux prévenir les objections qu'avoir à y répondre, nous observerons qu'il seroit inconséquent de chercher dans nos principes l'excuse de la jeune personne, chez laquelle une sage réserve et une aimable innocence n'ont pas été un préservatif de la séduction. Julie d'É-

tanges, quelque attachante qu'elle soit par sa conduite de mère et d'épouse, ne paroîtra aux yeux d'une fille bien née, qu'à l'instar de ces êtres malheureux, sur lesquels un art cruel tente des expériences trop hardies, dans la vue de connoître s'ils pourront survivre à quelque lésion organique du premier ordre. Nous l'avons dit, et nous ne nous rétracterons pas : la femme n'acquiert son développement moral qu'en passant par l'état d'amante, d'épouse et de mère de famille; mais dans l'intérêt de son propre bonheur, elle ne doit y arriver qu'aux conditions imposées par l'ordre social dont elle fait partie. En les oubliant, elle devient, à juste titre, la victime de son imprudence. La rigueur de la peine est en rapport avec le délit. Avant tout, la société veut et doit subsister. Comment atteindra-t-elle son but de conservation, si elle souffre impunément que les êtres auxquels elle a confié le dépôt de la famille, atténuent d'avance la garantie que l'on est en droit de demander à leurs mœurs? Et la jeune épouse elle-même, quel avenir se préparera-t-elle, en portant à son mari des sens usés ou brûlés d'une ardeur précoce, un cœur prévenu et rempli de ces illusions qui, en exagérant le charme des premières amours, tuent le bonheur domestique?

La société ne devroit ni permettre ni autoriser les vœux téméraires par lesquels un être destiné à une douce union, avant l'âge où elle a cessé d'être probable, se condamneroit au célibat; elle ne doit pas davantage tolérer des unions passagères dans lesquelles les lois, établies pour l'avantage de tous, auroient été méconnues. L'essentiel n'est pas que toutes les filles nubiles se marient, quoique la chose fût peut-être à désirer, mais que la chasteté préside aux nœuds dans lesquels elles s'engagent toutes. L'oubli de la décence est donc justement frappé par l'opinion comme par la morale, en ce que la femme qui secoue ce joug se nuit à elle privativement, et à la grande famille dont elle compromet la tranquillité. Nous croyons la pudeur une institution purement sociale, mais qui n'est pas moins sacrée que celles qui régissent l'exercice de tous les autres droits, puisqu'elle modère l'effet d'une pente où le sexe ne doit pas se laisser entraîner.

De quelque avis que l'on soit sur l'origine de ce senti-

ment, nous ne mettons pas en doute le charme qui résulte de ses effets. Mais où le saisir, si on en distrait la présomption de l'innocence de mœurs, que tout homme de bien est intéressé à trouver dans sa compagne? et dans le cas où un instinct particulier viendroit colorer les joues d'une jeune fille de ce tendre incarnat qui les altère moins qu'il ne les embellit, cet accident organique ne rentreroit-il pas dans nos aperçus moraux, comme indice d'une révélation faite par la nature elle-même à l'être dont elle va *utiliser* la *beauté*, et qui, par une sorte d'initiation, pressent déjà toute l'importance des mystères dont il sera le temple et le ministre? Cette inquiétude qui se dessine dans chaque geste, cette crainte qui, sans motif déterminé, parle dans chaque trait du visage, seroient-elles autre chose que des garans d'une pureté intérieure? Ces yeux baissés avec modestie, ou dont l'orbe d'azur ne cherche un instant les regards des hommes que pour se voiler aussitôt d'une paupière elle-même ombragée, ne semblent-ils pas dire que celle qui a été mise en possession de cette arme, dont elle soupçonne la force, en redoute personnellement l'effet, et ne se hasarde qu'en tremblant à en faire usage? On seroit tenté de croire qu'en touchant aux flèches d'Hercule, elle est encore tout occupée du sort de Philoctète. Une sorte de maladresse physique et d'embarras moral se transforme ainsi en caution du passé et en promesse de l'avenir; car, si elle n'est le produit d'un sentiment, la pudeur au moins le réveille. Don précieux de la nature ou d'une civilisation perfectionnée, ce léger météore de l'innocence, en n'apparoissant sur le front d'une vierge que dans l'âge où les passions commencent à agiter son sein, ressemble à l'écharpe d'Iris, placée dans la nuée printanière, et comme elle il nous répond d'un beau jour. Le réduiroit-on à ce seul mérite chez la femme, il auroit encore un caractère d'*utilité* réelle et positive.

Passons à quelques principes d'ordre politique les plus relevés. En les soumettant à notre analyse, nous nous prouverons à nous-mêmes que nous avons suivi la vraie route.

Vous aimez votre roi, vous faites bien; car le prince, dans un état constitué, n'est autre chose que la volonté visible et agissante de la patrie qui se manifeste pour l'intérêt de tous.

Mais si dans le chef du gouvernement de votre pays vous ne voyez que le maître qui peut, sans que vous l'ayez mérité, vous favoriser dans votre famille ou dans la classe à laquelle vous appartenez; si vous appelez la haine sur vos concitoyens, ou si vous les écartez de cette portion du bonheur commun à laquelle ils ont autant de droit que vous, votre amour pour le roi n'est plus qu'une affaire de négoce ou qu'un fanatisme dangereux. Nous vous l'avons dit : la vertu ne se concentre pas, la bienveillance se dilate, et celui-là seul qui est grand embrasse beaucoup. Dans un temps où la noblesse française se distinguoit éminemment du reste de la nation, Henri IV pouvoit bien se dire le premier *gentilhomme* de son royaume; mais il avoit trop de jugement pour se dire le roi de la noblesse. A l'exemple de l'un de ses aïeux de respectable mémoire, Louis XVIII a montré qu'il vouloit être le père de son peuple, en couvrant la nation entière de la protection d'une charte libérale.

Quelques écrivains ont parlé avec enthousiasme de la légitimité sans l'avoir envisagée de son vrai point de vue. L'effet de leurs pages a pu être bon; le motif qui a fait prendre la plume à la plupart étoit peu méritant, puisqu'ils ont méconnu ou passé sous silence le plus beau côté de l'institution. Aux yeux du sage, la légitimité dans l'ordre de la succession au trône seroit une rencontre heureuse du génie des peuples, si elle n'étoit le produit nécessaire de leurs besoins. Tout citoyen d'un état soumis à l'action régulière des lois n'en parlera qu'avec respect; il n'oubliera jamais que seule elle lui assure la paisible jouissance de ses droits naturels et acquis. L'intérêt de tous et de chacun est ici en jeu. Il n'y a pas un individu qui ne soit fondé à dire au prince : « Vous voulez une garantie, vous m'en devez une par conséquent. Vous demandez que je rende votre état fixe et « inébranlable, assurez le mien. Vous souhaitez que je vous « réponde de mes arrière-neveux, liez donc les vôtres. » Le prince peut tenir à son tour le même langage. C'est de cette double déclaration tacite, mais réelle, qu'est résulté le beau contrat qui unit la nation française à son souverain, et dont les deux clauses principales sont la charte et la légitimité. Qui cherche ailleurs des motifs de dévouement n'est qu'un

superstitieux qui ne raisonne pas son culte, ou un égoïste qui s'isole du contrat dans l'espoir de faire sa part meilleure que celle de son voisin. Qui attaqueroit l'ordre de successibilité au trône seroit un mauvais citoyen, non pas parce qu'il tenteroit d'enlever une couronne à une famille d'ailleurs respectable, mais parce que la jouissance imprescriptible de cette famille est la consécration du bonheur public. Si on envisage la légitimité dans un autre sens, elle perd à nos yeux toute sa magie. Ce n'est plus que le rocher qui ferme la caverne du Cyclope sur les compagnons d'Ulysse.

Toute atteinte portée à l'hérédité sera donc un crime en France; tout dévouement dont elle sera l'objet prendra un caractère de vertu. Par le premier acte, le corps social seroit attaqué dans son principe de vie, les droits à sa juste reconnoissance naîtroient du second. La peine étant proportionnée au délit, la récompense au service, l'une et l'autre doivent atteindre leur maximum.

Nous ne prétendons pas pour cela qu'une nation privée de nos avantages constitutionnels soit affranchie de l'obéissance envers son souverain. Nous ne le croirions que dans le seul cas où, aucune loi n'étant sacrée pour celui-ci, l'hérédité devînt la consécration du malheur public. Par respect pour l'humanité, trop souvent opprimée sur la terre, nous n'adorerons la légitimité ni à Maroc ni à Constantinople; elle n'aura pas plus de droit à nos hommages à Rome, où Brutus, après avoir vu égorger son père et son frère, n'échappa au fer des Tarquins qu'à la faveur d'une feinte stupidité. Là où les têtes des citoyens les plus recommandables par leurs vertus tomboient sous la hache du bourreau, comme celles des pavots dans les jardins d'Antium sous la baguette du fier despote, la conspiration devenoit un devoir et un droit de la nature. Aussi les anciens ne varièrent jamais dans le jugement qu'ils portèrent de l'acte du premier Brutus ordonnant au licteur de frapper ses propres enfans. Ceux-ci étoient coupables d'un grand crime, puisqu'ils vouloient rendre la patrie comme une proie héréditaire aux tyrans, qui eussent commencé par immoler le consul lui-même. Tout étoit perdu à Rome sans cette rigueur, qui ruina l'espoir des Tarquins. Brutus fut donc, à juste titre, proclamé

le second fondateur de l'État, et c'est de ce point de vue seul qu'il est permis de juger sa conduite.

Tout étoit perdu en France si Louis XVIII n'eût donné et confirmé la charte, contre laquelle s'armoient tant de passions et de ressentimens. La guerre civile y eût détruit une moitié de la nation par l'autre, l'étranger eût peut-être dévoré le reste. Pour avoir rendu hommage à la tendance de l'esprit public, pour avoir sanctionné l'état présent de notre civilisation, telle que l'ont faite les progrès des lumières (car la charte, aux yeux de l'observateur attentif, n'en est que la manifestation légale), Louis XVIII mérite le titre de second fondateur de la monarchie française [1]. Nous le lui décernons ici dans la juste reconnoissance de notre cœur, parce que nous croyons que l'histoire lui en garantira la possession. Le style dont cet ouvrage est écrit, et l'accent que nous y donnons plus d'une fois à nos paroles, dans l'intérêt de notre siècle et de notre pays, empêcheront que l'on suspecte l'hommage rendu par une plume libre à la vertu d'un roi patriote. S'il a senti, au profit de tous, la dignité de l'homme, nous ne méconnoîtrons pas la nôtre. Heureux de vivre sous la protection des lois à la formation desquelles il nous a LIBÉRALEMENT associés, nous ne demandons, nous ne voulons que le titre de citoyen, et nous tâcherons de le mériter. Nous plaignons ceux qui n'en soupçonneroient pas la valeur. Le moment est peut-être moins éloigné qu'on ne le croit, où ce sera quelque chose en Europe que d'être citoyen français.

CHAPITRE XIX.

De la dignité humaine dans l'ordre de la nature, et de la civilisation.

La vertu n'est donc point un être conventionnel ou une simple abstraction, comme l'ont prétendu quelques sages abusés; elle se rattache à un avantage positif de l'individu qui la pratique et de la société qui le compte parmi ses membres. Le second des Brutus ne la connoissoit pas, lorsqu'il la soupçonnoit de n'être qu'un vain fantôme. Nourri des préceptes des stoïciens, il ne voyoit en elle qu'une con-

[1] L'auteur persiste dans son opinion. Mettez Charles X sur le trône à la place de Louis XVIII, et cherchez ce qui fût advenu!

cordance avec l'ordre général qui souvent nous échappe, et la réduisoit à des élémens métaphysiques. Si elle tient d'une part à notre intelligence, de l'autre elle embrasse le domaine de la vie sensible et y dicte ses saintes lois.

Providence du Créateur, nous avons à te rendre grâce de ce que les préceptes de la vertu sont ceux-là même dont l'observation constitue le bonheur individuel et public! Tu n'as pas demandé à l'homme qu'il dressât des autels à une image sans expression, et qu'il y vînt sacrifier les jouissances que comporte sa nature. Par cela même qu'il est homme, tu as tracé la ligne de ses devoirs, cette ligne qui rapprochée des actes de sa vie en fixe les torts et les mérites. La combinaison merveilleuse de l'esprit et de la matière, que tu as réalisée dans son sein, amène des résultats tels, qu'ils étonnent notre propre intelligence quand elle nous soumet nous-mêmes à nos études, mais dans lesquels ne se dément jamais ta bienveillante sagesse!

L'homme est donc moral, puisqu'il est assez avancé dans ses aperçus pour sentir que sa vie tient par mille points à celle de ses semblables; il est moral, puisqu'il distingue ce qu'il se doit à soi-même de ce qu'il doit à autrui, et que, dans certains cas, il reconnoît la nécessité de subordonner la partie de son existence qui le concerne privativement, à celle qui constitue ses relations extérieures.

Il est certain que ce sacrifice veut des indemnités, et par cela même qu'elles sont légitimes, le monde où l'imagination se les représente ne sauroit être une trompeuse illusion. Ce sera la matière de notre septième livre.

Toujours est-il vrai que la force de l'esprit de l'homme le pousse sans cesse vers cet avenir où doit s'opérer le dénouement du drame dont chacun, à ses propres yeux, est ici-bas le principal acteur. La pensée n'est pas plus stationnaire que la vie. L'activité est une des qualités inhérentes de l'âme. Nous ne jetons pas un regard, nous n'étendons pas la main, un son ne parvient pas à nos oreilles, les nombreuses ramifications de nos nerfs ne subissent pas le plus léger ébranlement; un désir, un regret, une crainte, ne trouvent pas l'accès de notre cœur, que nos facultés organiques et intellectuelles n'entrent en exercice. On ne sauroit comparer ou juger sans

un mouvement. A chaque mouvement correspond un mode particulier de l'âme. Tous les objets dans la nature étant composés, l'esprit embrasse successivement leurs diverses parties. La bonté, qui a voulu donner un aliment continuel à la faculté pensante, n'a pas permis qu'ils nous apparussent avec cette netteté et cet ensemble de rapports d'où naîtroit une conviction subite et irrésistible. Elle a souhaité que cette conviction, en devenant le résultat de nos opérations mentales, nous semblât notre propre ouvrage. Il y a un fonds de connoissances commun à tous les hommes; mais tous l'exploitent diversement; ils cherchent tous le vrai, et quand ils croient être parvenus à le saisir, leur âme ressent une volupté intérieure qui offre les apparences d'un repos *absolu*, mais qui n'en a pas la réalité. Cet état, où nous conduit l'évidence présumée, est toujours accompagné d'une adhésion morale que, dans l'ordre anatomique, on pourroit comparer à l'effort soutenu du muscle qui retient ou qui s'attache. Nous y remarquerons encore cette félicitation intime par laquelle on se fait hommage de sa propre découverte.

Le sentiment de l'admiration sera donc, à quelques égards, le retour sur soi-même de l'esprit satisfait ou même surpassé dans son attente. En nous identifiant avec les objets de son culte, il nous porte à croître, à nous agrandir avec eux et à les saisir fortement, comme un des degrés de cette échelle immense du beau que nous sommes réservés à parcourir. Tel est l'avantage naturel résultant de la piété dans une religion éclairée.

Et sans un motif personnel, pourquoi nous plairions-nous dans notre admiration? pourquoi chercherions-nous sans cesse à la provoquer? Quel instinct nous entraîneroit vers les surprises de ce genre avec une telle force, qu'au théâtre, dans la vie publique, dans nos lectures, dans les tableaux, dans les statues et les monumens des âges, nous ne voulons autre chose que ce qui nous enlève à nos relations ordinaires et domestiques? Le premier effet de l'admiration est de nous transporter hors de nous-même; c'est le seul instant peut-être où le moi personnel soit oublié. La contemplation devient ensuite une sorte de fusion de l'âme dans l'objet admiré; nous y démêlerons le retour à l'égoïsme. Ainsi, malgré

l'opinion de ceux qui ont écrit précédemment sur ces matières, aucun de ces états ne sera considéré par nous comme le repos de l'esprit, repos dont nous ne croyons pas notre âme susceptible[1], d'après ce qu'il nous est permis de présumer de sa constitution. Nous y verrons plutôt un pas qu'elle hasarde dans le domaine de l'infini.

Remarquez effectivement qu'il ne nous est possible de rien admirer que de grand ou qui tienne d'une nature supérieure. Les recherches microscopiques sont de ce genre, parce qu'elles se rattachent à une idée de l'ordre universel. Les infiniment petits, sortis de la main d'un artiste laborieux, m'étonnent, mais je ne les admire pas. En les examinant, je paye tout au plus un tribut à la patience. Je parcours avec plaisir des Téniers[2] et des Paul Pooters, parce qu'ils sont tracés avec vérité; mais la pensée profonde qui se lit sur le front du *Léonidas* sacrifiant aux Thermopyles, me livre à tous les sentimens que fait naître la résolution déjà prise par le héros de mourir pour sa patrie avec la brave jeunesse éparse à ses côtés. Cette tête, sublime dans son caractère de mélancolie, me raconte l'histoire d'un événement qui n'a pas encore eu lieu. Elle me dit l'issue et la gloire du combat. Elle me montre la colonne funèbre où sera inscrite l'épitaphe qui, depuis près de trois mille ans, est enviée par la valeur. Je n'ai plus besoin de lire Pausanias, il ne m'apprendra rien. Sparte n'est pas tout entière réduite en poudre, puisque ce tableau existe. Nous laissons aux artistes à apprécier ses qualités accessoires.

Voilà qu'en parlant d'un tableau nous venons de fournir nous-mêmes un exemple improvisé de l'application de nos principes. Notre admiration nous a identifiés avec le principal personnage, et sa grande âme a passé un instant dans la nôtre.

L'impression reçue par l'artiste, dans le même sens, a dû

[1] C'est-à-dire lorsque le *sentiment intérieur* n'est pas entravé par le sommeil ou quelque affection morbifique.

[2] Nous ne nous étonnons pas que Louis XIV ait fait enlever de ses appartemens de Versailles les tableaux de ce peintre flamand, parfait dans le genre grotesque, comme Potier et Tiercelin l'étoient dans les scènes du bas étage. Les grandes âmes ne sauroient se plaire à ces choses que par forme de délassement.

être plus prolongée, et la pensée qui lui a fait prendre le crayon a laissé nécessairement une empreinte plus profonde dans son cerveau. Il s'est transporté à l'action primitive, et il ne l'a si heureusement exprimée sur la toile que parce que, jusqu'à un certain point, il y a participé lui-même. Le général lacédémonien n'a pas été un simple personnage historique pour le peintre; ce dernier en a fait un être réel avec lequel il s'est mis en rapport. Ainsi cette tête sera à la fois une imitation et une création de son génie.

Qu'elle est donc grande cette faculté qui recherche partout le beau et qui s'en empare comme de son bien propre! Elle triomphe de la foiblesse même de ses organes. En l'état, où est sa limite? où sont les obstacles à ses conquêtes? dans le seul éloignement des objets. Rendez-lui ceux-ci accessibles, et elle les saisira. Donnez-lui des yeux qui puissent suivre les courans magnétiques, électriques et galvaniques, et le passage du sang dans les anastomoses; rapprochez pour elle la terre de son satellite opaque; douez de transparence la glande qui secrète, le sein qui conçoit, le cerveau où la pensée s'élabore, et l'âme, habile à recevoir des impressions nouvelles, marchera dès ce monde de découvertes en découvertes. Dans combien de mystères sa seule pénétration ne l'a-t-elle pas déjà initiée? C'est à travers des voiles et des obscurités sans nombre, qu'elle est parvenue aux connoissances qui forment son trésor. N'a-t-elle pas trouvé la pesanteur et l'élasticité de l'air, l'analogie de la foudre et du fluide électrique, l'union des sexes dans les végétaux, la gravitation des corps et leur impénétrabilité? N'a-t-elle pas disséqué le rayon lumineux, décomposé et recomposé les fluides, découvert la circulation du sang, amolli et solidifié les os par une véritable imitation des procédés de la nature, décuplé la force de l'oreille, millésimé celle de l'œil avec des lentilles, et celle des muscles avec des leviers et des poulies? N'est-ce pas du sein des ténèbres que l'on a vu jaillir ces brillantes élucubrations de la pensée repliée sur elle-même? Telle que la montre l'économie présente, unie au simple mécanisme qu'elle a reçu en partage, par une liaison d'efforts dans les travaux des générations dont se couvre successivement la face de la terre, l'âme trompe la brièveté des jours qui lui ont

été mesurés avec tant d'épargne, et elle obtient des communications qui sembloient réservées à la seconde vie. Manière merveilleuse d'accroître l'intensité de celle-ci, quand on y ajoute, pour ainsi dire, l'existence de tous ceux qui ont brillé avant nous dans la carrière des arts et des découvertes !

C'est avec de tels secours que l'imagination, dans son vol hardi, se transporte au-delà des mondes, recule ou s'avance dans les siècles, peuple les solitudes les plus profondes, et rassemblant en un point ce que les âges ont produit de meilleur, s'environne d'ombres augustes et vénérables. Homère, Platon, Plutarque, Virgile, Horace et Sénèque, n'ont pas existé pour les seuls Grecs et Romains. Ce n'est pas pour les seuls Siciliens que Théocrite chanta les douceurs de la vie champêtre, et d'autres que les habitans des bords de la Seine et de la Tamise ont le droit de s'approprier les riches pensées des Montesquieu, des Cuvier, des Gibbon, des Robertson, des Buffon, des Locke, des Rousseau, des Bossuet, des Corneille, des Voltaire, et de tous les écrivains qui ont si merveilleusement agrandi le domaine de l'intelligence. Fort du pouvoir talismanique de l'imprimerie, l'homme de tous les pays s'ouvrira le kiosque où Confucius méditoit ses sages maximes ; il pénétrera, de la même manière, dans l'atelier où Euclide se livroit aux travaux géométriques qui ont préparé les belles découvertes des modernes ; avec l'orateur philosophe, il jouira d'un doux entretien à l'ombre des bosquets de Tusculum, et sans craindre les juges d'Athènes, il forcera la prison de Socrate et entendra le sublime discours de ce sage sur l'immortalité de l'âme. Il nous est donc permis d'ajouter à notre société celle des anciens que nous eussions désirés pour amis ou pour compatriotes, puisque nous rapprochons à volonté, soit de nos yeux, soit de notre esprit, les traits brillans qu'ils ont semés, comme des points de reconnoissance, dans le vaste espace des temps et de la matière. L'ordre chronologique, dans l'histoire, n'est lui-même que le rappel des actes des principaux personnages des différens siècles et des différentes régions terrestres.

Que l'on ne nous dise pas que cette étonnante propriété d'une classe privilégiée n'est point essentielle au bonheur de

l'espèce, et qu'elle touche un petit nombre d'individus qui, s'écartant du sentier battu de la vie, en négligent les devoirs réels pour s'attacher aux illusions d'une vaine curiosité. Un tel langage eût été tout au plus admissible pour le treizième siècle. Le citoyen de Genève n'y eût pas eu recours dans les premières productions de sa plume, s'il avoit remarqué que les lumières de la partie pensante d'un peuple, sans éclairer également tous les esprits, répandent sur sa masse une lueur favorable à la vraie civilisation. Les faits mettront notre pensée dans tout son jour.

Un deuil public d'un an, religieusement observé par les dames romaines, suivit les obsèques du premier des Brutus, et son oraison funèbre fut prononcée par son collègue. Une statue qui le représentoit un poignard à la main, peu après, lui fut décernée dans le Capitole. Les mémorables victoires des Grecs sur les Perses, ces hauts faits d'armes qui prouveront à jamais ce que peut l'homme chez lequel existe un noble sentiment de sa dignité, eurent lieu quand la Grèce possédoit des peintres et des théâtres, puisque Miltiade fut représenté sur le premier plan du tableau de Marathon, consacré dans le Pœcile, et que les spectateurs des jeux olympiques se levèrent, en signe de respect, à l'approche de ce même général. Or une pompe funèbre, un deuil public, des statues, des tableaux, des galeries soutenues de colonnes, des spectacles où toute une nation réunie rend un hommage spontané à la vertu, ne sont pas les traits distinctifs des siècles d'ignorance.

Quel étoit l'état de l'Europe, quand d'affreuses guerres civiles en déchiroient les plus belles contrées? Quels pas remarquables les Français du quinzième et du seizième siècle avoient-ils faits dans les sciences? Ouvrez les auteurs contemporains, et vous verrez que la médecine, livrée à une crédulité dégoûtante, n'étoit qu'une application sans mesure d'électuaires, ou l'attaque méthodique d'un art cruel contre la force vitale; que la jurisprudence, amas confus de lois contradictoires, n'étoit basée sur aucune des notions vraies du droit de la personne et de la propriété; que les tribunaux attendoient leurs lumières de la torture, d'un miracle, des hasards d'un combat ou d'une épreuve dont le seul nom

fait rougir la pudeur; que la religion enfin, cet heureux complément donné par le ciel à la législation, ne se nourrissoit que de pratiques superstitieuses et de controverses puériles qui n'auroient jamais dû franchir l'enceinte des cloîtres où elles avoient pris naissance. Heureux les peuples, si ces subtilités scolastiques n'avoient fait qu'obscurcir leur entendement! Mais elles leur mirent les armes à la main, et la terre s'abreuva partout du sang de l'homme, versé au nom d'un Dieu dont la voix touchante n'avoit fait entendre que des accens de paix et de concorde. Certes, dans aucune de ces parties qui constituent la vie intellectuelle d'une nation, nous ne verrons briller le flambeau des vraies connoissances. Aussi les crimes commis à cette époque ont-ils un caractère qui dégrade à la fois le siècle et l'humanité. Nous osons le dire : malgré les grandes catastrophes de notre révolution française, l'honneur national sera moins humilié des assassinats juridiques ou populaires du Maratisme que de l'exécrable journée de la Saint-Barthélemy, dans laquelle trempa, d'un bout à l'autre du royaume, ce que la cour et la ville avoient de plus distingué.

Les excès de nos temps modernes tiennent à ce que la classe éclairée du peuple, en militant pour des droits dont elle avoit la conscience, crut pouvoir impunément mettre en jeu un levier dont elle n'avoit pas calculé toute la force. Elle prêta de l'autorité à une classe infime qui la retint. D'auxiliaire, celle-ci devint seule et unique puissance; composée de gens sans propriété, sans responsabilité morale, tels qu'il s'en rencontre à toutes les époques dans tous les gouvernemens, elle voulut dévorer ce règne d'un moment pour elle, et d'un siècle pour la nation sur laquelle il pesa : de là cette série de crimes et de désastres qui étendirent leur voile funèbre sur notre malheureuse patrie. Qu'on ne calomnie pas les Français! la grande, l'immense majorité (nous entendons celle-là qui compte chez un peuple), resta passive dans l'intérieur, ou chercha dans les armées un asile qu'elle sut ennoblir.

Dès qu'il lui fut permis de ressaisir le pouvoir qui lui étoit échappé, la modération en dirigea l'exercice : la rentrée des émigrés, presque partout accueillis avec le respect que le Français professe pour le malheur, quoique de grands inté-

rêts dussent naturellement s'inquiéter de leur présence; les autels relevés avec l'assentiment général, quoiqu'une partie de leurs ministres fût soupçonnée d'arrière-pensées, en sont la preuve : chacun fut fidèle au nouveau traité passé avec la patrie; car c'est à tort que l'on a réclamé ou distribué les honneurs toujours honteux du parjure. Il faut en convenir, la nation eut de beaux momens, et elle les dut non seulement à ses victoires, dont ses dernières défaites n'effaceront jamais le souvenir, mais aux talens que l'on vit éclore en foule de son sein, à son goût pour les arts, à son urbanité réveillée avec eux, peut-être par eux, à ses lumières et à l'éclat qu'elles jetèrent dans toute l'Europe.

Trois révolutions mémorables ont fait cesser cet état de calme, en se succédant avec une rapidité qui effraie encore l'imagination. Deux partis de force inégale, mais dont aucun n'étoit à dédaigner, ont été tour à tour vainqueurs et vaincus sur un espace de deux cent cinquante lieues carrées. Quand on aura songé à l'amertume des ressentimens et à la grandeur des intérêts de part et d'autre compromis, on reconnoîtra qu'au seizième siècle, par exemple, il n'en eût pas tant fallu pour amener une dissolution complète du corps social. Les idées religieuses n'y eussent pas mis obstacle, puisque alors c'étoient elles-mêmes qui, en aiguisant les haines entre les citoyens, envenimoient la plaie de l'État. A qui l'humanité a-t-elle aujourd'hui l'obligation de n'avoir pas à pleurer sur une race d'hommes éteinte dans le plus beau pays de l'Europe? Ce n'est pas aux gouvernemens éphémères qui se sont chassés tour à tour, et dont le plus équitable n'a peut-être pas été exempt de reproches; d'ailleurs leur marche a varié : les esprits impétueux et vindicatifs s'emparant presque toujours des premiers momens d'une autorité qui renaît, celle-ci doit s'égarer, jusqu'à ce que l'intérêt de sa propre conservation la ramène dans la ligne de l'intérêt commun. Accorderons-nous le tribut de notre gratitude à des institutions d'un ordre plus relevé? mais elles ont malheureusement perdu une partie de l'influence que le sage voudroit leur voir exercer sur des créatures, dont la destinée ne se borne pas à cette vie périssable. Ce sera donc aux progrès manifestes des arts, des sciences, de la philosophie et des lumières, qui for-

ment aujourd'hui la morale publique de l'Europe, qu'il faudra reporter notre hommage. C'est cette dernière qui, au milieu des secousses violentes imprimées tant de fois à l'État en sens opposé, a empêché les habitans de chaque ville, de chaque bourg, de désigner et de frapper des victimes; c'est elle qui a rangé la modération du côté de la force apparente ou réelle; c'est elle qui a défendu au désespoir de chercher des ressources dans le crime; c'est elle qui a opposé des digues à l'autorité triomphante de l'étranger; c'est elle qui, en jetant dans la balance de l'Europe le noble caractère du monarque français, a contre-pesé le malheur de nos destinées; c'est elle enfin qui partout a dirigé l'opinion dans laquelle, bonne ou mauvaise, le philosophe ne reconnoîtra jamais que l'instruction présente du siècle.

Remarquez qu'elle a repoussé, chez nous, un grand attentat commis sur la personne d'un prince, homme de bien, à l'instant même où on le consommoit. Ne perdez pas de vue qu'elle a frémi aux journées de septembre, tandis que celles de la Saint-Barthélemy étoient dans son sens; que les grands de l'État y participoient; qu'une des cours les plus influentes de l'Europe décernoit la gloire du martyre aux assassins dont le poignard n'avoit pas été toujours heureux, et que les persécuteurs trouvoient partout des panégyriques ou des apologies.

Disons plus, les mœurs formoient alors un pacte honteux avec le crime. Un écrivain [1], aussi remarquable par son talent que par sa bonne foi, raconte qu'un gentilhomme protestant contre lequel une épouse sans pudeur avoit intenté une accusation d'impuissance, fut enveloppé dans le massacre, et que les femmes les plus qualifiées de la cour, en cherchant son corps sur ce théâtre de sanglantes proscriptions, se constituèrent juges de cet indécent procès. La génération présente a fourni des pages lamentables à l'histoire des écarts de l'esprit humain, nous ne le dissimulons pas; mais on n'y lira pas de pareilles horreurs commises froidement par celles de nos femmes qui brillent dans les premiers rangs de la monarchie et de la société. On sait au contraire

[1] Lacretelle, *Hist. des guerres de religion en France.*

que la tendre humanité, plus d'une fois consolée par leur dévouement généreux, a essuyé ses pleurs à leur approche, ou les a changés en larmes d'attendrissement et de reconnoissance.

A l'instant où nous tenons la plume, dans cette année de disette et de charges publiques de tout genre (1817), si Greuze nous avoit légué ses pinceaux, nous voudrions confier à la toile quelques scènes faites pour réconcilier le misanthrope avec son siècle et son pays. Partout, en France, la volonté d'un roi patriote[1], secondée par les efforts des administrations, vient au secours de la partie souffrante du peuple : on soulage les malheureux en les occupant. Les cités se couvrent d'établissemens utiles, et les simples hameaux se transforment en asiles hospitaliers. Oui, nous le dirons avec l'orgueil d'un citoyen fier des vertus de ses concitoyens, les plus misérables communes du Finistère, en se chargeant de leurs nombreux indigens, ont réalisé à nos yeux des mœurs patriarcales. L'auguste empreinte de l'humanité n'a pas été méconnue dans une classe d'êtres qui par ses vices la dégrade trop souvent. Des cultivateurs, de simples fermiers, se sont partagé les nécessiteux que le hasard, (disons mieux) que la Providence a placés dans leur voisinage. Le pauvre en haillons a reçu le droit de s'asseoir à la table rustique, et il s'y est rassasié du pain de la famille. Que l'on se reporte à l'époque de la féodalité, que l'on se rapproche même davantage des jours où nous vivons, et que l'on ose dire que l'esprit public des temps anciens eût produit de pareilles choses!

CHAPITRE XX.

De la dignité humaine sous le rapport des opinions religieuses, et comment se forment celles-ci.

Il manque un dernier trait, et sans doute le plus caractéristique, à cet étonnant composé d'esprit et de matière qui,

[1] Nous nous plaisons à lui donner ce titre. Sa pensée entière prouve qu'il y a droit. On nous a assuré qu'il daigne quelquefois déposer l'éloquente et noble expression de cette dernière dans des feuilles où les vrais intérêts de l'Etat sont constamment en honneur.

ous l'apparence d'une forme humaine, brille un instant à la urface du globe. L'esquisse que nous en avons donnée seroit ncore plus imparfaite, si la faculté que cet être possède de hercher son Créateur, et de s'y attacher en quelque sorte, chappoit à notre pinceau.

En rejetant toute expression figurée, nous sommes fondés dire que DIEU ne se voit ni ne se fait entendre. Son action irecte ne devoit point être saisie par nos organes; nous royons en avoir présenté les motifs. Là où les traditions se nt perdues ou altérées (et la chose a eu lieu nécessairement ans quelques îles et sur diverses parties des grands contiens), son existence n'a pas frappé d'un trait subit l'intelgence humaine Dans ces cas, notre espèce n'a pu s'élever ue par degrés à la sublime hauteur d'un premier principe, l'éducation des sens aura successivement amené la perfection s idées religieuses. Certes, sous ce rapport, la révélation roit un travail tout fait. Nous rendons hommage à la touante simplicité avec laquelle se déroulent, à sa voix, les rands et primitifs événemens qui ont accompagné l'appation de l'homme sur notre planète; mais, comme nous vens de l'observer, ses accens ne se sont pas également fait itendre; et il est telle contrée de la terre où forcément les aditions ont souffert des lacunes. Comment la belle idée un DIEU y a-t-elle trouvé accès? comment s'y est naturasée cette notion à la fois simple et complexe, rassurante terrible, suivant les diverses circonstances de la vie et les ivers points de vue d'où on l'envisage? car il n'est plus ermis de mettre en doute un fait aussi notoire que celui de diffusion générale des opinions religieuses sur le globe, l'existence d'un premier principe n'est un problème nulle utre part, que dans le cerveau de l'homme qui a altéré ses moyens de jugement.

Cet être, que la variété de ses premières impressions a digé, dans notre quatrième livre, vers l'exercice de la pensée, e débutera pas par remonter à son auteur; il est soumis à es besoins, et ses réflexions seront un certain temps conentrées dans le cercle journalier qu'ils lui font décrire. Étali sur un sol fertile, sous un ciel constamment pur et serein, l n'est pas sûr qu'il en admire les beautés; ce qui dans la

suite sera pour lui un objet de ravissement, l'ordre, le touchera peu : pareil à l'enfant, il en jouira sans en chercher la source. Le lever et le coucher du soleil seront les deux grands événemens de sa vie, puisque avec l'un il cesse chaque jour d'exister pour lui-même, et qu'en renaissant avec l'autre, il joint, non sans une volupté secrète, l'être du matin à celui de la veille, ce qui fortifie en lui le sentiment de l'existence. Peut-être que ce double phénomène le porteroit à réfléchir sur la cause qui le détermine, si sa régularité constante n'y mettoit un obstacle; car, ainsi que nous l'avons démontré, la pensée, pour devenir vraiment active, veut une sorte de secousse cérébrale, dont un changement de perception sera le seul motif.

Nous ne pouvons attendre ce dernier que de l'un de ces accidens qui, semblant s'écarter des lois de la nature, menaceront la vie ou les besoins de l'individu. Une tempête, un violent orage accompagné de tonnerres, une éclipse, une inondation, après avoir semé l'effroi dans son cœur, bouleverseront son entendement; il en résultera une révolution dans ses idées. Alors une puissance invisible et méchante lui paroîtra lutter contre l'ordre établi. L'ordre, en prévalant, deviendra son Dieu, ou le lui montrera. La crainte de perdre le bienfait seule en fera sentir le prix ; et comme dans le conflit des élémens le soleil se sera voilé de nuages, comme après le retour du calme il aura, de son front radieux, consolé toute la nature, cet astre prendra à ses yeux le caractère d'une puissance et d'une divinité. Ce sera l'objet du premier culte, et il sera fondé sur les deux principes; car il se pourroit bien que l'homme, alarmé derechef par un nouveau météore, sacrifiât aussi sur l'autel de la peur. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'effroi aura réveillé le germe des opinions religieuses.

Dans sa croyance, nous ne distinguons point encore cette belle et noble idée d'un être souverain, dont la volonté embrasse tout pour régir tout avec bienveillance; mais il est évident qu'elle demande à éclore. Une observation plus suivie, des idées plus complexes, en hâteront le développement.

Par cela même qu'il a été accidentellement menacé d'in-

terruption, l'ordre laisse déjà entrevoir la main puissante qui, à travers les âges, maintient les espèces sur la terre, et dirige les sphères dans les cieux. Si dans ce moment il se présente un homme à conception vive, dont l'esprit riche d'images, ou échauffé par des visions fantastiques, s'avise de réduire en système les aperçus de l'expérience, on aura bientôt une mythologie : il racontera l'histoire d'Isis, d'Osiris, d'Arimane, d'Oromaze, de Teutatès, de Jupiter ou de Pan. De toutes parts les autels sortiront de terre, et la famille humaine, égarée dans les vœux de son cœur qui lui demande un Dieu digne d'elle, ne tardera pas à adorer l'ouvrage de ses propres mains. Mais qu'un mortel divinement inspiré apparoisse tout-à-coup parmi ses frères, qu'il ait profondément médité dans la solitude sur les rapports intimes des êtres, sur leur destination et sur cette inconcevable force qui se sert des événemens les plus étranges pour arriver à une fin régulière, la sublime notion de la puissance créatrice et conservatrice sera proclamée, et les humains se réjouiront de trouver dans l'objet de leur culte un Être qui, quoique invisible, quoique incompréhensible, est déjà en harmonie avec toutes les puissances de leur âme.

Dans tous les cas, des temples seront édifiés, soit qu'on les couvre d'un simple toit de peaux de brebis, suivant la coutume des peuples pasteurs, qui enfoncent le piquet de leur tente partout où leurs troupeaux trouvent une abondante pâture, soit qu'avec les progrès de la civilisation qui stabilise les institutions des hommes, on asseye des voûtes hardies sur des colonnes surmontées de corniches et d'architraves.

La morale, c'est-à-dire l'observation des règles indispensables à l'existence de la société, sera bientôt mise en précepte et consacrée avec un appareil religieux. Les hommes n'ayant rien de plus cher au monde, ils en confieront la garde à ce qu'ils respectent le plus. Elle sera pure, si l'idée qu'on s'est formée de la Divinité est digne de son modèle; elle sera mélangée d'erreurs et peut-être d'attentats contre la nature, si celui qui a fait parler le ciel lui a prêté la voix de ses propres passions.

Une civilisation perfectionnée, un surcroît de lumières ou un accident imprévu, tel que la bonté divine qui veut

rappeler les peuples à la raison, en ménage dans les trésors de sa providence, amèneront la réforme du culte; car l'Éternel n'a pas organisé sa créature pour le malheur. Assez heureux pour succomber sous les armes de Gélon, les Carthaginois cesseront d'immoler leurs enfans à Saturne; conquis au christianisme, les Gaulois ne feront plus couler le sang humain dans la sombre profondeur de leurs forêts druidiques.

Gardons-nous de commettre une erreur grave : ce n'est pas la seule idée de la puissance manifestée autour de nous qui, dans les esprits, aura réveillé celle d'un Dieu. Plusieurs animaux domestiques reconnoissent notre supériorité de fait, et ne nous adorent pas, quoique nous exercions sur eux un pouvoir directement sensible. Il n'y a rien dans leur nature qui tienne à ce besoin caractéristique de la nôtre; il n'y a rien qui les invite à franchir les bornes de leur horizon matériel. Il leur faut un bonheur présent, peu leur importe d'où il vienne. Si le chien, si le bœuf ou le cheval, dont nous sommes à beaucoup d'égards la providence visible, étoient susceptibles de notions plus complexes, nul doute qu'ils ne nous approchassent avec l'extérieur du respect; et dans ce cas même, nos chutes, nos misères et notre mort, en les désabusant de notre prétendue divinité, leur ouvriroient bientôt une plus riche perspective; car qui est capable d'honorer le plus infime des dieux de sa propre création, peut également s'élever jusqu'à celui dont la voix toute-puissante a ordonné aux sphères de rouler dans leurs orbites.

Adorer est donc un privilége, comme un besoin particulier de notre âme. Notre principe nous dispose à l'adoration. La force de notre entendement est telle, qu'elle ne se contente pas des simples lois de la nécessité, pour la solution des désordes apparens qui surviennent dans l'économie de ce monde. Ceux qui affligent sa partie physique ont peut-être leurs correctifs. Si les individus souffrent, au moins les races restent intactes; mais les désordres introduits dans la partie morale sont absolument sans remèdes ici-bas.

C'est ainsi que de la simple idée du Dieu maître, l'homme, en passant par les divers degrés de l'état social, arrive à la doctrine du Dieu qui préside aux intérêts de tous, du Dieu

qui protége le foible, du DIEU qui juge le puissant, du DIEU devant lequel la volonté est un acte, et enfin du DIEU qui punit et qui récompense.

La vie du sauvage errant et isolé comporte donc très-peu d'idées religieuses. Contre l'opinion de quelques écrivains qui, avec une apparence de profondeur, n'ont fait qu'effleurer ces matières, nous la jugerons hors nature, par cela même qu'elle s'oppose à l'un des plus beaux développemens du génie de l'homme. Plus la vie de relations sera étendue, plus elle rapprochera de la Divinité; plus elle sera conforme aux vues du Créateur. Il faut convenir qu'il existe en nous une exubérance de sentimens, dont l'effet est de nous associer à tout ce qui se présente en première ligne de nos rapports, quels qu'ils soient. De l'orbe vivifiant du soleil, notre attention sera descendue sur le ruisseau qui abreuve la prairie, sur l'arbuste qui nous aura nourris de son fruit, et elle finira par se reporter sur l'animal dont les services nous sont agréables. Ces objets insensibles ou silencieux ne nous rendant pas amour pour amour, confidence pour confidence, nous chercherons dans les êtres de notre espèce une réciprocité, qu'en dépit de l'obstination de ses refus, le malheureux ne cesse de demander à la nature muette, quand il se sent repoussé par la main de ses semblables. Ainsi dans l'asile obscur d'un faubourg, comme sous les combles du brillant hôtel, où les hôtes du premier étage ignorent jusqu'à son nom, celui-ci soignera, sur le bord d'une croisée, une fleur, doux charme de ses ennuis; ainsi partagera-t-il généreusement avec un épagneul l'aliment que la charité lui accorde avec épargne.

Après avoir éprouvé la foiblesse et l'instabilité des objets de son attachement, de ceux-là même qu'il a eu le bonheur de se créer et de rassembler autour de lui dans ses propres foyers, l'homme soupire. Il sent que tout s'efface à ses côtés, et il pleure. Après avoir atteint plus d'une fois avec un subit dégoût ce qu'il a long-temps désiré avec violence, parvenu à travers mille peines au terme de sa carrière, il se plaint de n'avoir pas joui; il se plaint de n'avoir pas vécu. Il semble que jusque là il n'ait fait que donner le change à son cœur par une succession de goûts et d'affections qui n'en

ont pu combler le vide. Voulant retenir sa propre existence qu'il sent lui échapper, il tourne les yeux vers le ciel, et quelque chose lui dit qu'il ne sera pas étranger à ce séjour. L'idée de DIEU, trop souvent écartée, s'offre avec plus de force à son esprit, parce qu'il se suffit moins à soi-même. Il l'accueille et il s'en empare. Par une sorte d'inspiration, il pressent que celui qui a donné la vie s'est réservé des moyens de la prolonger, tout en paraissant l'arrêter dans son cours. C'est l'époque des sentimens religieux, au moins celle où l'on en connoît plus le besoin; c'est peut-être le moment décisif où DIEU attend sa créature pour parler plus intimement à son cœur; car l'homme est le seul être au monde que l'approche de la destruction glace d'effroi; en effet, sachant seul ce que c'est qu'exister, il veut exister à tout prix : c'est dire encore qu'il veut être heureux, puisque, par le seul résultat de sa belle organisation, le bonheur et l'existence se confondent dans sa pensée.

« — Dites-le-moi, je vous en conjure, que souhaite cette femme recouverte d'un voile et prosternée dans l'endroit le plus solitaire de la nef latérale du temple? — Ses vêtemens grossiers, sa chaussure négligée et réparée sans art, ne vous apprennent que trop qu'elle appartient à la classe si nombreuse des familiers du malheur. Il vous est peut-être permis maintenant de conjecturer quel sera l'objet de sa demande. — Sans doute, elle prie le dispensateur de tous biens de lui accorder un léger surcroît d'aisance, à l'aide duquel elle puisse élever des enfans, dont la destinée remplit déjà d'inquiétudes son cœur maternel. — Vous vous trompez : cette femme n'est pas riche, il s'en faut; mais l'époux qu'elle a choisi a des goûts laborieux, et leur nombreuse famille se rassasie en paix du pain de la probité.—En ce cas, quelque peine secrète aura conduit cette infortunée vers celui qui console. — Vos conjectures sont encore en défaut. Eh bien! puisque vous voulez l'apprendre, sachez que cette femme sans lettres, sans culture d'esprit, étrangère aux jouissances du luxe, aux découvertes des sciences et aux plus simples procédés des arts, que cette femme, qui n'est pas sortie de son village, et dont ici-bas un hectare de terre assure la fortune, dans la simplicité d'un cœur naïf, ne

demande rien moins à DIEU qu'une ÉTERNITÉ de bonheur. De son état actuel à l'objet de ses souhaits, la disproportion est immense; la capacité de ses organes est sans rapport avec la direction de ses idées. Née dans une misérable chaumière, destinée à y mourir, elle s'élève dans les cieux. Obsédée de mille besoins, elle leur impose à tous silence, pour s'en créer un nouveau de l'espèce la plus extraordinaire. Il n'est rien qu'elle ne lui sacrifie, et quelque puissant qu'il soit en cette seule occasion, dérogeant à l'impatience humaine, elle consent à l'atermoyer.

Au premier aperçu, une telle prétention vous semblera aussi extravagante qu'audacieuse; mais un simple retour sur vous-même vous la fera traiter avec plus de faveur.

Pour plaire à l'œil il faut des couleurs en harmonie et heureusement mélangées; l'oreille demande peut-être une attention encore plus délicate dans le choix des sons qui lui parviennent. Elle les veut imitatifs des accidens de la nature, et en rapport avec les positions de la vie; c'est par de tels procédés qu'ils nous captivent. Nos extrémités se plaisent au contact des corps qui, cédant sans trop de mollesse à la pression, sous une surface polie recèlent une douce chaleur. Ainsi la sagesse divine a coordonné chacun de nos sens avec les objets qui leur sont propres, et la nature bienveillante offre à tous de quoi les satisfaire. L'esprit de l'homme demandera-t-il seul une pâture sans être jamais rassasié? L'instinct des plus simples substances animées n'est jamais en défaut: l'instinct de l'âme humaine sera-t-il seul une erreur dans l'immense création, où tout marche vers un but et concorde au système général. Oh! que de choses me dit cette femme prosternée sur le pavé du temple! Elle ne se trompe, ni ne me trompe. Son inconcevable prière sera entendue, et, quoique du sein de la misère, elle sollicite un peu plus qu'un trône, l'espérance a déjà rempli la vaste capacité de son cœur. L'espérance, cette fille du ciel, n'est-elle pas à la fois une promesse et une probabilité? Partout où elle se montre n'indique-t-elle pas des intentions? Elle n'a été donnée ni aux bêtes ni aux plantes. Véritable manne descendue dans le désert aride de la vie, elle offre un aliment aux désirs; et si elle n'apaise les besoins, en même temps qu'elle en est

le signe le plus manifeste, elle les rend au moins supportables[1].

Convaincu de sa foiblesse par les accidens de la vie et par l'allanguissement de son énergie native, l'homme a senti qu'il falloit s'attacher à quelque chose de fort. Menacé ou même atteint douloureusement dans ce qui lui est cher, il cherche à ses côtés un point d'appui que la nature, toujours variable, ne sauroit lui offrir. Lors donc qu'il se dit, comme Jacob, que ses jours ont été mauvais (et quel est le mortel qui ne soit dans le cas de tenir ce langage ?), il se tourne vers l'Être inconnu, dont il s'est formé une idée plus ou moins sublime, mais dont la puissance sera toujours à ses yeux le principal caractère. Il se met en présence de cet Être, il l'appelle à grands cris, il le nomme souvent; il en diversifie les titres selon ses besoins; et il essaie de l'intéresser à son sort par les actes qu'il croit les plus propres à produire cet effet. Superstitieux, il se contente d'ablutions, de signes mystiques, d'attaques sur soi-même et de pratiques insignifiantes dans leur essence, mais qui se rattachent par des liens sensibles au désir de la protection qu'il réclame. Guidé par une religion épurée qui lui montre, dans l'accomplissement de ses devoirs, l'approbation d'un Dieu protecteur de l'universalité des hommes, il retourne à la justice, il protége ses frères, il se rend utile, et il prend des résolutions généreuses. Dans les deux cas, il se prosternera et se relèvera consolé, parce qu'en se relevant il ne se croira plus seul, et que ses foibles moyens se seront accrus de la force incommensurable de celui qui peut tout.

L'Écriture ne répète pas sans motifs que la prière, pour être efficace, doit marcher avec les bonnes œuvres. Cette recommandation est basée sur une profonde connoissance du cœur humain. La raison nous dit que pour demander il faut un titre : aussi le recours à la Divinité produit-il plus d'effet, après un de ces sacrifices qui ont tourné au profit de quelque fraction souffrante de notre espèce. « Donnez et priez, » seroit la maxime du penseur qui a médité sur notre

[1] Ceci est une anticipation sur les matériaux du livre septième; mais elle avoit naturellement ici sa place.

organisation, comme elle a été celle de l'envoyé céleste, qui en connoissoit encore mieux le tissu. Ce seroit un beau sujet d'allégorie, que la charité, sous les traits de l'ange du vieux Tobie, conduisant la prière vers le trône du Tout-Puissant. Nous le proposons aux artistes.

La foi devoit être encore une des compagnes de la prière. Comment, en effet, attendre du secours, si on ne croit pas à la possibilité de ce secours, et si celui de la bonté duquel on se le promet, dans notre pensée, n'en a pas la libre disposition? La foi et la charité sont donc les conditions de toute requête adressée au Créateur, et l'espérance en est la conséquence obligée.

En soumettant à notre analyse l'acte le plus fortifiant de la vie humaine, nous n'avons pu ni voulu désenchanter la prière. Quoique nous prouvions qu'elle est un appel naturel de la foiblesse à la force, et que son succès tient à l'attache morale qui en résulte, elle n'en conservera pas moins son charme mystérieux. N'est-ce pas déjà beaucoup que de se sentir foible? n'est-ce pas beaucoup que de sentir où est la force? La connoissance du besoin, et celle du trésor où il doit puiser, sont ici dans une harmonie parfaite, et cela même est une chose admirable.

Voilà donc que de l'amnios dans les eaux duquel il nageoit, peut-être impressionnable, mais probablement insensible, de relation en relation, l'homme s'élève à la place qui lui est due sur notre planète. Après avoir paru en esclave, il parle bientôt en maître; après avoir rampé, il porte sa tête dans les cieux et il y cherche audacieusement le divin auteur de son origine. Organisé pour le bonheur, il ne se borne pas à celui que comporte sa nature présente; il y renonce même et le foule aux pieds pour être heureux dans un avenir que la force de sa raison lui fait entrevoir. De tous ces sacrifices, remarquez encore qu'il résulte une perfection de son bonheur personnel, en vertu de la noblesse que contracte son caractère, et un accroissement du bonheur social dont il prend sa part, et auquel l'intérêt privé cesse d'apporter des obstacles.

Qu'il nous soit permis de relever une erreur trop ordinaire en morale! Quelques expressions métaphoriques de

l'Écriture, et appropriées aux circonstances dans lesquelles elles trouvoient leur application, ont amené successivement plus d'une idée fausse ou exagérée. On s'est étendu sans mesure sur la bassesse et l'infimité de l'homme ; on a semblé s'y complaire dans certains écrits ; le néant s'est trouvé même un point trop relevé de comparaison avec notre espèce. S'il s'étoit agi de l'homme dégradé par ses passions, nous eussions acquiescé à ce jugement : mais son application générale et absolue est une insulte au Créateur. On ne dégrade pas l'œuvre sans abaisser l'ouvrier.—Nous sommes, dira-t-on, si peu de chose devant la Divinité !—Qui vous demande ici des comparaisons ? Au surplus, ce peu de chose est encore ce qu'elle a fait de mieux dans le monde apparent et sensible : tout y est subordonné à cette partie la plus brillante de son œuvre ; le palais est beau : l'architecte se seroit-il mépris en y plaçant l'homme ? Ne parlons donc de l'un comme de l'autre qu'avec respect : estimons notre espèce, puisque Dieu lui-même en attend beaucoup ; espérons encore que la bonté céleste l'épurera dans ses derniers élémens.

Quand nous sommes agenouillés avec nos frères dans la grande basilique de Saint-Sulpice ou de Notre-Dame, nous ne pouvons arrêter notre vue sans un sentiment de vénération sur cette multitude, avec les hommages de laquelle nous confondons notre hommage ; nous ne saurions, sans une surprise mêlée de ravissement, parcourir de l'œil ces fronts inclinés où vivent des intelligences qui réfléchissent, qui s'élancent de la poussière terrestre vers l'auteur de tout bien, qui prient, qui adorent..... Nous nous disons à nous-mêmes : « Voilà les tabernacles du Très-Haut ! voilà comment son souffle a su ennoblir la matière ! Loué soit le « Dieu de la création humaine, car il est vraiment grand ! « Loué soit celui qui pouvoit transformer les pierres mêmes « en enfans d'Abraham ! »

La philosophie allemande et la philosophie française, depuis quelques années, se partagent les penseurs de l'Europe. L'une, dont le célèbre Kant est le chef, détachant, pour ainsi dire, l'homme des effets extérieurs, par la force de la raison et encore plus du sentiment, le porte à se créer ou à décou-

vrir un monde intellectuel vers lequel il aspire, comme devant y trouver la seule perfection dont son être soit susceptible. On ne sauroit se dissimuler que cette doctrine est d'autant plus attrayante qu'elle relève à nos yeux notre propre dignité, et qu'elle s'harmonie merveilleusement avec cette foule de désirs qui font à la fois le charme et le tourment de notre existence; mais on se demande ce que c'est qu'un sentiment qui compte pour rien les objets extérieurs? D'où procède-t-il? De quoi peut-il se nourrir? S'il n'a de prise que sur des abstractions, il n'est donc lui-même qu'une abstraction? Certes, ce n'est pas là cette créature humaine, organisée de la main d'un DIEU qui a voulu la mettre en rapport direct avec les autres œuvres offertes, de toutes parts, à notre admiration : ce n'est pas là cet être mixte dans lequel agit une volonté qui a des points de contact avec la nature.

La philosophie française, chez certains écrivains, pèche peut-être en sens opposé. Entée sur les profonds aperçus de Locke, elle en a quelquefois la froideur et la sécheresse. Trop méthodique dans sa marche, elle veut partout des points d'appui, et elle ne les cherche que dans des réalités apparentes et palpables. Rigoureuse dans ses examens, avec toute sa logique, elle ne sauroit rendre compte du moindre phénomène; la prévoyance d'un oiseau la déconcerte, et elle nie l'instinct qui seul l'expliqueroit.

L'une des deux philosophies distrait les esprits des intérêts du jour, pour les promener dans les conjectures et les incertitudes d'un monde fantastique; elle les entoure d'illusions; elle les repaît de simples images, comme si celles-ci ne supposoient pas des modèles. Il est vrai qu'elle emporte l'homme vers des régions supérieures; mais à cette hauteur, n'ayant pas en lui-même de quoi se soutenir, force est qu'il retombe, effrayé de son audace et fatigué de ses propres efforts. L'autre philosophie s'arrête trop à la surface d'un globe où notre destinée commence, mais ne sauroit trouver sa fin. On diroit que sa hardiesse n'aspire qu'à descendre, car les choses d'en haut lui sont presque toujours étrangères. Bornée à des accidens matériels dont les combinaisons ne peuvent seules offrir à l'âme une vraie nourriture, elle circonscrit le sentiment, au lieu de se prêter à cette

tendance qui le dirige sans cesse vers un accroissement intellectuel et moral.

Dans l'une des deux philosophies, la vie est trop idéale et presque vaporeuse ; dans l'autre, elle est trop matérielle et presque ignoble. Prises isolément, elles sont insuffisantes; leur fusion leur donne seule un caractère de vérité, et renferme la belle pensée de CELUI qui a prescrit un but à l'univers, en y répandant des germes animés. S'il n'existoit en nous qu'une nature, elle seroit évidemment matérielle, et la doctrine allemande ne seroit pas même spécieuse; mais comme les lois de la matière ne sauroient expliquer la plus foible sensation de plaisir ou de douleur dans le plus frêle vermisseau, le mariage des deux natures est peut-être le fait le mieux prouvé qui existe.

L'union, dans l'homme, de l'être spirituel et de l'être matériel, se montre ici-bas comme le chef-d'œuvre de la toute-puissance. Nous nous sommes efforcés de fixer l'attention du lecteur sur quelques-uns de ses effets : si nous avons été assez heureux pour le guider dans le moindre des sentiers de la sagesse créatrice, il s'estimera davantage, en reconnoissant de combien de prévoyances et d'attentions il a été l'objet. Qui s'estime, se respecte ; qui se croit réservé à de hautes destinées, cherche à les accomplir. C'est ce dernier sentiment que nous nous proposons de fortifier, en évaluant la grande révolution préparée dans notre être, par la catastrophe qui en provoquera la chute apparente.

LIVRE SIXIÈME.

LA SÉPARATION DE L'ÊTRE SPIRITUEL ET DE L'ÊTRE MATÉRIEL.

CHAPITRE PREMIER.

ent la nature prélude à cette séparation. Protection particulière qu'elle accorde à l'organe principal des perceptions.

ous nous sommes élevés progressivement en suivant les s de la vie humaine, et notre pensée a pris la teinte noble orgueil. En suivant cet astre dans son décours, scortant les tristes restes de l'homme vers le tombeau, donnerons une larme à notre fragilité; mais ni le dés-r ni l'humiliation ne seront les attributs de notre eur.

ous croyons convenable de diriger, de prime abord, notre tion sur les derniers actes du mouvement dans les êtres iés, puisque la cessation d'apparence des substances mi-les sous leurs formes primitives, n'est qu'une disjonc-qui en réduit les parties à leurs molécules essentielles, ie dans les plantes, comme nous l'avons déjà remarqué, iort n'est que la suspension du jeu d'un mécanisme ilaire et assimilant.

même définition pourroit s'appliquer, dans ses deux ches, à la cessation de la vie simplement animalisée. lant la durée de cette dernière, le mouvement organi-qui tend sans cesse à accroître l'individu ou à réparer ses s, lui agrége des élémens hétérogènes entre eux, mais ho-ènes au sujet, et les classe par l'énergie qui lui est propre, se conformer aux lois de la pesanteur spécifique, plus culièrement affectées aux minéraux; car les substan-égétales et animales tamisent et s'incorporent les sucs

par des absorptions et des sécrétions, que régularisent les canaux déférens. Ainsi verra-t-on un bois dur et compacte se former au sein de la pulpe du *malum persicum*, ou dans plusieurs fruits amentacés; ainsi, dans l'être humain, le sang voiture divers solides, comme le phosphate de chaux, auquel donnent passage les conduits appropriés qui communiquent avec le réseau cellulaire et gélatineux des parties osseuses.

L'assimilation précède donc et détermine ici la juxta-position. Cette dernière embrasse des mixtes de toute espèce, que la force vitale tient unis, mais qui n'en sont pas moins dans un état de lutte réelle, par leur tendance au dégagement de leurs molécules. L'assimilation venant à cesser, la juxta-position elle-même est bientôt attaquée. La décomposition commence par les élémens les moins compactes, parce qu'à raison de leurs interstices, ils sont les plus pénétrables, c'est-à-dire, les plus susceptibles d'être divisés. Ainsi la plupart des maladies ont pour origine une altération du tissu lymphatique et cellulaire.

Nous avons vu comment la vie végétale se trouve arrêtée dans son cours : la vie animale est soumise aux mêmes lois de déchéance; mais son ensemble est bien plus compliqué, dès lors qu'il embrasse le système nerveux, de l'action duquel la volonté créatrice a fait dépendre les rapports étonnans de l'être spirituel et de l'être matériel. Ce système, presque toujours soumis aux accidens qui attaquent l'organisation principale, décline avec elle dans les années de la vieillesse. La mémoire échappe à l'homme parvenu à cette période de la vie. Le passé, s'il n'est très-reculé, ne lui appartient déjà plus; le présent, moins généreux encore qu'autrefois, trompe son attente; sa vue ne lui offre que des images foibles et décolorées; imparfaitement frappé par les vibrations de l'air, le nerf auditif rend ses communications difficiles; son tact émoussé, en cessant de juger, le jette dans les conjectures. L'organe grossier du palais continue, il est vrai, de le servir avec une sorte de fidélité; mais en cela même, ne semble-t-il pas révéler toute la misère d'un monarque que l'on dépouille de la plus brillante partie de ses apanages, et à la table duquel ses ennemis ont pourvu par pitié? Chaque jour, quel-

ne réduction de son personnel vient l'avertir qu'on s'apprête à lui porter les derniers coups. Au milieu des ruines ont il 'est entouré, il se cherche en vain lui-même; son umeur s'aigrit; après avoir amèrement rejeté la cause de on mal sur les objets placés dans son cercle ou dans sa dépendance, après avoir accusé le siècle et les saisons, il est ientôt forcé d'abaisser ses regards sur lui-même. Il a commencé par vouloir se dissimuler ses pertes successives, et il nit par gémir sur leur effrayant ensemble; à peine lui este-t-il assez de forces pour s'attacher foiblement à l'espérance que, dans des temps meilleurs, il saisissoit avec tant 'énergie. L'affaissement s'accroît; les douleurs se multiplient; elles redoublent leur intensité; elles assaillent de outes parts un mécanisme dont elles rongent la texture, ou plutôt elles résultent de la désorganisation même, et elles en sont le cruel cortége, Heureux l'homme, quand il leur échappe au prix de sa sensibilité! on va même jusqu'à le féliciter de ce qu'avant le trépas il a été enlevé à son espèce, et réduit, par la perte de sa personnalité, à l'état d'une simple substance végétale. N'est-ce pas féliciter un fantôme, puisque, frappé au centre de ses perceptions, le véritable être est éteint? Vainement le poumon respire; vainement l'estomac digère, et la circulation des fluides s'effectue dans les autres régions du corps; ce n'est qu'un déplorable reste d'existence qui atteste une grande fortune déchue, semblable à la colonne isolée qui s'élève dans la solitude silencieuse de Palmyre.

Voilà le moment de pleurer sur vos amis, ou plutôt sur le vide que leur absence va laisser dans votre cœur. Mais on se flatte que, par un rétablissement de communication entre la force vitale et le système nerveux, la pensée sortira encore de la tombe, et nous rendra l'être que nous avons aimé. Au reste, il est rare que cet état d'anxiété se prolonge. La vie animale, séparée de la vie sensitive, pour laquelle elle a été essentiellement créée, succombe bientôt, quand elle ne peut en rallumer le flambeau, car la nature se hâte de briser les meubles inutiles : on n'oubliera pas qu'elle ne recompose qu'avec des débris[1].

[1] Remarquez bien qu'il ne s'agit ici ni de crétins, ni d'albinos ou d'idiots de nais-

Dans les maladies chroniques, dans les affections des parties secondaires du mécanisme, l'effet opposé se remarque. On voit des rachitiques et des infirmes de diverses sortes traîner un corps usé par les souffrances, sans que leurs facultés intellectuelles en soient altérées. Vous diriez un roi logé sous le chaume, mais qui, au sein de la mauvaise fortune et délaissé même de ses serviteurs, montre un front où brille encore la majesté du diadème. Les seuls organes digestifs suffisent pour fournir au cerveau le fluide nerveux qui en fait la force. Dès que la route est frayée, il y afflue. C'est l'objet de toutes les attentions et de toutes les sollicitudes dans le travail de l'assimilation. Les autres parties du service sont même quelquefois négligées au profit de celle-ci. Pope et le maréchal de Luxembourg n'en ont pas moins été de grands hommes pour avoir été rachitiques. Jules César et plusieurs princes qui ont illustré les fastes des nations, ont trouvé dans leur génie une brillante indemnité de quelques torts matériels de la nature. L'épilepsie à laquelle ils ont été sujets ne les a pas empêchés de tenir d'une main ferme le sceptre de l'autorité ou l'épée du général. Comme philosophe, Pascal n'a peut-être pas eu à se plaindre de sa frêle constitution. Il est possible qu'il lui soit plus obligé qu'on ne le soupçonne. Le grand but de la force vitale chez l'homme, est d'entretenir un être sensible et pensant. Aussi, dès que les relations morales sont assurées, on voit se prolonger indéfiniment l'état de foiblesse organique. L'exercice de la pensée est accompagné lui-même d'une réaction cérébrale qui, dans une juste mesure, semble aussi nécessaire à la vie que le battement dû à l'énergie musculaire du cœur.

Il est des cas où le plus foible reste d'existence animée suffit à la conservation de l'être intelligent et moral. Tout alors devient pour lui aliment de la pulpe nerveuse. Concentré dans l'exercice de la pensée, il récapitule ses anciennes acquisitions; il les multiplie en les combinant. Au milieu

sance; la carrière de ceux-ci est souvent prolongée; nous avons déjà dit à leur sujet que chez eux l'être humain n'avoit pas été constitué. Imparfait dans son organe essentiel, sans les secours d'un main étrangère, il seroit bientôt enlevé à l'existence.

des décombres, il est encore debout. En vain tous les sens lui défaillent à la fois ; comme ceux-ci ont leurs fibres correspondantes dans le sensorium, la volonté, dirigée sur ces fibrilles, réveille l'image des objets sans l'intermédiaire des organes. A quelques égards, elle ressuscite ces derniers. La seule condition essentielle est d'avoir recueilli des impressions en temps utile. L'âme, présente au cerveau, se fait servir les rapports dont il est resté dépositaire ; elle en tire de nouvelles conséquences, le jour jaillit du sein des ténèbres, et la pensée a encore ses illuminations. Privés de l'organe de la vue, Homère et Milton n'en trouvèrent pas moins sur leur palette les riches couleurs que verse le soleil sur le globe dont il est le flambeau.

Il existe dans le département d'Ille-et-Vilaine un individu qui, après avoir perdu l'usage des yeux, pendant dix ans est resté chef d'une administration financière. Les personnes qui l'ont approché attesteroient qu'il s'est acquitté de ses fonctions avec une sagacité rarement en défaut. Une surdité totale l'ayant obligé à donner la démission de son emploi, il s'est borné à la conduite de ses affaires personnelles au sein de sa famille. On l'a vu communiquer avec celle-ci à l'aide de caractères saillans déposés entre ses mains. Aveugle, il a fait construire, sur ses dessins, un hôtel d'une architecture élégante dont il a surveillé l'exécution. Une réduction cruelle de facultés ne l'a pas empêché de modeler en cire un jardin d'un goût agréable, et se faisant porter sur le terrain même, par la seule perspicacité de son tact, il y a plus d'une fois rectifié le travail de l'entrepreneur. La rigueur du ciel lui réservoit une paralysie complète des bras, des jambes, des cuisses et de la surface extérieure du corps. Frappé dans les dernières relations morales qu'il s'étoit créées, il se fût bientôt éteint, si, en lui effleurant la joue, on ne lui eût appris que ce triste et dernier asile restoit à sa sensibilité. Alors, en conformité de ses désirs (car il n'a pas perdu l'usage de la voix), on a tracé des caractères sur cette partie du visage où le tact s'est réfugié. Des lettres initiales suffisent à son intelligence, quand il s'agit de questions relatives aux besoins matériels de la vie. Les autres objets d'entretien ont encore pour lui leurs abréviations.

Ainsi cet être[1] étonnant dans sa misère sans exemple, connoît encore de doux rapports. La main de son épouse, celle de sa fille ou d'un ami, font palpiter son cœur par des messages sûrs, quoique détournés. Réduit à l'action de l'organe pulmonaire et du seul tube assimilant et digestif, il dispute à la tombe, et avec une sorte de succès, le caractère distinctif de l'homme, l'intelligence! Comme l'immobilité absolue de sa pose semble couvrir d'ombres impénétrables les autres actes de son existence, on seroit tenté de ne voir en lui, quand il parle, qu'*un débris vivant de cerveau*.

Il n'en est pas de même quand une parcelle de virus introduite dans le sang est voiturée jusqu'au centre du système nerveux. Elle bouleverse aussitôt la faculté pensante, et s'il ne périt pas sur l'heure, l'individu languit. Piqué entre les premières vertèbres du cou, l'animal, comme l'homme, tombe foudroyé. Nous l'avons dit : la nature ne conserve guère de domicile dans lequel l'hôte principal ne laisse aucun espoir de retour. Les productions acéphales n'ont point de durée. Dès que le principe moteur a cessé d'agir au sein de la créature et d'en diriger les actes, elle est rendue au pouvoir délétère des élémens que la force vitale a domptés pendant plus ou moins de lustres. C'est alors que les symptômes de la décomposition viennent successivement affliger nos regards. Tous les sphincters se relâchent, tous les fluides se décomposent, les solides eux-mêmes s'altèrent, et les poumons ne rendent qu'un air chargé de miasmes... Dans cette démolition de la machine humaine, la terre va recevoir la forme apparente de l'être ; les espérances, les affections, les projets, les vœux, les faits et les souvenirs de la vie passée, y seront-ils également enfouis? L'être moral aura-t-il disparu dans toutes ses parties? C'est à l'examen de cette importante question que nous allons consacrer nos études.

Si nous n'avions pas le sentiment intime des vérités qui jailliront de cette noble recherche, il seroit convenable de poser la plume à cet endroit de notre livre. Les sujets que nous avons parcourus y ont été présentés (du moins nous osons le croire) dans des points de vue qui peuvent donner

[1] M. Judicelli, ancien directeur des droits réunis à Rennes.

lieu à quelques aperçus utiles. Une grande idée d'ordre et des intentions fondées sur les dispositions mêmes de l'économie actuelle s'y rattachent naturellement. Ces indications ne seroient pas perdues pour la morale, et nous ne serions pas répréhensibles en nous dispensant d'ajouter des doutes à des doutes, et des hypothèses à des hypothèses. Mais nous avons l'espoir de conduire le lecteur vers quelques résultats positifs, dont le germe a été semé dans la belle organisation des êtres mixtes en général, et de l'homme en particulier; car la texture de ce dernier est vraiment une promesse de l'avenir jetée dans la vie présente. L'astre ne laisseroit-il apercevoir qu'une foible courbe de son ellipse, elle nous suffira pour déterminer l'orbite de son immortalité.

CHAPITRE II.

Que dans la séparation de l'ÊTRE spirituel et de l'ÊTRE matériel, le principe de vie doit retourner à la masse élémentaire.

En fondant le vaste empire de l'organisation sur la faculté que les deux principaux règnes ont de se perpétuer par des germes, le Créateur a mis en circulation la quantité de force vitale nécessaire à leur développement et à leur entretien. Par sa propriété assimilante, chaque germe s'empare de ces élémens. Comme il y participe au moins jusqu'à son parfait accroissement, il continue à puiser au magasin général, ou succombe bientôt par l'impossibilité de le faire. Conduit à sa maturité, il possède en plus la force vitale, et par cela même il en versera l'excédant dans de nouveaux germes conservateurs des espèces. Usé par ces dépenses et les simples accidens de la vie journalière, il trouve dans la détérioration de ses organes un obstacle au maintien d'une existence dont il lui est interdit de réparer les pertes. La chute s'accélère d'autant plus que la réduction des moyens qui pourroient la retarder se multiplie par elle-même. Après un certain âge, ce n'est point une pente insensible qui conduit le vieillard vers le terme de sa carrière, il y est entraîné. En vertu de la même loi, une nouvelle génération,

parvenue lentement à l'adolescence, ne vient-elle pas tout-à-coup et à notre grande surprise s'asseoir parmi les hommes?

La quantité de force vitale mise en circulation connue, serviroit à fixer le nombre des êtres organiques auxquels il seroit possible de paroître simultanément sur la face de la terre; bien entendu qu'il faudroit concevoir une masse infiniment supérieure aux besoins, par la nécessité de permettre aux élémens déjà employés de quitter leurs enveloppes avant leur rentrée au dépôt général. On peut envisager la vie comme un prêt sur gages fait aux individus. Au moyen de cette avance, ils viennent tour à tour jouer leur rôle sur le théâtre du monde. Les uns n'y ont qu'un éclair d'existence; les autres, comparativement, y occupent plus long-temps la scène; mais tous ceux qui se sont acquittés de leur emploi n'ont en résultat qu'une semblable durée, puisque le temps n'a d'autre mesure que les accidens qui en marquent le cours. En promenant pendant un siècle sa masse colossale dans les forêts africaines, l'éléphant n'a pas vécu davantage que la mite, pour laquelle, au sortir de son fourreau, se pressent toutes les périodes d'une existence animée. Il est présumable que la grande année de Saturne ne donne pas à ses habitans le sentiment d'une vie plus prolongée que la nôtre. Le temps n'est rien en lui-même; c'est la vie qui est la mesure commune des êtres; et dans celle-ci l'espace qui en sépare les impressions sensibles est hors de compte.

La forme et le volume des organes déterminent la quantité de force vitale qu'un être a le droit de demander à la nature. L'instant de la formation du germe, tous accidens à part, en décide la durée.

L'immortalité étoit une chose impossible ici-bas, par la seule raison qu'il a plu au Tout-Puissant de faire sortir les générations l'une de l'autre, et qu'elles vivent toutes sur un fonds commun depuis que la matière a été animalisée. La vie ne pourroit être impérissable que sur une planète destinée à porter une seule génération. Mais ce ne seroit plus là l'économie présente.

Il ne nous étonneroit point qu'il y eût une réduction dans le nombre ou dans la masse des créatures terrestres, par suite des grandes révolutions qui ont englouti, à diverses

profondeurs du globe, une partie de ses élémens primitifs. La solidification lente des fluides a dû faire face à quelques-unes de ces pertes dans un genre; nécessairement elle les a beaucoup accrues dans l'autre. Ce seroit peut-être une cause suffisante de changemens dans les espèces, cause prévue par le Créateur, et qui rentreroit dans ses plans.

Ces mêmes révolutions n'auront pas manqué de faire voyager la force vitale sur notre planète, et de la transporter d'une contrée à l'autre. Peut-être les déserts de la Libye ont-ils possédé des colonies florissantes, et qui, par quelque nouveau mouvement du globe, leur seront rendues, à moins que les progrès successifs de quelqu'une de leurs oasis ne suffisent, après un laps de siècles, pour amener un résultat de pareille nature.

Le mouvement est le principe de la vie universelle. Par le mouvement, l'homme acquiert dans son enfance, il communique dans sa virilité, et il perd dans sa vieillesse. Les infirmités et les maladies produisent également ce dernier effet. Les passions mêmes sont des dissipations de la vie. Celle-ci, bien avant le temps, nous est souvent échappée. On diroit une déchéance à laquelle il ne manque que le sceau de la proclamation. Il arrive un point où on ne peut plus ni perdre ni récupérer; alors il faut mourir.

Que reçoit la terre quand on y dépose un corps usé de maladie ou de vieillesse? quelques mixtes dont l'absence de l'air retardera la dissolution. Élémens nécessaires d'un ensemble organique, ils ne sont rien sans l'énergie vitale, sans le fluide nerveux déjà rendu à la masse élémentaire, ou qui n'existe plus en quantité suffisante pour diriger l'action du mécanisme auquel il a été uni. C'est un *caput mortuum* resté au fond du vase, mais l'essence s'est évaporée.

Quelquefois, c'est le mécanisme lui-même qui manque à l'énergie vitale. De quelque côté que vienne le coup, la scission se fait.

CHAPITRE III.

Que le principe spirituel ne peut se perdre dans la masse élémentaire.

Par cela même que nous sommes des êtres mixtes, l'être spirituel n'a pu agir en nous sans l'intervention des organes. La pulpe cérébrale, les nerfs qui y aboutissent, les fluides qui les parcourent ou qui les ébranlent, sont ses agens nécessaires. La mémoire elle-même, qui est la partie la plus importante de l'être, puisqu'elle en assure la continuité, possède toute seule un système entier d'organisation.

Nous n'avons pu révoquer en doute l'existence de l'être spirituel. Il se manifeste dans l'animal comme dans l'homme, quoique leur nature offre des différences notables, et surtout sous le rapport de la perfectibilité qui résulte des idées complexes dont ce dernier est plus particulièrement susceptible. Nous ne l'aurons pas accordé à la fourmi pour le refuser au chef-d'œuvre du Créateur. Il est évident que ce principe sentant (car il faut remonter avec franchise à l'origine des choses), que ce principe qui a été admis à combiner deux sensations, et qui de ce premier pas parvient dans notre espèce à une conscience de l'être, est un ajouté positif de la main divine. Comment il se trouve là? son auteur seul le sait. Dans quel domaine il l'a pris, nous l'ignorons. Il peut le laisser s'éteindre, il peut le faire subsister, suivant qu'il le croira conforme à sa RAISON, qui est la première des lois, comme la première des essences. Nous n'oserions affirmer qu'il l'anéantit dans les animaux. Tout nous dit qu'il le conserve dans l'homme; il est même douteux que la chose pût se passer autrement, par cela seulement qu'il est impossible d'empêcher que ce dernier ait vécu. Mais n'anticipons point sur notre sujet.

Cependant à la mort ce principe spirituel ou sentant (peu importe comment on l'entendra) s'isole de tous ses accessoires. Rien n'agit plus sur lui et il n'agit sur rien. L'organe de la pensée lui manquant, il reste en apparence sans liens avec le passé, comme sans rapports avec le moment actuel; on ne sauroit dire pour cela qu'il n'existe plus. La

nasse élémentaire n'a pu le réclamer. Elle ne se nourrit oint de perceptions ou de pensées. Son véritable bien lui été rendu. Ce seroit beaucoup que la vie végétante lui ppartînt; la vie animée et la vie pensante sont descendues n elle d'une autre région. Le travail le plus assidu du cainet ne fera pas entrer un atome matériel dans le cerveau e l'homme studieux; toutefois son répertoire a grossi. C'est ne conquête obtenue par le seul mouvement auquel son me a été présente. Il n'y a rien là à ressaisir pour autrui. e mouvement s'harmonie sans doute avec les deux natures, t en est le vrai lien.

Jetés dans le même abîme, les solides et les fluides qui omposent tous les soleils allumés dans l'espace, et toutes s sphères qui y décrivent des orbites excentriques et conentriques, ne donneroient pas les prémisses et la conséquence 'un syllogisme; ils ne donneroient pas le sentiment d'un esoin, encore moins un aperçu moral. Je me vois dans univers, et l'univers ne me voit pas; je sais que j'existe, ue l'univers existe, et l'univers ne sait ni l'un ni l'autre.

Où se retire donc cet être incompréhensible et pourtant éel dont la mort a brisé le char? Question peu embarrasante, si on la saisit dans ce qu'elle a d'essentiel. Réponons hardiment: « Où il plait à la volonté juste de son uteur. » Comment le ravive-t-elle? car nous avons démonré que la pensée ne sauroit se passer de la vie. Cette seonde question trouvera sa réponse dans quelques conjectures ue nous croyons fondées et que nous développerons prochainement. Elles peuvent être des erreurs; mais elles ne tueront point l'espérance, ni ne dégraderont l'avenir.

Toujours est-il incontestable que la séparation de l'être matériel et de l'être spirituel a eu lieu. Nous n'avons pu pénétrer dans le mystère de leur union: il n'est pas étonnant que l'instant où ils se quittent soit enveloppé des mêmes ténèbres. Tout ce que nous savons, c'est que la mise en action du mécanisme par l'impulsion de la force vitale, est la condition nécessaire de leur coexistence et même de leur existence privative. Elle nous a conduits à étudier les lois de leur réciprocité.

CHAPITRE IV.

De ce qu'il convient d'accorder aux apparences dans la séparation de l'Être spirituel et de l'Être matériel.

Pourquoi essayerions-nous de dissimuler que, lorsqu'il veut établir la prolongation de notre être après le trépas, notre esprit est réduit à lutter contre les apparences, et même contre les probabilités physiques? Qui n'est obligé de reconnoître que, si notre âme a jamais existé avant notre sortie du sein maternel, nous n'en avons point eu le sentiment? que cette substance est soumise au développement et à la marche progressive des organes? qu'elle semble dépendre plus particulièrement du cerveau, qui lui-même, dans certaines circonstances, pourroit être assimilé à une fabrique d'idées dont notre volonté n'a pas toujours la direction (ce qui a lieu, par exemple, dans les instans précurseurs du sommeil et du réveil)? que notre empire sur nos idées tantôt s'affoiblit, tantôt renaît, suivant que notre personnalité nous échappe par l'extinction graduelle du système nerveux, ou nous est rendue par le rétablissement successif de celui-ci? et qu'enfin, après la chute du mécanisme, entraîné dans la tombe par un dernier choc, notre âme ne donne aucun signe apparent de sa persistance? En vain contesteroit-on ces vérités.

Dans le livre quatrième de cet ouvrage, nous avons déjà répondu au plus grand nombre des objections qu'elles pourroient provoquer. Nous demanderons maintenant s'il n'y auroit pas une certaine inconséquence à souhaiter que dans un être mixte, tel que l'homme, chacune des natures qui concourent à la formation de son tissu se montrât séparément pendant l'union, et se présentât avec un caractère distinct? Nous supposons que la vue d'un pareil phénomène nous fût accordée: quel en seroit l'examinateur? Un être mixte qui procéderoit à cette étude avec des sens dont le propre seroit de ressusciter la difficulté. Vous cherchez des preuves d'un être spirituel : saisissez-les donc en l'état; elles ne vous manqueront point, car il n'y a pas de jour où elles ne vous

échappent par milliers. Vous prenez une pierre et vous la déplacez, vous ouvrez un livre et vous le lisez, parce que tel est votre désir : n'est-ce pas une merveille que cette autorité que vous exercez sur vous d'abord, et par vous sur la matière ? Si vous êtes forcé de confondre les actes de l'organisation et de l'esprit qui l'anime, c'est que la fusion en est aussi parfaite qu'elle devoit l'être. Quand vos idées se promènent, presque sans votre aveu, dans le vague et dans l'absurde, c'est encore que toutes les *facultés* qui complètent en vous l'être mixte ne concourent pas à leur direction. Votre âme a des aperçus ; ils sont, ils doivent être irréguliers, tant qu'elle n'y procédera pas avec l'ensemble de ses moyens. Un verre changé ou retranché dans une lunette d'approche y dérange tout le mécanisme des rayons lumineux, et l'image se montre confuse ou s'évanouit.

Au surplus, ne perdons pas de vue que si, pareille à la baguette de Popilius, notre nature physique semble nous circonscrire au sol qui nous a vus naître, d'autres terres et d'autres perspectives sont ouvertes à notre raison. Celle-ci découvre dans le sentiment de notre personnalité (de quelque façon que cette dernière s'établisse), un principe qui ne peut venir de la matière, quoique soumis à son influence. Ce qui coexiste ne demande pas pour cela à être confondu. Fût-elle une conséquence de l'organisation ou des rapports qui en découlent, une moralité s'attache à ce principe dans une espèce perfectionnée, telle que la nôtre. Une chaîne continue y lie et y embrasse tous les événemens de la vie Il s'en forme un tout aussi positif dans l'ordre spirituel, qu'un système planétaire l'est dans l'ordre physique. Où il s'est commis un seul acte précédé d'un jugement comparatif avec la loi écrite ou naturelle, je découvre un être responsable ; où je reconnais une responsabilité, je vois un être que la justice divine[1] doit et veut conserver. Mais on ne conserve que ce qui est ou ce qui peut continuer à être : donc il y a dans la créature hu-

[1] Si nous n'avons pas prouvé DIEU, si le lecteur n'est pas convaincu par nous ou par lui-même de l'existence de la cause première, on peut se dispenser de lire ce livre, encore plus le suivant, même tout l'ouvrage ; car il ne repose en entier que sur cette base. Heureusement qu'elle est inébranlable.

maine un principe d'action et de sentiment suscept
survivre à son mécanisme.

Voilà des choses que l'on ne sauroit méconnoît
blesser les convenances et les lois du jugement. L'
bien réglé de notre raison nous oblige à rapporter
nature pensante une continuité d'effets dont le germ
semé par elle dans la vie terrestre. Dès que nous re
la matière ce qui est sorti de la matière, nous somm
dés, en bonne logique, à transférer ailleurs ce qui
s'expliquer par les seules lois auxquelles la matière
mise.

Abordons franchement la seconde objection; quo
soit déjà très-atténuée par ce que nous venons de di
n'est pas à dédaigner. C'est celle que l'on puise dans
lité des signes d'existence de l'être spirituel, après l
mis à son contrat d'union avec l'être organique. N
ponse nous conduira à faire une excursion sur le dom
l'immortalité. Tout se tenant dans notre sujet tel qu
l'avons conçu, les pas rétrogrades et les anticipation
viennent quelquefois nécessaires.

La mort est certainement une cessation de l'êtr
sous les traits avec lesquels il s'est fait connoître. N
gnons pas de le confesser, elle est aussi une cessatio
rente de l'être moral. Qui a revu ceux qui ont été
retranchés de la vie? qui les a entendus? qui a conve
eux? qui a eu seulement le sentiment de leur présenc
arguer de faux certains récits, à beaucoup d'égards,
se tenir en garde contre les faits qu'ils contiennent.
tif le plus concluant de les infirmer, c'est que l'êtr
une fois dépouillé son enveloppe organique n'étant pl
la sphère d'activité où nous a placés la Providence, d
ports lui deviennent impossibles avec les créatures d
espèce qui lui survivent. Ainsi nous ne saurions puis
cette source des argumens péremptoires en faveur de
sistance de l'âme, jusqu'à ce qu'il ne plaise à Dieu d
ser, sans équivoque et d'une manière palpable, q
communications décisives entre l'homme qu'il a couc
blement dans la poussière du tombeau, et celui qu
encore cette terre de pèlerinage.

N'ayant pas vécu dans les temps de la prédication de l'É-
ngile, nous n'avons en ce genre que des présomptions ou
s certitudes morales, et ici il s'agit de certitude physique;
est probable que cette dernière nous manquera long-temps.
eu ne veut ni ne peut, suivant les règles prescrites par sa
opre sagesse, bouleverser la belle série des êtres ou en in-
rvertir l'ordre. Il a dicté des lois qui constituent notre na-
re, et pour ne pas les enfreindre, il a voilé jusqu'à ses pro-
es miracles[1]. Ce qui est de ce monde y reste, ce qui en est
rti n'y rentre pas, du moins ostensiblement. La mort met
i mur d'airain entre elle et le domaine de la vie présente.
os désirs et nos conjectures peuvent s'élancer au-delà de
iorizon sensible; mais les réalités de l'existence actuelle
ous y enchaînent jusqu'à nouvel ordre. Je ne sache pas
l'aucun habitant de notre globe terraqué ait eu des com-
unications avec ceux de Jupiter ou de Saturne. L'âme en-
vée à ses premières fonctions est sans doute appelée dans
ne autre sphère, avec laquelle nous sommes sans rapports.
l résulteroit d'une disposition contraire quelque chose de
i tranchant, de si concluant même, que le libre arbitre
isparoîtroit tout-à-coup; et pourtant l'Éternel, en organi-
ant l'homme, a voulu fonder un être mixte, passible de
'impression des sens, mais soumis à l'empire d'une volonté
morale, et par conséquent susceptible de mérite et de démé-
rite. Pour s'exprimer dans un langage humain, c'est une
grande conception, et son auteur ne la rendra pas vaine.

Nous voilà donc réduits à chercher ailleurs que dans le
émoignage des sens, et presque contre leur déposition, des
reuves de notre immortalité. Récuser ici le témoignage des
ens est une chose toute naturelle. Où ils ne sauroient pé-
étrer, ils n'ont rien à dire; et quand leur silence ne sert
as la cause, on ne peut pas prétendre non plus qu'il lui
uise.

Dans notre *Traité de l'existence de Dieu*, nous avons sou-
nu que l'homme, comparativement aux autres espèces,

[1] Aussi le plus grand nombre des Juifs n'a point cru aux œuvres du Christ. Les grands
racles de l'univers ne sont-ils pas également voilés de manière à laisser à l'homme
mérite du choix dans le point de vue d'où il les saisit?

n'est sur cette terre qu'un être commencé; à certains égards, nous l'aurons peut-être démontré.

En effet, qu'est-ce que l'homme sans l'avenir? qu'est-ce que notre globe lui-même?

L'œuvre morale de DIEU, dans le système de la création terrestre, tient à l'homme seul, en tant qu'être moral. Tuez ce dernier dans le corps, qui, à bien dire, n'en est que l'expression, que restera-t-il ici-bas? Quelques effets chimiques, quelques formes matérielles dans lesquelles la chaleur et l'humidité, unies aux solides, auront été assez heureusement modifiées, mais le plus détestable des alliages dans l'ordre réel des êtres. Je n'y verrai partout que lutte, destruction, cruauté, injustice et moquerie; je n'y découvrirai que des piéges tendus à la bonne foi. Et par qui ces piéges auront-ils été dressés? par DIEU lui-même. « Essence éternelle, « forcé de te trouver inique, j'aimerois encore mieux te « nier! Par un reste de respect pour toi ou de préjugé, je « deviendrois athée plutôt que de porter mon encens sur un « autel indigne de mes hommages; car la religion du mau- « vais principe n'est pas faite pour le cœur qui palpite dans « mon sein. »

Avec l'existence de DIEU, la mort absolue est impossible. Quand nous avons joué notre rôle ici-bas, celui de l'Éternel commence.

Nous aurons encore, plus d'une fois, l'occasion d'établir la spiritualité du principe par lequel se dirige notre volonté; mais s'il étoit possible que la vie résultât uniquement d'une certaine combinaison d'élémens matériels; si la perfection de celle-ci amenoit la perfection de la pensée, si DIEU avoit marqué le point positif où la moralité devient en nous le produit réel de l'organisation, en supposant DIEU ce qu'il doit être, c'est-à-dire bon et juste, il y auroit force qu'il fît renaître cette combinaison avec ses diverses nuances; qu'elle passât derechef par des sensations de douleur ou de plaisir, en punition de ses vices ou en récompense de ses vertus, et que de la sorte elle continuât à suivre la direc- n d'existence qu'elle se seroit donnée à elle-même.

e la sorte, on se réfugieroit dans le sein de la matière échapper à l'autorité d'un maître; sa main de fer nous

y poursuivroit encore; et molécules toujours renaissantes, nous n'en serions pas moins, sous le glaive de sa justice, des êtres doués d'une durée sans bornes et sans limites...

En deux mots, la mémoire morale est l'homme : que Dieu la fasse revivre de l'une des cent mille manières qui sont en sa puissance, et l'individu est immortalisé!

Il est certain que nos habitudes physiques et morales finissent par constituer l'essence de notre être. C'est en se les représentant dans leur ensemble, que notre imagination place devant elle un individu de notre espèce. Elle n'a d'autre moyen de le faire revivre à nos yeux, car l'homme n'est qu'un composé d'habitudes.

Celui qui, avec un régime convenable, a exercé longtemps ses muscles, en obtient un surcroît de forces. L'influence des passions sur l'âme est encore plus décisive, en ce que le sujet sur lequel celles-ci agissent directement est lui-même le moteur de toute la machine. Un homme adonné à des actes de cruauté acquerra, en ce genre odieux, une énergie plus intense que la vigueur musculaire de l'athlète vingt fois couronné aux jeux olympiques. Ainsi tel misérable souhaita que l'espèce humaine n'eût qu'une tête, afin de pouvoir l'exterminer d'un seul coup; ainsi Néron alla plus loin que Milon de Crotone, et s'éleva au sublime de la férocité.

Ces principes posés, comment vouloir qu'un être qui a méconnu les affections douces et sociales, qui a nourri son esprit de projets sanguinaires, qui a ouvert son cœur à l'envie, qui s'est réjoui dans les larmes et s'est affligé dans la joie d'autrui, comment, dis-je, vouloir qu'un tel être soit apte aux jouissances de cette vie future où la vertu puisera un accroissement de forces et une perfection de volonté? La bonté céleste étaleroit devant lui tous les trésors de la grâce, qu'il n'en pourroit sentir le prix. Ce n'est pas à une telle table qu'il faudroit asseoir un tel convive. A moins d'un miracle qui le transformât, il ne sauroit s'y plaire; et ce miracle est impossible à la Divinité même, parce qu'il seroit injuste. Nous ne sommes pas en contradiction avec l'Écriture, qui admet cette heureuse métamorphose opérée par la grâce en faveur du repentir; car ne perdez pas de vue que le re-

pentir est un commencement de retour à la vertu; et voilà comment Dieu aide sa créature, sans porter atteinte à la liberté.

Il est maintenant facile de voir qu'une dissolution physique ne peut pas entrainer la destruction d'un être moral qui, usant de ce libre arbitre accordé à notre nature, a lutté à son préjudice contre des penchans nuisibles à autrui, ou qui a immolé à son avantage personnel le bonheur social. Ici il est évident qu'un système a été suivi. Qu'il ait été dicté par un dur égoïsme ou par une générosité sublime, ce système ne sauroit être regardé comme non avenu aux yeux du grand ordonnateur. Il y auroit chez ce dernier impuissance s'il ne récompensoit les soumissions à l'ordre, et s'il ne punissoit les infractions qui l'ont troublé. Entre Dieu et l'homme il existeroit cette différence, que celui-ci seul mettroit quelque suite dans ses idées : qui nous autoriseroit à prononcer une semblable déchéance de la raison suprême? La mort, telle qu'il nous est permis de l'envisager, ne peut donc frapper que les élémens physiques et matériels de la vie; et les élémens moraux, quels qu'ils soient, auront une persistance ou une réintégration. A bien dire, nos derniers momens ne sont qu'un arrêté de compte entre Dieu et sa créature. Ainsi se trouvent fixés les droits de tous les deux. Chacun exercera des reprises fondées sur ce titre, et c'est avec ce fonds négatif ou positif que nous entrerons dans l'éternité.

Le méchant descendra, le juste s'élèvera. Dans quels degrés aura lieu ce double acte de raison et de convenance divine? c'est ce qu'il ne nous appartient pas de préjuger; mais il est présumable que, dans ses distributions, la bonté du Créateur ne sera pas moins consultée que sa justice.

De la nature même des choses il résultera que le méchant prenant la vertu en détestation, se rendra de plus en plus difficile, pour ne pas dire impossible, tout désir effectif de retour à l'ordre; tandis que les gens de bien, qui ont déjà mérité nos hommages, s'attachant de plus en plus au beau moral, qui a fait ici-bas leurs délices, s'assureront une félicité exempte de troubles et d'alarmes. D'où naissoient en les altérations du bonheur sur notre triste planète? du

sentiment de la courte durée de nos plaisirs, des sacrifices qu'ils nous coûtoient trop souvent, des mécomptes dont ils étoient suivis, et des oppositions qu'ils trouvoient dans l'accomplissement de nos devoirs. Dans un monde meilleur, toutes ces contrariétés ont disparu : la connoissance parfaite du vrai bien en réveille sans cesse le désir; la volonté, favorisée par des penchans heureux, devient plus énergique; la force morale s'est accrue; les résistances de l'organisation épurée sont presque nulles. Sans dépouiller son caractère libre, l'homme a laissé bien loin derrière lui les sentiers glissans où périt la vertu, et une chute prend à son égard un aspect d'improbabilité qui équivaut à une impossibilité. Ainsi qu'après avoir franchi les premiers degrés, on est entraîné dans la pente rapide du vice, pourquoi l'habitude des sentimens honnêtes, jointe aux lumières d'une raison plus exercée, ne deviendroit-elle pas à son tour presque irrésistible? On peut arriver à tel point de perfection morale, où il en coûteroit dix fois plus pour blesser les lois de la justice, qu'il n'est difficile au méchant de se défendre en cette vie d'un désir criminel. Certainement Socrate a fini par être vertueux sans efforts, par l'être même avec volupté.

Ce n'est pas seulement parce que le pervers aura mérité un châtiment qu'il sera éloigné d'un monde meilleur, c'est parce qu'il se sera rendu incapable de goûter le bonheur réservé à la vertu. Il a corrompu son sens intime; semblable à un malade dont le palais est dépravé, il ne soupire qu'après des jouissances qui aggravent son mal. Si tout-à-coup ses penchans vicieux lui étoient enlevés, il perdroit sa personnalité, puisque celle-ci ne se compose que de souvenirs et d'habitudes. Nous le demandons encore : pourquoi seroit-il l'objet de cette faveur? DIEU, dira-t-on, ne veut pas le malheur de sa créature[1]. — En ce cas, il ne falloit pas créer des hommes; il ne falloit même pas créer des anges; car la liberté ne peut être entièrement enlevée à un être moral, quelque élevé qu'on le suppose dans la hiérarchie intellectuelle.

La personnalité résultant d'une suite de volontés et d'actes

[1] Voyez le chap. XIII du liv. V.

exécutés librement par un être moral, elle ne sauroit éprouver des modifications que de la même manière. Pour se réhabiliter, il faudroit que le méchant retournât presque sur le cercle de sa vie déjà parcouru, et il en aura d'autant moins la force, qu'il y aura fait plus de chemin. Pensée effrayante, dans laquelle la bonté de Dieu, sa justice, la liberté de l'homme, et un reste d'espoir pour le malheur, trouvent une égale garantie!

Par le fait, la mort n'est donc qu'un nouveau mode d'existence, qui nous ressaisit au point précis où il nous a trouvés. Reste à savoir si elle est une séparation des deux natures dont l'individu se compose? Les apparences se prononcent pour l'affirmative. Mais comme, dans la conservation même intellectuelle de l'être, la mémoire joue un très-grand rôle, et que celle-ci tient évidemment au système nerveux, plusieurs sages ont cru, sans blesser les lois de la spiritualité, que l'âme, en se détachant du corps, restoit unie à une substance éthérée, principe de l'organisation cérébrale, et propre à s'identifier avec une nouvelle vie sensitive.

Cette idée est belle, mais, à notre avis, plus spécieuse que solide. Il n'en coûtera pas plus à celui qui m'a créé de rétablir, sur nouveaux frais, mon mécanisme matériel dans Sirius, à l'instant où mon cœur a cessé de battre, que d'en tirer les élémens du corps même dont l'âme est chassée.

M. Charles Bonnet, de Genève, en admettant la persistance d'un principe de réintégration corporelle, semble s'être plus conformé à la foiblesse de notre esprit et à la direction ordinaire de nos idées, qu'il n'a eu égard à cette vaste latitude de moyens toujours à la disposition du Créateur, et qui lui permet de procéder par les voies les plus simples.

Or l'adhérence de l'âme à un germe indestructible et immatériel (si une substance éthérée pouvoit l'être) n'est qu'une double spiritualité, absolument inutile, puisqu'elle ne sauroit remplir les conditions voulues, ou une complication de difficultés, si les élémens en appartiennent d'une façon quelconque à la matière.

Nous avons dit que la volonté divine peut réaliser le phénomène de notre existence dans Sirius, et l'on sent bien que nous ne prétendons pas interdire à la suprême sagesse

toute autre région, fût-ce l'air ambiant de notre planète. Dans ce dernier cas, les morts conserveroient des relations avec ce globe, qui continueroit à être leur paternel héritage, sans qu'elles fussent partagées des habitans de la terre, auxquels des formes d'un tissu moins matériel que le nôtre cesseroient d'être sensibles : de la sorte, une nature supérieure auroit seule le privilége de connoître ce qui se passe dans les degrés qu'elle a franchis. Cette hypothèse ne porteroit aucune atteinte au dogme consolant de la résurrection générale. L'amour-propre est un des plus puissans mobiles de notre espèce; et puisque sa fausse direction a trop souvent troublé l'ordre établi, la justice elle-même appelle à grands cris le jour d'une manifestation où, par l'éclat des peines et des récompenses, les uns apprendront ce qu'ils ont évité, et les autres ce qu'ils ont perdu. Alors le genre humain réuni dans ses diverses fractions, par peuples, par contrées, par hameaux (car il convient que chacun se trouve en présence de ses pairs), offrira l'étonnant spectacle de l'orgueil humilié et du mérite jadis obscur devenu l'objet de l'estime publique. Ah! sûrement ils donneront de nouveaux regrets aux amis de leurs jeunes années et aux compagnons de leur voyage terrestre, les justes qui, ne pouvant élever jusqu'à eux des êtres trop chers, verront s'approcher le moment douloureux d'une seconde séparation! Quelle triste solennité accompagnera leurs adieux! car n'allons pas croire que l'égoïsme soit la condition du bonheur. Les élus auront donc encore des larmes à répandre et à sécher; mais ils finiront par se confier dans la bonté du Père céleste, et ils recommanderont à sa clémence ceux-là même qu'aura frappés sa justice.

Nous eussions souhaité que nos méditations nous eussent conduits à adopter le sentiment de l'honnête et célèbre Bonnet, sur la persistance d'un germe organique indestructible[1]. Les types de notre âme, de notre corps même, étant gardés dans les archives des mondes, cette persistance deviendroit superflue. Une masse immense d'élémens homo-

[1] Cette doctrine, pour l'auteur de la *Palingénésie*, n'étoit qu'un corollaire de son système de l'emboîtement.

gènes et hétérogènes est à la disposition de l'Éternel ; il en peut faire sortir des milliards d'identités et de similitudes. Oserons-nous après cela borner le nombre des modes de réintégration qui sont en sa puissance ? Les doutes d'un esprit qui se fait une idée de cette dernière, ne doivent tomber que sur le choix auquel elle s'arrêtera.

« Créature douée d'une volonté morale, tu crains la mort ! mais qui t'a dit que tu doives mourir ? — Le spectacle qui s'offre tous les jours à tes yeux ? — Mais es-tu bien sûre qu'en ceci tes sens ne te trompent pas ? leur as-tu fait leur juste part ? qui t'assurera que tu ayes tout vu ? Si l'on supposoit qu'un homme fût placé tout-à-coup sur la terre, avec des organes parvenus à leur entier développement, la première fois qu'il sentiroit l'invasion du sommeil, il croiroit que son être lui échappe, et qu'on va lui retirer le présent de la vie. Crois que celui qui t'a maintenue au nombre des vivans pendant un tiers de ta course terrestre, sans que tu en eusses la conscience, saura te réveiller encore après le sommeil du trépas. Laisse-le accomplir ses desseins et dérouler les vastes plans de sa création. A cet effet il a besoin de te redemander le corps qu'il t'a prêté. S'il n'avoit voulu qu'une seule génération sur le globe qui te porte, tes organes seroient incorruptibles ; mais il a multiplié indéfiniment les êtres de ton espèce avant toi ; il se propose de les multiplier après toi : cède donc la place. Ton caractère est établi devant lui ; le nom auquel tu réponds lui est connu : qu'il te suffise ! tu seras sûrement appelée. N'es-tu pas dans le temps ? n'es-tu pas dans l'espace ? Le Dieu du temps et de l'espace ne t'aura-t-il pas toujours sous la main ? »

CHAPITRE V.

Du système de l'enveloppement. Véritable idée qu'une créature morale doit se faire de la mort.

Le système d'enveloppement de Leibnitz ne nous semble pas davantage admissible. Considérée sous cet aspect, la mort *seroit* un vide dans l'existence ; et dans les vues de Dieu, *tout* est plein. On aura beau dire que les siècles se présentent

devant lui avec la simple durée de l'instant qui s'écoule, l'éternité ne se compose que de siècles, et ils sont les élémens d'un tout dont la moindre portion est précieuse aux yeux du grand Être, quand sa justice ou sa bonté la réclame. Si l'*Ancien des jours* jouit perpétuellement de tout l'ensemble d'une éternité qui est pour lui sans fraction, il n'en est pas ainsi de créatures qui ne jouissent que par un ordre successif d'idées, ou une continuité de perceptions. Elles n'obtiendront l'un ou l'autre que dans le temps, et celui-ci doit être rapproché d'elles le plus promptement possible : c'est dire qu'il sera sans lacune. Dieu ne renvoie pas au lendemain ce qu'il est bon d'opérer dans le jour même : rien n'indiquant ici l'utilité d'une suspension de notre vie réelle et active, il nous sera au moins permis de la révoquer en doute. Il est vrai que le sommeil, interposé dans notre carrière, en abrége réellement la durée; mais il tient à l'économie actuelle : placé comme une suite d'hôtelleries, de relais en relais, sur le chemin quelquefois raboteux de l'existence, il en allége les ennuis, ou il ajoute à ses charmes, soit par la cessation d'un état de gêne, soit par le renouvellement de forces dont il est la source. D'autres intentions morales pourroient encore se discerner dans ses effets : le sentiment intérieur n'a pas besoin d'un tel repos; l'abandon de sa dépouille organique le lui donne par le fait. Les eaux du Jourdain s'élevèrent comme deux murailles; et après avoir présenté une route spacieuse aux Israélites, elles retombèrent sur elles-mêmes pour continuer leur cours : à l'instant où le voyageur terrestre est passé, ainsi doit couler sans interruption le fleuve de sa vie. La mort sera donc un dégagement et non un enveloppement du principe animé. Ce dégagement donnera lieu à de nouvelles formes que notre raison pressent, mais qui ne sauroient nous apparoître, puisqu'il n'entroit point dans les intentions divines de les effectuer ici-bas. Les sens, ces ouvriers du jour, n'ont rien à démêler avec un tel ordre de choses; et comme aucun motif procédant de foiblesse ne porte l'Éternel à *attendre*, il est présumable que le beau phénomène de l'immortalité trouve, plutôt qu'on ne l'imagine, sa réalité physique et morale dans une de ces sphères vierges d'habitans, où un simple acte de

la volonté suprême peut transporter des flots de générations.

La mort ne sera jamais à nos yeux qu'un acte au moyen duquel la puissance divine sépare d'un mécanisme animé le principe spirituel qui, y prenant un développement, est parvenu à une personnalité réfléchie. Or cette opération, préparée par les simples lois de la nature, permet à Dieu de transférer ailleurs le principe spirituel, de l'adjoindre à un autre système organique, de le faire déchoir, de lui rendre sensibles de grandes privations, ou de le récompenser en l'élevant à une sphère plus exaltée. Qui nous assurera que dans ce sens les anges n'aient pas aussi leur mort? Nulle créature n'a reçu ni ne recevra en partage la permanence et l'immutabilité. Il n'est donné qu'à Dieu d'être stationnaire, parce qu'il a son point d'appui partout, ou plutôt en lui-même. Pour lui seul il n'y a point de degrés dans la vie, dans la science, dans le pouvoir ou dans le bonheur. Mais ne se seroit-il pas réservé de béatifier les êtres sortis de ses mains, en leur faisant parcourir diverses périodes de félicité qui peuvent se multiplier à l'indéfini, par cela même que son infinité lui permet de se laisser approcher pendant une éternité, sans être jamais atteint?

L'élévation d'une substance angélique à un degré supérieur n'a peut-être lieu que par une sorte de péripétie ou même de sommeil; alors le sentiment de l'existence souffre probablement chez elle une altération; et puisque l'accroissement du principe spirituel ne sauroit se faire sans une mutation d'organes, il faut que la dépouille de l'ange tombe aux pieds du chérubin : moment extatique, où l'être se reconnoît sous une forme nouvelle, et renaît à la vie dans l'ivresse d'un bonheur que la veille il n'eût pu concevoir! Qui osera marquer le point où doit s'arrêter cette chaîne de transformations, toutes plus ravissantes les unes que les autres? Qui sait même si ce n'est pas avec des créatures formées sur notre modèle, que Dieu a commencé à peupler les diverses catégories de la hiérarchie céleste?

Il est donc possible que, non comme cessation de l'être, mais comme simple transition, la mort existe aussi dans les *cieux*. Les cieux eux-mêmes seroient-ils autre chose que des

mondes d'un degré plus ou moins élevé, où la bonté divine se montreroit plus ou moins accessible?

Le premier des disciples du Christ a dit que les archanges nourrissent en vain certains désirs. Leur nature n'est donc pas immuable; car le désir, satisfait ou non, prouveroit seul une tendance au changement. Le Christ a dit lui-même qu'*il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père,* par conséquent plusieurs degrés de félicité, d'où il seroit permis de conclure qu'il n'existe point de ciel absolu, ce qui seroit bien plus d'accord avec les divers degrés de mérite que sont susceptibles de parcourir les innombrables créatures, dont l'intelligence parvient jusqu'à la moralité.

La mort sera toujours un grand événement dans nos destinées : en ce qu'elle détermine un nouveau mode d'existence. Comme atteinte portée au fond de l'être, si on la réduit à sa véritable expression, elle est bien peu de chose, peut-être moins qu'une syncope prolongée. Elle aura perdu son aspect hideux pour le lecteur qui sera entré dans notre sentiment. Quant à nous, résolus que nous étions de lui consacrer les cinq chapitres de ce livre, nous nous apercevons que nous avons fini par y mêler les consolantes images de la vie, et nous n'en sommes pas étonnés : la mort est placée comme un point entre nos deux plus prochaines existences; elle ne ferme pas l'une sans ouvrir la barrière de l'autre; on ne sauroit l'aborder qu'on ne découvre des terres nouvelles. A bien dire, elle ne renverse pas l'homme dans sa marche à travers les siècles, elle le pousse seulement dans une direction que toutes les voix du ciel et de la terre proclament par avance. Hâtons-nous de prêter l'oreille à leurs accens.

LIVRE SEPTIÈME.

DE LA RESTITUTION DE L'ÊTRE SPIRITUEL ET DE L'ÊTRE MATÉRIEL, OU DE L'IMMORTALITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

La crainte de la mort est une preuve de continuité dans l'homme. Du suicide.

Il est probable que les deux natures entrevues dans l'homme par les sages de tous les siècles ne sont autre chose que la lutte de l'instinct ganglionique, qui, s'il n'est le point central de l'égoïsme, en hâte au moins le développement, contre l'instinct cérébral supérieur, dirigé sans cesse vers la perfection de notre être intellectuel. Ici en effet les deux instincts diffèrent essentiellement. On ne sauroit se dispenser de reconnoître qu'une résolution plus généreuse l'emporte sur un sentiment grossier ou seulement personnel, quand l'instinct particulier à notre espèce impose des lois à l'instinct thorachique et abdominal que nous partageons avec les animaux; alors seulement l'être est enlevé à son individualité. De là ces nobles sacrifices qui honorent les bienfaiteurs de l'humanité et tous ceux qui, dans un cercle plus étroit, ont fait obscurément le bonheur d'une famille ou d'un simple hameau. Il ne faut pas se le dissimuler, celui qui a voulu que la vertu devînt méritante à ses propres yeux, l'a presque toujours attachée au sentiment d'une privation ou d'un oubli magnanime de l'intérêt personnel. Ce que l'on demande à l'un devenant une loi pour tous, il en est résulté un beau moyen d'épurer les caractères et de les faire concourir au bonheur commun. Mais l'abnégation n'embrasse pas toutes les phases de l'existence; elle ne doit pas immoler tout l'être. De façon ou d'autre, elle en laisse subsister la meilleure partie. Enraciné dans notre nature, l'amour de soi, en trai-

nant la victime palpitante à l'autel des holocaustes, vient y réclamer lui-même le prix de son dévouement.

Dans le mépris de la mort, que distinguera le penseur qui soumet à l'analyse les actes de la volonté humaine? Un désir impérieux de vivre, et de vivre d'une manière plus parfaite que celle de l'économie présente. Le martyr s'élance dans les cieux et ceint déjà son front de palmes immortelles; sous le glaive qui le déchire, le guerrier voit son nom s'enfoncer dans le marbre du mausolée ou saillir sur l'airain; en esprit, il l'entend prononcer par ses compatriotes émus, ou par les générations d'un autre siècle, qu'il se rend contemporaines.

Cependant, quand une belle résolution porte l'homme à affronter le trépas, tout le système ganglionique ne laisse pas d'être en révolte. Au branle-bas d'un vaisseau, à la première décharge d'artillerie, les plus braves pâlissent; peut-être ils hésiteroient, si une volonté forte ne venoit imposer silence à la nature effrayée. L'instinct ganglionique demande un genre de vie : l'instinct moral de l'âme en veut un autre; il ne pouvoit en être autrement dans toute créature intéressée par la Providence à son propre salut. Coligny présente sa poitrine au fer des assassins : il reçoit, sans reculer, le coup mortel. Son sacrifice est consommé; mais à l'instant où on le précipite par la croisée, un mouvement involontaire, dirigé par un reste de vie, lui fait entrelacer les jambes au balcon. Certes, ce grand personnage ne cherchoit pas à échapper à la mort qu'il portait déjà dans son sein.

Si l'un de nos instincts ne parloit bien plus fortement que l'autre aux âmes privilégiées, comment l'être humain, chez lequel le sentiment de l'amour personnel et le désir de la conservation sont les plus exaltés qu'il soit possible de supposer dans la nature, se résigneroit-il à la destruction d'une existence dont rien ne lui promettroit de lui rendre l'équivalent? d'où lui viendroit seulement l'idée de la possibilité d'un avenir contre lequel déposent toutes les apparences sensibles?

Placé entre les deux infinités de la mort et de la vie, c'est-à-dire entre le néant d'où il sort et Dieu vers lequel il aspire, l'homme frissonne à l'idée de sa destruction, et pour-

tant, seul entre tous les animaux, il en conçoit le projet, et souvent il l'exécute. Ici les qualités instinctives qui sont la sauve-garde de tout être animé, seroient-elles en défaut ? La nature, qui tend à conserver son ouvrage, au moins jusqu'à ce qu'il ait atteint ses périodes ordinaires d'accroissement et de décroissement, n'auroit-elle donc été qu'une marâtre envers notre espèce ? Ou il faut renoncer à rien expliquer en ce monde, ou le ciel ne nous laisse surmonter les angoisses de la douleur et les craintes encore plus cruelles de l'avenir, que parce qu'il a déposé en nous un germe indestructible d'existence. Sans cette condition nécessaire, il nous eût armés contre nous-mêmes ; il nous eût doués d'une répugnance invincible et non raisonnée à l'approche du trépas ; au moins comme inutile, ce point de vue eût été retranché de notre perspective, et les sinistres moyens de nous en rapprocher eussent été enlevés à notre misère. Il n'en est rien. Au contraire, l'animal qui disparoîtra sans laisser de traces, mais qui ne prévoit nullement cette cessation de son être, trouve en lui-même tout ce qu'il faut pour la reculer. Et l'homme se sert de la vie pour attenter à la vie ! Et celle-ci réagit puissamment contre elle-même ! Certes, voilà des choses qui seroient incompréhensibles, si une induction vraiment philosophique ne nous autorisoit à croire que celui qui, ne redoutant pas la destruction, la fuit pour obéir aux ordres de la nature, dont il est le ministre dans le soin de sa propre sûreté, rencontrera une fin absolue dans sa chute matérielle, tandis que celui qui redoute et accélère à la fois cet instant critique, porte en lui-même le gage de son avenir. En deux mots, par une conséquence des vues de l'Éternel, l'animal n'a nulle idée de la mort, il l'évite de son mieux, et il la recevra tout entière ; l'homme la conçoit dans toute sa difformité, souvent il la cherche, toujours il pâlit à son aspect, et il lui échappera par suite même du sentiment qui la lui fait pressentir.

S'il n'en étoit ainsi, en jetant notre être, avec toutes nos prévoyances et toutes nos anticipations, au milieu des périls innombrables de la nature, Dieu eût été bien plus rigoureux à notre égard qu'envers l'insecte prêt à s'abîmer dans un néant dont, au moins, il ne sonde pas l'horrible profondeur.

Exister, n'en avoir pas le sentiment continu, et mourir, n'est rien ; en cela il n'y a de réel que la souffrance, et l'animal s'y soustrait, ou bientôt il y succombe. Exister, en avoir le sentiment, et mourir, c'est la chose la plus misérable comme la plus épouvantable qu'il soit possible de faire entrer dans les données intellectuelles d'un être... Aussi, en général le moribond accepteroit toutes les douleurs comme un bienfait; il ne redoute que de finir. Ici la terreur devient une promesse positive de perpétuité, ou désormais il ne faut plus admettre de conséquences analogiques.

Nous avons déjà cité un mot terrible de Malebranche. Il fait dresser les cheveux sur la tête, mais il caractérise si bien en nous l'horreur innée d'une destruction absolue, que nous croyons devoir le rappeler ici comme argument[1]. Lorsqu'on le répète seulement en esprit, il semble qu'à travers mille angoisses, le besoin encore plus poignant de la continuité l'existence arrache du sein de l'homme, et fasse monter vers le trône du Très-Haut la demande d'une douleur immortelle.

Dieu nous a donc montré la hideuse mort pour nous apprendre à la braver. C'est proprement par elle qu'il nous fait deviner la vie dont elle renferme le secret. Il nous a rendu sensible l'action matérielle du trépas, parce qu'elle brisera nos organes; il l'a rendue antipathique à notre esprit, parce que ce dernier lui échappera. Il s'est fait connoître lui-même; il a donné une sorte de prise à notre intelligence sur ses attributs, pour que la meilleure partie de la créature humaine trouve, dans la plus adorable bonté, un point d'attache au milieu des ruines de l'édifice organique. La connoissance de Dieu et celle de la mort impliqueroient contradiction si elles n'étoient relatives à nos deux natures. Les deux buts sont ici réels et distincts, celui du néant dans lequel se perdent, sans retour possible ici-bas, les formes corporelles, et celui d'une vie future vers laquelle nous attire incessamment la force qui, par la vie animée, est parvenue à constituer en nous la vie morale et intellectuelle. Tout aboutit à Dieu et à la mort. Seules fins de tout ce qui

[1] « *J'aimerois mieux être damné qu'anéanti.* » Malebranche, liv. V.

existe et de tout ce qui peut exister, ILS se partagent l'empire immense de la création. Mais que ce partage est bien celui de la force et de la toute-puissance qui triomphent de la foiblesse et de la nullité! La mort ne dévore, depuis des myriades de siècles, qu'une seule et même proie. Le vil résidu des êtres lui est abandonné et presque aussitôt ravi. Les caprices de leurs organisations vont se perdre dans son sein; à bien dire, le néant n'engloutit que le néant, puisqu'on ne lui rend que ce qui en est primitivement sorti. Où sont en effet les millions de formes qui ont brillé à la surface du globe? quelle voix sommera de paroître leurs élémens dispersés? pourroient-ils répondre à cet appel? un emploi n'excluroit-il pas l'autre? Mais que DIEU, dans ce départ de sa créature, se saisira de choses bien plus importantes et bien plus positives! Sa main dédaigneuse repousse l'alliage. Elle redemande au creuset l'or qu'elle y a déposé. L'arbre de la vie a fleuri : l'écorce et la pulpe diront en vain qu'elles en ont nourri le fruit; celui-ci sera seul réservé comme principe légitime de l'être restituable.

CHAPITRE II.

La seconde vie organique de la créature humaine est dans les intérêts de son Créateur.

Les chronologistes dont les supputations sont le moins reculées dans les âges donnent au globe six mille ans d'existence; les géographes les plus bornés dans leur statistique évaluent à près d'un milliard le nombre des créatures humaines qui le couvrent simultanément; les naturalistes s'accordent pour compter trois générations par siècle; cette masse effrayante de cent quatre-vingts milliards d'êtres pensans qui, tour à tour, ont paru sur la face de la terre, qui ont été justes ou injustes, bons ou méchans, ne seroit-elle donc plus rien aux yeux de l'Éternel?... La force de l'objection se multipliera jusqu'à l'infini si l'on songe à la quantité de siècles qui peuvent s'écouler encore, et que la justice incréée est aussi obligée envers un seul individu qu'envers la masse entière. Que sera-ce si l'on suppose dans les autres globes du système solaire

ne population en rapport avec leur volume, et destinée mme nous à se gouverner suivant les belles notions de la orale?... Ne nous enfonçons pas dans des calculs aussi acblans pour notre pensée qu'injurieux pour l'Éternel. La stice est son bien comme le nôtre, et IL n'a pas besoin être acculé dans les derniers retranchemens des *possibles*, ur exercer un ministère dont certainement sa bonté a déjà us d'une fois tempéré la rigueur.

Lorsque je me représente le comte Ugolin renfermé dans cachot où il doit recevoir le dernier soupir du dernier de s enfans affamés, quand je vois le sourire de l'ironie errer ır les lèvres d'un abbé de Gange, et insulter aux angoisses e sa victime, une voix forte s'élève du fond de mon cœur, our me dire que tout n'est pas fini. Le bien-être ici-bas ne asse certaines bornes que pour changer absolument de naure; la souffrance cède, s'accroît ou tue, mais ne se dénaure pas : les grandes douleurs physiques et morales déposent onc d'une vie à venir, ou de l'impuissance de la main qui a combiné les élémens du bien et du mal; si ce dernier avoit dû prévaloir, sans aucune balance de ses terribles effets, il est fort à présumer qu'il n'y eût pas eu de création.

Nous en attestons les sentimens de tout honnête homme : dans la supposition où la vie laborieuse du jour seroit la vie absolue, le Créateur ne la soumettroit pas à toutes les agitations par lesquelles on la voit sans cesse éprouvée, et qui trop souvent en font le supplice. Par pitié, il en eût au moins retranché les aspérités du climat et les accidens nuisibles qui résultent des chocs élémentaires. Il eût fait plus : en organisant l'homme pour un bonheur présent, il eût insé dans son sein les seuls goûts paisibles qui peuvent en ssurer la durée. Ainsi l'eût voulu la bonté dans la triste mpuissance de perpétuer son ouvrage. Ne craignons pas d'énoncer toute notre pensée : disons à haute voix qu'il eût té aussi absurde que cruel de nous soumettre au sentiment d'une moralité sans but et sans motif. Il n'étoit en droit que de faire des bêtes et des reptiles, celui qui n'eût eu ni peine ni récompense à sa disposition ; mais en nous donnant l'intelligence du bien et du mal, il a gravé sur notre front les caractères d'immortalité. L'imperfection transitoire des

choses nous répond au moins d'une durée indéfinie, et la médiocrité même de notre état actuel, de toute la force de nos besoins, nous enlace avec l'avenir.

Dieu doit l'immortalité à tout être dont il a ouvert le cœur aux notions du juste et de l'injuste ; mais notre constitution présente ne la comportoit pas. Nos organes ne sont qu'un assemblage forcé d'élémens, contre la désunion desquels lutte sans cesse l'énergie vitale. Dès l'instant de sa conception, le germe dans lequel ou par lequel l'âme doit parvenir à son développement moral, a sa limite d'existence tracée. Des causes accidentelles peuvent la rapprocher d'une manière indéterminée, jamais la reculer, car les lois de la nature sont irréfragables. Ce qui prend vie sur notre planète, ce qui y est soumis à une marche d'accroissement, nécessairement y trouvera sa fin. Partout où il a fondé la création sur les principes qui nous régissent, l'Éternel respectera ces lois, parce qu'elles dérivent de l'essence des choses, comme de la volonté qui les a coordonnées. Il ne lui restoit plus d'autre moyen d'immortaliser notre être que de le renverser en apparence. C'est par la mort seule qu'il pouvoit prolonger la vie. Voyez cette chenille qui rampe à vos pieds : elle deviendra chrysalide, puis papillon. Combien cette perpétuité du même être à travers trois formes différentes, ne donne-t-elle pas à réfléchir ! Celui qui, pour prolonger les jours d'un animalcule, chez lequel l'égoïsme absolu est une loi organique, s'est constitué en tant de frais (car cette transformation est une des choses les plus admirables qui se passent sous le soleil), celui, dis-je, qui pour un si foible motif étale un triple miracle de naissance, de mort et de résurrection, ne fera-t-il pas au moins autant pour l'homme, dont l'existence ne s'est pas traînée sur une feuille d'arbre, mais s'est mise en rapport direct avec d'autres existences, et s'est brillamment associée aux vues primitives de la création. Ce n'est pas sans intention que les anciens ont représenté Pythagore méditant devant l'insecte ailé dont il s'agit. Nous ignorons si la pierre gravée qui l'offre en cet état existe encore au cabinet du roi ; mais c'est à notre avis un des beaux monumens de notre immortalité qui pussent sortir de la main de l'homme.

)n dira que les changemens de forme de la chenille n'emhent pas la persistance de l'*être*, puisque, dans ses évo:ons, le principe organique passant du ver à la chrysalide le celle-ci au papillon, reste toujours sous nos yeux malgré état d'enveloppement. On attaquera ensuite l'analogie, ce qu'à la mort de l'homme le principe matériel et le ncipe spirituel échappent successivement aux regards. Ceux i seroient tentés de raisonner ainsi ne perdroient-ils pas vue que, lorsque DIEU voile sa marche, il faut toujours attendre ce qui est le plus convenable et le plus juste; e la restitution de l'homme ne pouvant avoir lieu ici-bas, nme nous l'avons prouvé, la dernière partie du parallèle ccomplit ailleurs; car certainement la sagesse toute-puisnte aura eu ses motifs pour la dérober à notre examen, ›tifs qu'il est permis de pressentir d'après notre organisan même. En conduisant la chenille dans ses métamoroses, l'Éternel montre ce qu'il peut. Il laisse percer un ait de ses desseins, et il semble préluder en se jouant à s destinées : de sa part, c'est presque ouvrir les lèvres pour us dire que la seconde période de notre existence apparndra à une autre économie, puisqu'elle ne sauroit se réalir en celle-ci.

On seroit tenté de croire que le livre qui contient le plus vérités morales, est aussi celui qui renferme le plus de rités physiques et métaphysiques. L'Évangile ne semblel pas nous découvrir la base fondamentale de la seconde istence, quand il nous parle du sort qui nous attend après trépas? Partout il déclare qu'une nouvelle *vie* nous est ervée; que le juste *vivra* éternellement; qu'il *renaîtra* ns le Saint-Esprit; qu'il *verra* la lumière; que le méant sera livré aux *ténèbres ;* qu'un *feu* dévorant deviendra n supplice. Ne sont-ce pas là des actes positifs d'une vie ganique?

La nature des âmes est sans doute homogène; cette conmité résulte nécessairement de l'unité et de la simplicité leur principe. En traversant des milliers de combinains, le feu ne change pas d'essence, mais il se manifeste dirsement : ici c'est une pyrite dans laquelle il agit; là il fixé dans un métal; tantôt il se condense dans un silex;

tantôt il anime un mécanisme de végétation. Toujours le même, comme le Protée de la fable, il revêt des formes variées, sous lesquelles il reste insaisissable.

Telle est la marche par laquelle l'*esprit* arrive à la diversité des caractères. La direction du mécanisme détermine seule les modes de l'âme : c'est par ceux-ci que l'individualité se décide ; individualité qui devient notre ouvrage, ainsi que nous nous flattons de l'avoir prouvé dans les trois chapitres consacrés au libre arbitre. Le lecteur se souviendra que ce dernier neutralise à tel point l'influence organique, que, dans les assises, les jurés voient également passer sous leurs yeux des prévenus d'une humeur flegmatique, ou d'une constitution irascible et nerveuse. Le physiologiste qui parcourt les annales des peuples y voit figurer, en bien comme en mal, des personnages de toutes les complexions. Les dissimulés y jouent même les premiers rôles, et l'on n'ignore pas que cette qualité ne peut s'accorder avec la violence des passions, que par suite d'un grand empire sur soi-même.

Le sentiment du *moi* n'étant qu'un résultat de relations du sensorium avec notre espèce, et d'accidens avec la nature, il est de toute évidence que des êtres simples ne seroient affectés que d'une manière uniforme, si toutefois il étoit possible que des êtres simples fussent affectés sans canal de communication ou de transmission. Dès lors aucune variété dans les perceptions, par conséquent dans les individus réduits à l'unité élémentaire ; en vertu des mêmes prémisses, plus de motifs dans les distributions du Très-Haut, c'est-à-dire dans les peines qu'il inflige, ou dans les récompenses qu'il décerne. Le méchant ne conservant plus la propension vicieuse qu'il s'est donnée ; le bon n'ayant plus la conscience des améliorations par lesquelles il a fait passer successivement son être, le domaine de l'intelligence ne se trouveroit peuplé que d'ombres sans couleurs et sans traits caractéristiques.

Nous allons plus loin : l'Éternel, qui a franchi un grand pas en procédant de la création des animaux à celle des hommes, puisqu'il est parvenu à établir dans ces derniers une personnalité morale, et qu'il y a rendu chaque être absolument distinct de ses pareils, feroit évidemment ici un pa

ograde; il rejetteroit dans les masses ce qu'il en auroit ré : même en versant le bonheur, il en retrancheroit grande jouissance, et il se déroberoit à lui-même le tacle d'une joie diversement sentie, et variée dans ses iens comme dans ses motifs.

'essentiel pour le Créateur étoit d'obtenir des êtres dists et responsables. L'*esprit* ne pouvoit seul les lui don- La combinaison de ce dernier avec la matière étoit ıe nécessité d'autant plus grande, que la liberté sans ines impressionnels n'est point une chose admissible. st ce qu'on soutiendroit avec avantage contre les ennemis libre arbitre; nous avons même reconnu dans le dixième pitre de notre quatrième livre, que la simplicité n'aptient pas aux substances angéliques, dès lors qu'il existe lque chose de personnel en chacune : s'il en étoit autrent, l'Écriture ne les différencieroit pas. Raphaël et Gal sont deux êtres particuliers devant le trône du Seiur; comment le seroient-ils avec des aperçus et des idées iblables, apanage commun et nécessaire de toutes les stances simples dans l'ordre intellectuel, tant que l'on sistera à en concevoir de cette espèce.

e n'est pas un être quelconque qu'après le trépas Dieu t et doit maintenir; c'est celui qui a marché devant lui s les sentiers de la vie, et qui a été bon et indulgent, dur et négatif envers ses compagnons de route. Dans l'inion du grand juge, mon âme existe aussi positivement celle des plus illustres personnages; c'est là que l'enble de mes actes a déposé une trace inaltérable. Ne serague quant à moi qu'elle cessera d'être positive? serai-je eul à n'en plus avoir la conscience? il y auroit en cela lque chose de bizarre. Si la promesse d'un Dieu n'est un vain mot, il faudra que mon être revive avec tout qui peut en assurer l'identité, tout ce qui peut même la dre plus parfaite.

u reste, dans cette continuation de mon existence, le t-Puissant a aussi ses intérêts à ménager: il faut une sfaction à sa justice. Celle-ci a deux parties; l'une emsse la peine, l'autre la récompense. Tel que je me suis stitué, je lui ai été agréable ou non. Dans le dernier cas,

j'ai au moins des expiations à craindre ; dans le second, j'ai des récompenses à attendre. J'ignore quelle sera la pensée de l'arbitre souverain quand il infligera la peine. Comme cette dernière sortira d'une loi essentielle, c'est-à-dire de la nécessité même, il est peut-être convenable d'en distraire l'action immédiate de la Divinité. Mais je suis sûr qu'en m'appelant à un meilleur ordre de choses, l'auteur de mon être ne sera pas indifférent à ma joie; le spectacle d'un bonheur mérité (n'en doutons pas) touche plus immédiatement à son essence, et en cette qualité, il deviendra l'objet de ses soins.

Il tient à la durée de l'être le plus foiblement organisé de se faire des rapports. Le germe dépositaire d'un frêle arbrisseau attire à lui des sucs, s'entoure de feuillage, pompe des vapeurs, et demande sa portion de soleil et de rosée; des communications s'établissent entre la nature et l'insecte à peine éclos. C'est la condition de toute existence; dans l'ordre élevé, c'est son seul moyen de bonheur et de perfection.

Quant à nous, nous avons invité une compagne à partager l'abri de notre toit solitaire, et nous avons ainsi doublé, multiplié et perpétué notre être ; nous nous sommes encore rapprochés de nos semblables, pour faire avec eux des échanges de services et d'estime; comme si ces relations n'avoient pu suffire à notre bonheur, nous avons parlé à l'arbre de la forêt et à la pierre du monument, et nous avons dit à l'un de venir épancher son ombre sur nos foyers rustiques, à l'autre de ressusciter à nos côtés les souvenirs des anciens âges; hélas ! la haine a tenu aussi une place dans nos archives ! l'injure, à la marche altière, a parcouru les hameaux; les empires se sont froissés, et plus d'une fois la colonne triomphale s'est dressée vers le ciel, pour y porter le témoignage éclatant des malheurs de l'espèce humaine.

Notre vie se passe à aimer et à haïr : à ce premier sentiment nous devons tout le bonheur dont nous avons joui; à l'autre tous les tourmens dont nous avons été la proie. Ce qu'il y a de plus excellent sur la terre provient d'amour, y aboutit, ou y retourne : toute création, en quelque genre que ce soit, ne connoît point d'autre origine, et voilà pourquoi tout acte producteur est précédé ou suivi de la plus grande

upté qui puisse incomber à un être moral ou sensible.
mandez si nous nous trompons à cet artiste qui a tenu,
ıdant des mois, sur le chevalet le tableau dont il a conçu
plan ; demandez-le à l'écrivain qui, après des veilles stu-
:uses, parcourt en secret les pages qu'il vient d'animer
feu de son génie. Il n'est pas de si misérable ouvrier
i ne contemple, avec une sorte de complaisance, le meu-
; ignoble sorti de ses mains ; et cette jeune épouse, quand,
ur la première fois, elle arrête des regards tendres et in-
iiets sur son fils nouveau-né, quand, à cet aspect, le sou-
re maternel vient briller sur ses lèvres pâlies par des dou-
urs qui ne sont pas encore éteintes, croyez-vous qu'un
ıarme inexprimable d'orgueil et d'amour ne remplisse pas
cœur de l'être qui, en partageant sa propre vie, se sent
ısocié à des fonctions créatrices ?

Comme moyen de donner à notre individu la plus grande
xtension possible, de vivre plus énergiquement en nous,
le vivre même hors de nous, l'amour agit à chaque instant
ur nos facultés ; à chaque instant il nous émeut sur le sort
les autres, ou il nous attendrit sur nos propres destins. La
nême voix dont les reproches cuisans font maudire au cé-
libataire incliné vers la tombe les jours de son égoïsme, la
nême force qui, à défaut de toute autre société, nous pous-
roit entre les bras d'un ennemi, n'auroient-elles pas sol-
cité le Tout-Puissant, quand il a créé les mondes ?

Oui, Dieu a voulu se donner des rapports, puisqu'il s'est
it créateur ; il lui a plu d'être aimé, puisqu'il s'est fait
n ; il a recherché une sorte de gloire, puisqu'il a formé
s intelligences dont il commande l'admiration par des
efs-d'œuvre ; il ne lui a pas répugné d'avoir quelque
ose de commun avec elles, puisqu'il les a associées à ses
ands projets.... Une jouissance solitaire seroit un cachet
imperfections. Je ne saurois long-temps, dans ma pensée,
parer l'Éternel de la création, qui seule a pu le faire con-
ıître. Une puissance éternellement inactive seroit-elle
ne puissance ? Une bonté pendant des myriades de siècles
accessible seroit-elle une bonté ? D'aussi loin que mon
prit puisse embrasser les choses, je vois l'Ancien des jours
availlé du besoin de créer, L'amour a ordonné l'univers,

et l'amour est un besoin, peut-être même le seul que l'Être-principe dut ressentir. Les âmes des justes lui appartiennent donc comme son bien propre, et s'il le falloit, il les disputeroit au néant, comme le plus riche produit de l'acte par lequel il a été enlevé à sa solitude.

Qu'est-ce que la Divinité conserveroit, si elle n'assuroit la permanence de l'être qui a eu les moyens et la volonté de s'élever jusqu'à elle? L'ensemble imposant des soleils et des planètes, dont elle protége la durée depuis une éternité, et dont elle continuera sans doute la brillante harmonie pendant une éternité, prétendroit vainement à se mettre en parallèle avec une telle création. Certes, il y a quelque chose de plus sublime dans le mouvement qui me fait tendre la main vers un infortuné, que dans celui qui fait parcourir à tel astre la vaste circonférence de sa révolution séculaire. Ce globe aura beau rouler, il n'en aura jamais la conscience.

Le DIEU qui n'éterniseroit que la matière ne seroit que le Dieu de la matière; et encore, dans celle-ci, arrêtant sa prédilection sur les élémens les plus grossiers, il feroit le choix le moins digne de lui. Mais rassurons-nous : incapable de perpétuer autre chose que des formes ignobles ou fantastiques, le nôtre ne se fût pas hasardé dans la carrière de la création.

Force est donc que le DIEU créateur devienne le DIEU conservateur.

Après avoir vu disparoître à nos côtés une personne chérie, nous nous félicitons de posséder au moins son portrait. Nous y arrêtons nos yeux avec une douleur qui n'est pas toujours cuisante; et quoiqu'il ne nous reste qu'une imparfaite image de l'objet de notre attachement, nous en repaissons notre cœur avec délices. Regretter, c'est jusqu'à un certain point vivre de son bonheur passé, DIEU a le droit de demander davantage; c'est l'original qu'il lui faut; ce sont ses moindres traits qu'il fera renaître animés de toute l'énergie du premier souffle; il voudra Fénélon et Bossuet plus ressemblans que le pinceau de Vivien et de Rigaud ne nous les a laissés, que le burin d'Audran et de Drevet ne les a gravés. C'est pour les perpétuer plus sûrement qu'il les a

ivis dans la ligne de leurs jours, et qu'il a fixé en lui-ême leurs nuances distinctives; c'est pour arriver à ces aux résultats qu'il s'est fait Créateur. Conserver sera donc jouissance.

Si un ami voyant son ami étendu sur un lit de douleur, uvoit le dérober au tranchant de la faux prête à le moissnner; s'il possédoit un élixir qui pût rappeler le sentient dans cet ensemble d'organes dont les actes, dirigés par ne tendre affection, eurent pour lui tant de charmes, ne ouveroit-on pas surprenant qu'il se refusât à lui-même inexprimable volupté de faire palpiter sous sa main le cœur ù il tenoit une si douce place? Supposez maintenant que ans ces élixirs au pouvoir de l'ami, il y en ait un dont la ropriété soit, en conservant la vie, de changer le caractère t les formes de ceux auxquels il seroit administré; certaiement ce ne sera pas à celui-là que sa tendresse aura reours. C'est un objet consacré dans ses souvenirs qu'il reemande à la mort; c'est l'être en possession de lui plaire, t dont il étoit chéri, qu'il brûle de rappeler à ses côtés dans a carrière de l'existence. Il le lui faut avec ses habitues, ses imperfections même; et si le charme de son art lui ermet de conférer au compagnon de sa course terrestre un ccroissement de félicité, ce sera la seule tentative que lui ermettra son amour.

Tel doit être, tel sera l'Éternel à l'égard de sa créature éritante. Possesseur de l'élixir de l'immortalité, ami des stes, qui souvent lui ont sacrifié jusqu'à leur propre vie, qui ont constamment respecté ses saintes lois, lors même u'elles étoient un objet de dérision, comment ne fera-t-il as couler sur des lèvres pures le baume qui, en perpétuant vie, lui assure des adorateurs chers à sa pensée, et déjà miliarisés avec les desseins de son ineffable sagesse? Certes, Dieu se complaît dans sa propre perfection, il n'en brisera as le plus beau simulacre! Il ne nous reste plus qu'à chercer, autant que nous le permettra notre foible vue, quels nt les moyens de perpétuité et de bonheur dont usera sa onté libérale.

CHAPITRE III.

Pourquoi la restitution de l'ÊTRE spirituel et de l'ÊTRE matériel ne peut s'effectuer ici-bas.

Nous avons donné à entendre que, dans l'ordre de l'intelligence, il existe quelque chose de plus réel que dans celui où la matière subit ses diverses transformations[1]. Nous croyons au moins la fixité de cet ordre mieux assurée, et nous espérons que le lecteur partagera bientôt notre sentiment.

La matière n'a rien de permanent que le système général de mutation qu'elle nous offre. Soumise à un mouvement continuel, elle rassemble et disperse tour à tour ses atomes, qui, dans leurs combinaisons infiniment variées, ne peuvent ressaisir leurs places respectives. Pourquoi ce passage sans fin des mêmes élémens dans des formes nouvelles, si DIEU ne s'en étoit servi pour fonder des êtres qui eussent un type personnel et un caractère privatif? Dans sa masse animalisée, nous nous figurons facilement le genre humain comme une seule génération toujours persistante; sous les rapports intellectuels et moraux, nous en concevons sans peine des milliers aussi distinctes entre elles que les individus le sont dans chacune. Nous ne confondons point le siècle de Louis XIV et celui de Louis XV, encore moins Turenne et Molière, Montesquieu et Buffon. Le mouvement matériel étoit peut-être le seul moyen qu'il y eût au monde de parvenir à une multiplication infiniment variée des êtres moraux et sensibles; multiplication bien digne d'entrer dans la pensée de celui dont l'infinité caractérise tous les attributs. La quantité de fluides et de solides qui a été départie à la vitalité, par cela même qu'elle suffit à tous les développemens dont s'agrandira sans limites assignables l'ordre intellectuel, n'appartient dans aucune de ses fractions à aucun être en propre, pas plus que les lettres de l'alphabet n'appartiennent à Virgile ou à Rousseau. Chaque existence se

[1] Voyez le livre Ier *De l'Etre proprement dit*, et le IIIe *De l'Etre matériel*

saisit d'une somme quelconque de ces élémens, pour s'en dessaisir bientôt au profit d'un nouvel être qui se constituera de la même manière.

Il ne se passe rien de pareil dans l'ordre moral; il ne s'y forme pas un être sans qu'il acquière une personnalité. Les élémens dont il se compose ne lui seront enlevés par aucune autre création. Il en résulte un système où les actes s'enchaînent et offrent un tout indépendant. Fonds commun et domaine privé, où le partage ne nuit point à la possession, et où chacun trouve à la fois les relations sociales et l'isolement de la solitude, la pensée se prête d'une manière merveilleuse aux vastes projets de l'Éternel. Aux premiers jours d'Athènes, Codrus se fait tuer dans l'intérêt de sa patrie : cela n'empêchera pas Philopœmen, le dernier des Grecs, d'être animé du même dévouement. Fabricius et Caton ont présenté des vertus parallèles à plusieurs siècles d'intervalle; Vincent de Paule et Las Casas à plusieurs milliers de lieues de distance. Vous n'oublierez pas, à l'avantage du domaine spirituel, qu'excitée par une émulation généreuse, la volonté s'empare des traits remarqués dans les plus beaux caractères, tandis que, dans l'ordre physique, la même volonté échoueroit si elle essayoit de s'approprier les formes de l'Antinoüs ou de l'Apollon Pythien. Socrate conquit la beauté morale, et trop souvent Alcibiade se contenta de la beauté fragile et extérieure, qu'il tint uniquement de la libéralité de la nature.

Quelque part que la justice d'un Dieu ait placé les âmes des grands hommes, elles existent dans l'ensemble de moralité qui s'est développé chez elles. Les combinaisons sensibles au moyen desquelles il a été donné aux gens de bien de tous les pays de manifester, en présence de leurs contemporains, des actes de tempérance et de vertu, les corps, dis-je, d'Épaminondas et de Marc-Aurèle sont depuis des siècles en poussière; leurs atomes, dispersés dans la masse élémentaire, ont depuis long-temps passé dans d'autres combinaisons; mais le caractère de ces personnages a été fondé d'une manière impérissable. Ils vivent pour nous; ils vivent dans les tableaux, dans les statues, dans les livres, dans la tradition des peuples. Au moment où nous parlons, le bien qu'ils ont

fait a probablement une continuité d'influence sur le bonheur de quelques êtres de leur espèce. Seroient-ils morts pour eux seuls? Tacite se seroit-il trompé quand il a dit: « Pareils aux visages des hommes, leurs portraits, faits sur « la toile ou avec le marbre, sont caducs et destructibles; « mais la forme qu'ils sont parvenus à donner à leur âme « n'est plus au pouvoir du temps[1].

Cette forme donnée à l'âme, comment l'Éternel la lui rendra-t-il? Ce ne sera pas en faisant un appel aux élémens qui entroient dans son tissu organique, puisque, comme on vient de le remarquer, ils ont été et sont encore employés dans d'autres compositions. Peut-être roulent-ils aujourd'hui dans les veines d'un sbire ou d'un vil eunuque du sérail ottoman. Voilà qu'il ne reste plus du chancelier de l'Hospital que quelques ossemens desséchés auxquels j'ai vu M. de Bizemont[2], digne de s'occuper d'un tel soin, élever un tombeau modeste! Encore trois siècles, et ces débris auront disparu, ainsi que ceux de l'honorable ami dont ma plume a tracé le nom! Physiquement, les générations se dévorent toutes et viennent se perdre dans une seule; intellectuellement, elles se survivent toutes. Ainsi notre planète, sous la direction de son auteur, n'est qu'une grande pépinière d'êtres, avec lesquels sans doute il se propose de peupler certains domaines de sa dépendance.

CHAPITRE IV.

De la restitution présumable de l'Être spirituel et de l'Être matériel.

Nous n'oserions dire que le principe du feu fût matériel: celui de l'âme l'est évidemment moins; mais quant au monde apparent, ce dernier seroit tout-à-fait stationnaire, si par quelque coin il ne tenoit à la matière.

[1] *Ut vultus hominum, ita simulacra vultûs imbecilla ac mortalia sunt; forma mentis æterna*... Tacit. Vit. Agric.

[2] M. de Bizemont, membre de la Chambre des députés et propriétaire de la terre de Vignay, où a vécu et est mort le chancelier de l'Hospital, a contribué en majeure partie aux frais de ce monument. Honorer les cendres des grands hommes, c'est s'associer au moins en esprit à ce qu'ils ont fait de bien.

Ne pouvant, comme DIEU, l'embrasser dans son universalité, il lui a été uni par des liens secrets qui sont les *organes*.

Ces organes, chargés de l'éducation de l'intelligence, sous la direction de la volonté qui leur commande, ont été mis en rapport avec un nombre de combinaisons matérielles très-borné, si on a égard à l'ensemble des combinaisons possibles. Parmi celles qui nous sont inconnues, combien n'en reste-t-il pas encore pour le plaisir? combien n'en reste-t-il pas pour la douleur? Quel œil a vu les deux extrémités de cette chaîne qui, dans ses nombreuses circonvolutions, enveloppe tout ce qui a le sentiment de la vie?

Les divers mondes ne sont sans doute que des échelons du vaste univers. Quant à nous, notre planète en est sûrement le premier. Un second, en progression croissante ou décroissante, nous attend : il nous prendra en l'*état* [1]. Comment y serons-nous transportés? Quels sont les organes qui nous y seront adjoints? Quelles perceptions nous donneront-ils? Jusqu'où celles-ci pourront-elles s'étendre? C'est le secret de la Divinité. Ce sera le nôtre dans peu d'années, peut-être dans peu d'heures.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tout est lié dans le système de ce globe sublunaire, et que, suivant les probabilités, tout l'est dans le système général. Le germe des lichens les plus imperceptibles est en rapport avec le plus brillant soleil qui échappe peut-être à notre vue : mon âme est également coordonnée avec l'immense empire de l'intelligence ou des idées possibles. Le lichen agit en lui-même et s'accroît par une foible portion de ce mouvement général que DIEU a répandu dans la création : mon âme, douée d'un mouvement plus actif, s'étend aussi et agrandit sa propre sphère. Le lichen qui, par intus-susception, s'est adjoint des molécules de matière changées en sa propre substance, a pris ses élémens autour de lui, et verra s'opérer sa ruine à cette même place où le doigt de DIEU a élevé le frêle édifice de son être : mon âme, qui a pris bien loin d'elle et dans un monde inépuisable ses principes d'accroissement,

[1] C'est-à-dire *in statu quo*.

n'a aucune place fixe; elle peut habiter Sirius, comme la terre, le plus exalté des globes, comme le plus infime par rapport à notre centre d'attraction. Le germe végétal ne s'incorporera jamais que des sucs analogues à ceux qui sont déjà entrés dans sa texture; son principe se refuseroit à tout autre travail : ma *faculté pensante* peut résider dans un sensorium sans rapports avec celui de ce jour, mais dans lequel, malgré le changement organique, l'identité morale sera maintenue, si les combinaisons nouvelles ont conservé les anciens résultats. Ainsi que l'on peut transmettre une pensée en différentes langues et chez différens peuples, ainsi l'*esprit* se prête à toutes les mutations et à tous les déplacemens. Quels que soient ceux-ci, il ne demande que des points de contact, pour s'exprimer suivant nos idées sensibles. Que l'on réfléchisse sur la nature de l'âme, et l'on reconnoîtra qu'elle est essentiellement voyageuse. L'espace ouvert devant elle est infini : il en est de même de ses désirs. La similitude des proportions de l'hôte et du domicile indiquera toujours qu'ils se conviennent mutuellement. L'esprit de l'homme embrasse l'univers : l'univers sera donc sa mesure.

Il existe en moi une force motrice; c'est ce dont je ne saurois douter. Je me prouve, par ses actes mêmes, qu'elle est immatérielle. S'il le falloit, je le prouverois encore par sa simple influence sur ce qui m'entoure, puisque le mouvement s'applique aux objets, sans jamais leur appartenir.

Cette force qui constitue le fond de mon être, suivant des déterminations dont la cause est en elle-même, gouverne le corps qui lui a été soumis. Elle lui demande des mouvemens, et il les exécute; elle le sollicite de marcher, et il forme des pas; elle veut transporter ses moyens matériels de relations à mille lieues de distance, et comme cette translation ne peut se faire sans la machine à laquelle la force a été unie, la machine se déplace et n'exige, pour continuer sa route, qu'une persistance de l'acte qui l'a fait entreprendre, car la volonté doit être co-existante à tous les momens de l'exécution. Comment de sensible la force devient intelligente, puis morale, c'est un des plus beaux miracles de l'univers créé. Nous avons dit sur ce sujet digne de toute

notre attention, quand elle n'en est pas accablée, ce que nos foibles lumières nous ont permis d'entrevoir.

Quoi qu'il en soit, cet agent inaperçu, inapercevable, cet être immatériel, puisque le fluide le plus subtil ne seroit encore pour lui qu'un véhicule ou un intermède, met en mouvement une mécanique compacte, pesante, osseuse, entraînée à chaque pas vers l'inertie de sa masse et arrachée, comme par enchantement, à la loi qui régit l'universalité des solides. Combien moins difficile ne seroit-il pas à ce même moteur de mettre en jeu des organes plus délicatement tissus et d'une nature presque aérienne? D'après les inductions tirées de l'analogie, on conçoit que l'âme (car c'est elle dont il s'agit), revêtue d'une enveloppe plus légère que celle donnée à la vie actuelle, pourroit se transporter, au gré de ses désirs, à travers l'espace, franchir les distances en un clin d'œil et assister presque simultanément, même en qualité d'être mixte, dans des lieux séparés par des intervalles immenses. Le char étant allégé, la course doit nécessairement gagner en vitesse.

La nature mixte de l'intelligence ne nous est point échappée; nous avons reconnu que le sentiment reçoit d'elle ses aperçus moraux et qu'elle lui soumet successivement diverses combinaisons mentales : ne se pourroit-il pas qu'une perfection de cette faculté merveilleuse accrût l'intensité de notre être, en nous permettant de suivre à la fois plusieurs de ces belles opérations qui renforceroient la conscience de notre actualité? Dans l'économie du jour, chaque pensée ne s'offre à notre esprit qu'après avoir mis en fuite celle de l'instant précédent; prête à céder la place elle-même, comme toute autorité qui touche à sa fin, elle règne en despote et plonge dans les ténèbres ce qui a précédé son apparition. Si les animaux n'étoient pas encore moins splendidement partagés à cet égard, nous aurions peut-être le droit de dire que l'Éternel ne nous a associés qu'avec épargne à cette intelligence souveraine, devant laquelle se réalisent au même instant toutes les conceptions possibles. Mais il avoit ses vues : la faculté d'écouter ensemble les rapports de plusieurs sens, de conduire deux pensées de front ou même davantage, et de communiquer avec la nature par un plus grand nombre de

points, que nous ne le faisons aujourd'hui, si elle n'est une preuve d'un ordre nouveau d'existence, est au moins une conjecture qui, à nos yeux, doit mettre très-au large la bonté rémunératrice. Il y a quelque chose de rassurant pour notre avenir, dans l'évidence même des améliorations dont un être formé sur notre modèle est encore susceptible.

Quel trésor de lumières, de relations, de sentimens exquis et de voluptés, se trouveroit ainsi ouvert à l'homme dans ce système très-possible de l'économie future.

Dieu ayant voulu qu'ici-bas les degrés de l'intelligence fussent en rapport avec ceux de l'organisation (du moins les apparences nous l'annoncent), on est fondé à croire que la perfectibilité de notre être sera soumise à la même marche et résultera de l'emploi des mêmes moyens.

Déchu de sa sphère ou élevé à une sphère supérieure, il faudra que l'homme reste homme. A son égard, Dieu n'a été qu'une seule fois créateur, et c'est ici-bas; le reste ne sera que le développement d'un ordre moral, auquel concourront les lois d'un ordre physique qui lui sera relatif. Dans l'exacte vérité, l'état futur ne sauroit être un changement, mais une simple suite de ce qui a lieu dès aujourd'hui. Dieu n'a pu ajourner ce qui est juste, ni ôter la conséquence aux principes. Admettre le contraire, ce seroit supposer qu'il essayât de lutter contre sa propre essence.

Comme il arrive dans la chenille obscure, où il y aura le moindre principe de continuité d'existence, Dieu saura le maintenir. Autant qu'il est possible, il perpétue et s'abstient de recommencer, parce que ses projets ont été mûris et combinés avant l'exécution. Il falloit donc *continuer* l'homme, ce seul être apparent qui se soit rendu familières les notions du bien et du mal. Si les procédés du Tout-Puissant ne peuvent être saisis des yeux du corps, ils ne doivent pas échapper à ceux de l'esprit. Dès que le grand ouvrier paroît s'éloigner de la ligne ordinaire, ses actes veulent être suivis par des examinateurs plus relevés et plus analogues à la nature de ses opérations. Êtres éminemment doués de jugement, est-il surprenant qu'il se présente des cas où, cessant de voir, nous soyons appelés à comprendre? Le sens de la vue est-il

nc le seul dont le témoignage soit valide? La raison, cette e de l'âme, n'est-elle donc rien?

Vous avez assisté hier à la mort de votre vieil ami. Votre ;moire conserve encore, dans toute sa force, la douloureuse ipreinte des circonstances qui l'ont accompagnée. Son œil, se voilant, vous a cherché; une foible pression de sa main us a rendu attentif au murmure de quelques paroles d'a-ıur; et un sourire légèrement dessiné sur des lèvres pâles, ur la dernière fois, vous a voulu du bien; le pouls a cessé battre....., ici le travail d'une nature expirante s'est ar-té; mais c'est à Dieu de paroître. Son moment est venu. ı machine demande à être remontée ou changée, tout mme on l'entendra. L'essentiel est d'en conserver le mo-ır, et que ce moteur se souvienne du rôle qu'il a joué.

Il n'y aura point d'interruption, car l'interruption pro-le d'impuissance dans toute chose bonne en elle-même. nsi nous nous garderons de comparer la vie de l'homme i vient de s'éteindre, à cette poussière dont se couvrent, été, certaines toitures, et dans laquelle dort un principe ıction qu'un peu d'humidité fera renaître. L'existence d'un 'e, tel qu'il nous est donné de concevoir l'homme, ne com-rte point de lacune. La bonté du Dieu qui récompense, ıt-être la justice du Dieu qui punit, écartent, en cette ıtière, toute idée d'ajournement. Ne convient-il pas qu'il t fait raison du temps au seul être qui, sur la terre, se t montré en état d'en supputer la valeur?

La restitution corporelle sera donc immédiate. Ne vous [uiétez pas sur les élémens qui y seront employés. Esprit ble et pusillanime, homme de peu de foi dans la force de re auteur, levez les yeux, et dites si, même en rejetant le *men* originel de Leibnitz, vous ne découvrez pas dans les ines du firmament le peu qu'il faut pour rétablir votre ;anisation, partout où il plaira à la sagesse divine de re-duire le phénomène de votre existence? Votre crainte est ; la matière des sphères ne puisse être détournée de l'u-e auquel vous la supposez déjà appliquée; mais que di-s-vous, si l'on présumoit que dans chaque système pla-aire il en ait été fait une réserve avec cette destination? Cette prévoyance se prête trop difficilement à vos petites

vues. — Eh bien! sachez que la carrière de la création n'est pas encore épuisée; que Dieu, en faisant un nouvel appel au néant, en tirera, s'il le faut, un second univers, et qu'à sa voix on en verra accourir les matériaux du couchant à l'aurore, car ceci rentreroit nécessairement dans les cas prévus par sa raison. Ne vous effrayez donc plus pour un peu de poudre qui va s'enfouir dans la tombe ouverte à votre première dépouille. Le principe de votre être subsiste; votre moralité est au moins fixée : laissez à Dieu le soin du reste. Il a calqué sur l'airain les sinuosités de la ligne que vous avez décrite ici-bas. Le génie qui conçoit, la force qui exécute, la sagesse qui conserve, sont des actes successifs de l'intelligence humaine; ils se confondent dans l'essence divine. Espérez ou craignez l'immortalité, car elle vous est due, et vous n'aurez pas affaire à un débiteur insolvable.

CHAPITRE V.

Modes et effets présumables de la restitution de l'Être spirituel et de l'Être matériel humain.

Un corps exténué de maladie tombe. Enfant de la couche limoneuse sur laquelle il promenoit ses pas, il est redemandé par elle. Sépulcre et berceau tour à tour, la terre le reçoit. Cependant, si elle l'a éduqué, si elle en a conduit les parties à leur perfection, on ne peut pas dire qu'elle en ait fourni le principe. Il est donc pour le moins douteux qu'elle s'en saisisse; l'hétérogénéité des substances y mettroit probablement obstacle. Sans supposer la spiritualité absolue du germe, quelques sages se sont permis de le croire étranger à la matière telle qu'elle nous est connue, et insusceptible de contracter avec elle une alliance active, hors le seul cas de la vie organique. En effet, la vie et le germe sont évidemment des êtres distincts. L'une s'appliquant à l'autre communique à tous les deux une réalité d'existence. Si l'instant de la naissance les unit, pourquoi celui de la mort, qui les sépare, ne rendroit-il pas le germe à son état primitif, avec l'accroissement qui doit résulter de ses acquêts?

Nous ne nous prévaudrons pas des concessions que le ma-

aliste le plus prononcé, pour peu qu'il se pique de jus- e de raisonnement, sera obligé de faire en faveur de ce *men*, sur lequel l'immortel Leibnitz a fondé un beau ème de réintégration. Que l'esprit, que l'être moral qui rigé le corps nommé homme, ait été un simple résultat motions nerveuses, répercutées à un point central où l'on supposeroit rien de mieux (ce qu'il est difficile d'ad- tre), ou une création simultanée et développée par ercice des organes (ce qui explique les choses d'une nière plus satisfaisante), il n'importe : à notre sens, c'est que une question oiseuse. La seule vérité impossible à quer en doute, dès que l'on est convenu de l'existence 1 DIEU JUSTE (sans quoi il ne seroit qu'une cause aveu- , c'est que la vie réelle d'un être moral veut être con- uée.

Est-elle une combinaison organique? Eh bien! cette binaison, rajeunie par des procédés que la vie actuelle sauroit saisir, passe à l'instant ailleurs, recule d'effroi ou ance d'un pas ferme dans des routes inconnues, mais ées par la justice et la bonté. Est-elle une adjonction tive de l'*esprit?* La même substance va diriger un mé- isme d'organes dans lequel elle se retrouve avec ses venirs, c'est-à-dire avec le registre entier de ses vieux rs.

La main qui sur cette terre, sous nos yeux, a déposé dans monde vivant et animé un principe de renouvellement que notre esprit, s'il n'en acquéroit la notion, ne sauroit giner rien de pareil, n'est pas encore paralysée ; la force de la réunion instantanée de deux êtres en obtient un isième, et qui, par une succession de prodiges, appelle la au sein de la mort, élève des palais avec de vils débris, reverdir de printemps en printemps le rameau dessé- , et, parant le front de la nature d'une jeunesse éternelle, d les espèces permanentes dans leurs qualités primitives, st pas une force éphémère. Sans doute elle cache dans son sor des ressources indispensables, des secrets encore plus rveilleux. Tout pullule à nos côtés, tout fourmille de mes de vie : des germes similaires, avec de pareilles con- ions de développemens disposées à l'avance, seroient-ils

donc hors de la portée de l'Être qui renferme en lui-même tous les principes producteurs et que tourmenteroit le besoin de sa propre justice, s'il ne pouvoit la satisfaire? L'apparition d'une combinaison animée et morale exprime de grands desseins de la part de son auteur. Une excavation de cinq pieds dans le sol ou dans le roc ne sauroit la contenir. La terre avide ne peut redemander que ce qu'on lui a soustrait. Elle seroit tout effrayée elle-même de se refermer sur le vice et sur la vertu; car alors il faudroit que, par un double prodige, le Tartare et l'Élysée se réalisassent à la fois dans son sein!

Ici-bas paroît donc pour la première fois l'homme, cet être des siècles dans les projets de Dieu, cet être d'un instant dans la vie sublunaire.

Par combien de périodes il passera encore, on ne peut l'imaginer; mais tout porte à croire que son existence, à l'instant où elle semble finir dans l'économie actuelle, n'est pas encore dans le cas d'être fixée. Les degrés de mérite et de démérite sont variés parmi les foibles mortels, et ne comportent pas les mêmes destins. La vie du plus sage n'est point complète dans la vertu; celle du plus méchant ne l'est point dans le crime. Une nouvelle existence, entée sur l'ancienne, nous fera parcourir cette échelle ascendante ou descendante, qui rapproche ou qui éloigne de la Divinité. Un certain degré de liberté, résultat de nos passions antérieures comprimées ou caressées, nous permettra de la remonter ou de nous enfoncer dans la fange. Véritables artisans de notre sort, nous en jetons, à bien dire, les fondemens ici-bas, puisqu'il sera aussi difficile de déchoir après un élan généreux, que de nous élever après une continuité de chutes coupables.

Notre existence morale aura peut-être plusieurs vies diverses. Qu'il nous soit permis de la comparer à une vaste pièce de toile dont la chaîne a son principe sur la terre, et se prolonge indéfiniment dans les cieux. La trame seule changera de tissu, et un fil nouveau sortira de la navette. L'âme s'échappe d'une machine caduque; mais sa place est prête ailleurs : elle sera partout chez elle; elle se réjouira ou elle s'affligera dans quelque astre brillant ou dans quel-

ue comète vagabonde. Lorsque tant de masses lumineuses
llonnent l'éther en tous sens, pourquoi voudroit-on relé-
uer la meilleure partie de la carrière du juste dans un
onde idéal? Ce n'est pas avec des illusions que le ciel ré-
mpensera les réalités de la vertu. Non, je ne croirai jamais
ue cette immense quantité de soleils et de sphères, dont la
arche est si magnifiquement régularisée à nos yeux, soit
ut-à-fait étrangère aux chances de ma vie. Il me répugne
penser que le moindre de ces astres, suspendus au-dessus
e ma tête, soit sans destination. DIEU avoit à LUI l'espace :
en a usé en maître; il en usera encore. De même que la
réation des êtres moraux s'accroît tous les jours, ainsi la
réation matérielle est peut-être réservée à des développe-
ens ultérieurs et simultanés. L'idée de Milton pressant et
ntassant les anges de ténèbres dans le Pandæmonium, a
uelque chose de grand, mais elle porte encore l'empreinte
'une conception humaine. La matière et l'étendue sont des
oyens puissans entre les mains de CELUI qui a pesé la ma-
ère et qui a mesuré l'étendue. Quel motif les lui feroit
daigner dans l'accomplissement de ses desseins? Avec tous
s deux, il peut verser à pleins bords le plaisir ou la dou-
ur dans des êtres soumis à leur double influence. Qu'on
amine bien ces deux affections de l'âme, et l'on verra que
r quelque coin, ne fût-ce que par la mémoire, elles se
tachent aux sens. C'est la présence ou le souvenir des
ns et des maux physiques qui donne l'éveil au sentiment
e la vie; merveilleuse combinaison de deux natures que
ternel punisseur ou rémunérateur promènera à son gré
ns la vaste étendue des siècles et des cieux, des temps et
l'espace!

Les disciples de Pythagore répandirent dans la Grèce le
gme de la métempsycose, que leur maître avoit rapporté
Égypte. En adoptant le fond de leur doctrine, les plato-
ciens en consacrèrent les symboles. Le principe est fondé.
sentiment en a fait un article de foi chez presque tous
s peuples. Mais, comme nous l'avons vu, ce n'est pas sur
tte terre qu'il recevra son application. Le spectacle d'un
au ciel étoilé a quelque chose d'attachant et de sympathique
ur notre seule espèce : il agrandit nos pensées; il nous

enlève à nos petits intérêts. Indépendamment de toutes idées mystiques ou théologiques, il favorise singulièrement ce désir d'extension dont nous portons en nous le germe. L'immensité de son étendue ne nous effraie pas; il semble que plus elle se développe devant nous, plus nous soyons assurés d'y trouver une place.

Quand je dresse mes yeux vers ces hautes régions, et que mon esprit reste absorbé dans la contemplation du vaste univers, je me demande souvent, avec confiance, quel est celui de ces astres destiné à devenir ma seconde patrie? Ah! puissé-je y rencontrer les objets de mes affections, les êtres qui m'ont aimé, et auxquels mes tendres soins n'ont pas été indifférens! N'ayant pu les retenir à la vie sur ce globe terraqué, qu'il me soit au moins donné de continuer ailleurs, avec eux, une existence dont ils m'ont fait connoître les douceurs! Des liens physiques ou purement sensitifs se sont bornés (et s'il le faut, j'étoufferai mes murmures) à un éclair de durée; mais ceux du cœur veulent être renoués, car les relations morales se rattachent à l'idée mère de la création même.

A l'heure où tout s'anime dans les champs par le retour des rayons du soleil, lorsque le pâtre hâte, de sa voix sonore, la marche du troupeau vers les pâturages humides de rosée, et que les fermes éparses commencent à retentir du bruit des travaux rustiques, qui ne s'est, plus d'une fois, demandé à soi-même si couché sous la glèbe, notre dernière demeure, il restera à jamais étranger au mouvement qui se manifeste autour de lui? Qui n'a pas cherché alors à deviner, avec une tendre et douce inquiétude, si nous ne serons plus *rien* dans la vie universelle des êtres?... Remarquez-le bien : dans ces questions qu'elle s'adresse à elle-même, l'âme est triste, mais non désespérée; elle est attendrie, mais non souffrante.... Un instinct secret semble lui répondre de sa vie. L'idée de la bonté unie à la toute-puissance la rassure, et des larmes qui ne sont pas sans volupté, viennent humecter les yeux du promeneur arrêté dans le sentier solitaire.

Que peut-il souhaiter? est-ce de reparoître encore sur ce globe où la trace de ses pas sera bientôt effacée? Est-ce de

ompter dans la génération qui s'avance, en chassant devant lle tout ce qu'il a pu chérir? Non, car ce seroit ambitionner retour d'un banni après cinquante ans d'exil, retour qui eroit lui-même un nouvel exil. S'il demande des sites connus, des rivages fréquentés dans les jours de son bonheur, 'est qu'il veut les parcourir avec des êtres de son temps, vec des créatures admises à son intimité. Pour lui les bosquets les plus frais seroient dépourvus de charmes, sans les ouchantes sympathies qu'ils ont couvertes de leurs ombrages.

Ils sont grands les trésors dans lesquels l'Éternel puisera es récompenses ou les simples gratuités qu'il réserve à la pensée libre et active; ils sont diversifiés dans leurs richesses; ls étonneront même notre attente; mais pourquoi ne croirai-e pas que le bonheur de rencontrer une seconde fois des isages amis, d'entendre derechef des voix dont le son a rouvé le chemin de mon cœur, de ceindre d'un regard plein le tendresse des formes épurées, et de renaître à la vie de elations pour laquelle j'ai été évidemment organisé, ne fera as partie de ces trésors? C'est par des rapports avec autrui t des retours sur nous-mêmes que Dieu peut nous rendre eureux. Il en a fait l'essai sur nous ici-bas en fondant de ouces réciprocités; et pas plus aux cieux que sur la terre, isolement n'engendrera le bonheur.

Ce printemps qui voit renaître la nature sous l'impression d'une humide chaleur, ces arbres asiles de l'ombre et u mystère, ces lointains vaporeux, ces montagnes azurées ui se marient à la voûte du ciel dont elles semblent l'appui, ces bruits tendres et mélancoliques qui, en suspendant ne partie du sentiment de l'existence, prêtent à l'autre ant de charmes, croyez-vous que la bonté divine ne puisse as les rétablir? croyez-vous qu'elle ne puisse pas vous endre aux affections qui ont déjà rempli votre cœur? Voyez omment, dès ce monde, elle vous ménage des retours à vos nciennes relations! Homme bon et vertueux, quels sont es objets de ton attachement? dis-le-nous : ne sont-ce pas es êtres bons et vertueux comme toi? Ne sont-ce pas tes lus anciens souvenirs qui se représentent avec le plus de orce à ta pensée? Si ton amour, égaré par les illusions es sens, a formé quelques liaisons passagères et indignes

de ton choix, il est rare que ton sein n'en ait pas été déchiré. Une similitude de goûts et des rapports de mœurs ont presque toujours déterminé tes habitudes. Homme de bien, sois donc sûr qu'on te rendra ce que tu as chéri, et que tu ne seras pas jeté sur une terre lointaine, en véritable exilé, sans amis et sans famille. Dieu, qui ne peut te perpétuer qu'en te donnant des réminiscences, ne voudra pas qu'elles fassent ton tourment, quand il lui est facile de les employer comme de précieux matériaux dans l'édifice de ton bonheur. S'il est obligé envers toi, ne l'est-il pas également envers les êtres qui se sont réjouis de marcher à tes côtés dans les sentiers que tu as parcourus?

On seroit quelquefois tenté de se demander si les sexes seront maintenus dans la seconde existence. Sans contredire le sentiment de l'apôtre qui s'est prononcé pour la négative, il est permis de croire que, ce monde étant la pépinière des êtres humains, les sexes destinés à une union procréante seront abolis, mais que ceux destinés à l'union aimante seront maintenus avec un accroissement d'intimité dont notre nature actuelle ne peut offrir que l'imparfaite image. Ici le bonheur ne sauroit se passer d'une société de deux êtres : dans l'économie future, il aura sans doute plus de latitude, et moins borné dans sa possession, l'amour cessera peut-être d'être exclusif.

Le système planétaire nous paroît étroitement lié au système des intelligences. Ce n'est qu'avec l'un qu'il est donné à notre esprit de parfaire l'autre. Nous ne prétendons pas, pour cela, que l'universalité des mondes soit réservée au complément des vues divines, par rapport aux seules créatures qui, sur notre surface terrestre, auront trouvé le champ de leur moralité. Rien ne nous conduit à croire que nous jouions le rôle principal dans ce magnifique ensemble. Des combinaisons intellectuelles et physiques autres que celles dont nous faisons partie, sont possibles, sont même probables. Étrangères les unes aux autres aujourd'hui, peut-être finiront-elles par avoir un point commun de réunion, à moins qu'elles ne soient destinées à se remplacer successivement sur les globes vers lesquels, après des modes d'existence plus ou moins prolongée, les dirigera la bonté souve-

e. Dans ce cas, le sentiment de leur première translation, ıourrissant une continuité d'espérances, ne laissera subr de liberté que ce qu'il en faut pour assurer la morades actions. Ainsi chaque instant verra naître une jouise, et chaque jouissance deviendra un titre nouveau ès du Père céleste.

CHAPITRE VI.

aslation des êtres mixtes moraux est indiquée par le sentiment présent eur existence. Inductions que l'on peut tirer du sens de la vue, tel qu'il a donné à l'homme.

us ceux qui se sont bornés à voir dans l'instinct une occulte propre à régir un être animé, sans autre cause ate ou immédiate que la volonté du Créateur, ont coud'un voile religieux l'ignorance et la paresse de l'esprit ain. En disant que Dieu *est l'âme des bêtes*, le célèbre son est tombé dans la même erreur. Des études plus ofondies eussent conduit cet écrivain, l'un des plus juux des derniers siècles, à reconnoître avec nos physiolos, que l'instinct est un rapport intime entre l'organisaet les besoins de l'animal, rapport d'où il résulte, chez ernier, une tendance et une détermination motivée vers rand but de la conservation des êtres. Il semble que rnel voulant s'abstenir de fonder, dans toute sa perfec, une *faculté* pensante chez les individus des classes inures, se soit contenté de soumettre leur sensorium à des ations qui suppléent un mobile plus relevé. Celles-ci suft en effet aux vues de la nature dans la plupart des subes où le système nerveux n'a obtenu qu'un mince loppement : dans les autres, elles jouent encore un d rôle, et nous-mêmes nous en ressentons le bienfait, u'il nous est difficile de rapporter à notre propre sae des résolutions utiles à notre sûreté, et quelquefois à simples intérêts de fortune.

nvisagé de ce point de vue, l'instinct, ou plutôt le sennt, est rarement en défaut. Il arrive souvent qu'il donne conseils plus sûrs que ceux de la prudence.

est dans l'étude de l'organisation intérieure que l'on

trouvera la seule solution raisonnable des problèmes offerts chaque jour à notre curiosité par la généralité des animaux.

Si le ver à soie s'attache à la feuille du seul mûrier, c'est que seule elle contient la matière soyeuse dont ses organes incisifs et digestifs lui indiquent la présence. Aucun projet ultérieur ne le guide dans son choix. Il extrait cette matière de son tube intestinal, parce qu'il lui est agréable de s'en dégager; il la pelotonne autour de lui, parce qu'après qu'il a tendu sa toile, la partie supérieure de son corps, appuyée sur l'inférieure, ne permet à sa tête qu'un mouvement circulaire auquel encore le condamne la nécessité de se donner un point d'appui.

Des relations plus ou moins directes entre des objets éloignés et des organes qui eux-mêmes aboutissent à un centre de perceptions, sont les uniques causes de tous les accidens qui, sous le nom d'antipathie ou de sympathie, provoquent notre surprise.

Dans aucun être organisé, on ne peut donc admettre d'acte sans cause et sans motifs qui lui soient identiques.

Notre espèce a aussi son instinct dans le sens que nous venons de l'entendre. Appuyé sur des faits irrécusables, il trouve son origine dans des communications nerveuses qui échappent à l'œil comme au scalpel. Toujours dirigé par l'avantage direct ou détourné de l'individu, en maintes circonstances, il lui épargne les frais du raisonnement. En nous repliant sur nous-mêmes, il ne nous seroit pas impossible de démêler quelques-uns de ces mouvemens d'une nature bienfaisante que l'irréflexion attribue à la bizarrerie de l'humeur, et plus souvent encore à des causes étrangères. [illegible] raison des ganglions et des plexus nerveux, semés avec abondance dans leur tissu, les femmes ont beaucoup de ces mouvemens-là. En général, elles agissent plus que nous d'inspiration. L'homme qui, dans le calme, sait écouter et interroger cette voix secrète, en obtient plus d'une fois de pareils avis, et probablement Socrate ne passa pour avoir un démon familier, que parce que, doué d'un tact exquis, il sut en saisir à propos les impressions.

L'instinct, ou plutôt le sentiment intérieur, est la récrète des besoins et des actes de la vie intime. Ses [illegible]

ıtions ont pour but l'accroissement et la perpétuité de ɜlle-ci, car tout homme n'est sollicité à sortir de sa nonhalance naturelle que pour courir après une suite d'émoons vives en rapport avec sa destinée. Il veut donner de intensité à son existence; il veut la sentir fortement et la rolonger d'une manière indéfinie. Tous ses travaux, toutes s agitations de corps et d'esprit aboutissent là. D'où lui rrive ce besoin impérieux, sans doute indépendant de sa ie de relations, mais susceptible de se développer par elle? n n'expliquera raisonnablement ces choses qu'en accorant au système cérébral supérieur de notre espèce, un *ntiment* inné du bien-être qu'elle peut atteindre, ainsi u'on est forcé d'en admettre un autre, d'une moindre quaté, dans le système ganglionique dont les ramifications ırcourent le diaphragme et l'abdomen. Ce dernier, centre ɜ sensations latentes, essentielles à la vitalité, ne laisse pas avoir été mis en rapport avec les objets qui nous environnent, rapports qui paroissent quelquefois se passer de intermédiaire des autres sens, et que dès lors on seroit nté d'attribuer à la seule organisation primitive. Pourıoi le centre nerveux, dans l'être le plus distingué de l'échelle pensante, ne seroit-il pas doué d'une prérogative mblable et analogue à sa nature? De la sorte, l'instinct ornique des créatures inférieures se trouveroit résider dans jeu de leurs ganglions abdominaux préformés pour un rtain ordre de sensations, et l'instinct moral de l'homme roit annexé à une disposition médullaire de l'encéphale, où partiroit la force vive destinée à nous diriger habilement vers des biens que nous pressentons sans les connoître. et instinct moral seroit le principe, le rudiment de l'âme, en constitueroit au moins la nature mixte. C'est là que sentiment intérieur prendroit sa racine; c'est de là qu'il omineroit et interrogeroit la pensée.

Il est hors de doute qu'il entre tous les jours dans notre ntendement, ou que nous y trouvons même, des notions dont les élémens ne semblent pas avoir été formés par les sens. Par exemple, on est autorisé à remarquer que le cerveau du sauvage présente un fonds d'idées qui lui sont communes avec l'homme civilisé, et qui embrassent les plus

grands intérêts de l'existence, Dieu et une seconde vie. Nous ne découvrons pas le rapport de ces deux idées avec de simples organes palpébraux. Il y auroit donc ici antériorité.

L'instinct ganglionique perd de sa force dans les animaux à vertèbres, à mesure que, dans nos maisons, la sphère de leurs connoissances acquises s'agrandit : mais l'instinct confié au cerveau, tel que nous le concevons dans la créature humaine, est peut-être le type sur lequel se moulent toutes nos idées d'un ordre supérieur, quand nous n'avons pas perverti ce premier de nos sens. Ce seroit une belle explication du remords, qui, chez certains sujets, survit même à toutes les opinions religieuses. Elle nous diroit pourquoi, vingt-et-un ans après avoir porté un faux témoignage en justice, une femme de Stettin, consumée de langueur, a été comme forcée à s'enlever de sa propre main un déplorable reste d'existence.

L'espérance atteint également dans l'homme un degré d'exaltation extraordinaire, puisqu'elle s'empare d'un avenir illimité et qu'un champ borné d'existence, quelque reculé qu'on le supposât dans les âges, lui paroîtroit un but indigne de ses recherches. Ses liaisons les plus douces seroient le supplice de son cœur, s'il ne les étendoit dans l'avenir. L'insuffisance de ses moyens actuels lui est tellement connue, que, pressé, d'une part, par les besoins de son âme de feu, de l'autre par l'approche du trépas, il déclare à la page du testament et même au marbre du sépulcre que la mort n'aura point de prise sur ses amours; il se met avec audace en possession des siècles futurs, et il s'y établit, comme sur un poste élevé, pour bénir et pour maudire. Le mot d'ordre de l'éternité, *toujours*, accompagne les signes qu'il donne de sa tendresse. S'il trace une lettre, ce mot coule de sa plume; s'il serre une main chérie, tels qu'une musique mélodieuse, les mêmes sons sortent de ses lèvres. Cette autre figure de l'éternité en sens négatif, le mot *jamais*, est consacré par sa reconnoissance, ou devient l'arme terrible de son ressentiment. Être foible, il ne doit durer qu'une minute; ses organes fragiles tomberont au premier souffle; il le sait, et le langage des immortels est dans sa bouche! Vous le croiriez un prince né pour le trône et qui ayant

ıstrait à ses ennemis le cachet royal, l'appose, avec une te de fierté, sur les actes même datés de son exil!

ieroit-ce qu'une puissance inconcevable, au défaut d'une rgie native, nous pousseroit à nous promettre des biens semblent devoir se dérober toujours à nos vœux? Pourt notre raison a été douée d'assez de force, dans les accis ordinaires de la vie, pour ne pas accueillir un espoir ourvu de probabilité. Sans chances de gain, il n'y auroit de joueur; je n'aspirerai jamais au trône de France, ce que je sais que ce seroit une tentative inutile; mais e prétends à une vie future, il faut que je m'y sente lques droits.

'homme est un animal essentiellement curieux. Son be- d'apprendre est irrésistible. Arrivé au bord de la ibe, victime d'une maladie dont les périodes sont soumiau calcul, et dont la dernière est la mort, la mort inéble, le savant continue ses recherches. On diroit qu'un ıreur inconnu se seroit engagé à lui en représenter le duit sur une plage nouvelle. *Connoître*, étoit une moide la devise de notre excellent Dupont de Nemours. Rerquez chez presque tous les gens studieux, ce regard ou tôt cette pensée qui, s'échappant d'un œil immobile sous roûte osseuse, semble s'étendre au loin et interroger les fondeurs de l'infini mystérieux. Certes, cette enquête sque solennelle d'un temps qui est encore loin de nous, pas lieu uniquement pour nous placer en présence des es de cette vie périssable : tout nous parle du lendein. Quand un insecte amasse des provisions aux appros de l'hiver, c'est qu'il doit les consommer : avide de noissances nouvelles, notre esprit, dans la classe la plus cure du peuple, comme dans la plus élevée, en rassemble s cesse les matériaux; on le diroit à chaque instant dans tente de quelque grande révélation pour laquelle il veut enir prêt.

ous sommes donc forcés de reconnoître un genre de nois *voilées*, au rapport desquelles il seroit d'autant plus nséquent de ne pas ajouter foi, qu'elles prennent leur cipe dans notre texture.

'épanouissement des nerfs de la seconde paire sur la ré-

tine transmet au cerveau des perceptions lumineuses : voilà ce qui est incontestable. Il est presque aussi certain que ces nerfs, en mettant notre âme en rapport avec l'espace, la font se plaire dans l'accroissement moral qui, pour elle, résulte de cette extension. Dans l'air le plus salubre, dans les délicieux vallons de l'Appenzel, un site borné finira par être sans charmes. On s'y trouvera bientôt à l'étroit; on se poussera péniblement, mais avec alacrité, vers les hauteurs; car c'est là seulement que nous croyons que l'on respire. Nous demandons aux tableaux des plus grands maîtres ces échappées de vues qui, par leurs dégradations insensibles et presque sans terme, jettent notre pensée dans le vague de l'infini. Tel est le premier mérite des paysages capitaux de Claude le Lorrain, et c'est en imitant cette partie de son travail, que ses plus foibles copistes parviennent tous les jours à répandre quelque intérêt sur leurs compositions.

On veut des émotions, et le sublime les donne par excellence. Mais le sublime ne comporte rien de resserré, rien [illegible] circonscrit. La vue de l'Océan nous frappe de surprise parce que dès le premier instant nous le supposons sans limites. Qu'un foible esquif dans le lointain se montre à sa surface, par comparaison l'idée de l'immensité nous deviendra plus sensible. Les astres semés dans les plaines célestes produisent le même effet sur l'esprit où l'on a fait entrer quelques connoissances uranographiques; la grandeur [illegible] masses et leur éloignement obligé l'étonnent et le plongent dans un accablement qui n'est pas sans charmes, par[illegible] qu'il est en harmonie avec notre nature.

On seroit tenté de croire que l'organe de la vue, ou plutôt sa perception, en descendant plus intimement [illegible] notre âme, y appelle les grands sentimens et les grandes pensées.

Une chose anatomiquement démontrée, c'est que [illegible] nerfs auxquels nous devons cette perception, issus [illegible] le prolongement antérieur de la protubérance cérébrale, [illegible] font remarquer, par leur long trajet, sans névrilème, [illegible] la boîte osseuse, et que l'ensemble du système nerveux [illegible] se compose l'organe visuel, seul, comprend un appareil [illegible] à celui de tout le système sensitif médullaire, puisque [illegible]

pendamment du ganglion ophthalmique, quatre paires de rfs concourent à sa formation [1]. La nature se seroit-e imposé tant de frais au profit de ce sens, s'il ne devoit ler un très-grand rôle dans notre économie morale? t-t-elle pas voulu, avec cet auxiliaire, étendre les rapports notre âme et lui donner de nobles pressentimens? La nsée elle-même seroit-elle autre chose qu'une vue intéure? A certains égards et dans certaines occasions, ne oit-elle pas une vue anticipée? La plus parfaite intellince n'aboutit probablement qu'à une vision nette et préa de ce qui a été, de ce qui est, et de ce qui doit suivre. Effectivement l'œil nous fait plus exister hors de nous 'aucun autre organe. Il nous rapproche des objets sans moindre acte de locomotion de leur part ou de la nôtre; moins il les met à notre portée. Une lumière physique spirituelle est le but constant de nos recherches; le désir voir s'accroît de la faculté de voir; une découverte n'est 'un point de repos momentané; en dépit de l'horizon néleux qui nous entoure, il faut découvrir encore. Ainsi la ture entière vient rayonner à l'âme, et l'âme humaine, la is favorisée de toutes celles qui nous sont connues, rayonne e-même de l'immensité de la nature. Sans doute les aniaux placés au dernier degré de l'intelligence ne sont pris de la vue que parce qu'il a semblé inutile d'agrandir iorizon physique de l'être dont l'horizon moral devoit ster couvert d'un éternel rideau. Il est vrai que plusieurs seaux ont reçu en partage une vue perçante et très-énerque, ce qui, avec leur faculté locomotive, en feroit les éatures les plus privilégiées de notre globe, s'il existoit ins leur entendement une faculté susceptible de combier leurs vastes aperçus. Aussi l'imagination de l'homme, oulant se représenter des êtres d'une nature supérieure, t-elle donné des ailes aux substances angéliques, et, en la même, il est possible qu'elle ait surpris un des secrets e la Divinité.

[1] Les deuxième, troisième, quatrième et sixième paires. Il ne faut pas oublier encore e la cinquième paire, dite des nerfs trijumeaux, aide à l'action de la vue, et que ix-ci, soit dans l'intérieur de l'encéphale, soit dans les diverses régions de la face, lastomosent avec presque tous les autres nerfs cérébraux.

Pour peu que l'on examine les beaux effets qui nous transportent ici-bas, on se persuadera bientôt qu'ils émanent du sens de la vue, et que tous les autres cumulés ne sauroient l'égaler en produits.

Que l'on analyse les émotions dont il est la source, il sera également prouvé qu'elles tiennent à un besoin du vaste, de l'immense, du vague et de l'indéfini. Du pied d'un arbre quand j'élève mes regards vers sa cime, cette dernière semble conduire ma pensée par-delà notre sphère terrestre. Abattez cet arbre, et sa belle tige, en changeant de direction, n'aura plus pour moi que vingt ou trente mètres de longueur. Sa ligne projetée sur la ligne plus étendue du sol, d'un seul coup d'œil est saisie et réduite à ses vraies dimensions.

C'est à la même cause, organique dans son principe, que nous attribuerons cette latitude inconcevable de désirs qui font palpiter le sein de l'homme. Contre toute probabilité, ces désirs sont-ils satisfaits, son cœur est encore plus vaste. Rassasié sur terre, il faut qu'il aille chercher une pâture dans les cieux.

Tous les animaux se plaisent dans leurs réduits; plusieurs vivent dans les ténèbres; presque tous se préparent au sommeil, quand l'astre qui les éclaire est descendu sous l'horizon sensible; mais il n'en est pas ainsi de notre espèce. Elle cherche une prolongation d'existence qu'elle ne peut obtenir qu'en éclairant la scène à ses côtés. Elle appelle de toutes parts la lumière; elle la réfléchit; elle la répète en mille façons; elle en multiplie les accidens, et à l'aide des surfaces polies elle prolonge indéfiniment l'espace.

Ce mur vous offusque : peignez-y une perspective, et il ne vous déplaira plus. Votre appartement est étroit : qu'importe? avec le secours des tentures, vous le transformerez en panorama. Où les animaux ne cherchent, ne voient même que des objets plus ou moins distincts, le regard de l'homme veut plonger dans l'infini.

A quoi attribuer la vogue de ces amphithéâtres où l'on s'empresse de fournir des courses extraordinaires sur des chars entraînés par une pente rapide? Quelle force a pu balancer et vaincre l'idée naturelle du péril qui doit s'offrir à l'esprit, malgré les sûretés morales puisées dans l'intérêt de

'entrepreneur et la prévoyance du machiniste? Le seul et unique désir d'extension dont nous portons en nous le besoin organique, source du même besoin intellectuel, nous ournira une réponse satisfaisante. Notre âme, mise dans le ecret de ses propres destins, demande tout ce qui peut l'enever aux accidens d'une vie qui ne lui suffit plus. Ainsi le oyageur aérien, heureux de s'oublier lui-même, se voit dérober, avec une sorte de volupté, le sentiment de son existence la plus matérielle. Lancé dans l'espace qu'à peine il mesure, il y court après des émotions inconnues, mais en apport direct avec sa sensibilité intime. Tous les mouvemens vifs, tels que ceux d'un cheval au galop, ou d'une erline dont les roues, dans leur rapidité, semblent immobiles sur leurs axes, participent de ce charme. Le plaisir que procurent de longs voyages maritimes et de simples instrumens d'optique n'y est pas étranger, et le psycologiste n'y arrêtera pas les yeux sans profit pour ses études.

Que demande donc cet effort d'une imagination qui renverse devant elle les murailles? Où tend ce pygmée qui ne cesse d'ajuster des ailes à ses épaules, dût-il dans sa chute e rencontrer que l'Archipel? N'en doutons pas : les idées e la seconde vie naissent directement de notre organisation. La vue a été plus particulièrement destinée à leur onner l'éveil. Est-il sûr que ce sens, dans ses impressions ur l'âme, ait reçu toute la perfection dont il est susceptible? ous ne le croyons pas; mais nous tenons pour certain que es effets moraux-physiques ont été déjà disposés de manière susciter en nous les espérances de l'avenir.

Dieu n'a pu avoir en cela des intentions vaines. Pétrie ar sa main bienfaisante, notre argile n'a reçu que ce qu'il voulu y mettre; notre âme n'est également accessible qu'aux perceptions auxquelles il lui a plu de l'ouvrir. J'y trouve le besoin fortement exprimé d'une vie future, et je suis aussi en droit de proclamer l'immortalité, que si les sons excitateurs de la trompette avoient déjà frappé toutes les zones de la terre et du ciel.

Si les impressions produites par le sens de la vue sur l'âme ont été calculées de manière à provoquer en elle un vif désir d'agrandissement, le regret encore plus vif de rester confinés

dans notre misère et notre petitesse leur succèdera bientôt. Telle est une des causes les plus influentes que nous puissions assigner à la mélancolie, ce mal prophétique dont notre espèce se trouve plus ou moins atteinte.

Moïse, Lockman, Aristote, après ce dernier, Plutarque[1], et de nos jours plusieurs beaux esprits, ont remarqué que les hommes les plus élevés au-dessus de leur siècle ont été enclins à des rêveries tristes et indéterminées. Cette tendance ne naîtroit-elle pas de l'idée d'une perfection possible, dont nos aperçus, plus vastes que la capacité de nos organes mêmes, réveilleroient le sentiment? Ainsi la disposition des verres dans un tube étroit nous permet d'embrasser une étendue de pays infiniment supérieure à leur diamètre. On a entrevu le bonheur, et on gémit de ne pouvoir le posséder. Ces affections, peu caractérisées dans la foule des sujets ordinaires, se font remarquer dans les êtres doués d'une sensibilité exquise, c'est-à-dire dans ceux chez lesquels le sens de la vie intime a reçu une notable extension. Leurs souvenirs, leurs vœux, leurs découvertes et leurs projets ont péché par excès. Au sein de la patrie ils se sont donné les chagrins de l'exil. Après qu'ils ont opéré de grandes choses sur la terre, on les a vus retomber et s'affaisser comme accablés de leurs propres efforts, et leurs succès même ont eu avec les triomphes des Romains la triste conformité d'offrir un mélange de gloire et de sarcasmes, de douceur et d'amertume.

Nous ne croyons pas, comme Platon dans le Ménon, que l'âme soit travaillée de ses propres souvenirs; mais nous croyons sans peine qu'instruite par sa nature même, elle pressent un peu plus sa seconde destinée que la chenille ne prévoit cette brillante transformation à laquelle pourtant son instinct la prépare. D'où il arrive que les probabilités d'un monde meilleur, en nous devenant de plus en plus familières, refroidissent notre zèle pour les choses d'ici-bas, et allanguissent des désirs dont le but nous semble moins digne de nos recherches.

Un bonheur *arrêté* n'est pas fait pour l'homme. Il y a

[1] Voyez Aristote, Op. 30. sec. *De prob.* Plutarque, Hommes illust. *Vie de Lysandre.* Moïse, *Genèse* et *Exode*.

dans la nature de son esprit un besoin d'accroissement que l'Éternel mettra sûrement à profit, pour répandre sur nos destinées le charme ravissant d'une variété toujours nouvelle. C'est un ressort préparé de longue main et dont l'action nous poussera dans les routes inconnues que nous aurons à parcourir : tant qu'il existera des degrés entre elle et son DIEU, chaque créature, jalouse de s'en rapprocher, s'avancera dans ces routes ouvertes par une bonté prodigue de faveurs. Si le dernier des degrés étoit franchi, elle deviendroit stationnaire, ou plutôt elle se confondroit avec la source de tous biens; mais l'ÊTRE-PRINCIPE étant infini dans ses attributs comme dans sa puissance, rien ne s'oppose à ce que les êtres mixtes les plus épurés gravitent éternellement vers ce foyer de délices sans jamais s'y perdre. Notre opinion, basée d'une part sur les perfections du TRÈS-HAUT, de l'autre s'accorde avec l'idée qu'il nous est permis de nous former d'une substance dont la nature, jusqu'à présent, ne nous a rien offert de fixe et d'immuable. Ces deux derniers caractères ne conviennent, en effet, qu'à l'Éternel. SEUL au centre du système, SEUL IL a droit à la stabilité, parce que SEUL IL possède en lui-même les élémens de la force, et qu'il ne sauroit [1] être entraîné vers une sphère supérieure. Quel mouvement pourroit être imprimé à CELUI qui remplit tout?

[1] Combien d'autres argumens ne pourrions-nous pas faire valoir, ou au moins reproduire en faveur de la vie future! Sans parler de ceux que nous avons déposés dans notre *Traité de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, nous renvoyons les personnes qui souhaiteroient quelque chose de plus étendu sur cette matière, aux écrits des Bonnet, des Clarke, des Pascal, des Newton, des Bossuet, des Rousseau, des la Bruyère, des Buffon, des Massillon, des Fénélon, et de plusieurs autres moralistes anciens et modernes, dont les ouvrages peuvent être considérés comme les archives de l'espèce humaine. Parmi ces derniers, nous nous reprocherions de ne pas citer M. Turbot, qui, dans son livre de la *Théorie de l'avenir*, a dit des choses neuves et élégamment exprimées. Le hasard nous a fait connoître cette production depuis la publication de la nôtre, et nous regretterions de ne pas consigner ici le témoignage de notre estime envers l'auteur. Quant à nous, persuadés qu'il en étoit temps, nous nous sommes efforcés de présenter la *continuité* de l'homme dans un point de vue qui n'a pas encore été saisi; nous l'avons même soumise à quelques aperçus physiologiques, dont la nouveauté, au moins très-spécieuse, mérite toute l'attention du lecteur. Nous bornerons donc ici nos preuves. Nous désirons y être autorisés auprès du public, ainsi que nous le sommes en nous-mêmes, par le sentiment intime et convictionnel qui a guidé notre plume. Si nous ne nous abusons pas, les conséquences que nous allons en tirer pourront être regardées comme un beau cippe funéraire placé sur la tombe où descend notre dépouille mortelle.

CHAPITRE VII.

Dernières conséquences, et résumé général.

Ainsi donc le système de l'univers s'est déroulé à nos regards; notre cœur a cessé de battre à l'étroit; l'enceinte de nos espérances s'est agrandie; elle s'est étendue dans un horizon sans bornes. Jadis solitaire, notre planète tient présentement à toute la nature. C'est d'elle, c'est de ce premier échelon que nous devons nous élancer dans les sphères supérieures et parcourir avec ravissement tous les degrés de perfectibilité que Dieu réserve à sa créature méritante. Chacun de nous forme un tout indestructible avec l'ensemble de la création. La semence de bien jetée sur cette terre germera peut-être dans Sirius. Mille trépas heureux, mille renaissances plus heureuses nous attendent. La révélation elle-même nous garantit la restitution des corps, restitution fondée sur la nature de notre être moral. Dieu répondra à nos désirs curieux par des communications sensibles avec son œuvre. Il ne ressemble pas au Pluton des anciens, et il ne veut pas régner dans l'empire du vide [1]. L'univers est trop beau pour redouter une destruction. S'il est maintenu, il sera donné à des yeux et à des organes en rapport avec l'esprit d'en admirer la beauté. C'est une pensée brillante que l'union de l'intelligence et de la matière! Sans elle, la création languissoit, les soleils rayonnoient en pure perte, les sphères gravitoient en vain dans les cieux, et l'univers étoit sans but. Le globe où la race des êtres moraux disparoîtroit tout-à-coup, pourroit être effacé sans inconvénient de la carte des mondes. En dressant notre vue vers la voûte céleste, quelle que soit leur forme donnée, nous y voyons partout des compagnons de nos destins. Nous n'avons point pénétré dans les projets du Très-Haut; il ne nous a point appelés à ses conseils; mais le sentiment et la raison, qui sont la première des révélations, puisqu'ils nous mettent en rapport avec les intentions ordonnatrices, nous disent que l'Éternel ne laissera pas se perdre dans la nuit des temps son titre de Créateur de l'univers visible. Il continuera de

[1] *Inania regna. Æneid.* lib. VI.

trouver un aliment pour ces soleils allumés depuis tant de siècles; il soutiendra, sur la tangente de leurs orbites, ces vastes corps soumis aux lois de la double force qui les régit. L'univers n'est point un essai. Médité dans la pensée profonde du Tout-Puissant, il s'est présenté tout-à-coup comme un chef-d'œuvre, et la main qui les créa n'anéantit pas les chefs-d'œuvre. Que pourroit lui substituer de mieux l'Être infiniment grand et infiniment bon, dans les intérêts de sa justice et de sa bonté? Quel bien résulteroit-il, pour toutes deux, de l'espace immense, incommensurable, transformé en désert immense, incommensurable? Où seroit le mérite d'un livre formé de pages sans signes et sans caractères? Oh! qui n'aimeroit mieux y trouver les beaux vers de Virgile et les pensées de Socrate recueillies par Xénophon? Non, l'Éternel n'effacera pas ses sublimes peintures. Il n'appellera pas l'horrible, la silencieuse solitude dans les plaines de la création, sans y laisser une seule oasis. Vainqueur du néant, il ne lui rendra pas les armes. La somme des mouvemens intimes imprimés dans les êtres mixtes ne sera pas plus perdue pour lui que pour eux-mêmes, et la lumière resplendissante des soleils éclairera par continuation ses magiques tableaux; car il convenoit que le premier des artistes travaillât pour l'éternité.

Dans la conservation universelle des mondes, cette espèce de créatures à laquelle nous appartenons, l'homme, ne sera pas oubliée; ses qualités impressionnelles seront maintenues. Si la production d'*esprits purs* dégagés d'organes avoit été au pouvoir de l'Éternel, il n'en eût créé que de cette sorte. Sa bienveillance lui eût imposé la loi de s'élever au meilleur en faveur de tous. Il vouloit partager le bonheur de l'existence, et pourtant il n'avoit que le choix de se renfermer dans sa solitude, ou de combiner l'esprit avec la matière. L'amour ineffable d'un Dieu est donc devenu le père des êtres mixtes; un contrat d'alliance a eu lieu entre l'intelligence et les élémens palpables; le Tout-Puissant en a été le médiateur; la matière a tressailli d'allégresse, et les globes, qui attendoient leurs colonies, ont vu bientôt se peupler leurs rivages.

La création des mondes et celle des êtres moraux se tenoient dans la pensée divine.

Quel rang avons-nous obtenu dans l'échelle ? C'est ce qui échappe à nos imparfaites connoissances. L'esprit est un, mais la matière étant susceptible de mille combinaisons diverses, DIEU a pu varier son œuvre jusqu'à l'indéfini.

Ce qu'il nous importe de savoir, ce qui est positif, c'est que le principe de notre intelligence peut être conservé ou renouvelé. La volonté juste d'un DIEU qui punit ou qui récompense en opérera la translation, dès qu'elle la jugera convenable. Par des adjonctions et des soustractions dont elle s'est réservé le secret, elle le fera s'élever ou déchoir. Dans quelques siècles, il sera peut-être au-dessous de la brute, ou bien au-dessus du chérubin, qui lui-même ne restera pas stationnaire.

DIEU seul est immuable. Il ne sauroit monter ; mais il est bon, et sans descendre il daigne s'occuper de ce qui est au-dessous de lui. Où il voit briller une étincelle de vertu, il accourt avec des prix et des couronnes.

O mortels ! vous commencez ici-bas la vie. Vous ne faites que jeter sur ce globe les fondemens de l'édifice ; c'est ailleurs qu'il s'élèvera, qu'il se perfectionnera, si le vent impétueux des passions ne le renverse. Heureusement que leur souffle, quand on est parvenu à une certaine hauteur, ne se fait guère connoître que par son action bienfaisante ; nous vous l'avons dit, en parlant de la liberté, dont il n'est pas plus permis de révoquer en doute l'existence que celle de l'homme même. Nous vous avons dit aussi que le beau, l'utile, le [illegible] ou la vertu, ne sont que l'expression variée d'une seule vérité, et dérivent d'un principe commun. Le difforme, le nuisible, le destructif ou le vice, sont également des branches d'un même tronc. En usant la vie, vous trouverez ces choses de plus en plus sensibles : car DIEU n'a pu laisser dans le vague des abstractions les deux grandes règles de notre conduite morale. Si notre doctrine a pris quelquefois à vos yeux une apparence de nouveauté, n'en accusez que vos préventions, et encore plus votre habitude de vous faire un langage auquel ne répondent point des idées fixes et déterminées.

Nous avons osé vous parler de DIEU, et nous ne redoutons pas le reproche de ceux qui ne permettent à son égard que [illegible] de l'admiration. Faits pour aimer le Créateur, pour

ıpprécier ses bontés, quels moyens aurions-nous d'y parvenir, lorsqu'un tel examen seroit interdit à la pensée [1] ? Comment adorer l'Être-principe, si on ne le contemple? Comment 'admirer si on ne le connoît, et si on ne l'étudie au moins lans cette foible et brillante copie qu'il nous a laissée de ui-même, en réalisant ici-bas le phénomène de notre propre xistence ? L'amour qui éclate dans ses œuvres doit être le notif du nôtre. Que n'avons-nous reçu en partage un pinceau digne du sujet! Tout ce que nous avons touché paroîtroit empreint de cette pensée créatrice. Mais le propre des eaux modèles est d'élever jusqu'à eux le plus obscur spectateur qui possède le sentiment de leur mérite; il s'agrandit vec ce qu'il contemple, et peut-être avons-nous eu quelquefois le bonheur de participer à ce privilége?

N'y eût-il qu'une seule nature dans l'homme, nous vous vons prouvé que l'avenir seroit sauf; nous vous avons fait narcher dans le cercle de la création avec les innombrables halanges des *esprits vivans* qui en constituent la beauté. Voyageurs de cette vie sublunaire, ce n'est pas un foible roseau que nous avons mis entre vos mains : nous vous avons donné our soutien le Dieu fort et juste. Il a permis que nous ous fissions entrevoir quelques-uns des trésors que sa bonté ibérale peut ouvrir à vos désirs. Votre imagination, riche n mauvais présages, étoit de glace quand il s'agissoit de rouver des récompenses à la vertu ; sans chasser les craintes qui poursuivent le méchant sur le duvet épineux de son bonheur perfide, nous avons multiplié à vos yeux les chances l'ineffable volupté dont l'Éternel peut enivrer la classe des tres mixtes à laquelle vous appartenez. Hommes aujourd'hui, habitans d'une petite planète où les jours sont trop ouvent nébuleux, nous vous voyons demain les hôtes fortunés d'une meilleure région où les jours seront exempts d'orages. Nous y avons appelé à vos côtés tout ce qui a fait loucement palpiter votre sein, tout ce qui vous a rendu amour pour amour. C'est alors surtout que nous avons regretté de ne pouvoir communiquer à nos tableaux cette douce expression et cette fraîcheur de coloris qu'il n'appartient

[1] Voyez les *Entretiens sur la physique et la religion*, par Malebranche, pag. 165 et 238, édition in-12 de Roterdam, 1640.

qu'à l'âme de faire revivre, lorsqu'elle rentrera dans les jours de sa jeunesse. Et pourtant nous ne vous confinons point sur ces plages heureuses, où l'homme épuré pourra mériter encore par une prérogative admirable de sa nature. La gravitation éternelle des êtres pensans vers Dieu est une des plus grandes merveilles de la création, et sûrement vous nous saurez gré de l'avoir offerte à votre espoir [1].

[1] Quand un écrivain a cru devoir publier une doctrine en opposition manifeste avec les idées reçues (comme nous l'avons fait en combattant toute spiritualité dégagée d'un système d'organes), il lui est agréable de trouver un appui dans le sentiment des hommes qu'un génie transcendant a rendus presque les juges nés de ces sortes de matières. Ici nous citerons une autorité d'autant moins récusable que son orthodoxie ne sauroit être contestée. On lira à la page 380 de l'excellent livre de la *Connoissance de* Dieu *et de soi-même*, par Bossuet :

« Autant que Dieu restera à l'âme, autant vivra notre intelligence, et quoi qu'il arrive de nos sens et de notre corps, la *vie* de notre raison est en sûreté.

« Que s'il faut un corps à notre âme, *qui est née pour lui être unie*, la loi de la Providence veut que le plus digne l'emporte, et Dieu rendra à l'âme son corps immortel, plutôt que de laisser l'âme, faute de corps, dans un état imparfait.

« . . . L'âme s'unit à Dieu, qui est le vrai principe de l'intelligence, et ne craint point de le perdre en perdant le corps, d'autant plus que sa sagesse éternelle, qui fait servir le moindre au plus digne, *si l'âme a besoin d'un corps*, lui rendra plutôt le sien, que de laisser défaillir son intelligence par ce manquement. »

Ces passages sont certes remarquables dans une production où tout l'est presque également. La science physiologique, qui étoit alors à son aurore, eût fait des pas de géant, si elle avoit rencontré des têtes organisées comme celle de l'auteur de la *Connoissance de* Dieu *et de soi-même*. On peut dire que Bossuet en a deviné les progrès, et que son coup d'œil d'aigle a devancé l'expérience acquise de nos jours. Dans ce livre, point de préjugés ; point de concessions à l'orthodoxie. Il faut que par un sentiment intime accordé au génie, avant que le hasard ou les progrès des lumières aient favorisé les grandes découvertes, il faut, dis-je, que Bossuet se soit avoué à lui-même l'impossibilité d'enlever l'âme à son système organique, pour avoir fait trois fois, dans une seule page, une concession contraire à toutes les idées admises dans les écoles et au milieu de toute la vogue du Cartésianisme, auquel, jusqu'à un certain point, il se laissa lui-même entraîner.

Nous nous proposons de donner une nouvelle édition de cet ouvrage vraiment philosophique, et nous l'accompagnerons d'un commentaire où nous remarquerons en quoi l'auteur se rapproche de la doctrine moderne sur la nature mixte de l'homme; en quoi il en diffère; quelles erreurs il peut avoir commises; de quelles vérités inaperçues il peut avoir jeté le germe, et enfin quels avantages nos écrivains physiologistes sont dans le cas d'obtenir sur l'évêque de Meaux. En faisant à tous une part honorable, on verra que celui-ci n'a pas encore beaucoup vieilli. Ce n'est point une lutte que nous annonçons; nous aurions affaire à un trop rude jouteur. Eussions-nous quelquefois raison en combattant un livre écrit, depuis plus d'un siècle, sur une science cultivée aujourd'hui par des savans du premier ordre, on verra que les fautes d'un grand homme ont toujours quelque chose d'imposant et de respectable.

FIN.

DERNIER MOT AU LECTEUR.

L'ouvrage que l'on vient de lire, quand il parut d'abord en 1817, bientôt après en 1818 par épuisement de la première édition, donna lieu à des objections, à des critiques et à des éloges. Ces derniers appartenoient à une bienveillance qui méritoit notre gratitude, et nous exprimâmes celle-ci dans nos réponses aux lettres diverses dont nous fûmes honorés.

En quelques points importans, notre doctrine sur le BEAU fut attaquée dans une thèse soutenue par l'un de MM. les agrégés d'une académie de département.

La même théorie, appliquée à la moralité de la vie humaine, fut adoptée à plusieurs égards, mais, sous d'autres rapports, controversée dans une thèse latine publiée en Allemagne.

Un savant étranger, résidant à Saint-Pétersbourg, nous adressa des observations sur notre livre septième des *Inductions*, qui traite de la réintégration de l'être spirituel et de l'être matériel, c'est-à-dire de l'immortalité.

Un jeune homme livré à des méditations philosophiques, dans une lettre trop louangeuse pour que nous la reproduisions ici, éleva des doutes non seulement sur notre manière de pressentir les intentions divines dans la perpétuité identique à donner à notre être, mais encore sur la sincérité de notre propre opinion, telle que nous l'avons émise dans les derniers chapitres de notre ouvrage.

Enfin le *Journal supplémentaire des sciences médicales*

nous prêta une doctrine aussi opposée à nos sentimens qu'aux études dont nous sommes nourris.

Ce sont les réponses succinctes à ces critiques et à ces diverses objections, que nous allons placer sous les yeux du lecteur. Peut-être nos pages précédentes y trouveront-elles un supplément de force, dont nous nous réjouirons dans l'intérêt d'une morale pratique, appuyée sur un système de vérité.

A MONSIEUR **, AGRÉGÉ.

Paris, 17 décembre 1829.

MONSIEUR,

Quoique je croie devoir une réponse à votre réfutation de ma théorie du BEAU, je n'en suis pas moins votre obligé. En attaquant mes principes sur cette matière, vous avez rappelé implicitement au public, ou qu'ils méritoient son attention, ou qu'ils l'avoient déjà provoquée; car, en morale ou en littérature, on ne réfute que ce qui vaut la peine d'être combattu. Maintenant que je vous ai remercié de ce que vous avez fait assez de cas de mes aperçus, pour y trouver le sujet d'une thèse négative à soutenir en votre qualité de docteur, tâche que vous avez fournie avec un talent auquel il m'est agréable de rendre hommage, je vais hasarder à mon tour quelques observations sur votre travail.

Je sais que vous ne pouviez exposer ma théorie dans toute sa force, car il eût fallu pour cela lui accorder les développemens qu'elle a trouvés dans mes divers ouvrages, où je ne l'ai jamais perdue de vue; mais, après l'avoir présentée dans son principe général, ne pouviez-vous pas dire que, de la manière dont je l'envisage, elle diffère absolument de celle des écrivains qui se sont engagés dans la même discussion, puisque l'UTILE, à mes yeux, ne prend son caractère de *beauté* la plus élevée qu'en acquérant un titre à la vertu? Sous ce rapport, j'ai peut-être à vous reprocher d'avoir couvert de votre silence l'analyse de quelques qualités que j'ai conduites de l'individu à la famille, de celle-ci à la patrie, et de la patrie au genre humain : analyse de laquelle il résulte que ces qualités *estimables*, seulement au premier degré, arrivent au *sublime* en atteignant le dernier, parce qu'alors l'abnégation y satisfait à un nombre indéfini d'intérêts. Si je ne me trompe, ni Helvétius ni Condillac n'ont rien avancé de pareil.

Vous eussiez pu également rappeler mon analyse de la femme, où il n'y a pas une beauté organique qui ne réponde

à un besoin de sa nature procréante, ou à la satisfaction de l'être d'un sexe différent avec lequel la Providence a voulu lui ménager des rapports. Vous n'avez fait qu'effleurer la difficulté que mes pages vous offraient; car, vous bornant à citer un cas exceptionnel, celui d'un époux qui, dans certains momens où l'on semble oublier tout près d'une femme aimable, se souvenait trop vivement que la sienne était dépourvue du signe périodique de la fécondité, vous m'avez demandé si la connoissance d'une semblable erreur de la nature empêcheroit de rendre hommage aux beautés de la Vénus de Médicis? Oui, Monsieur! vous répondrai-je hardiment pour plusieurs de ceux qui en seroient instruits. A l'égard des autres, votre question péchera par un défaut de logique, comme vous allez le voir: est-ce que cette Vénus, stérile ou non, n'en aura pas moins été modelée sur un type conforme au rôle qui lui est assigné dans la reproduction de l'espèce? est-ce que ces reins ouverts n'assurent pas un espace libre à la maternité? La double éminence de ce sein ne promet-elle pas une table au convive attendu? et la coupe du festin n'est-elle pas adroitement disposée pour ses lèvres? Je vous le demande, en vous invitant à ne pas hésiter dans votre réponse: quoique ce sein soit déjà doué de plusieurs avantages dans un ordre de choses où il fallait établir des liens sympathiques avant de pourvoir à des moyens d'existence, dites-moi si, sans sa destination, il réveillerait chez vous des idées de beauté; dites-moi si, la nature ayant soumis le nouveau-né à d'autres lois de nutrition, la beauté ne se déplacerait pas, à vos yeux, sur l'heure, pour s'attacher au nouvel organe investi des mêmes fonctions?

Quand je vous ai parlé du Jupiter Olympien et de l'Apollon du Belvédère, n'ai-je pas été le premier à vous faire remarquer que, par l'examen de ces chefs-d'œuvre, vous passiez d'un ordre ordinaire de phénomènes à un ordre surnaturel? Ici nous trouverons donc des *beautés* où *l'utile* changera de caractère. Ces deux statues, après avoir réveillé dans notre esprit des idées de force et de grandeur, nous livrent à des sentimens en harmonie avec des besoins d'une nouvelle espèce. Quand l'élévation de pensée qui éclate sur le front de l'une nous a révélé la majesté du grand Être, la même pro-

fondeur d'intelligence nous parle aussi de sa justice, et dès lors un puissant recours est garanti à la vertu. Or qu'y a-t-il de meilleur, *de plus utile*, de plus nécessaire au monde, que la justice armée de la force, que cette justice à l'aspect de laquelle le crime pâlit et l'innocence se rassure?

Pour ce qui est de la seconde de ces statues (l'Apollon), elle tient, comme je l'ai démontré ailleurs, du Ganymède, du Bacchus, de l'Antinoüs, de l'Hermaphrodite et de toutes les productions du ciseau antique, où, par un mélange adouci de formes, les deux sexes se confondent. Voilà le principal secret du charme que nous y trouvons, et sans lequel elles n'exciteraient pas notre admiration au même degré, dussions-nous reconnaître que le léger frémissement des lèvres et des narines, dans le chef-d'œuvre dont nous nous occupons, exprime un dédain d'autant plus superbe que la région frontale a plus de hauteur et de dignité.

Dans tout cela, rien d'abstrait, rien d'inexplicable par les simples données de l'expérience. Pour se rendre compte de pareils effets, avec la doctrine que vous combattez, on n'a plus besoin de recourir à des *aperceptions rationnelles et préalables*, ressource empruntée de Platon, qui voyait dans le sentiment du beau et de l'honnête de simples réminiscences de nos âmes, sans doute transportées d'une vie antérieure dans une économie subséquente. Dès aujourd'hui, vous savez pourquoi une chose est belle, pourquoi par conséquent elle vous plaît, ce qui vous dispensera de dire mystérieusement, à l'oreille des adeptes, *qu'elle vous plaît parce qu'elle est belle, qu'elle est belle parce qu'elle est conforme à l'ordre*, et d'en rester là, comme devant une borne infranchissable.

Certainement, Monsieur, l'ordre est une chose excellente; mais il n'est point le but de ce qui existe : c'est comme moyen de CONSERVATION et de PERPÉTUITÉ dans la nature, que je l'admire; c'est comme tel qu'il aura mes hommages et qu'il me paraîtra ravissant. L'on nous parle de la majesté des cieux et de l'éloquence avec laquelle le firmament raconte la gloire de son auteur. On a raison, car l'esprit contemplatif s'élance aussitôt par-delà les sphères, pour y chercher l'architecte qui les pousse et les retient sans cesse sur la

tangente de leur orbite. Il y a dans cette vue, lors même qu'elle n'est pas accompagnée de connoissances astronomiques, quelque chose d'immense qui redresse, pour le spectateur, le désordre apparent de la voûte céleste, où des milliers de masses voyageuses, semées au hasard, sembleroient prêtes à s'abîmer et à se confondre. Je m'humilie devant la loi qui les régit; je sais, en effet, que cette loi, émanée d'une volonté forte, *conserve* la création, dans laquelle j'occupe une place imperceptible sous le rapport de mes organes, mais très-importante, si j'en juge par la perspective qu'ils ouvrent à mes regards. Mon être s'agrandit en présence de ce spectacle; je me dis qu'on a voulu faire quelque chose de moi, j'en suis reconnoissant, je m'y abîme, et j'adore.

Il me faudroit plus que l'étendue d'une lettre pour répondre aux objections renfermées dans une thèse de trente pages in-4°; cependant je vais me permettre encore quelques annotations.

Vous me dites, Monsieur, que la clémence ne tire pas sa beauté du sentiment que chacun a, en soi, de l'effort qu'elle a dû coûter et de *l'utilité* dont elle est pour tous, utilité que j'ai reconnue en ajoutant que le prince ne calme pas les craintes de ses sujets sans mettre un terme aux siennes propres, et sans consoler la patrie déchirée par les guerres civiles. Après avoir rappelé que cette clémence a quelquefois encouragé la révolte ou enhardi le crime, vous remarquez qu'ainsi le sort peut attacher les suites les plus funestes à l'action la plus noble, qui pour cela sera loin de perdre sa beauté originelle.

Je prends acte de votre déclaration, car je n'ai rien prétendu de contraire. En effet, que la clémence désarme ou non les ennemis personnels du monarque (chose qui a presque toujours lieu à l'avantage de celui-ci), elle ne laisse pas d'annoncer à chacun qu'il peut dormir en paix sous l'abri du toit domestique; elle promet une fin aux réactions qui, après les guerres intestines, épuisent le sang des peuples; et comme elle agit sur une plus large surface que le pardon accordé par un simple individu à une simple injure, comme elle exige le sacrifice d'un ressentiment qui n'est pas dépourvu de forces, il n'y a pas de doute qu'en tranquillisant

ın nombre considérable d'existences, elle ne doive aspirer .ux titres les plus élevés. Ici donc le succès ne changera rien l'appréciation. Si Henri IV avoit pardonné une quatrième ɔis au duc de Biron, il en eût été, certes, plus haut placé ans l'histoire, dût tant de longanimité ne pas faire tomber ɜs armes des mains d'un conspirateur ingrat! Dans ce der-ier cas, au lieu d'être plaint, celui-ci ne seroit plus qu'un bjet d'exécration, pour avoir presque compromis la destinée 'une vertu dont l'exil au ciel deviendroit pour la terre une alamité publique. Encore la clémence, dans cette retraite uguste, continueroit-elle à être invoquée comme le moins outeux de nos titres aux bontés du Tout-Puissant.

Essayons une autre application du même principe. Vous avez ainsi que moi, Monsieur, que le but principal de la iscipline militaire est de vaincre l'ennemi ou de lui résis-er. Voilà pourtant que, contre l'ordre de son père, consul n quête de nouveaux augures, un citoyen romain, après voir remporté une victoire complète sur l'armée qu'il vient l'attaquer, est condamné à mort! Pourquoi ne s'emporte--on pas contre cette sévérité extrême? parce qu'il vaut mieux onserver à la guerre le respect de la discipline, qui fait ga-gner cent batailles, que de gagner une seule bataille en perdant la discipline, dont l'oubli amène infailliblement la chute des empires. Ainsi en est-il de la clémence : tout le monde se rassure par elle; dans les troubles publics, il n'est personne qui puisse se flatter de n'y avoir point recours; le foible comme le puissant y trouvent leur sûreté; pour une fois qu'elle aura échoué, cinquante fois elle aura rendu la paix à des villes entières, et elle aura couvert de son amnistie l'espèce humaine! Qu'y a-t-il donc de meilleur au monde? que nous indiquerez-vous de plus essentiellement *utile?*

Continuons à passer en revue vos objections. Lorsque j'ai arraché à la fureur d'ennemis implacables un honnête homme caché dans mon appartement, lorsque j'y suis parvenu par un mensonge auquel ils ont ajouté foi, vous avez été réduit à soutenir, en l'honneur de la *beauté* de la vérité pure, de la vérité abstraite, que je devais plutôt périr sur le corps de mon ami avec la certitude de l'impuissance du secours que je lui apporterais. Par respect pour votre talent et pour la

droiture de vos intentions, je me bornerai, monsieur, à vous répondre qu'avant de juger le mensonge officieux, dont probablement vous vous rendriez vous-même coupable en pareille conjoncture au mépris de tous les mouvemens oratoires, nous ne saurions nous dispenser de reconnoître ici la beauté propre à la vérité, c'est-à-dire son utilité durable et permanente, ainsi que nous en avons agi à l'égard de la discipline militaire. A quoi nous ajouterons que le jeune général ayant été acquitté par un plébiscite, vous vous réjouiriez également d'avoir à me pardonner le mensonge conservateur d'un être de mon espèce. Pour me servir d'une expression de Stern, l'ange enregistrateur, par ses larmes, en effaceroit la trace, avant de présenter le livre d'inscription à l'Éternel.

Entrons davantage dans votre idée. Supposons que, fidèles à votre doctrine du beau absolu, mon ami et moi, nous eussions péri victimes, sans défense, de ma véracité : quelques-uns nous eussent donné des larmes; le plus grand nombre m'eût blâmé par un instinct de raison qui eût dit à tous que la vérité, comme ce qu'il y a de plus excellent sur la terre, est destinée à édifier, non à renverser, à conserver, non à détruire; et je n'eusse obtenu l'approbation d'un philosophe rigoureusement attaché à vos principes qu'en manière d'hommage rendu à *l'utilité universelle* de la vérité, dont il serait dangereux de jamais s'écarter, tant le respect qu'on lui doit importe à la conservation de l'ordre social!

Vous vous êtes donc trompé, Monsieur, en me faisant dire par induction que *l'utile vaut mieux que le juste*. Ce blasphème ne sortira pas plus de ma bouche qu'on n'a eu à l'imputer au peuple d'Athènes, lorsqu'il rejeta la proposition de Thémistocle sur l'exposé d'Aristide; mais je dirai que la justice étant ce qu'il y a de plus utile, de plus nécessaire au monde, il faut fouler aux pieds toute utilité apparente ou transitoire fondée sur l'injustice, pour nous attacher à cette équité de tous les temps, de toutes les conjonctures, qui prononce ses oracles irréfragables au fond de notre conscience, qui les prononce souvent contre nous-mêmes, et qui nous apprend alors à consentir à l'ajournement de notre bonheur; car c'est bien ici que l'on commence à porter ses

pas sur le domaine de la religion. Avant de nous enfoncer davantage dans cette route, nous aurions à prouver, sans déroger en aucune façon à nos principes, qu'il n'est point ici-bas de sacrifice si complet où l'individualité s'efface entièrement. On peut aller jusqu'à s'immoler dans la vie présente, mais l'être se transporte dans une vie future. Si, contre toute expérience de la marche de notre nature, il consentait à ne pas s'y voir en personne, il déléguerait à d'autres intelligences le soin de le perpétuer par leurs souvenirs. C'est le simple fusilier, qui, tombant frappé d'un coup mortel, se dit qu'on parlera encore de lui au prochain bivouac. Il n'y a pas eu de suicide qui, d'une manière directe ou indirecte, n'ait fait un appel à ce sentiment.

Vous finissez par me demander pourquoi la vertu, fille de la vérité, ne serait pas belle de ses propres charmes? Je vous répondrai quand vous m'aurez trouvé une vertu qui ne sera *utile* ni au bien-être physique, ni à l'amélioration morale de l'individu ou de l'espèce. Si vous venez à en rencontrer de cette sorte, et je crois que le monachisme pourra vous en offrir, je vous dirai que nous ne nous entendons plus. J'ai déjà quelques motifs de craindre, Monsieur, que je me sois trop mal expliqué pour que le sens de mes paroles ait été toujours parfaitement compris; car je me suis surpris plus d'une fois, dans votre thèse, disant ce que je ne voulois pas dire. Au reste, dans le siècle où nous vivons, je crois qu'il y aura toujours de l'avantage à rattacher à quelque chose de positif les vérités conservatrices de l'ordre: il est bon qu'en les respectant on sache qu'on ne se nuit pas à soi-même. Jusqu'ici on a trop promené l'homme dans les régions de l'idéalisme; la morale permet qu'on lui parle la langue de ses véritables intérêts, qui ne sont pas circonscrits dans l'économie présente. L'essentiel serait peut-être de ne pas trop charger son horizon de tableaux fantastiques. Vous êtes jeune, Monsieur; votre imagination est plus riche que la mienne; les couleurs ont déjà pâli sur ma palette; il viendra sans doute un jour où vous aurez le malheur de m'entendre mieux.

K.

A MONSIEUR ÉMILE S***, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Monsieur,

J'ai l'air d'être coupable de négligence, peut-être d'oubli envers vous, et il n'en est rien. — J'ai lu avec la plus grande attention et la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, ce dernier mois d'août, sur vos incertitudes relativement à la persistance de la mémoire après le trépas et l'écrit remarquable que vous y avez joint et où l'on se croit fondé à résoudre ces doutes d'une manière négative : si je ne vous ai pas plus tôt répondu, c'est que, ne partageant pas l'opinion du conseiller prussien dans cette matière importante, je me propose de la combattre. Pour cela il faut du temps, et c'est une chose qui me manque. Cependant je ne vous dissimulerai pas que j'ai trouvé dans vos pages, comme dans celles de M. Grawel, un tel intérêt, que je vous demanderai la permission de mettre les unes et les autres sous les yeux de mes lecteurs dans la troisième édition de mes Inductions morales et physiologiques. J'attends quelques instans de repos pour me livrer à ce travail, après lequel je laisserai mon livre tel qu'il sera.

Ainsi, Monsieur, j'essayerai de lever vos doutes ; je me propose même de vous amener à mon sentiment par des motifs dont vous reconnoîtrez la force. C'est un beau sujet de discussion. Il intéresse notre avenir, et il peut avoir une heureuse influence sur la vie présente, soit en réglant nos désirs, soit en amortissant nos peines.

Je ne prévois pas qu'avant l'été prochain je fasse cette publication, de laquelle les yeux des lecteurs seroient trop détournés par les grands intérêts qui nous envahissent aujourd'hui. La nation française est dans un état de lutte, et par la nature même de mes devoirs je suis obligé d'y prendre part [1]. Veuille la Providence terminer au plus tôt ces débats

[1] Des occupations de diverse nature me détournèrent du soin auquel j'avois le projet de me livrer par une nouvelle publication des *Inductions*. Il en fut de même de l'ex-

isant jouir tous en masse et chacun en particulier du
que sa bonté a sans doute réservé à ses enfans ! Vous
plus heureux chez vous, Monsieur; sous la protection
tre généreux prince, il vous est donné de cultiver en
les lettres et la philosophie; vous améliorez insensi-
ent votre situation sociale, et vous arriverez ainsi sans
ance, et par conséquent sans choc trop violent, à un
de choses où les droits de tous seront garantis.
suis flatté, Monsieur, que les *Inductions* aient pénétré
ussie et qu'elles s'y soient fait des amis. Il me sera
de penser quelquefois que leur auteur n'est pas étran-
cette bienveillance. Déjà vous me faites éprouver les
de celle-ci; c'est vous dire que si je ne prends pas à
tre les choses obligeantes que vous avez bien voulu
rire, au moins je m'abandonne sans réserve au senti-
de gratitude qu'elles doivent m'inspirer.
yez persuadé, Monsieur, etc. R.

Paris, 20 octobre 1820.

l'*Introduction* à la connoissance de DIEU et de soi-même, ouvrage admirable
met, sur lequel j'avois promis d'émettre une opinion motivée. D'autres travaux
vèrent les loisirs dont il m'étoit permis de disposer. Si je fus entraîné vers la
e du roman, c'est que je crus trouver, dans ce genre de composition, un cadre
m'assurant un plus grand nombre de lecteurs, seroit susceptible de s'ouvrir à
cussions importantes sur des sujets à l'ordre du jour, telle que la liberté reli-
la peine de mort, le beau dans les arts d'imitation, l'influence de la musique
mœurs, et par réaction, celle des mœurs sur la musique. Le célèbre Gœthe m'a-
nné l'exemple de ce genre d'études, dans son *Wilhem meyster*. Ainsi parurent
ivement le *Dernier des Beaumanoir*, *Frédéric Styndhal*, *Saphira*, *Une fin de*
ouvrages tous dépositaires de mes pensées les plus intimes, et que le public a
oulu honorer de son indulgence.
ndant je n'ai pas absolument manqué de parole à mon correspondant russe; et,
encore, comme je le souhaite de tout mon cœur, il en trouvera la preuve dans
nse qui va suivre, telle à peu près que je l'avois adressée sur le sujet même qui
xé son attention, à un jeune philosophe des environs de Paris.

A MONSIEUR L***, ÉTUDIANT EN PHILOSOPHIE.

Paris, 20 février 1849.

Monsieur,

Quoique j'aie lieu d'être très-flatté de la lettre que vo avez bien voulu m'adresser sous la date du 1er de ce mo lettre dans laquelle la part faite à mon amour-propre sembleroit exagérée, s'il ne m'étoit permis de la rapporte votre entraînement vers les études philosophiques dont m ouvrage vous a peut-être donné le goût, je ne saurois m'em pêcher de vous communiquer une réflexion que je dois à l lecture de vos lignes.

Je croyois, par divers passages de mes *Inductions*, avoi mis ma véracité hors de doute ; il me sembloit que le ton qu règne dans cet écrit d'une longue haleine, la discussion mû des matières graves qui y sont traitées, le style même, au quel on a eu la bonté de faire quelque attention, devoien offrir une garantie suffisante de la bonne foi de l'auteu Me serois-je trompé ? Ce qu'il y a de certain, c'est que vou souhaitez de celle-ci une autre preuve ; ne fût-ce que pou vous mettre en position de prononcer sur le différend dont j suis devenu le sujet entre vous et vos honorables amis, j vais vous la donner aussi franche et aussi concise qu'el pourra se présenter à ma plume.

Et d'abord, Monsieur, croyez-vous que cette créatu étonnante dont nous portons le nom, qui se partage le va domaine de la terre avec une supériorité de vues et de co mandement, par suite de laquelle tout le reste est réduit au rôle de simple accessoire, que l'homme enfin soit ici-bas u être complet ou achevé ? Ne laisse-t-il donc rien à dési dans sa texture, dans ses conceptions, dans ses trava dans ses projets et dans ses efforts physiques et intellectu Rien ne vous dit-il qu'il seroit possible d'ajouter quel chose au développement des facultés inhérentes à sa do nature ? Quant à moi, Monsieur, je vous avouerai fran ment que si je sens, à mon grand regret, l'impuissance mes moyens actuels dans la recherche de la vérité, je

forcé aussi de reconnoître que le pouvoir organisateur de mon être a préparé en moi une simple ébauche qu'il se réserve de parachever sans altération de son type primordial. Où? quand? c'est ce que je ne saurois dire.

En deux mots, je conçois l'homme, tel qu'il est, susceptible de devenir, sous la main de son auteur, plus noble dans ses désirs, plus élevé dans ses aperçus, et par conséquent plus épuré dans ses jouissances, que ne le montre cette vie périssable. A mes yeux, mon être comporte un accroissement ou une réduction possible dont le secret m'échappe, mais n'implique aucune contradiction avec les données présentes de mon existence. Mes vœux, dès ici-bas, plus vastes que mes moyens, me mettent sur la trace d'une probabilité de perfectionnement accessible à ma nature même. L'enfant, à peine sorti du sein de sa mère, se livre à des mouvemens, il agite ses membres dans le berceau, il essaie des pas sur le sol, parce qu'il est destiné à y marcher : l'homme s'inquiète dans la vie actuelle ; après l'avoir secouée comme un fardeau dont il voudroit se dégager, il s'élance vers l'infini ; il y cherche en quelque sorte un domicile et il s'y établit par anticipation, parce qu'il est destiné à ce séjour inconnu. On seroit tenté de dire que, de longue main, il a contracté avec le ciel un droit d'hospitalité qui lui assure son avenir.

L'homme n'est donc point une œuvre achevée. Nous ne pouvons ni chercher, ni dire les transformations auxquelles le soumettra la volonté qui l'a jeté en manière de chrysalide sur cette terre de pèlerinage. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'y prépare une destinée ascendante ou descendante, suivant ses divers degrés de mérite. Aux yeux du sage, la mort ne sera jamais qu'un état voilé. La tombe a vainement reçu la dépouille des générations qui se succèdent sur la surface du globe; à tort, vous lui demanderiez l'homme : il n'est pas là. Une justice toute-puissante l'aura fait revivre ailleurs. Dépositaire fidèle des pensées, des vœux, des intentions et des actes de la vie passée, après avoir relié cet ensemble moral, comme les faisceaux des licteurs de l'ancienne Rome, elle leur aura donné un centre de perceptions, riche de bons ou de terribles souvenirs !

L'être humain, en effet, n'est susceptible d'être reconsti-

tué que par la mémoire. Son identité est à ce prix. Qu'elle lui soit rendue par l'adjonction d'un système nerveux ou autrement, il n'importe. Le juge devant lequel il doit paroître ne manquera pas de moyens d'exécution. C'est le passé qui est à punir ou à récompenser : l'avenir doit donc être solidaire du passé et en avoir la conscience. Le Léthé du paganisme n'étoit qu'une fiction repoussée par ses auteurs même, c'est-à-dire par les poètes, prêtres primitifs des nations. Achille a bu dans ce fleuve, Agamemnon y a bu, Didon aussi; cependant Homère et Virgile ne leur ont enlevé aucun de leurs souvenirs ; et la belle Tyrienne, blessée au cœur, fuit l'ingrat qui l'a délaissée et sur lequel elle jette un regard de courroux, *torva tuentem*. (*Enéide*, l. VI.)

Ce que je vous écris là, Monsieur, me semble tout simple, tout naturel. Depuis que le soleil nous éclaire, la raison et le bon sens le plus ordinaire nous apprennent que la conséquence doit naître des prémisses. Le coup ne peut frapper un innocent, la faveur s'attacher à un être qui ne se connoît aucun mérite : supposer que Dieu, l'équité même, intervertira cet ordre, ce seroit ne voir en lui qu'un sophiste ou une volonté sans discernement. Autant vaudroit un blasphème [1]. Quant aux difficultés d'arranger tout cela, elles m'embarrassent peu. Je suis persuadé que nous serons un jour surpris de n'avoir pas eu plus tôt, au moins, un léger soupçon des procédés par lesquels la perpétuité de notre existence se trouvera assurée.

Non seulement l'homme n'est point un être fixé; mais dès ici-bas il se grandit, il s'améliore, ce à quoi il parvient par la seule force de son entendement, ou par les travaux successifs des générations dont l'ensemble représente l'espèce entière. Remarquez toutefois qu'au milieu de nos efforts les plus heureux, il nous est donné d'entrevoir un point de perfection, dont notre sentiment intime voudroit se rapprocher et qui échappe sans cesse à nos désirs. Nous dressons l'obélisque vers la nue, nous portons le signe de notre existence passagère dans le ciel; nous y lançons, à

[1] Le Psalmiste n'a-t-il pas dit en parlant du méchant : *et vermes eorum non morietur?*

ıien dire, celle-ci. En quoi différons-nous donc de l'insecte ilé qui s'élève vers la cime d'un arbre pour y suspendre e tombeau d'où sortira la plus brillante des métamorphoes? force nous est de croire à l'instinct de cet être inférieur; ourquoi ne pas croire au sentiment, qui est aussi l'instinct e l'homme? la nature n'a pas départi en vain l'un aux nimaux; en nous accordant l'autre, n'auroit-elle voulu romper que nous seuls?

Maintenant, Monsieur, que je crois vous avoir démontré ue l'état de chacun de nous se réduit à celui d'une simle ébauche sur ce globe sublunaire, j'ajouterai que cette bauche est d'un jet trop hardi pour une destinée uniqueient terrestre.

A coup sûr, il y a plus d'intelligence dans l'homme, lus de connoissance des choses extérieures et latentes, qu'il 'en falloit pour assurer ici-bas le bonheur de l'espèce et es individus. Avec moins de portée dans les facultés intelectuelles, le genre humain eût pu fleurir, comme une coonie paisible à l'ombre des hêtres et des lataniers, suivant es zones sous lesquelles il eût été appelé à l'existence. Ses ıalheurs présens dérivent de son activité même, ses enıuis et ses inquiétudes d'un but insaisissable. Moins ingéıieux, moins penseur, il seroit moins à plaindre. Il a été ait trop grand pour être renfermé dans la vie du jour où l étouffe; d'autre part, elle lui a donné trop le sentiment le sa foiblesse organique, pour qu'il ne regarde pas sa siuation comme transitoire. Divinité égarée au milieu de la réation apparente, il aspire à l'Olympe; vermisseau ramant sur la terre, il s'indigne de son rôle; et, entre tous es êtres qui s'y meuvent, il est le seul qui, se croyant desiné à quelque chose de mieux, ait à dévorer son humiliaion. Ce mystère ne seroit qu'un contre-sens, s'il ne portoit n lui-même l'explication que les sages de toutes les conrées y ont aperçue. L'enfant d'Alcmène rendra au sol ce u'il en a tiré, le fils d'un dieu remontera vers sa noble rigine. Hercule sur le mont OEta nous offre un symbole rappant du départ des deux natures, puisque dans la mort u héros, le ciel et la terre reprennent chacun ce qui leur ppartient.

Je souhaite, Monsieur, que ces rapides éclaircissemens vous suffisent, ainsi qu'à vos honorables amis. Persuadé de la loyauté avec laquelle vous interrogez, en leur nom, un homme qui ne pouvoit être enlevé aux études philosophiques, douce occupation de sa vie présente, que par le désir de coopérer aux vues de la Providence en contribuant aux progrès de la morale publique, je vous ai répondu avec franchise. Croyez-le, Monsieur, je ne pouvois avoir d'autre foi que celle dont dépose le livre qui m'a valu votre correspondance. Parmi ceux de mes lecteurs qui la partagent, ou qui y voient au moins une belle et consolante probabilité, j'aurois le droit de citer des noms éminens en savoir et en vertu. Si j'en fais la remarque, ce n'est pas pour me glorifier dans mes foibles travaux, mais pour vous prouver que j'ai bien jugé mon pays en lui offrant une philosophie religieuse. C'est au moins un avantage qui me restera sur quelques-uns de mes devanciers.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc., etc.

K.

A MONSIEUR PANCKOUKE,

Propriétaire-éditeur du *Journal supplémentaire des Sciences médicales.*

Monsieur,

Je professe une telle considération pour les collaborateurs du Journal supplémentaire des sciences médicales, je suis uni avec quelques-uns par des liens d'une estime réciproque si chère à ma pensée, qu'il m'en coûte de réclamer contre un article inséré dans votre dernier numéro par M. ***, article où, par occasion, ce jeune auteur parle d'un ouvrage qu'il me semble n'avoir pas lu ou n'avoir que très légèrement examiné; je veux parler de mes *Inductions morales et physiologiques*. Si le paragraphe qui me concerne se bornoit à n'offrir qu'une teinte de malveillance, je me tairois; car un écrivain n'a que par son seul talent le droit de se faire aimer lui et ses ouvrages. Tant pis pour lui, s'il n'inspire aucun intérêt, il doit en porter la peine; mais il peut exiger aussi qu'on ne lui prête pas des opinions qui ne sont

pas les siennes, et c'est précisément le cas dans lequel je me trouve.

Votre rédacteur prétend que, me jetant dans la doctrine d'Aristote, je me prononce pour un *spiritualisme pur* ; ce qui, pour le dire en passant, est assez contradictoire. Je déclare sur cette seule citation, que l'auteur ne m'a pas compris, et que, par conséquent, tout mon livre lui est échappé. Le titre que j'ai adopté, après de mûres réflexions, prouve qu'appelé à m'occuper d'un être mixte, j'ai voulu le considérer dans ses deux natures, que l'influence de l'une sur l'autre m'a été présente, et que je me suis étudié à déterminer les lois de leur action réciproque. J'ai été plus loin : l'impossibilité où mes méditations m'ont placé de concevoir une intelligence dégagée de toute adjonction sensible, m'a conduit à reconnoître que l'Éternel, voulant s'entourer de créatures morales susceptibles de lui rendre hommage, a été contraint de les lier à des systèmes de relations organiques; que dans ce dessein la terre et les autres astres ont été tirés de l'abîme; que la vie, d'abord simple végétation, a été communiquée à des êtres doués de *sentiment*; qu'un accroissement de ce dernier a étendu leurs rapports, et que la plus belle conséquence en est résultée, je veux dire une moralité responsable, parce que arrivée à un degré d'instruction réglé sur les besoins sociaux, elle a constitué des êtres solidaires en eux-mêmes de leurs propres actes envers leur espèce. Telle est la grande pensée qui m'a été présente depuis le premier jusqu'au dernier feuillet de mon ouvrage. C'est avec elle que j'ai envisagé l'homme, dès avant sa naissance, dans les projets du Tout-Puissant; c'est avec elle que je l'ai suivi jusque par-delà cette vie périssable.

Il est certain, Monsieur, qu'il n'y a pas là de matérialisme, ou du moins ne s'en trouve-t-il que ce qu'il en faut pour fonder notre nature, telle qu'il nous est permis de l'entrevoir; mais n'est-ce pas aussi se tromper étrangement que de prétendre apercevoir une doctrine d'*idéalisme pur* dans une pareille exposition de principes, ainsi que votre jeune écrivain se hasarde à le dire? J'ai été mieux lu par plusieurs de vos célèbres collaborateurs, tels que les docteurs

Alibert, Gall, Pariset, j'ai été mieux compris par MM. Beugnot et Camille Jordan, mes honorables amis.

Dans le paragraphe qui me concerne, il est parlé de la définition de l'homme, *intelligence servie par des organes*, que l'on revendique, contre M. de Bonald, en faveur d'un écrivain étranger. Il ne m'appartient pas de me constituer juge des droits à cette propriété métaphysique; mais l'écrivain, qui me cite à cette occasion, eût pu dire encore que j'ai combattu cette définition. Il me semble même que j'en ai démontré rigoureusement l'inexactitude. Permettez, Monsieur, que j'insiste près de vous, pour que ma présente lettre, en réponse à l'article où il est fait mention de mon ouvrage, soit comprise dans votre prochain numéro. J'ose même vous demander votre agrément pour une insertion dans *le Moniteur*. L'importance que j'y mets ne paroîtra point déplacée à ceux qui, comme moi, auront passé dix années à méditer un livre et plus de trois ans à l'écrire avec conscience.

Je sais, Monsieur, que ce travail m'a même mérité votre estime personnelle, et je suis bien aise de vous témoigner ici le prix que j'attache à votre suffrage. Veuillez en même temps agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble serviteur.

K.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

DE L'ÊTRE PROPREMENT DIT, OU DE DIEU.

LIVRE II.

DU NÉANT.

LIVRE III.

DE L'ÊTRE MATÉRIEL.

LIVRE IV.

DE L'ÊTRE SPIRITUEL.

LIVRE V.

DE L'UNION DE L'ÊTRE SPIRITUEL ET DE L'ÊTRE MATÉRIEL.

LIVRE VI.

DE LA SÉPARATION DE L'ÊTRE SPIRITUEL ET DE L'ÊTRE MATÉRIEL, OU DE LA MORT.

LIVRE VII.

DE LA RESTITUTION DE L'ÊTRE SPIRITUEL ET DE L'ÊTRE MATÉRIEL, OU DE L'IMMORTALITÉ.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

FRAGMENTS SCIENTIFIQUES

Paris. — Typ. Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.

FRAGMENTS SCIENTIFIQUES

PAR M. A. ROMIEU,

Maître des Requêtes,

PRÉFET DE LA HAUTE-MARNE.



PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

—

1847.



Ce livre est le recueil, un peu augmenté, des divers articles publiés par l'auteur dans *la Presse*, durant le cours des deux dernières années. Il l'adresse aux amis bienveillants qui l'ont encouragé dans son travail et surtout dans ses tendances.

Novembre 1846.

FRAGMENTS SCIENTIFIQUES.

I.

DE LA NÉCESSITÉ D'UNE DIRECTION GÉNÉRALE DES SCIENCES.

Il y a en France une direction officielle des beaux-arts. On n'a pas songé à une direction des sciences. S'il est, cependant, une des deux choses qui ait besoin d'être

dirigée, c'est très-certainement la seconde.

Car les beaux-arts sont du domaine de l'inspiration individuelle, de la passion isolée; on peut dire à un peintre qu'il devra exécuter tel tableau, à un sculpteur qu'il devra modeler telle statue ; mais cette *commande*, pour me servir du mot technique, ne force pas à un chef-d'œuvre : on ne reproduit pas, par ordre, le Titien ou Canova.

Dans les sciences, c'est une autre voie. Il ne s'agit pas de formes; il n'y est question que de faits. Vous pouvez donner aussi une *commande*, mais elle sera sûrement livrée, parce qu'elle aura trait à un objet positif, qui n'admet pas de variétés diverses, et que vous saurez reconnaître, quand le marché sera conclu.

Demandez un portrait du roi. On peut vous en donner dix : il y aura dispute sur la question du meilleur. Mais, demandez la décomposition du soufre, ou la composition d'un objectif qui pourrait faire apercevoir de petits détails à la surface de la lune : il n'y aura plus alors ni goût, ni dispute ; s'il se rencontre des concurrents, la raison seule décidera.

Au moment où l'on cherche tant de procédés pour donner carrière à l'ardeur immense des esprits, je m'étonne qu'on n'ait pas songé au plus simple de tous. Si l'on créait une *direction générale des sciences*, de larges progrès seraient bientôt accomplis.

Cette institution, comme je l'entends, aurait pour but de régler, dans une méthode

logique, cette partie de l'activité scientifique qui se dissémine en essais isolés ; de donner puissance effective à des efforts spéculatifs qui se perdent faute d'emploi ; de permettre, en traduction réelle, l'effet de rêves qui ne font que traverser des cerveaux ; d'appliquer, enfin, avec tous les moyens pratiques dont les plus riches imaginations manquent, les forces intellectuelles de ceux qui interrogent la nature.

J'entendrais, qu'étudiant d'un œil attentif la progression et le besoin des connaissances, le directeur-général désignât les sujets que tels ou tels savants devraient poursuivre. J'entendrais que des programmes spéciaux fussent donnés, indiquant à chacun le secret qu'il doit découvrir. Il se peut, dans l'état

actuel des choses, qu'une certaine branche scientifique reste très-longtemps inexplorée, faute de ressources matérielles que son exploration nécessite. Dans mon système, ce danger n'existe plus. C'est aux travaux coûteux que s'adressera la mission officielle et non à d'autres. Lorsque l'illustre Davy, en 1807, vint ouvrir cette carrière nouvelle de l'analyse chimique par l'électricité; lorsqu'à la stupéfaction de nos académies, il fit apparaître les métaux alcalins, avec leurs étranges attributs; lorsque l'on en vit un, le potassium, s'enflammer dans l'eau dès qu'il y était jeté, quel chimiste n'eut l'ardent désir d'imiter et de poursuivre ces découvertes? Le directeur-général des sciences, s'il eût existé à ce temps-là, aurait fécondé tant

de vœux stériles. On saurait peut-être, depuis trente ans, ce qu'est l'ammoniaque, cette longue énigme de nos traités de chimie.

Laisser les sciences à la propre inspiration de ceux qui les cultivent, se confier aux sociétés d'encouragement et aux prix bénévoles que l'Institut décerne au nom de fondateurs éclairés, c'est démentir le principe qui préside à toute notre législation. Si l'État a le devoir (je ne veux pas dire le droit) de direction en quelque matière, c'est, sans nul doute, en celle-là. Et je ne sais qui aurait le courage de le lui dénier, s'il voulait l'accomplir.

De grands problèmes restent insolubles, du moins jusqu'à nos jours. Mais que d'esprits s'en occupent ! Ceux-là, précisément,

n'ont que des plans inexécutables, parce qu'ils manquent des moyens d'exécution. S'ils les trouvent dès l'abord, bientôt ils les épuisent, comme ce personnage d'un magnifique roman [1].

Qui peut se livrer maintenant aux grandes recherches? Personne. C'était bon au temps de Lavoisier, ce fermier-général qui avait les deux dons du génie et de la fortune. Aujourd'hui, la fortune s'applique à la petite ambition politique, même lorsque le génie est à côté d'elle : nous en avons les rares exemples que cette double condition peut offrir.

Et pourtant, à quelle époque des annales humaines le besoin a-t-il été plus impérieux

[1] *La Recherche de l'Absolu*, par M. de Balzac.

d'une facilité aux grands essors des découvertes? En dépit des entraves à cet esprit qui souffle et qui refait une nouvelle Genèse, des merveilles incroyables s'accomplissent: l'espace et le temps disparaissent à l'aide des chemins de fer de façon à changer les calculs anciens; les monuments, les hommes eux-mêmes, reflètent, en quelques secondes, leur exacte image sur une plaque exposée devant eux. Tout ce qui eût semblé charlatanisme à nos pères, sorcellerie à nos aïeux, tout ce dont nos pères eussent fait matière à rire, tout ce dont nos aïeux eussent fait matière à bûcher, tout cela, sans étonnement, s'accomplit en notre présence et avec la seule impatiente observation que le miracle soit si lent. Il le serait moins, en effet,

disons qu'il serait plus rapide, s'il subissait une direction puissante et continue, que le gouvernement peut seul s'approprier.

Je prendrai des exemples. Supposez un homme qui a réfléchi sur le désordre actuel des connaissances chimiques.

Il a entendu les savantes et presque poétiques leçons de M. Dumas; il a lu les philosophiques ouvrages de Berthollet et de Fourcroy, et il a gémi du chaos où se trouve plongée, à force d'analyses partielles, la haute science des Stahl, des Lavoisier, des Proust, des Berzélius et des Davy, des Gay-Lussac et des Thénard. Cet homme se demande s'il ne pourrait pas, lui aussi, questionner les causes dans leurs plus sublimes secrets; s'il n'y aurait pas, pour lui, un moyen d'arracher

à l'azote, ce corps négatif, sans propriétés personnelles, le rôle suprême de *corps simple*, d'*élément*, que lui donne aujourd'hui l'insuffisance des notions admises.

Il est frappé encore de cette relation si évidente entre la nature de trois autres *corps simples*, le chlore, l'iode et le brôme, tous trois sortis de la même source marine, tous trois exhalant la même odeur, tous trois jouissant de propriétés analogues, tous trois prouvant, par leur commune essence, qu'aucun d'eux trois n'est un être primitif comme il convient de l'admettre en saine raison. Eh bien ! ce chercheur de philosophie chimique n'aura nul moyen d'éclairer l'humanité ! Il lui faudrait des appareils et du temps, deux choses coûteuses. Il se verra

réduit, si la science le dévore, à mêler, en attendant mieux, quelques liquides divers, pour en obtenir un sel double, dont il fera la description dans les Annales de Chimie, ou à inventer un nouvel acide végétal qui grossira l'interminable liste de ces étranges noms dont s'embarrassent les bacheliers.

S'il avait un laboratoire et l'argent nécessaire, il s'occuperait des grandes questions où son esprit se démène; il irait, libre dans ses allures, et après les rêveries de la nuit, fouiller en intrépide dans les replis de l'arcane, et quelque coin du voile serait soulevé.

Un autre est-il épris de la physique? Il voudra pénétrer dans cet immense labyrinthe dont on ne connaît que l'entrée, celui que la découverte du fluide électrique a fait

apercevoir au début de ce siècle. Qui peut savoir les prodigieux secrets de ce voyage? Là est peut-être le dernier mot de ce grand mystère de la vie. Mais que de pas et d'aventures! Il n'est personne qui, de son propre courage, puisse avancer hardiment dans une telle route, tant il y faut de moyens d'exploration. Supposez la main du gouvernement lançant une armée de chercheurs dans cette voie, donnant à chacun son rôle; à celui-ci l'étude des phénomènes atmosphériques, à celui-là l'observation des actions lentes, sous la conduite du génie patient de M. Becquerel; qu'un autre soit chargé d'expériences sur la végétation, prise à tous ses degrés; un autre encore, de l'examen des phases diverses de la génération animale, et

que, par séries diverses de spécialités, depuis la simple production électrique des contacts jusqu'à la récente source connue de l'électricité par un jet de vapeur, il se forme une masse de travailleurs payés, à l'abri des mécomptes d'argent; n'aurez-vous pas un progrès rapide et sûr, au lieu de cette spéculative inertie du savant dont j'ai dit l'impuissance?

De la géologie, de la physiologie, de toutes les sciences naturelles, il en est de même [1]. Si l'État chargeait un certain homme de rechercher les moyens de dissoudre les calculs de la vessie, on arriverait plus promptement, sans nul doute, à ce ré-

[1] Je ne parle pas de l'astronomie, qui a ses observatoires, dont l'État fait les frais.

sultat qui doit se trouver un jour, qu'en laissant la solution du problème aux chances d'imagination et de loisir des médecins qui, de loin en loin, s'en avisent [1].

Les sciences mathématiques languissent. Qui leur rendra ces nobles luttes où s'est illustré le siècle dernier, lorsque le grand Euler, les Bernoulli et tant d'autres génies inventeurs s'envoyaient des défis scientifiques, dont l'enjeu était la gloire que vainqueurs et vaincus partageaient ? C'est qu'alors une fièvre héroïque animait ces athlètes; le calcul infinitésimal venait d'être

[1] Il m'a fallu beaucoup d'efforts pour amener un jeune et habile médecin de province, M. le docteur Parrot, à écrire son beau livre sur la suette miliaire, qui restera dans les annales de la science.

trouvé, et de ce phare nouveau chacun voulait montrer une nouvelle lueur. A ces époques excitantes, l'esprit humain va tout seul : il se fait collectif, et supplée à toute institution dirigeante. L'époque finie, l'effort usé, l'isolement recommence, et, pour y mettre fin, il ne se représente pas un Newton ou un Leibnitz tous les jours.

Au pas dont marche l'esprit humain, je ne vois guère rien d'impossible, si ce n'est d'aller dans les planètes. On s'attend tous les jours à l'annonce de voyages aériens. Ce que font les oiseaux est possible, puisqu'ils le font. Mille essais ont été tentés : beaucoup encore se tentent ; mais, pour atteindre le but, il faut de coûteux travaux ; il faut peut-être des appareils plus coû-

teux encore. L'État seul pourrait diriger de telles expériences, et assurer les inventeurs tout à la fois contre la ruine et contre le ridicule. On sentira, quand on y voudra réfléchir, que plus nous avançons dans l'ère de liberté qui date de la révolution française, plus l'action du gouvernement doit être grande et forte, car elle doit représenter la vie publique, et se substituer aux efforts isolés et individuels des temps anciens. Ne serait-ce pas un magnifique spectacle offert par un pays que celui d'un vaste atelier où les intelligences auraient leur rôle en même temps libre et sûr! où le génie de l'homme aurait son essor, sans craindre, en aucun cas, la chute? où le temps ne serait plus perdu, où les idées ne

seraient plus stériles, où la marche des connaissances ne rencontrerait plus d'arrêt! Combien de précieuses découvertes ont avorté, faute de moyens actifs! Rien de semblable ne serait possible si l'institution dont je parle venait à être fondée. Car celui qui aurait mission exclusive de poursuivre une certaine sorte de recherches, verrait affluer près de lui tous ceux qui s'en préoccuperaient eux-mêmes, et recevrait leurs inspirations, sauf à en partager la gloire. C'est, aujourd'hui, le hasard qui nous donne les grandes découvertes : ce serait, d'après mon plan, l'organisation.

Tôt ou tard, il faudra que cela s'accomplisse. Lorsque nous aurons délaissé, avec le dédain qu'elles méritent, ces vaines luttes

où s'épuisent les facultés morales de tant d'hommes éminents; lorsque nous tournerons nos regards vers le seul et vrai horizon des destinées humaines, le bonheur social, il faudra bien que nous reconnaissions cette grande nécessité d'une impulsion unique aux ressorts de l'esprit des masses, qui se gaspille et se perd de nos jours, sous prétexte d'indépendance. Il y a un être plus indépendant que le Français actuel : c'est le sauvage. Mais il est nu, et il est mangé.

II.

DE L'ÉTAT ACTUEL DES SCIENCES PHYSIQUES.

Newton a découvert la grande loi de l'attraction en remarquant la chute d'un fruit, phénomène vulgaire, que tous les yeux voyaient depuis des milliers de siècles. Le difficile, pour Newton, n'était pas de découvrir la loi : c'était d'observer le fait.

Tout ce qui est extraordinaire attire universellement l'attention ; mais ce qui est de chaque jour lui échappe, et l'effort véritable, aux esprits élevés, c'est de se dégager des habitudes d'enfance et de se proposer des énigmes, là où le reste des hommes ne sait apercevoir que des vérités.

Aujourd'hui même, un siècle et demi après les découvertes de Newton, demandez à quelque personne que ce soit, étrangère aux sciences, pourquoi un corps, abandonné à lui-même, se dirige, de lui seul et sans impulsion, vers la terre : cette personne répondra que c'est parce qu'il faut bien qu'il *tombe*. Pas une ne se sera demandé, avant votre question, le motif de cette règle constante de la *chute*. Et cela, unique-

ment parce que la chute a lieu mille fois par jour, qu'on y est familiarisé dès le plus jeune âge, et que rien n'a été surprenant dans ce fait, incessamment continué.

Il y a d'innombrables miracles de ce genre qui passent inaperçus. Si prévenus qu'ils soient ou qu'ils dussent l'être, les savants obéissent à cette routine de l'humanité qui nous étreint tous, et contre laquelle il faudrait une trop constante lutte pour s'en délivrer à jamais. Semblables aux professeurs de morale, qui, au sortir de leur leçon, s'abandonneront à la colère pour des choses du ménage intérieur, les savants, après avoir dépouillé les langes de l'habitude, en fait d'observation, les reprennent, sous une nouvelle forme, en matière de

théories. On méprise le vulgaire qui ne se questionne pas sur la *chute*, et l'on ne se questionne pas sur d'insuffisantes explications professées. J'ai vu changer les systèmes de physique et de chimie tous les cinq ans au moins depuis mes premières études ; j'ai vu admettre des corps simples qui passaient deux jours auparavant pour composés ; j'ai vu admettre, d'après Volta, l'électricité par contact; je l'ai vu nier ensuite pour lui substituer, dans les phénomènes de la pile, l'action chimique sans autre concours; j'ai vu triompher, glorieuse, la doctrine de Lavoisier, et je l'ai vu démolir, pièce à pièce, par des *amendements* qui semblaient la respecter ; j'ai vu bouleverser les nomenclatures, sans plus de clarté pour l'in-

telligence des élèves ; l'acide muriatique est devenu hydrochlorique et quelque temps après chlorhydrique ; l'eau est maintenant un oxide *métalloïdique*. J'ai vu soutenir que la lumière était un fluide émanant du soleil et venant impressionner directement notre œil ; puis, on m'a dit que ses effets n'étaient dus qu'à des vibrations successives. J'ai vu, enfin, tant de contradictions hâtivement accumulées, que j'aurais peine à en former la liste. Cependant, à chacune de ces phases, malheur à qui se serait fait répéter le mot d'ordre ! Avisez-vous, aujourd'hui même, de douter des atomes et de leur poids ! Tout au plus si M. Dumas, ce spirituel philosophe, a osé, dans sa chaire, indiquer ses incertitudes à ce sujet.

Parmi tant d'hommes éminents qui cultivent les sciences, il en est peu dont le génie s'isole du milieu où il agit, pour reprendre, à leur source, les hautes questions de ce grand domaine. Nous sommes évidemment dans une époque de transition. Les faits ont débordé les théories, comme au temps où parut Lavoisier. On se jette, en attendant le flambeau qui viendra, dans un pêle-mêle de formules, nouvelle algèbre dont se hérisse la chimie, sans que cette tendance pédantesque aide en rien à l'intelligence de la belle loi des équivalents qu'elle veut traduire. On se dispute sur ce terrain, et il se compose de gros mémoires pour substituer un H2 à un H3 dans l'écriture reçue. On se livre en même temps à un luxe

inouï de petites mesures : nous savons, par exemple, aujourd'hui, que l'eau n'est plus incompressible, et que sous une pression égale à celle de l'atmosphère, elle peut diminuer de 44 *millioniėmes* de son volume (de 48 selon M. Perkins) !

N'y a-t-il pas, en tout cela, un symptôme manifeste d'arrêt dans la marche grandiose imprimée au génie humain par les hommes illustres dont Galilée fut le précurseur ? N'est-il pas juste qu'on s'en émeuve, et serait-ce inconvenance ou hardiesse que d'en parler ? Il est concevable qu'en politique, dans l'histoire des peuples, se rencontrent des époques stagnantes, des calmes après l'orage ou des anéantissements à la suite de convulsions. Mais, dans cette im-

mortelle nation scientifique, dont l'univers est la conquête promise, pourquoi ces phases de relâchement ? C'est que l'esprit de détail a tout envahi, et que l'origine des grandes recherches est oubliée. Jamais, certes, les procédés d'expérimentation n'ont été si prompts ni si sûrs ; jamais la science n'a donné aux intérêts humains tant de satisfactions rapides ; ce qu'elle engendre de merveilles réalisées dépasse, en nos jours, les rêveries féeriques des mythologies d'autrefois, et notre forme sociale est à la veille, elle-même, d'en subir l'influence. J'admire ce mouvement magnifique qui, en déplaçant les vieilles forces morales, jette aux masses, trop lassées du *renoncement*, le dogme attrayant du *bien-être;* mais tout ébloui que

je sois, comment ne pas voir aussi que le grand objet philosophique, la recherche des CAUSES, reste un peu oublié près de ces prodiges d'application ?

L'électricité, cette lueur miraculeuse, apparue à une date si récente, et qui devait éclairer tout le champ des sciences, où en sont ses prodiges espérés? On reste à des effets partiels de décomposition, après les vieilles expériences des premiers inventeurs. Depuis Francklin, Volta ; puis Davy, puis M. Becquerel. C'est beaucoup sans doute d'avoir construit les paratonnerres, d'avoir découvert les métaux alcalins, d'avoir obtenu, en peu d'heures, des cristaux que les siècles seuls formaient, d'avoir ingénieusement doré du cuivre; mais en sait-

on mieux comment il se fait qu'un morceau de résine frotté attire les corps légers qu'on lui présente?... Là est le point de départ, et c'est de là que chacun s'éloigne. Il a fallu, pour rendre raison des faits, inventer deux fluides dont chacun se repousse lui-même; il a bien fallu même, après la découverte d'OErstedt, que M. Ampère imaginât des courants électriques en spirales pour expliquer les aimants. La nature m'apparaît trop simple pour s'embarrasser de telles conceptions. Mais à peine un fait est connu qu'on lui veut une explication; et l'on étrangle les faits nouveaux pour les forcer à se courber devant l'explication admise. Mieux vaudrait dire que l'on ne sait rien et chercher toujours. Quelque Æpinus mo-

derne trouvera la clé de ces secrets, mais à la condition d'oublier ce qu'on lui aura pu apprendre, et de frotter un bâton de cire en réfléchissant tout seul.

Que penserait l'Académie des sciences d'un mémoire où il serait question du phlogistique ? Il a pourtant régné dans cette enceinte où son nom serait aujourd'hui bafoué. Il y a là probablement quelque buste qui sourirait de plaisir à ce nom. Longtemps il a fallu que Lavoisier luttât, malgré l'évidence de ses preuves, contre l'ingénieuse chimère du grand Stahl, à laquelle une réelle traduction, prise, cette fois, dans les données nouvelles, s'apprête peut-être au fond d'un creuset. M. Berzélius, un des maîtres de la science présente, n'a-t-il pas admis que le

radical métallique de l'ammoniaque est un composé d'hydrogène et d'un corps qu'il appelle *nitricum*? Si donc, un métal, hypothétique il est vrai, l'ammonium, comprend, selon cet illustre chimiste, de l'hydrogène comme élément, ne pourra-t-on admettre aussi que tous les métaux en contiennent, et que l'hydrogène, ce combustible par excellence, est le principe dominant des métaux et de tous les corps combustibles en général ? Cependant, cela prouvé, ce serait la *restauration* du phlogistique dont l'idée, à part la question de poids, n'était au fond que ce que je viens de dire.

Mais l'habitude est faite. Un jeune homme, tout rempli d'ardeur, cherchera d'abord quelque éther, plutôt que d'oser , si loin

qu'il rêve, aborder ces questions formidables, parce que le ridicule est au bout. J'ai dit ailleurs combien serait utile, pour ces timides athlètes, le secours d'une Direction générale des sciences. Il faudra un hardi génie pour s'en passer dans de telles entreprises.

Le malheur actuel des sciences est dans l'abus de *l'analyse*. Cette arme puissante ignorée des anciens, ce *novum organum*, donné par Bacon à l'humanité, qui s'en est servi pour tant de conquêtes, est aujourd'hui l'unique instrument intellectuel qu'elle possède. Or, l'analyse, précisément parce qu'elle est commode, et que les plus minces esprits s'en arrangent, produit, par son usage, un fâcheux rétrécissement d'idées.

Elle emprisonne le génie dans sa formule restreinte et ne lui permet d'avancer d'un pas qu'après la certitude de cette petite route. Mais le génie est aventureux ; sa nature cavalière répugne aux tentatives assurées ; il aime le péril et les hasards ; laissez-le fièrement marcher dans les ténèbres et ne le traitez pas en enfant qui a peur !

C'est, pourtant, avec ces réserves, que la chimie a été conduite au degré actuel. Fonder un système sur la déclaration de l'insuffisance des notions présentes, c'est ne rien créer. Déclarer *corps simples* ceux qu'on n'a pu décomposer, c'est se borner à un aveu d'ignorance, et non établir une doctrine de la constitution des corps. C'est l'*analyse* dans sa plus haute expression de timidité. On a

rejeté les vieux *éléments,* mais on n'y a rien substitué ; car l'on n'a pas voulu, apparemment, dire que les cinquante et quelques corps indécomposés les remplacent dans la théorie.

A cette école technique, quels élèves formera-t-on pour la tâche sans bornes où les sciences physiques doivent convier leurs adeptes? Pascal, s'il se fût occupé de ces choses, eût reculé devant un tel programme. Il eût crié, bien haut, qu'une grande science ne doit pas être un petit résumé.

Aussi voyez quel abâtardissement dans les grandeurs premières du mouvement scientifique dont le début du siècle a resplendi ! Toute théorie convenue enfante une école obéissante, qui, dans chaque recher-

che, part de la donnée admise pour arriver à une conclusion qui la renforce. Il semble que la règle de TROIS soit devenue la loi universelle et que toute connaissance humaine doive être l'inconnue d'une proportion.

On arrive, avec ces méthodes, à trouver des *brôm res*, des *paranaphtalines* et des *sous-sels*, à grossir le nombre interminable des produits artificiels de nos laboratoires, sur lesquels s'émeut, tous les huit jours, la dispute académique ; on parvient à inscrire dans les traités de chimie les volumes et les poids de corps ignorés, tels que le fluor, dans leurs divers composés ; mais on ne trouve pas ainsi les causes de l'affinité, cette première pierre de l'édifice ! On mesure des pouvoirs réfringents ou polarisants, mais on

n'explique pas ce qu'est la lumière. On observe et l'on enregistre les lois de la chaleur : dans quelle mesure elle dilate, elle fond, elle vaporise, elle gazéfie ; comment elle rayonne, et quel est son degré spécifique de capacité dans chaque cas ; mais on ne trouve pas ainsi quelle est la cause de la chaleur, comment elle *échauffe*, comment elle produit, sur nos organes, cette sensation pour laquelle la cause a pris le nom de l'effet. On ne sait pas, enfin, s'il faut admettre un calorique, *être* à part, indépendant de l'électricité, de la lumière, du magnétisme terrestre, avec lesquels il serait si complétement mêlé. Là sont pourtant les grandes questions, qui, résolues, expliqueraient tout le reste. Mais l'analyse n'y peut rien, et c'est pourquoi ces ques-

tions dorment. La synthèse n'est à l'usage que des vastes cerveaux; elle seule, cependant, pourrait éclaircir le dédale où la multitude incohérente des faits a égaré, de nos jours, la marche des sciences physiques. Toute cette armée d'observateurs est sans chef. Vienne un homme doué de cette seconde vue dont je parle, de cet instinct divinateur qui n'est que la synthèse; que même nos brillants analystes s'y essaient, et que, laissant à la foule l'arme utile qui ne se perdra plus, ils la quittent un moment dans ces circonstances où elle ne peut suffire : bientôt l'ordre sera rétabli ; ce tumulte de mots et de détails fera silence devant un spectacle immense et simple comme la nature, dont nous calomnions les procédés.

III.

ÉTUDE SUR L'HISTOIRE DE LA TERRE
ET SUR
LES CAUSES DES RÉVOLUTIONS DE SA SURFACE

PAR M. DE BOUCHEPORN, INGÉNIEUR DES MINES.

Au milieu du chaos actuel des sciences, voici enfin qu'il paraît un beau et grand livre. Ici, ce n'est plus cette étroite analyse qui a tout envahi ; c'est de la synthèse, et

de la plus haute, à la suite de laquelle l'analyse viendra s'incliner pour certifier les détails.

Je ne sais ce qu'on aura pensé, dans les hautes régions scientifiques, du livre de M. de Boucheporn. Pour moi, je déclare que ma raison n'a jamais été plus satisfaite depuis l'étude des grands travaux de Cuvier. Je me hâte d'en excepter le neuvième chapitre, relatif à l'histoire chimique de la terre et dont je ne pourrais accepter un seul mot; mais j'ajoute que l'auteur eût pu supprimer ce chapitre entier sans nuire en rien aux magnifiques théories qu'il développe.

M. de Boucheporn cherche l'origine des choses : les montagnes, dont la formation a été si diversement expliquée, mais que tout

le monde, aujourd'hui, admet comme un produit de soulèvement, sont, de sa part, l'objet d'études très-logiquement suivies. Un grand fait a frappé son esprit : c'est le parallélisme de plusieurs vastes chaînes. Raisonnant dès lors à l'inverse des chercheurs vulgaires, il a élevé sa pensée au delà de nos petites dimensions ; il s'est jeté dans le monde des infinis, et n'a plus voulu tenir compte ni du temps, ni de l'espace; il s'est placé, par l'imagination, dans ce milieu où roulent les mondes, comme les cailloux dans nos moindres ruisseaux. Et il s'est dit : ces grandes perturbations que l'on remarque à la surface du globe; ces éléphants qu'on exhume en Sibérie, sous un climat où ils ne vivraient plus, sur un sol où ils ne

trouveraient pas de nourriture; ces couches stratifiées qu'un relèvement subit a séparées en énormes fentes rectilignes; ces races à jamais disparues, dont les bizarres dépouilles sont incrustées au sein des rocs; tout cela ne dénote-t-il pas, en même temps qu'un violent effort, des modifications de climats sur les diverses parties de la terre?... Cette double question posée, il n'y avait plus qu'une solution possible : il fallait nécessairement admettre de brusques changements dans la situation de l'axe de la terre, puisque c'est de l'inclinaison de cet axe, ou de celui de l'équateur sur l'écliptique, que dépendent les climats divers.

L'auteur, alors, sans autre recherche, s'est hardiment donné ce programme : la

terre a été plusieurs fois rencontrée par des comètes, dont le choc a perturbé, à diverses reprises, son mouvement de rotation, qui tantôt a été accéléré, tantôt retardé; les pôles ont été ici et là ; je trouverai les endroits, je les dirai; je ferai des mappemondes retrospectives de plusieurs millions de siècles!

Il a fait ces mappemondes incroyables, et auxquelles je crois. Déduisant, avec un art extrême et toujours à l'aide des notions les mieux admises, les temps nécessaires aux formations des couches qui composent les divers terrains, il en conclut, sans objection possible, que chacune de ces formations a dû exiger au moins deux millions d'années; j'ai besoin ici de citer un passage du livre

pour ma justification de crédulité : « Quelques observations exactes ont été faites sur l'exhaussement du lit des fleuves et sur l'élévation des atterrissements à leur embouchure. D'après les mesures de M. Girard, le lit du Nil ne s'élèverait que de 1 mètre vingt-six millimètres en mille ans ; la petitesse extrême de ce nombre fourni par un si grand fleuve est remarquable... En partant de cette donnée, M. Élie de Beaumont a calculé que l'ensemble des dépôts alluviens indiquerait, par leur épaisseur, le chiffre de 7 millions 600,000 ans pour la durée de la terre, depuis que les premiers sédiments fossilifères se sont formés à sa surface. »

Et plus loin : « Le calcul du temps qu'aurait exigé la formation des houilles dans

l'hypothèse d'une énergie de végétation égale seulement à celle de notre époque, donne pour résultat qu'il faudrait vingt-cinq ans pour produire une couche de deux millimstres. Or, on connaît, en France, des couches de houilles de plus de 60 mètres d'épaisseur ; leur formation aurait donc exigé plus de 600,000 ans, indépendamment du temps employé à l'entassement des vastes dépôts alluviens dont les houilles font partie. »

Ne parlons donc plus de siècles ; ce sont des secondes pour le créateur, et il nous faut tâcher d'adopter un instant cette mesure rapide. Le livre y invite, y prépare ; j'oserais dire qu'il vous place forcément dans cet étrange ordre d'idées. Dès lors, tout s'éva-

nouit de ce qui pourrait choquer dans la vie pratique, dans cette vie de cinquante et quelques années, où trop souvent un jour semble long.

M. de Boucheporn a considéré deux choses dans le surgissement des montagnes, deux mouvements divers qui tous deux ont concouru à porter leurs sommets à la hauteur que nous leur voyons atteindre. L'un, de beaucoup le principal (ici je cite), « est celui par lequel les couches des terrains déviées de leur horizontalité primitive, et exhaussées par inflexion, ont été redressées sur le flanc des montagnes, ou contournées autour de leurs sinuosités : c'est là le phénomène caractéristique du soulèvement. L'autre mouvement consiste en des ruptures

brusques et nettes, suivant des plans qui approchent plus ou moins d'être verticaux, et qui s'alignent entre eux par groupes parallèles. Ce sont les failles. »

Cette observation très-remarquable donne à l'auteur l'occasion de montrer que le choc d'une comète produirait, à la surface de la terre, ces modifications précises qu'il vient de décrire. Car nul ne doute que notre globe, à peine refroidi encore, n'ait qu'une couche solide très-mince, et qu'il ne soit liquide à quelques myriamètres plus bas. En supposant donc un choc, et le mouvement de rotation troublé, il est bien clair que tout ce liquide, pour obéir aux lois physiques, serait refoulé vers le nouvel équateur, et, par l'effet de la force centrifuge, crèverait la

mince croûte qui lui est superposée, dans un sens parallèle à ce même équateur. D'un autre côté, la pesanteur, ou la force d'attraction, s'exerçant aux nouveaux pôles avec plus d'intensité qu'ailleurs, il en résulterait une sorte de plissement de la surface, qui soulèverait les terrains, toujours parallèlement à l'équateur nouveau. Je ne sais si je me fais bien comprendre, mais j'affirme que je comprends tout à fait ces curieuses et nouvelles explications.

L'auteur va plus loin; il recherche les divers équateurs que des chocs semblables ont pu produire. Il les trouve, les indique; il en décrit quinze successifs, depuis l'origine de notre planète. Au douzième, selon lui, l'Europe était polaire; les glaciers nous cou-

vraient; c'est à leur marche, observée encore aujourd'hui en Suisse, qu'est dû le phénomène si bizarre des blocs erratiques. J'avoue n'en avoir pas lu encore une aussi satisfaisante explication.

L'examen de ces divers équateurs que les directions générales des chaînes de montagnes lui indiquent, amène l'auteur à des corollaires imprévus et qui ne sont pas les moins concluants de l'ouvrage. Selon que le mouvement de rotation de la terre a été ralenti ou accéléré par les chocs divers, il a dû s'ensuivre une durée moindre ou plus grande des jours. A l'époque des jours longs, il a fallu, chez les habitants de la terre, une organisation plus puissante qu'à notre époque, pour subir l'effort de la vie active jus-

qu'au moment du sommeil. Aussi, trouve-t-on, à ces temps, les gigantesques mastodontes, les éléphants, les bœufs monstrueux dont les équivalents n'existent plus de nos jours. Ce raisonnement est d'un homme d'esprit ; ce qui ne l'empêche pas d'être fort scientifique.

Enfin, M. de Boucheporn, après avoir montré par le calcul des probabilités, qu'un choc de comète est supposable en deux millions d'années, arrive jusqu'à trouver la trace du dernier de ces terribles événements. Se rattachant à l'idée de Halley, il admet que la dépression, inexplicable jusqu'à ce jour, du niveau de la mer Caspienne et des contrées qui l'avoisinent, par rapport à celui de l'Océan, n'est que la cicatrice

de cette grande blessure de notre planète.

Ce livre, écrit avec une complète modestie, malgré son audace, est destiné à une haute place dans les sciences. Respectueux, envers les maîtres, dont il renverse les systèmes, M. de Boucheporn a évité cette allure de novateur qui a perdu tant d'esprits distingués. Tout sûr qu'il est de sa découverte, il l'enveloppe de mille formules révérencieuses qui tendent à ne blesser personne, et ce n'est pas là un des moindres mérites de son ouvrage. Je sais des compliments qui lui auraient manqué sans cela. Il est regrettable que ce magnifique travail soit revêtu d'un style inaccessible au public ordinaire. J'ai tâché, dans cette courte analyse, de l'approprier mieux à sa destination, la

science commune. Car l'étude des grands phénomènes de la nature, reléguée trop longtemps, comme arcane, dans le cabinet des savants, commence à devenir du domaine usuel. En même temps que les feuilletons de nos journaux jettent à la foule avide une série successive de romans, le journal donne aussi le compte rendu des séances de l'Académie des sciences; la curiosité publique l'a ainsi voulu; elle est sérieuse en même temps que frivole; c'est le moment de lui conserver le premier de ces deux goûts.

Il y avait moyen, dans l'exposé de cet immense drame des cataclysmes successifs, d'intéresser un peu tout le monde. Je reconnais cependant que si l'on extrayait

du livre de M. de Boucheporn certains passages fort éloquents, où il s'élève, littérairement, à la hauteur de son incommensurable sujet, on formerait quelque chose de fort saisissant pour les imaginations les plus étrangères aux sciences, et je fais des vœux pour qu'il se décide à composer un tel abrégé, après que ses doctrines auront acquis l'autorité que je leur reconnais, et qu'il doit espérer générale dans un très-prochain avenir.

IV.

DE L'INSTINCT ET DE L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX,

PAR M. FLOURENS, MEMBRE DE L'INSTITUT.

Voilà un tout petit livre, aussi curieux que bref. Les gens du monde le liront avec tout l'intérêt qui s'attache au style ; les savants le liront aussi, malgré ce luxe-là.

M. Flourens, qui appartient à l'Académie Française, semble s'être proposé comme constant modèle son prédécesseur Buffon, dont le mérite scientifique a peut-être trop pâli devant sa renommée littéraire. Cette action est louable, à ce moment où la langue est fort méprisée en matière sérieuse, et, puisqu'il faut le dire, où le dictionnaire nouveau rend difficile toute œuvre écrite qui n'a pas la forme du feuilleton.

Ce sont les observations de Frédéric Cuvier, le frère du grand Georges, que M. Flourens affirme, avec modestie, avoir voulu tout simplement colliger. Mais il s'est trouvé que le secrétaire a dépassé de beaucoup ses fonctions, et qu'on le prend tout d'abord pour l'auteur très-réel. Quant à moi,

je le prends ainsi, et je ne veux examiner le livre qu'à ce seul point de vue.

Rien n'est mieux ordonné : au début, l'exposé des différents systèmes que Descartes, Leibnitz, Buffon, Condillac, Leroy, ont émis à ce grand propos de l'intelligence des BÊTES. Pour Descartes, ce sont de pures machines; pour Buffon, ce sont mieux que des hommes, en certains points; pour tous, c'est la confusion de l'instinct et de l'intelligence, et c'est là surtout ce que M. Flourens a voulu détruire, et ce qu'il a, selon moi, parfaitement détruit.

Immense problème et dont notre raison s'effraie! L'hirondelle, qui construit son nid au coin d'une fenêtre de France, et qui vient le retrouver l'année suivante, après

un voyage au Maroc, est-ce de l'intelligence? Le chien qui défend son maître attaqué, est-ce de l'instinct? Qu'est-ce que l'instinct? Qu'est-ce que l'intelligence? et où est la barrière qui sépare ces deux facultés? Sont-elles dissemblables, et n'est-ce pas un abus de mots que l'emploi de ces deux dénominations?

Pour qui a étudié les mœurs du moindre insecte, de l'araignée, par exemple, rien ne semble plus difficile que de résoudre ces questions. La vigilance, la ruse, la patience, tout ce qu'un homme des plus sagaces pourrait appliquer de soins à l'accomplissement d'un projet, l'insecte l'applique à saisir sa proie; mais tous l'appliquent ainsi, sans qu'on observe du plus ou du moins

hez l'un ou chez l'autre. Ainsi des fourmis, es abeilles : ce travail singulier qu'on adıire dans leur société est éternellement le ıême ; on n'a pas encore constaté de prorès dans ce monde-là. J'aurais voulu que I. Flourens mît en saillie cette remarque, ù je trouve le vrai signe de l'instinct ; mais en fait d'autres, et de plus savamment éduites. L'intelligence est, selon lui, la ıculté d'une pensée libre et individuelle, u'elle soit communiquée à l'animal par voıonté personnelle ou par éducation. L'in:inct est, au contraire, une faculté native, ui s'exerce indépendamment de l'éducaon, de la réflexion, et de toute autre conition postérieure à la naissance. L'action e teter, par exemple, est immédiatement

inspirée au petit sans calcul aucun, sans apprentissage, puisqu'on a vu de jeunes animaux, non sortis encore tout entiers du ventre de leur mère, et rapprochés des mamelles, les prendre avec avidité. Frédéric Cuvier a élevé des castors dans des cages, et les a vus bâtir sans besoin aucun, puisqu'ils étaient logés. Ils ont donc bâti, poussés par une force machinale et aveugle, en un mot, par un pur instinct.

« L'opposition la plus complète, dit « M. Flourens, sépare l'instinct de l'intel« ligence. Tout dans l'instinct est aveugle, « nécessaire et invariable ; tout dans l'in« telligence est électif, conditionnel et mo« difiable.

« Le castor qui se bâtit une cabane, l'oi-

« seau qui se construit un nid, n'agissent
« que par instinct.

« Le chien, le cheval, qui apprennent
« jusqu'à la signification de plusieurs de
« nos mots, et qui nous obéissent, font cela
« par intelligence.

« Enfin tout, dans l'instinct, est parti-
« culier. Cette industrie si admirable que
« le castor met à bâtir sa cabane, il ne peut
« l'employer qu'à bâtir sa cabane ; et tout,
« dans l'intelligence, est général ; car cette
« même flexibilité d'attention et de concep-
« tion que le chien met à obéir, il pourrait
« s'en servir pour faire toute autre chose. »

La conclusion de ces rapports si bien exposés, c'est que l'homme seul possède, outre l'*intelligence* et l'*instinct*, cette troi-

sième faculté dont les animaux ne semblent pas doués : la *réflexion*, qui consiste à *connaître que l'on connaît*, une des plus heureuses définitions qui se soient produites.

M. Flourens, après avoir établi ces distinctions, examine ce qui appartient, dans les divers ordres des êtres, à l'intelligence et à l'instinct. Il les classe, et reconnaît des faits d'intelligence plus prononcés chez les quadrumanes, puis chez les carnassiers; les ruminants sont déjà si bas dans l'échelle qu'ils ne reconnaissent pas l'homme qui les nourrit, s'il vient à changer de costume. Les cétacés passent avant eux ; les rongeurs sont presque stupides, et du reste de la foule animale, il n'en faut pas parler, si ce n'est à

peine des oiseaux. Les insectes n'ont qu'un pur instinct.

C'eût été le lieu de parler aussi du développement possible de l'intelligence des animaux par l'éducation. Jusqu'à ce jour, l'homme n'a tenté que d'assez faibles essais, dont les heureux résultats donnent, cependant, une bien large carrière à l'espérance. Ce que dit M. Flourens d'un orang-outang observé par Frédéric Cuvier, n'est pas fait pour décourager les chercheurs. J'ai toujours cru, pour ma part, que des tentatives laborieusement suivies, sur des sujets provenus d'*êtres déjà élevés*, pourraient amener des résultats surprenants. A cette époque d'études constantes et de découvertes multipliées, qui nous font assister à un

spectacle presque féerique; en ce temps de daguerréotype, de chemins de fer et bientôt de voyages aériens, quoi de bizarre à supposer qu'une patiente application pourrait donner au chien ou au cheval, si bien dressés aux exercices corporels et à la compréhension de la parole, la faculté de pénétrer mieux encore dans nos idées pratiques et d'apprendre à *réfléchir!* M. Flourens avoue que si les causes qui ont produit les êtres ont cessé d'agir, celles qui les modifient agissent encore. Il avouera aussi qu'on a, sous ce rapport, très-médiocrement appliqué leur action.

Ce qui est la partie vraiment neuve du travail de M. Flourens, c'est la loi qu'il assigne au croisement des races. Rien n'est

plus rigoureux que sa logique à ce sujet. Le *genre* exprime, selon lui, en histoire naturelle, la classe d'êtres qui peuvent donner, par leur accouplement, des produits. Ainsi le *genre* CHAT peut se croiser dans ses diverses *espèces*. Ce genre ne donnera jamais de produits et ne s'accouplera même jamais avec le *genre* CHIEN ni avec tout autre. Mais les *espèces* seules peuvent donner ensemble des produits *successifs ;* ainsi une espèce d'un certain *genre*, accouplée à une autre, ne donnera jamais que des *mulets*, c'est-à-dire des êtres improductifs, au plus tard, à la seconde génération.

De cette loi naît une facile classification des êtres; on reconnaîtra désormais *leurs genres* à la possibilité de leur accouplement;

leurs espèces à la stérilité ou à la faculté de reproduction des individus qui en pourront résulter. M. Flourens a déjà constaté sous ce rapport l'identité du chien et du chacal, comme genre. Il a trois jeunes produits d'un accouplement de cette nature. J'en ai vu moi-même, il y a quelques années, un exemple.

Cette portion très-remarquable du livre semble n'avoir pas trait au sujet principal; mais l'auteur l'y rattache avec une rare habileté. La question du croisement implique celle de la production des races domestiques chez lesquelles l'intelligence vient presque dominer l'instinct, tandis que, près de cette transformation morale, se montre encore un fait étrange de transformation physique.

M. Flourens donnera, je l'espère, une suite prochaine à ce premier travail. Il a ouvert un vaste champ à des recherches sans bornes, et il ne sera pas un des moins laborieux à cette tâche. Le sujet était presque oublié, et puisqu'il l'a fait revivre, il a contracté l'obligation de ne pas le laisser mourir. Combien de choses encore à traiter dans cette donnée immense ! Le phénomène constant de l'incubation, chez les oiseaux, est, à lui seul, une barrière infranchissable à ceux qui n'admettent pas l'instinct. Car si l'on peut dire que les mammifères se soumettent à la dure contrainte de l'allaitement parce qu'ils éprouvent le besoin de se débarrasser du lait qui les gêne, comment dira-t-on qu'un pareil besoin se produit pour

la poule qui reste si longtemps sur ses œufs, même sur des œufs qu'elle n'a pas pondus? Pourquoi les nids, toujours si identiques chez chaque espèce? Voilà des faits d'instinct et que nul raisonnement actuel ne peut expliquer.

Les physiologistes, parmi lesquels M. Flourens occupe un si haut rang, dévoileront peut-être un jour ces secrets; mais il est à craindre qu'ils ne restent aussi longtemps cachés que celui de la vie.

V.

DES RECHERCHES SCIENTIFIQUES A FAIRE.

J'ai retrouvé dans un mémoire de M. Lamé, lu à l'Académie des Sciences, en 1842, cette phrase, qui m'a fait réfléchir : « Le principe général, vers lequel convergent aujourd'hui les trois théories partielles de

la physique, attribue à l'éther, à sa répulsion propre, et aux actions que la matière pondérable exerce sur lui, tous les phénomènes qui dépendent de ces théories. La propagation des vibrations du fluide éthéré donne la lumière et toutes les radiations. L'accroissement ou la diminution des masses d'éther qui forment les atmosphères des atomes pondérables, produit l'électricité et les phénomènes chimiques. Enfin, le mouvement vibratoire de ces atmosphères donne la chaleur. »

Tout obscur que cela soit, je le préfère aux formules algébriques dont la chimie s'est récemment hérissée. On y rencontre au moins matière à exercer la pensée, et l'on n'a pas à y affronter la pénible tâche

des incidents alphabétiques dont la plus petite huile essentielle est l'objet. J'aime mieux méditer sur cette énigme de M. Lamé que de parcourir les séries d'H, d'O, d'Az, etc., ornés d'*exposants*, qui forcent aujourd'hui l'Académie des Sciences à confondre un mémoire chimique avec une lecture de M. Cauchy.

J'aime donc à voir quelques hommes comme M. Lamé, comme M. Dumas, voués à la synthèse. Depuis Galilée, Bacon, Descartes et Newton, il était temps qu'on y songeât. Ces grands hommes ont inventé *l'analyse*, et on en a fort abusé depuis eux. C'est le temps, aujourd'hui, de recourir à d'autres grands hommes qui puissent amener une réaction. Car, ainsi que je l'ai dit

ailleurs, les faits abondent. Il ne s'agit plus d'en grossir la foule, déjà trop pressée, trop tumultueuse, et trop indisciplinable. La question est d'y mettre de l'ordre, comme dans une émeute que les chefs ont provoquée, et dont l'embarras est de lui donner une direction. O Descartes ! ô Newton ! où êtes-vous ? Et vous surtout, grand Lavoisier, que ne pouvez-vous apparaître, oubliant le sang de l'échafaud, pour songer aux blessures de la belle science que vous avez faite !

Mais enfin quelques-uns comprennent qu'il ne s'agit pas seulement, pour interroger la nature, de lui demander ses secrets par un appareil, et qu'il faut aussi les chercher dans la méditation solitaire, en com-

parant, en résumant, dans le silence de la nuit, tout ce qui s'est produit de réel, en supposant ce qui se produirait de possible.

M. Lamé a touché le point délicat de ces grands efforts. La chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme terrestre, ce sont là quatre effets suprêmes que tout indique comme soumis à une même cause. Dans ce champ seul doit se concentrer la puissance des vrais travailleurs de l'esprit, s'ils sont attristés, comme ils doivent l'être, du chaos actuel où s'abîment les sciences physiques.

Et, pour indiquer un point de ces recherches, que ne pense-t-on au frottement? c'est par là qu'a été trouvé le fluide électrique. Remarquez que le frottement produit en

même temps l'électricité et la chaleur. Au point extrême, il arrive à produire la lumière. Ces trois effets ont donc une nature commune, puisque la même cause les engendre.

Mais devant les grandes nouveautés de Volta, devant celles de Davy, cette modeste origine des phénomènes électriques s'est humblement effacée, elle qui, seule, était simple et n'égarait pas le chercheur dans le labyrinthe où l'électro-chimie l'a plongé.

On dit du bout des lèvres dans les traités de physique, qu'il faut croire que l'électricité produite par le frottement est due à une désagrégation de molécules. Un morceau de cire fondu, demi-liquide, n'attire pas les corps légers, et certes, ses molécules

sont bien autrement désagrégées que par le frottement. Si, dans cet état vous le frottez à peine, il attire les corps légers. Il se passe donc là quelque acte secret, auquel la disposition des molécules du corps est tout à fait étrangère.

Après les hardis théorèmes de M. Lamé, exposés, sans preuves expérimentales, en pleine académie des sciences, après les récriminations de M. Chasles, dont la même enceinte a retenti récemment, on se sent à l'aise pour oser du moins hasarder des programmes.

Voici le mien :

Je voudrais que, brisant cette étroite chaine de l'analyse qui les enserre, les représentants de la science fissent un moindre

accueil aux amas de faits sans importance qu'on accumule sous les yeux de l'Académie, et qu'ils encourageassent un peu plus les producteurs d'idées. Il est bien de bannir les mémoires qui s'occupent de la quadrature du cercle, et d'autres non-sens désormais jugés; mais il est mal de repousser tout ce qui s'adresse uniquement à l'esprit, sans le secours d'essais matériels. Je crains, à la manière dont on procède, que le livre immortel de la *Méthode* ne fût pas écouté de nos jours [1].

Je voudrais aussi que l'on cherchât le sens philosophique des phénomènes, après avoir

[1] J'ai été heureux de voir M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, dédier à la mémoire de Descartes son remarquable ouvrage sur la *Phrénologie*.

si longtemps traité ces grandes causes qui meuvent le monde, comme de simples objets de pharmacie ; je voudrais qu'au lieu d'inventer de petits appareils pour constater de petits faits, on remontât aux idées premières, et qu'on embrassât, d'un coup d'œil, non plus un mince détail, mais un vaste ensemble de questions; que l'on cherchât, par exemple, s'il n'y aurait rien d'astronomique dans le fait de l'aimantation, qui ne se manifeste (à un degré sensible du moins) que dans le fer et le nickel [1], ces deux métaux qui se trouvent à l'état pur dans la plupart des aérolithes.

La propriété de l'aimant, qui consiste à

[1] Le cobalt, qui est magnétique aussi, a une grande analogie avec le nickel.

se diriger toujours dans le sens de l'axe de rotation de la terre, avec de légères déviations variables, indique, à coup sûr, quelque liaison avec des forces extérieures à notre planète, et ce qui tombe sur notre planète portant, sans exception, les matières aimantables, semble nous indiquer la voie où l'on doit trouver ce secret.

Je voudrais voir encore la science se dégager de cette fausse locution, qui appelle impondérables certains fluides dont elle admet l'existence comme corps. Tout corps doit peser. M. Lamé, du moins, n'admet ces fluides que comme effet, et il est logique. Mais si l'on veut avoir, en cela, une certitude complète, il faut trouver des moyens de constater, une fois pour toutes, la réalité

des suppositions faites. De même qu'on a inventé un multiplicateur pour apprécier de très-faibles forces électriques, pourquoi ne pas chercher un procédé propre à multiplier l'effet de très-petits poids?

De ce que nos instruments ne donnent aucune trace de ce genre pour les prétendus fluides impondérables, est-ce une raison d'en conclure que, ces corps, si corps ils sont, échappent à la loi générale de la pesanteur? On n'eût jamais mesuré la vitesse de la lumière, si l'on se fût borné aux essais terrestres, avec les faibles distances dont nous disposons.

Pourquoi, d'ailleurs, on doit se le demander, ces fluides impondérables acquièrent-ils, fixés sur des corps lourds, une telle

puissance active, qu'ils les forcent à se rapprocher ou à s'éloigner l'un de l'autre, quelle que soit la masse de ces corps?

D'un autre côté, nous voyons un de ces fluides *impondérables*, le calorique, doué d'une si grande force expansive qu'on lui attribue le droit exclusif de vaincre l'affinité, et de forcer les molécules d'un même corps à se repousser entre elles; nous le voyons, dis-je, impuissant à exciter une répulsion mutuelle entre deux corps qui en sont surchargés. Quelle est cette anomalie étrange, et n'est-il pas temps de savoir si M. Lamé a raison de considérer ces prétendus corps comme de pures abstractions, comme de simples effets?

Ne faut-il pas aussi mêler un peu toutes

es sciences dans la solution de ces grands
›roblèmes? Il me paraît impossible d'isoler
a physiologie de la physique, lorsque l'on
'echerche la cause et la nature de la chaleur.
Elle n'affecte que deux de nos sens : le *tou-
her* et la *vue* ; encore le second de ces sens
i'en est-il affecté qu'au moment où la cha-
eur produit ou *devient* la lumière. Jamais
ii l'ouie, ni le goût, ni l'odorat n'en perçoi-
'ent rien. Les nerfs partant du cerveau, cette
›rigine commune, n'ont donc pas des pro-
›riétés semblables, à l'égard de ce grand
ffet que l'on appelle un *corps*, le CALORIQUE.
l n'y a pas de formule, j'entends de celles
ui sont usitées, qui puisse rendre compte
le cela.

Au moment où j'écris, un grand fait se

présente : M. Faraday vient d'agir sur la lumière par l'électricité. Le phénomène étrange qu'il manifeste au monde savant, n'est que le précurseur de ceux qui doivent naître de ces philosophiques recherches. On se débat déjà contre le grand fait nouveau; l'on cherche à l'enfermer dans les explications usuelles; on veut (tant l'esprit humain est tenace aux théories toutes faites!) que l'effet observé par M. Faraday ne tienne pas à une action directe du fluide électrique sur la lumière; on veut qu'il ne s'y agisse que d'un dérangement moléculaire dans le cristal où se produit cet effet. Laissez dire, et surtout laissez faire : M. Faraday est sur la voie des immenses découvertes. Lumière, électricité, magnétisme et chaleur, tout cela

va se confondre avant peu dans un simple et même tout, sans que le système des molécules y puisse rien empêcher. La *scholastique* aura bientôt fini son temps dans les sciences, où elle s'est récemment réfugiée, après avoir été bannie de la littérature, de la philosophie et des arts.

Voici un homme célèbre qui donne le signal. Ce beau livre de M. de Humboldt, paré d'un titre qui dit tout, COSMOS, est aussi un programme à la réaction que j'appelle ; il part de haut et de loin ; il évoque la philosophie, trop oubliée aujourd'hui dans le domaine des recherches. On le lira et on le suivra. Nos jeunes savants y vont puiser l'inspiration hardie qui doit dominer leur mission magnifique. En manipulant moins,

ils penseront davantage, et le monde des idées s'accroîtra en face de nos immenses progrès matériels.

VI.

COSMOS, par M. ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

I.

Je vais parler d'un livre qui émeut et qui étonne. Les plus redoutables questions dont se soit occupé l'esprit humain y sont abordées de front et sans peur. C'est une encyclopédie grandiose comme il ne s'en est

tenté ni chez les anciens, ni chez les modernes, depuis Aristote, que l'auteur aime tant à citer, jusqu'à nous.

C'est un livre enfin qui suffirait à l'éternelle renommée d'un homme, quand même cet homme ne se nommerait pas Humboldt.

Si le public qui *lit* était composé de sorte à tout lire, *Cosmos* aurait une vogue dont les plus célèbres romans ne jouirent jamais. Mon ami Eugène Sue, que je cite à dessein, comme habitué à la vogue aussi bien qu'à la science, aurait la franchise et l'esprit de ne pas me démentir.

Après la première lecture de cet éblouissant ouvrage, et lorsque l'esprit se recueille pour en saisir le sens général, on reconnaît d'abord une philosophie arrêtée, peu sou-

cieuse des *modes* scientifiques actuelles, indépendante, enfin, des systèmes et des temps.

C'est la connexité des phénomènes, la liaison intime des lois physiques, qui est le vrai point de vue de l'auteur. Il n'est pas l'apôtre de cette école de chercheurs en petit, de formuleurs en détail, d'individualisme scientifique, dont notre époque se lasse; et, pour mon compte, j'ai été pris d'un respectueux plaisir en retrouvant, à plus d'une page, la consécration de quelques-unes des idées que j'ai souvent émises à propos des tendances présentes. Je lis, par exemple (page 73), cette phrase significative : « Pour soumettre les phénomènes au calcul, on a recours à une composition *hypo-*

thétique de la matière par combinaison de molécules et d'atômes... les *mythes* de matières impondérables et de certaines forces vitales, propres à chaque mode d'organisation, ont compliqué les aperçus et répandu une lueur douteuse sur la route à parcourir. »

Grâce aux récentes découvertes de M. Faraday, grâce aussi à la réaction synthétique dont j'espère le progrès rapide, la science, en effet, sera bientôt débarrassée des prétendus corps impondérables que ses chaires ont professés si longtemps.

Je lis aussi, à ce propos de synthèse (page 272) : « La science de la nature n'est point une aride accumulation de faits isolés; elle n'est pas bornée par les étroites limites

de la certitude matérielle ; elle doit s'élever aux vues générales et aux conceptions synthétiques. »

C'est là une censure absolue de la méthode presque universelle qui se pratique aujourd'hui. L'Académie des sciences devrait faire inscrire cette phrase sur ses portes, comme avis à tous les lecteurs de mémoires qui en franchissent le seuil.

La magnifique exposition de notre système planétaire ouvre le vaste horizon que M. de Humboldt va nous faire observer. Au milieu de l'immensité des cieux, que le génie de William Herschell a jaugée, justifiant ainsi la belle épitaphe gravée sur son tombeau à Upton : « *Cœlorum perrupit claustra* », une sorte d'île dans l'univers, sous

forme de couche applatie, dont l'inouïe largeur ne saurait se formuler en chiffres [1], contient, dans un de ses imperceptibles points, notre soleil et ce qui l'entoure. Cette île immense n'est, elle-même, qu'un atome dans le tout.

Ce système microscopique où nous vivons se compose, dans l'état actuel de nos connaissances, de douze planètes (M. de Humboldt dit onze; mais il ignorait, au moment de l'impression de son livre, la découverte d'Astrée), de dix-huit lunes ou satellites; d'une myriade de comètes; d'un anneau de matière nébuleuse roulant sur lui-même en-

[1] Huit cents fois, à peu près la distance de *Sirius* à la la terre; et pour arriver de *Sirius* à nous, la lumière emploie trois années, à raison de 76,000 lieues par seconde.

tre les orbites de Mars et de la Terre, et qui produit la lumière zodiacale; enfin d'une multitude d'astéroïdes très-petits, qui se manifestent à nous sous forme d'étoiles filantes et d'aérolithes.

En examinant ce système si varié, où l'on trouve Jupiter d'un volume égal à 1,400 fois celui de la Terre, et Vesta, dont la surface dépasse à peine la moitié de la France, M. de Humboldt signale les irrégularités qui s'y présentent dans les lois de volume, de densité, de vitesse, d'inclinaison d'orbites, qu'on avait pu rechercher autrefois, en comparant les distances des planètes au soleil. « Il semble résulter, dit-il, de l'énumération de ces irrégularités que le monde des formations célestes doit être accepté comme un

fait, comme une donnée naturelle qui se dérobe aux spéculations de l'esprit par l'absence de tout enchaînement visible de cause à effet... Ce sont autant de faits naturels produits par le conflit des forces multiples qui ont agi autrefois dans des conditions tout à fait inconnues. »

La revue du monde de Saturne est des plus curieuses. Sans parler de l'anneau que chacun connaît, les satellites présentent d'étranges dissemblances. Deux d'entre eux sont énormes, doubles, en diamètre, de notre lune; deux autres, au contraire, sont à peine perceptibles par les plus puissants télescopes. Ces satellites, tout comme la lune, ne montrent jamais à leur planète que la même moitié de leur surface, résultat sin-

gulier qui inspire à l'auteur une de ces réflexions philosophiques dont son livre est semé : « La contemplation de ces belles lois du monde matériel invite l'esprit à chercher quelque analogie dans le monde de l'intelligence, et l'on pense alors à ces régions inabordables, où la nature a caché le mystère de ses créations : elles paraissaient ainsi destinées à rester ignorées à jamais, et pourtant, de siècle en siècle, la nature nous en a dévoilé de faibles parties, où l'homme a pu saisir une vérité, parfois une illusion de plus.»

M. de Humboldt excelle à rendre presque sensible, cette difficile idée des vitesses, à laquelle l'invention des chemins de fer nous accoutume un peu. C'est surtout à propos des comètes que ce mérite éclate dans tout

son jour. Il nous dépeint ces astres, d'une si faible masse, qu'elle ne surpasse guère le *cinq-millième* de celle de la terre, variant tous les degrés de rapidité ou de lenteur. On se familiarise avec les plus gros nombres en arrivant aux plus petits ; c'est ainsi que la comète de 1680 parcourt, à sa moindre distance du soleil, 392 kilomètres par seconde ; et à son extrême éloignement de cet astre, 3 mètres seulement. Cette dernière vitesse n'est pas même celle des grands fleuves d'Amérique.

Cette question des comètes, qui excite à si bon droit la curiosité générale, et dont les moins savants se préoccupent, a été traitée par M. Arago dans l'Annuaire du bureau des longitudes, avec l'esprit, la verve et la

clarté dont il empreint toutes ses notices. A ce sujet encore, M. de Humboldt a su dire du nouveau.

Loin de chercher, comme son illustre confrère, à nous rassurer sur la catastrophe possible et toujours redoutée d'un choc de comète, il en discute les chances et n'arrive pas à une négation.

La certitude qu'il existe, au sein même de notre monde planétaire, des comètes qui reviennent, à de courts intervalles, parcourir les régions où la terre exécute ses mouvements (comme celle de Biela, qui coupe l'orbite terrestre, dans sa révolution de 6 ans 3/4), le rend très-réservé sur cet effrayant problème. Il dit avec raison « que les motifs de sécurité qu'on a empruntés au calcul des

probabilités ne s'adressent qu'à l'entendement, mais qu'ils sont impuissants sur l'imagination, et que le reproche, adressé à la science moderne de vouloir étouffer les préoccupations qu'elle-même a éveillées, *n'est pas dénué de justesse.* »

J'ai dit ailleurs l'ingénieuse théorie de M. de Boucheporn qui admet les traces visibles sur notre planète, de chocs nombreux par des corps cométaires. Ce géologue y voit la très-claire origine des chaînes de montagnes par suite des plissements successifs que l'écorce terrestre a dû subir à ces époques où l'axe de rotation, violemment déplacé, a déplacé aussi les effets de la force centrifuge, déviés, par là, dans le sens de nouveaux équateurs. J'aurais voulu trouver un mot

sur ce beau mémoire, dans le livre de M. de Humboldt. La discussion de telles idées, appuyées de tant de sérieux calculs, avait sa place marquée dans la grande revue du monde physique.

Mais ce qui frappe l'imagination de stupeur, dans cette étude des comètes, c'est l'exposé des distances dont elles peuvent s'éloigner de nous avant de nous rendre leur éclat. L'astre de 1680, que j'ai déjà cité, a pour principale distance du soleil une ligne qui équivaut à 44 rayons de l'orbite d'Uranus, et le rayon de l'orbite d'Uranus est de 737 millions de lieues !

Ce nombre colossal n'est qu'une misérable fraction, comparé à ceux que va nous offrir l'examen des étoiles.

Ce petit monde que nous avons décrit, et dont notre terre est un humble fragment, se trouve emporté, dans le tourbillon général, vers des espaces qu'il a été déjà possible d'indiquer en masse. La constellation d'Hercule paraît être, d'après les calculs récents, le but actuel vers lequel nous marchons. Ce n'est là, on le comprend, qu'un indice, un jalon minime posé dans cette route sans fin, dont l'œil ingénieux et patient de Bessel n'a été que le premier observateur. Le temps nous manque encore, et il manquera, dans des millions d'années, à nos lointains neveux, pour asseoir sur de fixes bases le système complet et certain de ces éternels voyages.

La vitesse de cette translation du système

solaire est de plus de quatorze lieues par seconde [1]; Argelander, dont les grands travaux sont trop peu connus, en a donné la preuve. Ces vérités, si récentes, et déjà si sûres, éveillent dans l'esprit de l'homme de si vifs désirs de l'inconnu, et toujours dans le sens de l'analogie, qu'on se prend, après y avoir songé, à supposer que tout ce vaste amas d'étoiles, dont le vieux non de *fixes* est désormais absurde, se meut autour d'un grand corps central, qui pourra échapper, pour toujours, à nos sens. « Sans doute, dit M. de Humboldt, une pareille hypothèse est de nature à plaire à l'imagination, et à l'incessante activité de l'esprit humain, toujours

[1] Le double de la vitesse qui anime la terre dans son parcours autour du soleil.

ardent à poursuivre les dernières causes. Le Stagirite n'a-t-il pas dit : tout ce qui est mu, suppose un moteur; l'enchaînement des causes n'aurait pas de fin, s'il n'existait *un premier moteur immobile?* »

Mais avant d'aller si loin dans les conclusions de ce qui s'observe, une conquête immense a été faite sur ce domaine des espaces, sans que le vague y vienne prendre sa part; c'est la connaissance des étoiles doubles. On voit aujourd'hui, dans les cieux, des étoiles dont les mouvements symétriques s'exécutent autour d'un centre de gravité commun, dans des orbites elliptiques, d'après les lois newtoniennes, et qui donnent ainsi l'irrécusable preuve que ces lois règnent encore dans les régions les plus reculées de la création.

Le nombre de ces étoiles, doubles ou triples, notées, dépassait 2,800 en 1837. Plusieurs de leurs révolutions sont connues; il en est de très-courtes, comme quarante-trois ans, pour celle de la Couronne; il en est qui comportent des milliers d'années, comme celles de la Baleine, des Gémeaux et des Poissons.

De ces observations aux distances, le résumé a été fait. « Quand on compare le so-
« leil aux astres qui composent la couche
« lenticulaire d'étoiles dont nous faisons par-
« tie, c'est-à-dire à d'autres soleils qui bril-
« lent eux-mêmes de leur propre lumière,
« on reconnaît la possibilité de parvenir à
« déterminer, pour quelques-uns du moins,
« certaines limites extrêmes entre lesquelles
« leurs distances, leurs masses, leurs gran-

« deurs et leurs vitesses de translation doi-
« vent se trouver comprises. Prenons pour
« unité de mesure le rayon de l'orbite d'U-
« ranus [1], la distance de la première étoile
« du Centaure, au centre de notre système
« planétaire, contiendra 11,900 de ces uni-
« tés ; celle de la soixante et unième étoile
« du Cygne en contient près de 31,300,
« et celle de la première étoile de la Lyre,
« 41,600. » Si l'on écrivait ces nombres,
on ne les lirait pas.

Toutes ces étranges choses sont familières maintenant aux astronomes ; mais M. de Humboldt les revêt, pour le public, de cette noble fantasmagorie qui peut les rendre po-

[1] 737,000,000 de lieues.

pulaires. Son âme s'exalte au récit de ces calmes phénomènes que leur grandeur seule rend si curieux. Notre faible nature, émoussée aux petits contacts humains, s'éblouit effrayée à la contemplation de tant d'énormes mécanismes. Lui, plein de verve et d'éclat, nous prédit, en majestueux style, ce qui doit advenir du spectacle futur de la voûte étoilée. « Un jour viendra, par suite de ces mou-
« vements observés, où les brillantes con-
« stellations du Centaure et de la Croix du
« Sud seront visibles sous nos latitudes bo-
« réales, tandis qu'Orion et Sirius ne paraî-
« tront plus sur l'horizon. Les étoiles de
« Céphée et du Cygne serviront successive-
« ment à reconnaître dans le ciel la position
« du pôle nord ; et dans douze mille ans l'é-

« toile polaire sera Véga de la Lyre, la plus
« magnifique de toutes les étoiles auxquelles
« ce rôle puisse écheoir. Ces aperçus ren-
« dent sensible la grandeur de ces mouve-
« ments, dont les vastes périodes forment
« comme une horloge éternelle de l'univers.
« Supposons un instant qu'un rêve de l'ima-
« gination se réalise; que notre vue, dé-
« passant les limites de la vision télescopique,
« acquierre une puissance surnaturelle; que
« nos sensations de durée se contractent de
« manière à comprendre les plus grands in-
« tervalles de temps, de même que nos yeux
« perçoivent les plus petites parties de l'éten-
« due; aussitôt disparaît l'immobilité appa-
« rente qui règne dans les cieux. Les étoiles
« sans nombre sont emportées comme des

« tourbillons de poussière; les nébuleuses
« errantes se dissolvent ou se condensent,
« la voie lactée se divise par places comme
« une immense ceinture qui se déchirerait
« en lambeaux; partout le mouvement règne
« dans les espaces célestes, de même qu'il
« règne sur la terre, en chaque point de ce
« riche tapis de végétaux, dont les rejetons,
« les feuilles et les fleurs présentent le spec-
« tacle d'un perpétuel développement. »

Que dire et que penser lorsque vient le dénombrement des corps célestes que nos faibles moyens et d'observation et de bon sens nous ont permis de faire du fond de notre abîme? Un seul amas d'étoiles, situé entre deux des principales de la constellation du Cygne, en contient au moins 330,000.

On porte, par estime, à 18 millions le nombre des étoiles que le télescope permet de distinguer dans la Voie-Lactée, et l'on n'en voit pas, à l'œil nu, plus de 8,000 sur toute la surface du ciel. « Au reste, dit M. de Humboldt, les deux extrêmes de l'étendue, les « corps célestes et les animalcules microscopiques, concourent l'un et l'autre à produire cette impression d'étonnement que « les grands nombres excitent en nous, « sentiment stérile, quand on les présente « isolés, sans rapport avec le plan général « de la nature. Un pouce cubique de tripoli « de Bilin contient 40 mille millions de cara« paces siliceuses de Galionelles. »

Une singulière remarque, c'est que les étoiles brillantes sont plus nombreuses dans

la région de la Voie-Lactée que dans les autres parties du ciel. Mais ce qui est plus singulier encore, c'est qu'il existe une autre voie lactée, composée, toute entière, de nébuleuses, et non plus d'étoiles, laquelle, d'après John Herschell, formerait un anneau analogue à celui de Saturne, une sorte de ceinture isolée, à l'intérieur duquel notre amas stellaire existe. Cet anneau qui nous entoure, nous et des myriades de mondes, paraît traverser la Chevelure-de-Bérénice, la Grande-Ourse, la Ceinture-d'Andromède et le Poisson boréal. Herschell poussant à bout les immenses idées qu'inspire ce spectacle de l'infini, suppose que des espaces existent, que le temps a *dévastés*, par suite des attractions que la matière cosmique a dû subir dans le cours des

temps. Cette idée a pour preuve possible l'ouverture, large de quatre degrés, que présente la constellation du Scorpion, et dans laquelle les plus forts télescopes ne laissent apercevoir aucune étoile.

L'imagination se perd à scruter de tels secrets. Où est Newton? où est surtout Descartes? Quel assez riche cerveau éclaircira ces nouveaux mystères que les progrès de l'optique ont posés comme problèmes à nos chercheurs actuels? En attendant la grande synthèse de ces observations si variées, elles marchent avec une rapidité merveilleuse. Les ingénieuses recherches de M. Arago sur la lumière du soleil ont déjà fait avancer nos connaissances dans cette carrière, jusque-là inabordable, de la constitution physique des

étoiles. Le grand fait de la polarisation de la lumière, immortelle découverte de Malus, est un de ces jalons que l'humanité plante, de loin en loin, dans ce champ sans limites des curiosités qui nous dévorent. On s'est activement emparé de ce grand indice. Il n'y a pas de crainte à concevoir sur les travaux analytiques de ce temps-ci; tout ce qu'ils peuvent produire sera obtenu, car c'est la fièvre, c'est la rage de notre époque. Attendons avec patience le vaste résumé de ce qu'ils décriront, et puisse le dix-neuvième siècle ne pas finir sans que ce soit trouvé!

Pour terminer avec ce spectacle des cieux, qui, dans le livre de M. de Humboldt, donne de véritables vertiges, je citerai les réflexions suivantes : « Les dernières nébu-

« leuses visibles dans le télescope de qua-
« rante pieds de Herschell, doivent, d'après
« sa pensée, n'avoir été visibles pour nous
« qu'au bout de DEUX MILLIONS d'années (à
« raison de soixante-seize mille lieues par
« seconde, comme vitesse de la lumière !).
« Ainsi, bien des phénomènes ont apparu
« depuis longtemps sans être perçus par nos
« yeux ; bien des changements, que nous ne
« voyons pas encore, se sont depuis long-
« temps effectués.... »

Il se peut donc que, dans la voûte du ciel, des étoiles disparues nous apparaissent encore. Il se peut que nos derniers neveux, dans des millions de siècles, soient dupes encore de cette illusion, et travaillent à mesurer les distances, les densités, les masses,

de corps célestes qui n'existent plus. Il se peut qu'ils en étudient et en reconnaissent les détails physiques, lorsque le néant est, en réalité, au bout de leur lunette. Et il se peut aussi que de magnifiques astres, visibles peut-être à l'œil nu dans quelques semaines, resplendissent depuis la création dans l'azur céleste, tout prêts à nous dévoiler leurs secrets. Pourquoi la lumière est-elle si lente! soixante-seize mille lieues par seconde, pour nous qui n'en pouvons compter qu'un peu plus de 86 mille par jour, qu'est-ce, je vous prie? Les idées anciennes se renversent et l'étonnement change d'objet. Les extrêmes vitesses, à ces méditations, deviennent des lenteurs apathiques, et l'esprit de l'homme, insatiable en ses appétits curieux, se prend

à maudire la courte durée de la vie, après l'avoir comparée à ces fabuleux chiffres qui, pour le temps et pour l'espace, viennent se réduire à d'imperceptibles fractions.

II.

« Abandonnons maintenant les hautes régions que nous venons de parcourir, pour redescendre sur notre étroit domaine, après la nature céleste, abordons la nature terrestre. Un lien mystérieux les unit toutes deux; et c'était le sens caché dans le mythe des vieux Titans, que l'ordre, dans le monde, dépend de l'union du ciel avec la terre. Si, par son origine, la terre appartientau soleil, ou du moins à son atmosphère jadis subdi-

visée en anneaux, actuellement encore la terre est en rapport avec l'astre central de notre système et avec tous les soleils qui brillent au firmament, par les émissions de chaleur et de lumière. »

Telle est la splendide et naturelle transition de M. de Humboldt pour nous faire arriver, des profondeurs de l'espace, à ce coin perdu que nous habitons. C'est le microscope, et non plus le télescope, dont il semble que nous ayons besoin. Rien de cela; tout va grandir, dans des proportions pareilles, à nos yeux rapprochés de phénomènes nouveaux. L'amplitude de l'Océan, l'immensité des steppes, la colossale architecture des montagnes, le désordre infernal des volcans, les incalculables vieillesses des

débris fossiles, tout va nous apparaître comme un autre infini. C'est qu'en effet l'infini est partout. On a dit que l'esprit humain ne pouvait le comprendre. Ce qui est vrai, si l'on y veut bien réfléchir, c'est qu'il ne peut comprendre autre chose, ni dans le temps, ni dans l'espace. Car le temps et l'espace sont deux idées incompatibles avec toute autre idée que l'infini ; et c'est pour ne pas se rendre compte de ces deux *mots*, exclusivement employés comme *mots*, qu'on est tombé toujours dans le cercle vicieux où la philosophie se débattra sans cesse. Il n'y a ni temps, ni espace, à proprement parler. Nous avons ces deux mesures à notre usage pratique, parce que nous les avons choisies, ainsi que le

mètre et l'heure. Mais peut-on dire qu'un corps est petit ou grand? qu'une vie est longue ou courte? Ce n'est qu'affaire de comparaison. Vous voyez un chien et un rat : le chien est grand. Mais, en présence d'un éléphant, c'est le chien qui est petit. Ainsi des mesures de temps. Nous comparons, et pas davantage. Mais nous sentons forcément qu'il n'y a pas de limite à la division des corps, ni à la durée de l'univers. Les systèmes moléculaires ne sont qu'un triste aveu de l'impuissance humaine à créer des théories complètes, ainsi qu'on a toujours, à chaque quart de siècle, la prétention de l'essayer. L'infini, de toutes parts, éclate à nos idées, bien que le témoignage absolu n'en puisse arriver jamais à nos sens.

La terre, entre tous les autres corps célestes, nous offre le rare avantage de pouvoir étudier sa constitution physique. Il n'y a guère que la Lune qui fasse exception, grâce aux progrès de l'optique; et encore sommes-nous éternellement condamnés, en raison de la nature de ses mouvements, à ne connaître qu'un peu plus de la moitié de sa surface. Quant aux autres astres, nous savons, pour plusieurs, leur volume, leur masse, leur densité; nous avancerons de plus en plus dans cette carrière; peut-être même, et bientôt, connaîtrons-nous les accidents superficiels qui les distinguent; peut-être (c'est probable) y verrons-nous le mouvement et la vie; peut-être assisterons-nous, dans tous ses détails, au spec-

tacle, indescriptible pour notre imagination, d'êtres en désaccord avec nos idées, de constitutions matérielles inexplicables ; mais jamais il ne nous sera donné d'user, dans l'examen de ces merveilles, d'un autre sens que celui de la vue. La coulisse de cet étrange théâtre nous est, pour toujours, interdite.

Sur la terre que nous habitons, il nous est loisible non pas seulement de *voir*, mais de toucher et d'entendre ; nous pouvons creuser ces montagnes, non moins hautes que celles de la Lune et de Vénus, tandis que de celles-ci, nous ne connaîtrons rien de mieux que la structure extérieure. Des atmosphères planétaires, nous ne parviendrons à savoir que l'étendue et le pouvoir

réfringent. Mais quel instrument, quel réactif pour nous dire leur nature, leur composition chimique? Sur notre petite demeure, au moins, nous pouvons explorer à l'aise, et c'est à ce soin que M. de Humboldt n'a pas manqué. Sa glorieuse vie s'y est usée tout entière, et nul n'avait plus d'autorité que lui pour écrire cette portion du Cosmos qui traite des phénomènes terrestres.

N'allez pas croire cependant que nous soyons très-avancés dans cette facile carrière. Nos recherches n'ont encore effleuré que l'écorce du globe, et nous ne savons rien des souterrains mystères au delà de 650 mètres plus bas que le niveau de la mer, ce qui n'est qu'un *neuf mille huit centième* du rayon de notre planète. Or, les profondeurs d'où

partent les masses cristallines lancées par les volcans actuels sont soixante fois, au moins, plus éloignées du sol que nous habitons. C'est donc encore l'enfance de la géologie, et il ne faut pas nous hâter d'être fiers, pour nous trouver ici un peu plus à l'aise que dans l'étude des cieux.

Rien ne nous est connu de la profondeur des mers. James Ross a filé 25,400 pieds de sonde sans l'atteindre. Rien non plus ne nous dit à quelle distance de la surface les rochers sont à l'état de fusion complète, ni quelle est la loi des densités croissantes des couches voisines du centre de la terre. De tout cela pourtant doit résulter la règle des phénomènes volcaniques, des tremblements de terre, des sources thermales; nous sa-

vons donc très-peu de notre propre histoire; mais ce *peu* est immense lorsqu'on veut l'observer en détail. Avant d'y procéder, M. de Humboldt nous avertit de sa méthode ; « Une simple juxta-position des faits ne remplirait pas le but que je me suis proposé ; elle ne pourrait satisfaire le besoin d'une exposition cosmique qu'a fait naître en mon âme l'aspect de la nature dans mes voyages de terre et de mer et sous les zones les plus diverses, désir qui s'est formulé plus énergiquement à mesure que l'étude attentive de la nature développait en moi le sentiment de son unité... Les progrès rapides dont toutes les branches des sciences physiques offrent aujourd'hui le beau spectacle permettent d'espérer qu'il sera bientôt possible de cor-

riger et de compléter les parties défectueuses de mon œuvre... Je n'indique ici que la voie de l'observation et de l'expérience ; c'est celle où je suis entré, comme l'ont fait bien d'autres avant moi, en attendant qu'un jour vienne où, comme Socrate le demandait, l'on interprète la nature à l'aide de la seule raison. »

M. de Humboldt est trop modeste ; presque toutes les pages de son livre prouvent qu'il est de l'avis de Socrate ; mais le public scientifique, auquel il s'adresse, n'en est pas encore.

La figure de la terre occupe la première place dans l'exposition des phénomènes nouveaux auxquels nous allons assister. Cassini, en 1666, avait découvert l'aplatisse-

ment de Jupiter à ses pôles ; Newton en déduisit une structure pareille pour la Terre, et toutes les mesures les plus exactes ont confirmé ses prévisions. L'aplatissement est de 1/299ᵉ. Ainsi le renflement équatorial est à peu près cinq fois la hauteur du Mont-Blanc, un peu plus de cinq lieues de poste.

De la mesure de la terre est résulté le calcul de sa densité. Celui-ci a conduit à des suppositions sans nombre, en ce qui touche la nature des couches intérieures les plus voisines du centre. L'effroyable pression qu'elles doivent subir déroute à ce point nos idées habituelles, que nous retombons dans les vagues domaines de l'infini céleste, et qu'il nous faut, ici-bas encore,

subir les rêves de l'imagination. M. de Humboldt trouve, à ce sujet, moyen de dérider la gravité de son œuvre, en nous donnant la rapide esquisse des travaux d'esprit que cet inconnu central a suscités.

« Plusieurs physiciens célèbres, dit-il, ont calculé à quelle profondeur les liquides, et même les gaz, doivent avoir acquis, sous la pression des couches supérieures, une densité plus grande que celle du platine ou de l'iridium... L'ingénieux Leslie se vit conduit à présenter l'intérieur du globe terrestre comme une caverne sphérique remplie d'un fluide impondérable, mais doué d'une force élastique énorme. Ces conceptions hardies firent naître des idées encore plus fantastiques dans des esprits étrangers

aux sciences. On en vint à faire croître des plantes dans cette sphère creuse; on la peupla d'animaux, et, pour en chasser les ténèbres, on y fit circuler deux astres, Pluton et Proserpine. Ces régions souterraines furent douées d'une température toujours égale, d'un air toujours lumineux, par suite de la pression qu'il supporte; on oubliait, sans doute, qu'on y avait déjà placé deux soleils pour l'éclairer. Enfin, près du pôle nord, par 82° de latitude, se trouvait une immense ouverture, par où devait s'écouler la lumière des aurores boréales, et qui permettait de descendre dans la sphère creuse. Sir Humphry Davy et moi, nous fûmes instamment et publiquement invités, par le capitaine Symmes, à entreprendre cette ex-

pédition souterraine. Telle est l'énergie de ce penchant maladif qui porte les hommes à peupler de merveilles les espaces inconnus, sans tenir compte ni des faits acquis à la science ni des lois universellement reconnues dans la nature! »

Ce qui est certain, c'est que la chaleur des couches intérieures doit être énorme. Nos minimes expériences sur la croûte du globe, qu'il nous a été permis de gratter, confirment, à cet égard, ce que la raison nous indique. L'aplatissement dénote la fluidité primitive de notre planète; la solidification de la surface, venue à la suite des temps, n'a pas dû encore éteindre l'incandescence et la fusion premières : les sources chaudes et les volcans en sont la preuve

irrécusable. Mais, là, dans ces abîmes, quelles marées ardentes doit exercer l'action du soleil et de la lune, que nous voyons si active pour notre océan superficiel? Quel peut être l'effet de ce flux et de ce reflux ignés? Nul ne s'en doute encore. Tout est donc mystère, même sous nos pieds. Mais le courage est grand dans la race humaine, et les petits-fils de ceux qui ont pesé le soleil pourront bien découvrir, un jour, ce qu'est le centre de la terre,

Nous savons, du reste, et d'une manière très-sûre, que pour les profondeurs accessibles la chaleur croît d'un degré centigrade par 30 mètres. Il en résulte qu'une couche de granit serait en pleine fusion à dix lieues au-dessous de la surface.

Il serait difficile d'analyser la portion de COSMOS qui a trait au magnétisme terrestre. Ce sujet, très-obscur encore, et que les recherches actuelles tendent à éclairer, est un de ceux que l'auteur a le plus étudiés dans sa vie; malheureusement il n'aura fait que préparer les voies aux découvertes futures, qui simplifieront ce mécanisme compliqué des théories présentes. La nature ne s'accommode pas des lignes *isodynamiques*, des lignes *isocliniques* et des lignes *isogoniques*. La nature est simple et n'exige pas ce vocabulaire qui ne rend compte, en langue barbare, que de petits effets observés. Je n'ai trouvé, dans ce détail des expériences accomplies, qu'une réflexion qui m'ait frappé, et je la cite parce qu'elle me donne encore l'hono-

rable plaisir de voir mes idées partagées par un homme tel que M. Humboldt : « Peut-être existe-t-il un centre d'action magnétique dans les espaces interplanétaires ; ces hypothèses rappellent que Galilée explique la direction constante de l'axe de la terre par un centre d'action magnétique situé dans les espaces célestes. »

J'ai hasardé cette pensée dans la *Presse*, il y a moins d'un an, à propos de l'exclusive propriété magnétique des métaux qui composent ordinairement les aérolithes.

Le seul point de certitude, en ce chaos des connaissances présentes, est la cause des aurores boréales. La lumière produite, dans nos cabinets, par la seule force des courants magnétiques, indique assez que le

radieux phénomène, inexpliqué jusqu'à ce jour, n'a pas d'autre source probable. « L'apparition de l'aurore boréale, dit M. de Humboldt, est l'acte qui met fin à un *orage magnétique*, de même que, dans les orages électriques, l'éclair annonce que l'équilibre, momentanément troublé, vient de se rétablir enfin dans la distribution de l'électricité. L'orage électrique est, d'ordinaire, circonscrit dans un faible espace; l'orage magnétique, au contraire, étend son influence sur une grande partie des continents, et, c'est encore là une découverte d'Arago, cette action se fait sentir loin des lieux où le phénomène de lumière a été visible. »

J'aurais été tenté d'ajouter à cette cita-

tion les trois pages poétiques où l'auteur montre, dans tout son éclat, la fantasmagorie d'une aurore boréale. Mais je ne dois pas copier tout le livre. Il se trouve, d'ailleurs, à la suite de cette description, quelques passages relatifs à la lumière propre des planètes, qu'il faut lire après avoir médité le reste. Tout cela sera clair dans très-peu de temps. Lumière et chaleur, magnétisme et électricité, tout s'expliquera bientôt par une seule et même cause, que M. de Humboldt reconnaît tacitement, et qu'il proclame, bien certainement, dans ses conversations familières.

Nous allons parcourir un champ plus facile en suivant l'auteur dans l'exposé des grands phénomènes volcaniques. Les trem-

blements de terre, qu'il a si bien et si souvent observés au Nouveau-Monde, lorsque l'amour de la science le jetait sur les pics glacés des Cordilières, servent de préface à cette curieuse et complète partie du Cosmos.

III.

Il faut me hâter d'en finir avec ce beau livre ; car une lettre de Berlin, récemment arrivée, nous y annonce une suite, et moins *savante,* dit-on, que cette première partie dont j'ai cherché à donner le sens. C'est là une bonne nouvelle pour le monde, qui n'aura plus qu'à admirer sans explications. La lettre dont je parle est écrite par une si

belle main, que le doute n'est pas permis sur l'attrait du second volume, dont la lecture a été faite devant ce gracieux correspondant.

Les grands phénomènes que nous avons à décrire sont renfermés dans une simple formule : *La réaction que l'intérieur d'une planète exerce contre les couches extérieures.* L'auteur en déduit non-seulement la raison des tremblements de terre, du soulèvement successif des continents et des chaînes de montagnes, des éruptions volcaniques et de la formation des roches; mais celle encore de la puissante création de ces masses de charbon minéral que notre siècle inventeur applique aujourd'hui à de si éclatantes merveilles. La chaleur centrale, en effet,

aux premiers âges du globe, ayant sa libre action, a dû remplir l'atmosphère d'émissions de gaz acide carbonique, dont les principes, à leur tour, ont dû donner aux végétaux de cette époque une amplitude qui ne se représente plus à nos idées; leurs cadavres, maintenant exhumés, forment pour nous cette nouvelle richesse que tant de siècles ont laissée stérilement enfouie.

Les tremblements de terre, produits par l'expansion de la masse fondue qui remplit encore l'intérieur de notre planète, affectent des caractères variés. Tantôt le mouvement est vertical, tantôt il est horizontal ou circulaire. M. de Humboldt a fréquemment observé, soit en mer, soit sur terre, l'apparition simultanée des deux premiers effets.

C'est en général près des volcans que ces phénomènes ont le plus de fréquence : et cela se conçoit, l'issue des forces intérieures étant à peu près libre de ce côté. L'Amérique méridionale en a l'habitude, et c'est là que M. de Humboldt a fait ses plus nombreuses observations. Il n'y a trouvé aucun rapport entre ce désordre terrestre et l'état météorologique de l'atmosphère. L'aiguille aimantée n'en éprouvait aucune déviation, elle était stationnaire, ainsi que la hauteur du mercure dans le baromètre. La cause est donc interne, et la formule de l'auteur est la bonne.

Un bruit formidable accompagne souvent les tremblements de terre ; ce n'est pourtant pas toujours aux lieux mêmes de

la catastrophe qu'il est entendu. La terrible secousse du 4 février 1797 à Riobamba, où périrent 40,000 personnes, où des murs ont été retournés sans être renversés, où des champs ont glissé les uns sur les autres, ne fut signalée par aucun bruit. Le 28 octobre 1746, on entendit à Truxillo, sans secousse aucune, un coup de tonnerre souterrain : un quart d'heure auparavant, la ville de Lima avait été totalement détruite.

Laissons ici à l'auteur sa langue énergique : « La nature du bruit varie beaucoup : il roule, il gronde, il résonne comme un cliquetis de chaînes entrechoquées ; il est saccadé comme les éclats d'un tonnerre voisin, ou bien il retentit avec fracas comme

si des masses de roches vitrifiées se brisaient dans les cavernes souterraines. On sait que les corps solides sont d'excellents conducteurs du son, et qu'il se propage dans l'argile cuite dix ou douze fois plus vite que dans l'air. Aussi les bruits souterrains peuvent-ils s'entendre à une distance énorme du point où ils sont produits. A Caraccas, sur une étendue de 1,300 myriamètres carrés, on entendit une horrible détonation sans éprouver de secousse, au moment où un torrent de lave sortait du volcan Saint-Vincent, situé dans les Antilles à une distance de 1,200 kilomètres. C'est, par rapport à la distance, comme si une éruption du Vésuve se faisait entendre dans le nord de la France. »

L'effet des secousses produites ainsi sur la faible écorce qui soutient nos villes, se ressent parfois dans des périmètres immenses. Celles qui ont renversé Lisbonne en 1745 se sont propagées jusqu'en Suède, aux Antilles et au Canada.

Du reste, à en croire M. de Humboldt, cet état convulsif de la terre serait continuel; si l'on avait, dit-il, des nouvelles journalières de tous les points du globe, on enregistrerait à tout instant des faits de cette sorte. Il nous faut donc désormais appliquer à l'état normal de notre existence cette expression qui n'était employée que dans les grandes crises humaines : Nous marchons sur un volcan !

De toutes ces observations, M. de Hum-

boldt conclut que les volcans actifs doivent être regardés comme des soupapes de sûreté pour les contrées qui les avoisinent. Les vapeurs intérieures, soumises partout à une pression violente, trouvent là une facile issue, et les secousses que l'on éprouve au bord des cratères sont d'autant plus fortes que les épanchements de lave ou de fumée sont plus tardifs. A vrai dire, le volcan n'est qu'un cas particulier des tremblements de terre, dont la tendance est toujours d'en former un. La résistance seule de la couche solide du globe y met obstacle.

J'aime la peinture des terreurs qu'excitent chez tous les êtres animés ces formidables phénomènes : « Ce qui nous saisit alors, c'est que nous perdons notre confiance innée

dans la stabilité du sol. Vient-il à trembler, ce moment suffit pour détruire l'expérience de toute la vie. C'est une puissance inconnue qui se révèle tout à coup ; le calme de la nature n'était qu'une illusion, et nous nous sentons rejetés violemment dans un chaos de forces destructives. Les animaux éprouvent cette angoisse ; les crocodiles de l'Orénoque, d'ordinaire aussi muets que nos petits lézards, fuient le lit ébranlé du fleuve et courent en rugissant vers la forêt. »

Parfois l'effort intérieur, sans parvenir à briser l'enveloppe terrestre, la soulève en dômes arrondis, comme le Puy-de-Dôme et le Chimborazo. Lorsqu'un effet pareil se produit au fond de la mer, il en peut résulter l'apparition d'îles nouvelles. Il se

forme aussi, lorsque l'écorce est rompue, des cratères de soulèvement, comme on en observe d'ailleurs en grand nombre à la surface de la lune, où les forces intérieures ont dû agir plus librement que sur la terre, en raison de la faible pesanteur qui règne aux couches superficielles de notre satellite.

Une remarque fort curieuse, c'est que l'activité des volcans paraît être en raison inverse de leur élévation : et cela s'expliquerait, jusqu'à un certain point, par le plus grand effort nécessaire pour soulever la lave à une plus grande hauteur.

On a cherché, au commencement de ce siècle, à expliquer les phénomènes volcaniques par le contact de masses énormes de

potassium et autres métaux alcalins avec l'eau. Le célèbre Davy, par un penchant naturel à tous ceux qui font des découvertes imprévues, s'est empressé de donner ce grand rôle aux corps nouveaux qu'il avait révélés aux sciences. Mais cette supposition ne souffre pas l'examen ; il faudrait, pour que la décomposition de l'eau fût ici la cause première, que d'incalculables masses d'hydrogène se dégageassent dans le cours des éruptions, qui, tout au contraire, n'en présentent que quelques traces. Il faut donc en revenir à la simple et naturelle formule de l'auteur, contre laquelle ni la raison ni l'expérience n'ont d'objection possible. Il y a plaisir, en cette occasion, à voir l'élan de M. de Humboldt s'écriant, en savant véri-

table : « L'étude de la nature n'est pas une aride accumulation de faits isolés; elle n'est pas bornée par les étroites limites de la certitude matérielle : elle doit s'élever aux vues générales et aux conceptions synthétiques. » Puisse cette doctrine prévaloir bientôt !

Toute cette partie du livre de M. de Humboldt est pleine et majestueuse. Le pittoresque y abonde aussi bien que la description technique des lieux et des faits, aussi bien que la profonde et claire discussion des théories. Mais il y manque, pour l'imagination échauffée à ces grands spectacles, une des pages que le Vésuve a inspirées à madame de Staël. On se souvient involontairement de *Corinne* au milieu de cette grave

lecture, et, après tant de vives émotions pour l'esprit, on est entraîné à en chercher une dernière pour le cœur. *Cosmos*, je dois le dire, est le seul livre scientifique qui puisse conduire jusqu'à cette limite presque insaisissable entre les idées et les sentiments. Mon si spirituel ami Méry avait, sans doute, subi cette impression, lorsqu'il m'écrivait à propos de mon travail critique : « J'ai besoin de vous lire pour me guérir du mal que l'ouvrage m'a fait. C'est trop de soleils à subir sur le front ; M. de Humboldt les prodigue avec une effrayante tranquillité philosophique, et les fait pleuvoir à l'infini sur ma tête, à peine assez forte pour porter un chapeau... Ce livre est certainement un admirable travail ; mais il a le défaut, je crois,

d'être la statistique désolante des richesses de l'infini. On n'y trouve jamais une phrase de consolation; le chiffre n'y accorde pas un zéro d'asile à la pensée. »

La suite naturelle de l'exposé des phénomènes volcaniques était celui de la formation des roches et de la forme des continents et des archipels soulevés au-dessus du niveau des mers. M. de Humboldt a donc suivi cette marche. Nous épargnerons au lecteur les classifications toutes minéralogiques dont le détail s'ensuivrait. Je m'arrêterai seulement, en dehors des vues de l'auteur, à la portion qui traite des roches métamorphiques récemment remarquées, et sur la connaissance desquelles M. l'ingénieur Virlet d'Aoust a contribué à jeter un grand jour. Ces roches,

que l'on a longtemps rangées parmi les primitives, ne sont, en réalité, que d'anciens dépôts stratifiés dont la texture a été altérée par le contact ou la proximité d'éruptions volcaniques, comme il a dû s'en produire d'incessantes aux premiers temps de refroidissement du globe. Quelques granits eux-mêmes semblent être dans cette catégorie, de sorte qu'il serait embarrassant aujourd'hui de continuer à employer l'expression des *terrains primitifs*. M. de Humboldt n'a fait qu'esquisser ce phénomène, que de nouvelles observations paraissent devoir rendre assez général, et qui pourra modifier, en certains points, les données actuelles de la géologie.

Les immortels travaux de Cuvier ont per-

mis de fixer, par l'observation des débris fossiles, l'âge relatif des diverses formations de nos couches terrestres. C'est là une des plus belles conquêtes de l'esprit humain sur le domaine inconnu des temps. Cette chronologie sans début, dont nos annales historiques ne pourraient nous offrir la plus imperceptible trace, est aujourd'hui l'étude possible et progressive de tous ceux qui observent avec quelque attention. Qu'est-ce, auprès de cette lumière nouvelle, que le mince intérêt de l'explication des hiéroglyphes égyptiens? Le sens des inscriptions gravées il y a quelque cinquante siècles vaut-il celui des monuments que la nature nous a laissés dans ses vastes révolutions, après les milliards d'années

qui précédèrent l'apparition de l'homme?

C'est ici la série des êtres qui se déroule à nos yeux. Cette immense Genèse, inscrite au sein des rocs, dénote un travail lent, interrompu par d'incalculables intervalles, et repris à la suite de catastrophes sans nom. L'œil humain peut suivre, sans témérité, l'œuvre du créateur, en mesurer la marche, et fixer des dates relatives à ses puissants efforts d'enfantements divers.

Rien d'abord dans les roches primitives; le globe, à leur époque de solidification, fut désert et nu. Il faut arriver à une seconde phase de la croûte terrestre, pour y trouver quelque chose qui ne soit pas minéral.

D'abord des plantes, premier indice de la vie, et de la plus simple; puis des coquilles,

début de l'organisation animale ; ensuite des poissons, structure déjà plus compliquée, et qui annonce les autres animaux à vertèbres. Les reptiles se montrent plus tard, et nous révèlent des proportions gigantesques. Des lézards de quinze mètres (le *mégalosaurus*), d'énormes crocodiles munis d'un long col de cygne (le *plésiosaurus*), des monstres hideux, du même ordre, pourvus d'ailes membraneuses (le *ptérodactyle*), parcouraient alors, seuls et maîtres, cette terre maintenant peuplée de tant de races diverses dont la leur ne fait plus partie. Rien ne reste de ces habitants primitifs, si ce n'est leurs squelettes qui nous effraient. Agassiz, dont l'examen s'est porté sur 1,700 espèces de poissons fossiles, et qui porte à 8,000 le

nombre des espèces actuelles, n'en a trouvé qu'un seul qui fût identique avec un être semblable de l'ancienne création. Les premiers mammifères se rencontrent dans le terrain jurassique, et le premier oiseau dans les anciens dépôts de craie.

Une époque moins éloignée de la nôtre, celle des terrains de transport, a vu paraître les colossales espèces des mastodontes et des dinothériums, l'éléphant, le rhinocéros, le bœuf, le cheval et le cerf; la tortue, en ces temps, atteignait quatre mètres de longueur et deux mètres de hauteur. Cette période se mêle à nous; quelques espèces contemporaines existent encore. Le paléothérium, l'anoplothérium, races éteintes, précèdent de peu l'ensemble zoologique actuel.

L'homme, enfin !... Mais quand ? Hier, sans doute, car il n'a rien laissé de lui dans ces vieilles catacombes.

IV

Quelle était, avant l'homme, la forme des continents? Est-il possible de refaire cette mappemonde perdue, si différente de la nôtre, où les plus hautes montagnes conservent encore les traces de leur ancien état sous-marin ? Cela est fait. « Carte plus sûre, dit M. de Humboldt, que celle des voyages d'Io et de l'Odyssée d'Homère; car dans celle-ci, ce sont des opinions ou des mythes; dans les premières ce sont les faits positifs

de la géologie qu'il s'agit de représenter graphiquement. »

D'abord des îles, peu à peu recouvertes de végétaux. Le globe était alors un vaste archipel, spectacle pareil à celui qu'offre, de nos jours, l'Océanie. Le soulèvement des Pyrénées, des Apennins et des monts Carpathes a, plus tard, vers l'époque des terrains tertiaires, dessiné les premiers rudiments des continents actuels. La forme a peu varié depuis, et ne s'est guère constituée que par accroissements successifs.

Mais la hauteur de ces continents, par rapport au niveau général des mers, paraît due à l'éruption du porphyre quartzeux qui a si violemment bouleversé la première grande flore terrestre, et les strates du terrain

houiller. Aussi nos plaines ne sont-elles que de vrais plateaux de montagnes, dont les croupes descendent profondément dans une immense vallée, qui sert de fond à l'Océan. C'est la vallée *Atlantique*.

L'étude des Alpes, celle des moindres groupes de collines, n'offre rien qui diffère de l'aspect de ce vaste abîme, si l'on le suppose mis à sec.

L'élévation des continents est, d'ailleurs, un effet dont la cause n'a pas encore cessé. Elle agit, sous nos yeux, avec une intensité connue, qui produit 1 mètre 30 centimètre d'exhaussement par siècle dans la presqu'île scandinave, depuis la limite de la Scanie septentrionale jusqu'à Tornéo.

A ce sujet des formes diverses que notre

globe a revêtues à la suite de ses grands cataclysmes, M. de Humboldt ne manque pas de nous jeter dans le domaine de l'imagination; et je lui en sais gré, car c'est le seul charme des livres. La science sèche est affreuse, si ce n'est pour les inventeurs de profession, qui cherchent le gain dans l'étude. J'aime donc à voir l'auteur s'occuper de l'influence des révolutions terrestres sur le sort de la civilisation humaine. « Combien, dit-il, eût-elle été différente, ainsi que la végétation, l'agriculture, si les axes de l'ancien et du nouveau monde eussent reçu la même direction; si la chaîne des Andes, au lieu de dessiner un méridien, eût été soulevée de l'est à l'ouest; si aucune terre tropicale (l'Afrique) n'eût rayonné forte-

ment le calorique au sud de l'Europe; si la Méditerranée, qui communiquait primitivement avec la mer Caspienne et la mer Rouge, et qui a puissamment favorisé l'établissement des races humaines, eût été remplacée par un sol aussi élevé que les plaines de la Lombardie ou de l'antique Cyrène! »

Le grand fait du soulèvement des chaînes de montagnes est désormais une vérité acquise à la science. M. Élie de Beaumont, dont le nom restera éternellement attaché à cette explication théorique des plus remarquables phénomènes terrestres, nous a révélé l'âge relatif de chaque système soulevé, en partant de ce principe, que l'époque de la naissance d'une chaîne est nécessaire-

ment comprise entre la formation des couches relevées et celle du dépôt des strates qui s'étendent horizontalement jusqu'au pied de la montagne. Rien n'est plus logique ni plus clair. M. de Humboldt fait remarquer que ces énormes masses, dont l'aspect nous effraie, ne sont, en réalité, que de minces plissements de la surface du globe ; et si minces, que la matière totale dont se composent les Pyrénées, par exemple, si elle était uniformément répandue sur le sol de la France, n'en élèverait la hauteur que de 3 mètres !

Ces petits colosses de notre planète seront-ils les derniers venus? Non, sans doute. Rien n'indique une abdication des forces souterraines qui les ont produits. Il se

peut que, d'un jour à l'autre, la nappe unie de l'Océan soit refoulée sur ses rives par l'ascension soudaine d'un gigantesque émule du Mont-Blanc et de l'Illimani, et qu'une portion de l'Europe, ainsi que les côtes orientales de l'Amérique, soient replongées sous les eaux.

Après des pages intéressantes consacrées à la question des climats, et qui frapperont les lecteurs studieux, M. de Humboldt termine par une sorte de préface à la seconde partie, si impatiemment attendue, de son magnifique livre. Il entame l'histoire de la VIE, ce dernier terme de la puissance créatrice, ce suprême effort de Dieu.

Ce sujet n'est pas entrepris, toutefois, avec la témérité que certains curieux y pour-

raient vouloir. Dès le début, l'auteur annonce que l'étude descriptive de l'état actuel de notre planète « n'a de place ni pour la recherche des causes premières ni pour les inabordables questions d'origine. » C'est là une déclaration de bonne et saine philosophie, qui met un livre à l'abri de toute prévention, et qui témoigne, en même temps, de la sincérité dont il est empreint.

Nous pouvons décrire les œuvres divines ; chaque âge verra s'étendre les infinis détails de cet infini tableau ; mais il n'y aura jamais de réponses à ces deux questions extrêmes ; POURQUOI ? et COMMENT ?

Ce que peint M. de Humboldt, c'est l'universelle diffusion de la vie ; elle est partout, jusque dans les plaines glacées de

l'Océan polaire, et là où notre œil n'aperçoit qu'un désert, s'agite un monde pressé d'êtres qui naissent, vivent et meurent. Il ne faudrait qu'un microscope pour signaler cette foule. Les végétaux en composent la plus nombreuse partie.

M. de Humboldt s'élève à l'éloquence dans cet exposé rapide et éblouissant des richesses animées qui éclatent sur le globe; il y a du Buffon dans ce dessin à grands traits.

Arrivant à la race humaine, l'auteur termine par un examen de cette question tant débattue: L'homme appartient-il à un *genre*, divisé en plusieurs *espèces*? Son avis est net à ce sujet; il croit à l'unité. Pour lui, ce qu'on désigne sous le nom de *races* ne sont

que de simples variétés, dont le climat et les circonstances extérieures ont seuls amené les différences. Nous laisserons aux lecteurs le soin de décider si les raisons, trop abrégées, que M. de Humboldt donne à l'appui de cette opinion, sont de nature à renverser les croyances plus généralement admises. Indépendamment des différences anatomiques très-capitales entre diverses races, que signalent et la forme du crâne et la direction des yeux, il existe, en effet, dans certains esprits, des causes graves de doute sur cette unité de famille. Beaucoup se demandent si les Nègres, par exemple, dont aucune célébrité n'est sortie, ni dans les arts ni dans les sciences, sont bien les frères de ces Blancs qui ont élevé si haut

la puissance de l'esprit humain ; si Toussaint Louverture, à lui seul, peut demander place pour sa caste à côté de celle qui a produit Homère, Platon, César, Phidias, Michel-Ange, Raphaël, Newton, Pierre-le-Grand, Molière, Mozart et Napoléon. Mais pour cette race noire, il se peut que le temps ait manqué. Savons-nous les siècles de nuit épaisse que la civilisation européenne a dû subir avant de naître au grand jour? Les raisons morales ne suffisent donc pas pour prononcer, après les courtes pages de nos temps historiques, et l'opinion de M. de Humboldt est du moins conforme à la prudence qu'exigent de tels jugements. Il l'appuie, d'ailleurs, d'une paraphrase digne de toutes les sympathies et qu'on est

heureux de citer à la fin d'une étude scientifique, où le cœur a si rarement sa part : « En maintenant l'unité de l'espèce humaine, nous rejetons, par une conséquence nécessaire, la distinction désolante de races supérieures et de races inférieures. Sans doute, il est des familles de peuples plus susceptibles de culture, plus civilisées, plus éclairées ; mais il n'en est pas de plus nobles les unes que les autres. Toutes sont également faites pour la liberté, pour cette liberté qui, dans un état de société peu avancé, n'appartient qu'à l'individu ; mais qui, chez les nations appelées à la jouissance de véritables institutions politiques, est le droit de la communauté tout entière ! »

VII

QUELQUES MOTS A PROPOS DE LA DÉCOUVERTE DE M. LEVERRIER.

Lorsque j'écrivais ce qu'on vient de lire, je n'osais espérer qu'une éclatante consécration se préparait à mes doctrines. Un jeune astronome vient de montrer, par le plus beau des exemples, que la synthèse

n'était pas bannie des sciences, et qu'elle conduisait aux vraies découvertes. Qu'on me permette de le dire : à propos de ce glorieux travail, on a fait abus du mot *analyse*. Il a servi à célébrer les mérites de M. Leverrier ; mais c'est ici l'instrument qu'on a confondu avec la méthode. M. Leverrier n'a pas procédé par ce commode moyen qui s'emploie de nos jours ; il n'a pas essayé, tâtonné, éprouvé. Il a dit tout d'abord, et sans équation préalable : Une planète doit exister à 1,400 millions de lieues du soleil, sans laquelle les mouvements d'Uranus ne s'expliqueraient pas, à moins que la loi de l'attraction universelle ne devînt fausse à une certaine limite de notre système solaire. Je ne puis voir là qu'une

synthèse hardie, telle qu'on n'en avait pas usé depuis les grands penseurs. Car c'est une vérité qui est posée en principe, sauf aux instruments à la vérifier.

Certes, il y a toujours dans les efforts de l'esprit humain quelque chose d'analytique : un cerveau, fût-il celui de Descartes ou de Cuvier, n'opère qu'avec les procédés usuels de l'entendement ; et, parce qu'au seizième siècle on a levé une bannière pour guider exclusivement les chercheurs, et que cette bannière les a jetés dans les petits chemins du savoir, il n'en faut pas conclure qu'elle doit être mise en lambeaux. Le tort a été de la suivre seule, et de déserter la grande route où elle avait marqué les premiers pas, sous Bacon et Galilée.

Dans toute recherche, il y a donc forcément un peu d'analyse. La gloire de M. Leverrier est de n'y en avoir mis que ce qu'on ne saurait en omettre. Le triomphe absolu de cette facile méthode eût été la découverte de la planète à l'aide d'un télescope, avec l'explication.

TABLE DES MATIÈRES.



